





ŒUVRES POSTHUMES

DE M. POUTEAU.

TOME PREMIER.

Cet Ouvrage se vend A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

ŒUVRES POSTHUMES
DE M. POUTEAU,
DOCTEUR EN MÉDECINE,
CHIRURGIEN EN CHEF
DE L'HÔTEL-DIEU DE LYON.

TOME PREMIER.

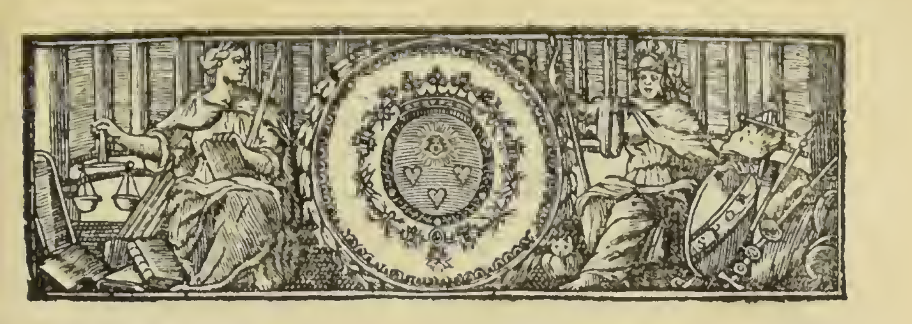


A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.





A MONSEIGNEUR

AMELOT,

MARQUIS DE CHAILLOU, BARON DE CHASTILLON-SUR-INDRE, COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, SECRÉTAIRE D'ÉTAT AYANT LE DÉPARTEMENT DE LA MAISON DU ROI.

MONSEIGNEUR,

PERMETTEZ qu'en vous faiſant l'hommage de ces Œuvres poſthumes, je ſois l'interprète des ſentimens d'une Famille

qui, honorée de vos bontés, ſe trouve heureuſe d'avoir cette occaſion de rendre un témoignage public de ſon attachement reſpectueux pour Vous & de ſa reconnoiſſance. Vous auriez été, MONSEIGNEUR, *le Mécène de l'Auteur; ſes héritiers rempliſſent ſon vœu, & ils oſent eſpérer que vous voudrez bien l'agréer. Je leur devrai l'avantage d'avoir pu fixer un moment votre attention ſur moi, & de vous rappeller tout ce que je vous dois.*

Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
COLOMBIER.



CLAUDE POUTEAU

Docteur en Médecine et en Chirurgie, Ancien Chirurgien en Chef du Grand Hôtel-Dieu de Lyon.

NOTICE

SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES POSTHUMES

DE M. POUTEAU.

LES premieres années de l'homme de génie offrent communément des traits qui annoncent ce qu'il doit devenir, & l'on a soin de recueillir toutes les actions de sa vie qui peuvent nous faire connoître leur rapport avec les talens qu'il a développés.

Je ne me propose pas de montrer ici M. Pouteau sous ce point de vue : son éloge a été prononcé à l'Académie de Lyon, dont il étoit Membre ; c'est d'elle que nous devons apprendre ces particularités saillantes qui l'ont rendu intéressant dans toutes

les acceptions, & qui peuvent nous instruire de la marche du génie. Je me bornerai à conseiller de lire les ouvrages qu'il a publiés. On y verra qu'il fut également heureux & éclairé, qu'il ajouta à la masse des connoissances de son Art, & qu'il mérita la célébrité dont il jouissoit.

Le bonheur dans l'exercice d'une profession telle que celle qu'il a suivie, n'est pas du genre de celui que le hasard procure; on est heureux en Chirurgie, parce qu'on est instruit qu'on a la main exercée, & qu'on sait multiplier les ressources comme éviter les inconvéniens. C'est ainsi que M. Pouteau fut heureux.

Il faut le voir commencer sa carriere brillante à l'Hôtel-Dieu de Lyon, dont il fut Chirurgien-Major dans un âge où rarement on arrive à la seconde place. Il faut le voir continué dans le même exercice au-delà du terme ordinaire, par l'Administration de cet Hôpital, qui, ne pouvant le conserver

toujours, voulut du moins prolonger les ſuccès qu'il avoit dans cette maiſon. Ces ſuccès qui n'étoient que l'effet de ſes lumieres, prouverent bientôt que ſon génie ſavoit s'élever au-deſſus des obſtacles & des préjugés. Ce fut alors qu'il montra ſa pénétration & le talent de l'invention. Son nouvel inſtrument & ſa méthode pour la Taille, la hardieſſe avec laquelle il ſut employer le moxa dans des cas qui paroiſſoient déſeſpérés, & où l'on n'avoit jamais penſé d'en faire uſage ; les cures éclatantes qu'il en obtint firent retentir au loin comme à Lyon le nom de leur célèbre Auteur.

Bientôt après vous le verrez, armé du flambeau de l'expérience, applanir mille difficultés, & ſuivre une route nouvelle pour arriver à la vérité. Pénétré des ouvrages des anciens, & au courant des connoiſſances acquiſes, il ſe permet d'affranchir les barrieres que lui oppoſent les grandes autorités, les préjugés reçus, l'envie &

l'ignorance ; enfin il devient l'arbitre du ſort des malades célèbres de ſa province, & des endroits les plus éloignés d'où l'on vient chercher ſon ſecours. Frappé des erreurs qui ſe commettent dans les hôpitaux, il a le courage de les dévoiler. Il fait connoître les dangers d'inoculer différens virus par les plaies dans des ſalles qui ſont remplies de bleſſés ; il fixe l'uſage des véſicatoires & les lieux où il convient de les appliquer dans les différentes circonſtances épineuſes ; en un mot, il parvient à éclaircir pluſieurs points de doctrine en Médecine & en Chirurgie, & l'on ne ſauroit trop regretter qu'il ait été enlevé à la fleur de ſon âge, & dans le moment où il auroit pu augmenter avec plus de célérité & de ſuccès encore les progrès de ſon Art.

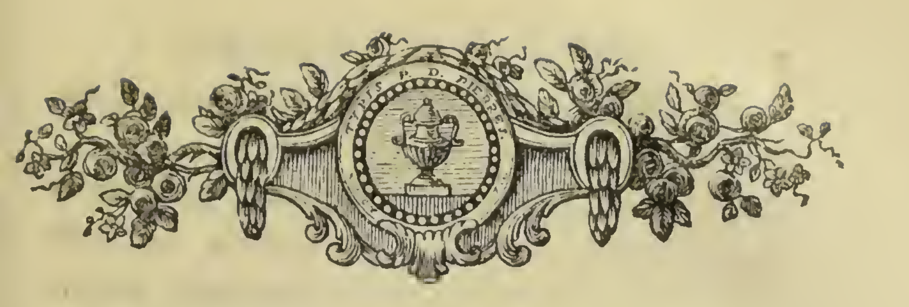
Tel a été M. Pouteau, Docteur en Médecine, & Chirurgien du Collége de Lyon, qui, marchant ſur les traces d'un pere recommandable par ſes talens & ſon expé-

rience dans l'art des accouchemens, a laissé les Œuvres posthumes que je publie aujourd'hui. Il eût été à desirer qu'il eût pu y mettre la derniere main. Il en auroit sûrement retranché quelques propositions hasardées auxquelles il ne m'a pas été possible de toucher. Tout ce que j'ai pu a été de faire des remarques dans les endroits qui m'ont paru en mériter.

L'approbation que la Société Royale de Médecine a donnée à ces Œuvres posthumes, est un sûr garant de leur bonté & de leur utilité. Les hommes instruits y trouveront des faits qui, tout surprenans qu'ils sont, méritent leur confiance par la notoriété qui les confirme, & ils pourront en tirer le plus grand parti. Les gens de la même trempe que leur Auteur y verront les traces de l'élan qu'ils doivent prendre, & les observateurs une regle de conduite, mais quelques écarts qui leur paroîtront cependant précieux.

Cette légère eſquiſſe des travaux de M. Pouteau & de ſes ſuccès mérités, ſuffit à la tête de cet Ouvrage; j'aurois pu entrer dans d'autres détails que j'ai préféré de laiſſer ſuivre au lecteur.





ŒUVRES POSTHUMES

DE M. POUTEAU,

DOCTEUR EN MÉDECINE,

Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

PREMIER MÉMOIRE.

Recherches ſur le vice cancereux, & ſur les moyens de le combattre.

Le vice cancereux réſide dans une certaine dépravation des fluides d'un corps animé, dont le vrai caractere n'a pu encore être reconnu ni par ſes effets, ni par les efforts de l'analyſe chymique.

Cette dépravation peut être la ſuite d'un coup ou de quelque irritation extérieure faite à une écorchure, à un bouton, à un ulcere, &c; elle peut auſſi ſe montrer ſans qu'on puiſſe en

accuſer aucun agent extérieur, ce qui a donné lieu à la diviſion générale du cancer provenant, l'un de cauſe interne, & l'autre de cauſe externe.

Il n'eſt point de partie, ſoit intérieure, ſoit extérieure, qui ne puiſſe devenir le ſujet principal du vice cancereux; mais comme le ſein en eſt plus ſouvent affecté que toute autre partie du corps, on s'en occupera ſpécialement.

CHAPITRE PREMIER.

Du Cancer qui provient d'une cauſe externe.

UN coup reçu dans une partie auſſi délicate que le ſein, occaſionne, outre la vivacité de la douleur, la rupture d'un nombre plus ou moins grand de petits vaiſſeaux. Ces vaiſſeaux déchirés laiſſent échapper le ſang & les autres liqueurs qu'ils contiennent. Le ſang s'épanche donc de côté & d'autre, & l'on voit chaque jour les preuves de cet épanchement dans les taches d'un rouge violet que laiſſent après elles les contuſions. Il ne faut pourtant pas s'attendre à voir toujours les marques de meurtriſſure après les coups reçus au ſein, les

plus fâcheux même pour les ſuites. La rupture des vaiſſeaux & l'épanchement, n'ont lieu très-ſouvent que dans le centre de la partie frappée, & ſur-tout près des côtes, à cauſe de la réſiſtance que celles-ci oppoſent aux vaiſſeaux que la percuſſion pouſſe contr'elles avec violence.

Obſervez qu'une partie meurtrie eſt peu après le coup moins ſenſible que le lendemain, ſur-tout lorſqu'on la touche, moins encore que le troiſieme jour; obſervez de plus que les marques de la contuſion, d'abord circonſcrites, s'étendent au large les jours ſuivans, pour paſſer d'une nuance obſcure à une plus douce, du violet noir au jaune, du jaune au citroné. Rappellez-vous ſur-tout, ſi jamais vous avez été dans le cas de faire cette obſervation, que le ſentiment de la douleur s'étend ſur les parties circonvoiſines, autant que la tache, quoique ces parties ſoient reſtées parfaitement à l'abri de la percuſſion, & vous conclurez que le ſang récemment épanché hors de ſes vaiſſeaux, eſt de la nature la plus douce, qu'il ſe décompoſe enſuite peu-à-peu, & acquiert une fluidité qui lui permet de pénétrer à travers les parties qui d'abord lui ſervoient de digue. Vous ſerez enſuite facilement perſuadé que cette décom-

poſition du ſang, hors de ſes vaiſſeaux, lui donne une âcreté qui agace les filets nerveux autour deſquels il ſe répand, quelque ſoit l'intégrité de ces filets. Cette âcreté augmente de jour en jour, & peut avec le temps donner naiſſance aux accidens les plus terribles, ſi la repriſe des ſucs épanchés n'a pas lieu en totalité. Perſonne n'ignore qu'on voit quelquefois au bras, après une ſaignée, de ces taches ſi reſſemblantes à une contuſion, qu'on accuſe les doigts du Chirurgien de l'avoir cauſée par une preſſion trop forte. Ce petit inconvénient n'a lieu que lorſque le ſang ſortant du vaiſſeau avec vélocité, ne trouve pas à travers de la peau une aſſez grande iſſue. Alors il s'en épanche un peu autour de ce vaiſſeau, ce qui forme une petite tumeur qu'on appelle un *trombus*; tumeur qui ne fait d'abord éprouver aucune ſenſibilité, & qui ſe diſſipe peu-à-peu, parce que le ſang qui formoit la tumeur ſe décompoſe & s'étend au large. Le ſang agace auſſi en même temps les nerfs qu'il touche immédiatement, quoique ceux-ci n'aient pas reçu de la ſaignée la moindre léſion.

La repriſe du ſang épanché après une contuſion, & ſur-tout après une ſaignée, ſe fait preſque toujours en totalité; mais il peut ar-

river une fois entre cent, entre mille (*a*) que quelque obſtacle s'y oppoſe, & ſi vous voulez juger de ſa force, voyez le tableau que je vais mettre ſous vos yeux, dans lequel il ne faut chercher que l'exactitude des grands traits.

Repréſentez-vous une maſſe d'éponge ayant la forme extérieure d'un corps animé. Placez dans la ſubſtance de cette éponge des os, des chairs, des nerfs, des arteres & des veines avec l'arrangement convenable ; de façon que toutes les cellules ou petites cavités de l'éponge ne perdent rien des communications

---

(*a*) Une Sœur de Saint-Charles étoit ſujette à des mouvemens convulſifs dépendans d'une cauſe humorale, & qui occupoient principalement le côté gauche du corps. Une ſaignée au pied droit laiſſa une petite dureté, d'où partoient ſes douleurs avec des élancemens qui montoient à la jambe, à la cuiſſe, & faiſoient naître des mouvemens convulſifs indépendans de ceux qui affectoient le côté oppoſé. Je conſeillai une inciſion cruciale ſur la cicatrice de la ſaignée, dans l'intention de couper un petit filet nerveux qui accompagne d'aſſez près la ſaphene. Les convulſions ne s'arrêterent point, mais elles furent diſſipées auſſitôt que par une ſeconde opération on eut enlevé la cicatrice. J'avois été obligé de prendre le même parti, il y avoit pluſieurs années, pour un ſoldat qui depuis une ſaignée au pied avoit conſervé dans la jambe & dans la cuiſſe un tremblement qui ne permettoit que très-peu de ſommeil, & avoit comme deſſéché ces parties. Un reſte de ſang extravaſé n'avoit-il pas plus de part à ces accidens que la léſion de quelques filets nerveux ? Dans cette derniere ſuppoſition, l'inciſion ſimple auroit dû ſuffire, ce qui cependant n'arriva point.

qu'elles ont les unes avec les autres, & que l'air qu'on infinueroit par l'une de ces cellules puiffe de proche en proche paffer dans chacune.

Etabliffez à-peu-près au milieu de cette éponge une machine hydraulique; que de cette machine parte un tuyau principal qui en fe divifant & fe fubdivifant à l'infini, s'étende jufques dans les moindres recoins, pour y porter les liqueurs que cette machine fournit à des reprifes continues. Que les tuyaux du dernier ordre imperceptiblement percés fur les côtés, laiffent tranfuder dans les cellules de l'éponge quelques particules extrêmement tenues, & en partie onctueufes, du liquide qu'ils charient, tandis que le dernier terme de ces vaiffeaux réduits à la fineffe du plus mince cheveu fe replient pour donner naiffance à un autre ordre de vaiffeaux.

Ces derniers remontent vers la machine placée au centre, & ils reprennent dans les cellules par des porofités afpirantes, une partie des fucs onctueux & autres qu'avoient dépofé dans ces mêmes cellules les porofités exhalantes du premier ordre des tuyaux. En continuant de remonter vers la machine centrale, ils groffiffent peu-à-peu par affluence &, vont enfin par deux gros tuyaux de décharge verfer

dans cette machine la plus grande partie du fluide qu'elle avoit d'abord envoyée dans le premier ordre des canaux, le reste s'étant exhalé par la surface extérieure de l'éponge, lorsqu'ils parcouroient encore le premier ordre des vaisseaux.

En voilà assez pour voir que cette machine hydraulique n'est autre chose que le cœur, lequel pousse le sang jusqu'aux extrémités par les arteres, d'où il lui est rapporté par les veines. Ce suc onctueux qui transude des porosités latérales des petites arteres pour s'épancher dans les cellules de l'éponge, est sans doute la graisse qui reste là en dépôt jusqu'à ce que les besoins de l'être animé demandent qu'elle soit reprise par les porosités aspirantes (*b*) des veines, pour être de nouveau portée dans le torrent de la circulation. Cette graisse reste-t-elle sans mouvement dans les cellules? Et si cela est, comment ne s'altere-t-elle pas? au sortir des ar-

(*b*) Cette expression n'est pas exacte, car les porosités sont, à parler plus strictement, des bouts des vaisseaux tronqués en forme de mammelon; mais on se servira constamment du terme de porosité, tant pour les bouts des vaisseaux exhalans des arteres, que pour les bouts des vaisseaux aspirans des veines. Cela épargnera une circonlocution. Pour avoir une expression exacte, il faudroit en trouver une moyenne entre celle de porosité & de bout de vaisseaux.

teres a-t-elle cette conſiſtance que nous lui voyons? Mais paſſons rapidement ſur toutes ces queſtions incidentes, pourvu que nous montrions aſſez clairement quel rapport peut avoir tout ce détail avec un cancer au ſein: le voici.

Un coup porté avec quelque force ſur ces arteres & ces veines, toujours plus ou moins pleines dans un être vivant, les comprime ſubitement; cette compreſſion fait refluer en haut & en bas le ſang que les vaiſſeaux contiennent, ce qui fait éclater leurs parois. Alors les liqueurs contenues s'échapent par ces déchirures, & ſe répandent dans les cellules que la nature avoit principalement deſtinées à la graiſſe. La percuſſion peut encore obliger les globules du ſang à paſſer au travers des poroſités qui, dans l'état naturel, ne doivent paſſage qu'à la graiſſe & à quelques autres ſucs blancs. De quelque façon cependant que le ſang ſe ſoit gliſſé dans les cellules de l'éponge graiſſeuſe, il eſt le plus ſouvent après ſa décompoſition repris en totalité par les poroſités aſpirantes des veines (*c*). La partie

(*c*) Un homme pour s'échapper de priſon fit un ſaut peu meſuré; il tomba ſur la pointe des pieds, & ne put faire un pas pour fuir. Les jambes & les cuiſſes devinrent en très-peu de momens auſſi noires que ſi elles avoient été meurtries par

contuſe rentre alors peu-à-peu dans ſa premiere intégrité, ou dans un état qui y équivaut. Mais il arrive quelquefois que l'organiſation de cette partie frappée a tellement été altérée par la contuſion, que la repriſe totale des ſucs épanchés devient impoſſible, ou qu'elle ait demandé des ſecours qui ont été négligés. C'eſt alors que ces liquides reſtés en arriere peuvent donner naiſſance à la maladie la plus cruelle, à un cancer : c'eſt de quoi je vais tâcher de rendre compte.

Le ſang épanché hors de ſes vaiſſeaux ſe diſſout ; en ſe diſſolvant il devient âcre, comme on a fait voir qu'il arrive après la ſaignée, quelles que ſoient d'ailleurs ſes bonnes qualités. Cette âcreté irrite les filets nerveux autour deſquels il ſe répand, & fait naître une tumeur d'abord très-petite, mais qui par ſucceſſion de temps acquiert une dureté très-volumineuſe ; effets cependant plus prompts,

---

des coups. Ainſi la violente & ſubite contraction des muſcles a fait en cette occaſion éclater un grand nombre de vaiſſeaux ſanguins par la compreſſion trop forte & trop prompte de ces vaiſſeaux. Le ſang a pu auſſi être obligé de paſſer par les poroſités exhalantes des arteres. Cet homme a été guéri par l'application des compreſſes trempées dans une décoction vulnéraire ſaoulée de ſel ammoniac. Chaque fois qu'on levoit ces compreſſes, on voyoit une ſéroſité rouſſe ſuinter en gouttes à travers de la peau.

plus étendus, & beaucoup plus difficiles à prévenir, ſi le ſang, avant la contuſion, péchoit déjà en qualité, ou ſi les nerfs avoient une ſenſibilité vicieuſe; car on a vu des coups très-légers avoir les ſuites les plus fâcheuſes & les plus rapides, tandis que d'autres beaucoup plus violens n'en ont laiſſé aucune. Mais avant d'expliquer la formation des tumeurs cancereuſes, il eſt indiſpenſable de donner une idée des nerfs qui jouent ici un très-grand rôle; car j'aurai occaſion de parler d'ulceres chancreux ou cancereux ſurvenus après la plus légere bleſſure, au viſage, par exemple, pour avoir trop ſouvent avec le doigt irrité des nerfs mis à nud par une ſimple écorchure; de-là je paſſerai à la ſtructure qui eſt particuliere au ſein.

C'eſt de la tête que tous les nerfs tirent leur origine. Cette boëte oſſeuſe renferme deux maſſes de la conſiſtance d'un fruit cuit, tel qu'une poire ou une pomme. L'une plus volumineuſe, ſous le nom de cerveau, occupe le devant & le deſſus de la tête; l'autre beaucoup plus petite porte le nom diminutif de cervelet, & ſe trouve reléguée ſur le derriere & dans le bas de la boëte oſſeuſe; elles ſont compoſées de deux ſubſtances, l'une blanche & l'autre griſe. La ſubſtance

blanche du cerveau ſe réunit à celle du cervelet, pour former un troiſieme corps blanc qui ſort de la tête par ſa baſe, & deſcend dans l'epine par un canal creuſé exprès dans cette colonne oſſeuſe. En deſcendant ainſi ſous le nom de moëlle allongée, ce corps jette de chaque côté des cordons blancs, & va enfin ſe perdre avant le coccix ou croupion par pluſieurs de ces cordons en forme de queue de cheval. Tous ces différens cordons ſous le nom de nerfs vont ſe diſtribuer à toutes les parties du corps, ainſi qu'à tous les viſceres renfermés dans le ventre & dans la poitrine.

Le cerveau & le cervelet, en formant par leur réunion dans la tête la moëlle allongée, avoient déja donné naiſſance à des cordons de nerfs d'un ordre ſupérieur, vu l'importance des parties auxquelles ils ſe diſtribuent. Ceux-ci ſont au nombre de vingt, dix de chaque côté; ils ſortent de la boëte oſſeuſe par différens trous pratiqués exprès. Les uns vont animer les yeux, les oreilles, d'autres portent au nez le ſentiment des odeurs, à la bouche celui des ſaveurs; d'autres enfin vont vivifier les organes que renferment la poitrine & le bas-ventre.

Tous ces nerfs ont entr'eux des communi-

cations ou prochaines, ou éloignées, de façon qu'il n'en eſt aucun qui ne puiſſe être affecté des impreſſions reçues directement par un autre, quelle que ſoit la diſtance qui les ſépare, vérité inconteſtable, & qui répand le plus grand jour ſur les phénomenes de la ſanté. Ils traverſent tous, ainſi que les vaiſſeaux, la maſſe ſpongieuſe qu'ils pénetrent, ſans s'aſſervir néanmoins à ſuivre la même route que ces derniers.

L'opinion la plus commune veut que les nerfs apportent de la tête une liqueur deſtinée à donner à toutes ces parties le ſentiment & le mouvement. Cependant l'œil aidé du meilleur microſcope, n'a jamais pu découvrir la moindre cavité dans les cordons des nerfs les plus gros, dans ceux même des plus grands animaux. C'eſt ce qui a fourni à quelques Anatomiſtes l'idée de comparer les nerfs aux cordes d'un inſtrument, & l'impreſſion des objets extérieurs à celle des doigts qui pincent les cordes de cet inſtrument. Mais cette opinion dont on eſt obligé tous les jours de faire uſage, pour ſe rendre plus intelligible, ne ſauroit l'emporter ſur celle qui aſſigne au cerveau & au cervelet la fonction de ſéparer, de concert, du ſang qu'ils reçoivent en très-grande abondance un fluide très-ſubtil qui

découle dans les nerfs ou cordons nerveux, par des tuyaux auſſi fins que ceux que parcourt la ſeve dans les arbres & la circulation dans les plus petits animaux, tels que la mite & le ciron. Cette liqueur ou vapeur ſubtile eſt fournie avec une abondance proportionnée aux beſoins de l'être animé, juſqu'à ce qu'enfin la ſource s'épuiſe en partie. C'eſt ainſi que la ſalive eſt fournie à la bouche par les glandes ſalivaires, plus ou moins abondamment, pour ſervir à la maſtication.

L'intérieur de chaque cordon contient une ſubſtance pulpeuſe ou moëlleuſe qu'on découvre aſſez bien par l'épanouiſſement du nerf optique dans l'œil; & c'eſt dans cette ſubſtance que réſide le ſentiment, ſoit que la vapeur fournie par le cerveau ne ſerve qu'à lui donner la ſoupleſſe convenable pour mettre en jeu dans le beſoin toute ſa ſenſibilité, ſoit que cette vapeur même, ſous le nom d'eſprit animal, révendique à elle ſeule tout le ſentiment, ce qui ne me paroît pas vraiſemblable (*d*). Le droit au reſte de conjecturer

---

(*d*) Cette vapeur animale, fournie par le cerveau, coule dans les nerfs toujours pleins avec la plus grande lenteur, malgré la vivacité & la rapidité des ſenſations. Sans cela il s'en feroit une déperdition qui épuiſeroit trop tôt l'animalité, ſur-tout dans les grandes paſſions & dans les grands mouvemens. Ainſi les nerfs

dans des matieres auſſi ténébreuſes eſt illimité. Uſons cependant de ce droit avec ſobriété, & qu'il nous ſuffiſe pour le préſent d'être aſſurés que le ſein eſt abondamment pourvu de ces organes du ſentiment, & que la nature les y a placés de façon à les faire jouir de la plus exquiſe ſenſibilité. Ajoutons après cela, pour revenir à notre objet principal, que ſi des ſucs extravaſés à la ſuite d'un coup au ſein s'alterent & ſe corrompent ſans pouvoir rentrer dans la circulation, le reliquat, en quelque petite quantité qu'il ſoit, formera un levain âcre qui agacera les fibrilles nerveuſes, donnera un ſentiment de douleur plus ou moins obſcur dans le principe, & fera naître à ſa circonférence un engorgement dont il ſera le foyer.

Mais la ſtructure intérieure du ſein pré-

---

d'un membre qu'on vient de ſéparer du corps par l'amputation, regorgent, pour ainſi dire, de cette même vapeur animale, laquelle ne peut s'en échapper que très-difficilement. Elle agit donc ſur la ſubſtance moëlleuſe de ces nerfs, en conſervant leur ſoupleſſe & leur ſenſibilité auſſi long-temps que les reſtes de la chaleur naturelle ſont aſſez forts pour empêcher la graiſſe de ſe figer. Qu'on irrite avec une épingle ou autrement les parties charnues de ce membre, on les verra non-ſeulement palpiter, mais encore ſe contracter, ſe reſſerrer avec force par une ſuite de cette ſenſibilité qu'elles tiennent encore des filets nerveux qui les parcourent, quoique ceux-ci aient perdu toute communication avec le cerveau.

ſente ici un nouvel épiſode, ſi l'on peut appeller de ce nom une deſcription indiſpenſable, car quoique de toutes les parties du corps, ſoit dures, ſoit molles, aucune ne ſoit à l'abri du cancer, conſéquemment aux cauſes énoncées ci-deſſus, il faut avouer que le ſein y eſt plus diſpoſé que toute autre, ſur-tout dans les perſonnes du ſexe. Les hommes même n'en étant pas tout-à-fait exempts. La ſtructure du ſein a la plus grande reſſemblance dans l'un & l'autre ſexes. N'a-t-on pas vu en effet des hommes fournir par cette partie un véritable lait capable de ſuffire à la nourriture & à l'accroiſſement d'un enfant?

Qu'on n'attende pas néanmoins de moi de ces détails anatomiques que l'inſpection ſeule peut rendre ſenſibles; je me bornerai à offrir une eſquiſſe de l'intérieur de cette partie que la nature a deſtinée à la formation du lait. Comparons donc la partie glanduleuſe du ſein, celle qui travaille le lait, à pluſieurs petites grappes de raiſin dont les pédicules communs ſe réuniſſent en faiſceaux au nombre de dix à douze pour aller ſe faire jour au ſommet du mammelon, qui pour cet objet ſe trouve percé en forme d'arroſoir. Chaque grappe eſt compoſée de beaucoup de petits grains de conſiſ-

tance aſſez ferme, qui ſont deſtinés à transformer en lait une grande partie du ſang que les arteres fourniſſent au ſein, comme les glandes ſalivaires, par exemple, tirent du ſang qui leur eſt apporté la ſalive dont la bouche eſt plus ou moins abondamment humectée; car il faut bien ſe garder de prendre dans le ſens propre les expreſſions de montée, de deſcente du lait, dont on ſe ſert communément pour expliquer les changemens qui arrivent dans le ſein & dans la matrice après l'accouchement.

Le ſang ainſi transformé en lait par ſon paſſage au travers des filieres glanduleuſes du ſein (1), paſſe auſſitôt ſous cette nouvelle forme dans le pédicule du corps glanduleux de qui il la tient: de-là dans un autre pédicule formé par la réunion de quelques autres, & enfin dans les pédicules communs qui s'ouvrent au ſommet du mammelon. Tous ces pédicules ne ſont donc dans leurs diviſions & ſubdiviſions que des canaux d'un très-petit diametre, canaux cependant capables de ſe dilater aſſez pour ſervir de réſervoir à l'humeur laiteuſe que les glandes verſent peu-à-peu dans leur cavité (2). Mais que deviendra ce lait, lorſqu'étant accumulé dans ſes canaux, la ſuccion ne le fera pas ſortir par le mammelon? La nature

nature lui a ſans doute préparé d'autres échappées pour le beſoin, & il les trouve dans de petites ouvertures qui, des canaux par leſquels il eſt retenu, répondent directement aux cellules graiſſeuſes dont le ſein eſt ſi abondamment pourvu. Un célebre Anatomiſte, M. *de Haller*, a même vu de petits tuyaux qui de la maſſe glanduleuſe ſe portent directement à ces cellules. Il les croit deſtinées à prendre quelques parties de graiſſe pour les mêler avec le lait; mais ils me paroiſſent bien plus propres à tranſmettre ce fluide alimenteux aux cellules graiſſeuſes, lorſqu'il n'eſt pas ſollicité à ſortir par le mammelon. Ce ſont de véritables canaux de décharge dont les bouches s'ouvrent en raiſon de la dilatation des réſervoirs auxquels elles répondent.

Le lait ainſi verſé dans l'éponge graiſſeuſe qui remplit très-exactement les intervalles entre les glandes & les canaux de décharge, ſe répand & s'écarte de proche en proche, de cellules en cellules, juſqu'à ce qu'il ſoit enfin diſſipé par des ſueurs abondantes, ou qu'il ſoit repris par les veines aſpirantes, pour être rendu à la circulation, & évacué par les ſelles, les urines & la ſueur (3).

Qu'on obſerve le volume qu'acquierrent les ſeins, le troiſieme, & ſur-tout le qua-

trieme jour après l'accouchement, volume qui s'étend jusqu'au col, jusques sous les aisselles, & qui ne peut pas dépendre entièrement de l'ampliation des réservoirs propres au lait ; car cette ampliation seroit excessive : ce volume a donc pour cause principale un lait échappé de ces mêmes réservoirs, lequel a été obligé de refluer ainsi, & de s'écarter au loin pour trouver des issues ou des vaisseaux de reprise. En cela le lait ressemble parfaitement au sang extravasé par une contusion, & aux autres humeurs égarées dans le tissu cellulaire, telles que, par exemple, la sérosité qui forme certaines hydropisies.

Mais si, par un concours de circonstances fâcheuses, le sang épanché par une contusion au sein, ou dans le corps même de quelque glande, ou dans son canal de sortie, ne peut pas trouver un passage dans l'éponge graisseuse, ni celui qu'on lui voit assez souvent se frayer à travers le mammelon, il s'altérera de plus en plus & agacera les houpes nerveuses qui tapissent les cavités dans lesquelles il est contenu. La millieme partie d'un grain suffit peut-être pour irriter ces fibrilles nerveuses, pour occasionner dans le follicule glanduleux, ainsi que dans son pédicule, une

crispation, un resserrement, qui en diminuent d'abord le volume naturel & en rapprochent les mailles; c'est ainsi que la matrice, après avoir reçu l'œuf fécondé, se trouve aiguillonnée & se contracte pour embrasser ce corps dans tous ses points, ce qui la réduit à un moindre volume qu'avant la fécondation. Mais peu après, le sang que la circulation conduit toujours dans les parties embarrassées, les pénétrera, à cause de la vélocité qu'il a reçue du cœur, tandis qu'il trouvera à son retour un obstacle qu'il ne pourra pas vaincre avec la même facilité, parce que la force qui ramene le sang au cœur par les veines est beaucoup moins active, & a beaucoup moins de vélocité, que celle qui le pousse du cœur aux extrémités par les arteres. Cet obstacle agira sur-tout sur les veines du plus petit diametre, sur les veines absorbantes spécialement chargées de la reprise des sucs extravasés, & de ceux qui s'exhalent par les porosités artérielles; non-seulement ces veines ne pourront pas travailler efficacement à cette reprise, mais elles trouveront encore le plus grand obstacle à faire marcher en avant les liqueurs qu'elles reçoivent directement des arteres.

Voici encore une circonstance qui rend les

glandes du ſein & leurs dépendances beaucoup plus ſuſceptibles d'engorgement qu'aucune autre partie : comme la nature a dû les tenir toujours diſpoſées à travailler dans l'âge de puberté à la ſécrétion du lait, elle a voulu qu'en tout autre temps il ſe fit dans cette partie, & ſur-tout vers les jours périodiques, une ſéparation d'une humeur qui ne diffère d'un vrai lait que par ſa ténuité. Cette humeur ne s'échappe que rarement par le mammelon, quoiqu'une ſimple ſuccion puiſſe lui ouvrir cette voie, & ſuffiſe, étant répétée, pour en extraire un véritable lait ſans groſſeſſe & ſans accouchement antécédent. Cette humeur s'accumuleroit & deviendroit à charge, ſi elle ne trouvoit pas un paſſage habituel dans les cellules graiſſeuſes environnantes, & cela à travers les poroſités ou les petits canaux qui de l'intérieur des réſervoirs laiteux s'ouvrent dans ces cellules ; mais ſi ces réſervoirs agacés par la perverſion d'un ſang épanché dans leur cavité ſe reſſerrent & ferment en grande partie ces iſſues latérales, il n'y aura que la partie la plus tenue, la plus fluide de cette humeur qui ſert, pour ainſi dire, d'avant-coureur au lait, qui pourra s'échapper. Le reſte s'épaiſſira de plus en plus par le repos dans les glandes & les réſervoirs, & là il par-

ticipera bientôt à la perversion du levain qu'a laissé la contusion. Ainsi la partie contuse recevant plus de sucs qu'elle n'en renvoie, elle acquerra plus de volume & ne montrera d'abord qu'un corps dur qu'on appelle un squirre. Mais ce squirre a pour noyau un levain de la plus dangereuse qualité, & qui acquiert de jour en jour plus de malignité; un levain qui attaque plus ouvertement les filets nerveux du corps dans lequel il est contenu, & les monte sur le ton de la plus vive sensibilité; un levain enfin qui fait dégénérer le squirre en cancer : car la douleur est le signe qui annonce l'altération survenue; celle-ci augmente de plus en plus dans le centre du squirre, elle se communique par irritation, & non par contagion (*e*), & s'étend

(*e*) Un morceau de levain mis dans la pâte la fait fermenter par contagion, mais cette comparaison adaptée à ce qui se passe dans le corps humain, est toujours fausse. Toutes les altérations que peuvent souffrir les corps animés sont produites par irritation. Il est des peuples qui aiment à se nourrir de poissons pourris, à prendre cette expression dans le sens le plus strict. Les nerfs de leur estomac sont accoutumés à une impression qui souleveroit celui de tout autre, & exciteroit des maladies mortelles. Vivre très-long-temps, & se bien porter avec une telle nourriture, c'est prouver que l'estomac peut faire une très-bonne digestion de cette substance pourrie, & que le chile qui en est extrait, est aussi doux que celui que fournissent les alimens dont nous faisons le plus de cas. La fievre putride & la mort même qui, parmi nous suivroient de près l'usage de semblables

bientôt jusqu'à la peau ; alors la peau elle-même devient toute criblée, & laisse échapper une eau sale, souvent teinte de sang, les bords de l'ouverture s'élevent, se renversent, & montrent le spectacle hideux d'un cancer ulcéré.

Mais quoi ? d'un côté la nature qui a rendu les causes du cancer si communes, seroit-elle une marâtre qui livreroit aux horreurs de cette maladie, sans qu'aucun remede intérieur, sans qu'aucune application extérieure puisse pénétrer jusqu'à ce funeste noyau & le détruire ; de l'autre, cet art qui promet la santé n'a-t-il à proposer que l'une ou l'autre de ces deux affreuses ressources, le fer ou le feu ? Avant de prononcer entre la nature & l'art, il faut que les faits qui doivent être ici les principales pieces du procès soient mis sous les yeux.

---

alimens, ne seroient donc pas l'ouvrage d'une contagion qui passeroit dans le sang avec le chile, mais elles seroient dues à une fâcheuse irritation des nerfs de l'estomac & des intestins, & aux impressions funestes que tous les autres en recevroient par correspondance. L'Impératrice de Russie, actuellement régnante, a fait venir à Pétersbourg douze Kamst-kacalcs ; c'est le nom d'un peuple qui se nourrit ainsi ; il n'en est resté que deux ou trois qui ont souffert long-temps avant de pouvoir s'accoutumer à un régime qui nous paroît plus naturel & plus analogue au corps humain. Leur cuisine est un trou dans la terre qui leur sert aussi de garde-manger. Ils le remplissent de poissons auxquels ils laissent subir la fermentation putride ; c'est à ce point qu'ils les mangent, & c'est un régal pour eux.

Après les preuves exactes de cette perversion, de cette malignité que j'attribue aux sucs épanchés dans les cellules spongieuses à la suite d'un contusion; malignité qui augmente par succession de temps, & qui rend impossible la reprise de ces sucs dégénérés; ne nous mettons point en peine de savoir si cette perversion est acide, alkaline ou muriatique, grands mots qui n'auroient dû sortir que du laboratoire des Chymistes; mais interrogeons l'expérience.

Qu'on se représente donc une jeune demoiselle âgée de treize ans, sans sentiment, sans connoissance & agitée dans son lit par des mouvemens convulsifs de la plus grande force: ces mouvemens étoient arrêtés tout à coup par la suspension totale de la respiration & par une roideur universelle; mais ils revenoient bientôt après avec la respiration la plus bruyante & la plus précipitée.

La main gauche placée en dos de tortue au devant & à quelque distance de la poitrine, lui servoit de bouclier, & indiquoit le siege de la cause de tant d'agitations. Cette main faisoit une garde fidele pendant le sommeil, comme pendant les convulsions, & la plus grande force eût pu à peine la déplacer. Ajoutez que les côtes applaties latéralement pous-

ſoient en avant l'os de la poitrine qu'on appelle le ſternum, & donnoient à cette poitrine une forme angulaire. Demandoit-on après l'orage paſſé à examiner cet endroit ſi bien défendu, auſſitôt des yeux hagards & inquiets, & les mains en avant arrêtoient tout ce qui auroit pu en approcher. On voyoit à la partie baſſe du *ſternum* une ſurface ovale de la largeur d'un écu de ſix livres dans ſon petit diametre, ſans élévation, ſans rougeur, ſans engorgement circonvoiſin. La peau ſeulement qui la recouvroit étoit un peu moins nette, que par-tout ailleurs, mais ſemblable à la ſenſitive qui paroît craindre la main qui l'approche. Cette portion des tégumens auroit fait reſſentir les plus vives douleurs, ſi le doigt, ſans la toucher, en eût approché avec trop de célérité. Le moindre inſecte, un fétu que le haſard auroit fait poſer deſſus, euſſent auſſitôt rappellé les convulſions.

Les retours de ces convulſions étoient périodiques, ſe montrant à ſept heures & demie préciſes du ſoir, avec une exactitude qui alloit juſqu'à la minute. Dans le plus grand calme, on ne les attendoit que de deux jours l'un, & à la moindre agitation, les mouvemens convulſifs étoient journaliers. Leur durée étoit de deux heures, & même plus. Auſſi-

tôt qu'ils avoient ceſſé, la malade affaiſſée de fatigue avoit deux ou trois heures de ſommeil, pendant lequel elle rêvoit à ſes douleurs ; car ce ſentiment importun ne la quittoit que pendant les convulſions, étant alors privée de connoiſſance & de ſentiment : elle diſoit que c'étoit pour elle le temps le plus heureux.

Quelle étoit donc la cauſe de tous ces accidens ? La même que celle du plus fâcheux cancer, une contuſion. Le ſternum avoit été meurtri à ſa partie inférieure par une chûte que cette demoiſelle avoit faite ſur le ſeuil d'une porte à l'âge de ſept ans. Trop vive pour ſe plaindre, elle avoit peu-à-peu perdu l'embonpoint & l'appétit. Le ſentiment dans la partie frappée, obſcur dans les commencemens, devint enfin tel qu'il ne fût plus poſſible de le diſſimuler. Mais l'on eſſaya en vain de l'émouſſer, & les accidens augmentant avec lui, ils étoient portés à leur plus haut période, lorſque je vis pour la premiere fois cette demoiſelle âgée pour lors de treize ans. Depuis treize jours les accès de convulſion ſe ſuccédoient preſque ſans relâche ; elle avoit rendu par les vomiſſemens tout ce qu'on lui avoit donné de boiſſon pendant cet intervalle, meſure exactement priſe de ce qu'elle avaloit &

de ce qu'elle vomiſſoit. A l'égard des alimens ſolides, ſon eſtomac s'y étoit refuſé peu-à-peu depuis la chûte, & depuis un an, il n'avoit pu ſympatiſer avec aucun. Les ſaignées amples & multipliées avoient affaiſſé la malade, ſans donner le moindre ſoulagement; les médicamens antiſpaſmodiques n'avoient point rempli leur titre faſtueux, & l'opium, ſous quelque forme qu'on eût tenté de le donner, avoit conſtamment excité les accidens, bien loin de les abattre. Des maux de tête habituels & violens, des crachemens de ſang aſſez fréquens avec des douleurs aiguës dans la poitrine, ſembloient mettre le comble à ce triſte état, & ne préſager qu'une deſtruction prochaine.

Cependant j'oſai ne pas déſeſpérer, & je propoſai de faire ſur cette partie du ſternum ſi ſenſible, une inciſion juſqu'à l'os. J'étayai cet avis ſur des exemples de maladie & de guériſon analogues, ſur-tout ſur celui d'une paralyſie de la moitié du corps avec mouvemens convulſifs du côté ſain, ſurvenus à la ſuite d'un coup porté à la tête derriere l'oreille, il y avoit quatre ans. Une inciſion que j'avois faite ſur la partie contuſe juſqu'à l'os, avoit diſſipé comme par enchantement & la paralyſie & les convulſions. J'ai rendu compte ailleurs de cet événement.

Ce ne fut néanmoins qu'après ſix mois que la malade ayant ſu quelles étoient mes eſpérances, ſe détermina à l'opération. Les accidens, pendant cet intervalle, s'étoient ſoutenus avec plus ou moins de rémiſſion. Je tirai bon augure de ce que cette demoiſelle avoit grandi de plus de deux pouces & demi dans l'eſpace de dix-huit mois. Quoique l'eau froide & le ſyrop de capillaire euſſent été toute ſa boiſſon, comme ſa ſeule nourriture, ſa maigreur ne répondoit point à cette ſévere abſtinence. La nature, il eſt vrai, n'étoit épuiſée par aucune évacuation, celle des urines étant la ſeule qui eut ſon cours. Toute tranſpiration par la peau étoit tellement interdite, que le même linge porté quinze jours eût conſervé toute ſa blancheur. A l'égard du ventre, il étoit dans la plus exacte conſtipation, & les tentatives qu'on avoit faites pour donner des lavemens, rappelloient tous les accidens. En propoſant une inciſion, je n'enviſageois que la perverſion de quelques ſucs extravaſés dans le tiſſu de la peau, & ſous la peau, par la contuſion arrivée à l'occaſion de la chûte ſur le ſeuil de la porte ; perverſion dont la malignité avoit graduellement augmenté depuis l'âge de ſept ans juſqu'à celui de treize ; perverſion qui irritoit les fibrilles

nerveuſes de la partie malade, ſoit qu'elles fuſſent reſtées dans la plus ſaine intégrité, ſoit que la contuſion eût augmenté leur ſenſibilité en les altérant; perverſion que je ne ſuppoſois pas s'étendre au-delà de l'extérieur, mais dont l'impreſſion me paroiſſoit ſe prolonger par irradiation, & ſur les nerfs de la poitrine où elle excitoit des crachemens de ſang avec des douleurs aiguës, & dans la tête qu'aſſiégeoient auſſi de cruelles douleurs, & ſur la peau dont le tiſſu reſſerré ſe refuſoit à toute tranſpiration, & ſur l'eſtomac dont la ſenſibilité ne pouvoit s'accommoder d'aucun aliment, & ſur les inteſtins qui ne pouvoient rien rendre, comme ils ne pouvoient rien recevoir, n'y ayant que des vents qui ſortant par le bas apprenoient la conſervation du tube inteſtinal; & enfin ſur toute la machine bouleverſée, agitée par des mouvemens convulſifs avec des retours d'une régularité plus exacte que ceux d'aucune fievre intermittente.

On ſe détermina donc enfin à faire une inciſion cruciale ſur cette partie ſi ſenſible, & auſſitôt tous les accidens ceſſerent. Les levres de la plaie bâyerent prodigieuſement, & on put dès l'inſtant même toucher impunément toute cette peau autrefois ſi ſenſible. Les con-

vulſions reparurent un peu le ſoir, mais pour la derniere fois.

Cependant je crus devoir prédire le retour des accidens, lorſque la cicatrice rapprocheroit les bords de la diviſion. Cette crainte étoit fondée ſur le nouveau degré de tenſion qu'acquerroient alors les nerfs relâchés par la ſection; & en effet au bout de quelques jours la malade en reconnut quelques avant-coureurs, tels qu'un ſentiment d'oppreſſion avec reſſerrement à la poitrine. J'eus peu de peine à la déterminer, ſans attendre des accidens plus graves, à laiſſer emporter toute cette partie de la peau que la contuſion avoit altérée, & qui n'avoit pu reprendre ſa ſoupleſſe ni ſa netteté naturelles. Cette ſeconde opération dédommagea bien la malade de ſa fermeté, par un allégement beaucoup plus grand que celui que lui avoit donné la premiere.

A cette époque le cours de la tranſpiration commença à ſe rétablir, & l'évacuation périodique du ſexe parut pour la premiere fois à treize ans & demi, âge où elle ſe fait encore attendre le plus ſouvent dans les tempéramens de la meilleure conſtitution. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que, malgré une abſtinence ſi rigide, cette demoiſelle étoit précoce, même pour la taille qui ſurpaſſoit celle qui eſt or-

dinaire aux filles de ſon âge, & ſur-tout celle d'un de ſes freres qui étoit ſon jumeau. Pluſieurs ſymptômes biſarres ſembloient à l'envi accompagner cette maladie, tels, par exemple, que celui de ne pouvoir boire qu'au goulot d'une bouteille, & d'avaler par gorgées, après avoir fait rouler quelque temps le liquide dans la bouche. Celui-ci ceſſa après l'opération, & les forces d'ailleurs revinrent à tel point, que je conſeillai la promenade ; mais à peine cette demoiſelle mettoit-elle le pied ſur le pavé, qu'elle étoit arrêtée par une violente oppreſſion qu'on tenta en vain à pluſieurs repriſes, & en différens temps, de ſurmonter ; oppreſſion qui ceſſoit auſſitôt que la malade étoit remontée ſur le ſeuil de la porte, & qu'elle n'éprouvoit jamais dans l'intérieur de la maiſon, ſoit en montant, ſoit en deſcendant même avec vîteſſe.

Il s'en falloit de beaucoup que la guériſon ne fût entiere ; quelques reſtes de la contuſion échappées au biſtouri n'avoient pu être entraînés par la ſuppuration qui ne fut entierement tarie qu'au bout de huit mois. Je propoſai en vain une nouvelle opération ; la malade avoit pris de l'humeur contre la main qui avoit fait les précédentes, & les plus fortes inſtances furent ſans ſuccès. Je propoſai alors d'appli-

quer ſur un point de la douleur aſſez vif, & qui répondoit poſtérieurement à une épaule, en traverſant la poitrine ; je propoſai d'y appliquer un cylindre de coton cardé, de mettre enſuite le feu au ſommet pour laiſſer conſumer tout le cylindre. Une propoſition qui paroît ſi révoltante fut d'abord refuſée ; j'inſiſtai, en promettant liberté entiere, d'enlever le coton brûlant auſſitôt que la douleur paroîtroit inſupportable. Que ne peuvent la confiance & le deſir de la guériſon? Ils furent égalés l'une & l'autre par la fermeté avec laquelle la malade réſiſta aux douleurs de cette brûlure auxquelles elle ne chercha pas à ſe ſouſtraire, tandis qu'elle le pouvoit ; car elle perdit tout ſentiment & toute connoiſſance, lorſque la brûlure fut parvenue à un certain point. Les trois jours qui ſuivirent furent trois jours d'orage avec des intermiſſions fréquentes. Enfin le commencement de la ſuppuration amena un calme qui augmenta de jour en jour, & la malade fut rendue à une beaucoup meilleure ſanté.

Quelques mois après, de nouveaux points de douleur ſe faiſant ſentir, cette demoiſelle demanda elle-même une nouvelle brûlure avec le coton ; elle ne fut point ſuivie des mêmes accidens que la premiere, ce qui l'en-

hardit à une troiſieme au bout de quelques mois ; enfin dans le cours de cinq ans, j'ai appliqué ſept fois du coton ſur différens points de douleur répandus autour de la premiere cicatrice, & chaque fois avec un allégement ſenſible. Ce n'eſt cependant que peu de temps après la derniere brûlure, & douze ans & plus après la chûte, que la nature eſt rentrée dans tous ſes droits pour la digeſtion des alimens, & ſur-tout pour les déjections par les ſelles, qui pendant plus de huit ans avoient été totalement ſupprimées, quoique cette demoiſelle dans la derniere année, mangeât abondamment des fruits de toute eſpece, même des marrons ; quoiqu'elle bût du bouillon, du café à l'eau & au lait, du lait pur & des bouillons au jaune d'œuf. Que devenoit le réſidu de tous ces alimens ? Paſſoit-il par les urines qui étoient ſouvent épaiſſes, & par les ſueurs qui étoient graſſes & aſſez abondantes ? Mais c'eſt-là peut-être de tous les phénomenes que préſente cette obſervation, le moins important à réſoudre. Quelque long que ſoit ce récit dont j'ai eu ſoin d'élaguer mille circonſtances qui m'ont paru moins eſſentielles, il n'eſt pas encore temps d'établir le rapport qu'il peut avoir avec le cancer & le vice cancereux provenant de cauſe interne. Paſſons auparavant

à

à une ſeconde obſervation ; mais avant tout, je demanderai quelque attention pour la préférence que cette demoiſelle a conſtamment donnée au feu ſur le fer, après avoir même éprouvé les impreſſions de l'un & de l'autre. La douleur de la brûlure eſt donc beaucoup plus vive dans l'opinion que dans la réalité ; je pourrois l'atteſter d'après mon expérience perſonnelle. La puſilianimité n'eſt pas toujours ſeulement dans l'ame des malades.

Voyons donc encore, mais rapidement, un exemple de contuſion qui montre les reſtes d'un ſang extravaſé que les plus forts médicamens n'ont pu diſſiper. François *Guillemin*, âgé de trente-ſix ans, fut enſeveli ſous des terres aux décombremens deſquelles il travailloit à Montpellier. Il en avoit ſouffert une très-grande contuſion dans toute la cuiſſe & à la jambe gauche. Après un long ſéjour à l'hôpital de la même ville, il fut envoyé aux eaux de Balaruc ; les douches le ſoulagerent un peu, & diſſiperent la maigreur extrême dans laquelle étoient ces parties au ſortir de l'hôpital. Ce fut au retour des eaux priſes pour la ſeconde fois que le malade entra à l'hôpital de Lyon en 1752. *Guillemin* ſentoit de vives douleurs, & ne pouvoit marcher ſans le ſecours de deux potences. J'obſervai entr'autres

choſes à la partie interne & inférieure de la cuiſſe, une ſurface teine de jaune qui avoit un pouce d'étendue, qui étoit & avoit été très-ſenſible au toucher dès le commencement de la maladie. Je fis brûler ſur cet endroit douloureux un cylindre de coton, ainſi que ſur deux autres places aſſez éloignées où le malade reſſentoit quelques douleurs. Ces brûlures procurerent la guériſon entiere, & firent dès l'inſtant même reſſentir un ſoulagement marqué. Je pourrois encore rapporter d'autres exemples de contuſion dont les reſtes ont laiſſé des maladies que le fer & le feu ont pu ſeul détruire. Qu'il me ſuffiſe de rappeller que dans l'obſervation précédente le feu a pu ſeul anéantir ce que le fer avoit laiſſé en arriere. Cela paroît juſtifier la pratique des anciens qui, après l'amputation d'un ſein cancereux, brûloient toute l'étendue de la plaie avec un fer rouge. Mais ce procédé eſt trop cruel; il vaudroit beaucoup mieux y avoir recours pendant le traitement pour des points iſolés qui paroîtroient de nouveau atteints du vice cancereux, & même alors le coton cardé, moins effrayant que le fer rouge & auſſi ſûr, pourroit être avantageuſement employé. Un reſte de levain, infiniment petit, qui aura échappé à la vigilance de l'opérateur, détruit

toutes les eſpérances qu'on a pu ſonder ſur l'opération, ſi le malade & le Chirugien n'ont pas le courage d'employer pour le détruire les moyens les plus efficaces, de quelque nature qu'ils ſoient.

Entre la maladie de Mademoiſelle P.... & un véritable cancer, il n'y a de différence eſſentielle que le local. La ſtructure des parties glanduleuſes eſt ſans doute plus compliquée que celle de la peau; c'eſt pourquoi le cours des liqueurs s'y arrête ou s'y embarraſſe plus aiſément lorſqu'une cauſe irritante, telle que du ſang extravaſé en agace les filets nerveux (*f*). Il faut cependant penſer que les différences de l'âge ont ſur les ſuites d'une contuſion, quelque part qu'elle ſe trouve, les plus grandes influences; la premiere jeuneſſe, & ſur-tout l'enfance, ſont preſque entierement à l'abri de cette perverſion qui dégénere en

---

(*f*) M. *Guérin*, mon confrere, me fit voir dans l'hôpital de Lyon dont il étoit alors Chirurgien principal, une femme qui portoit dans l'aîne deux petites glandes à la ſuite d'un coup reçu dans cette partie; ces glandes, de la groſſeur d'une piſtache, faiſoient au toucher reſſentir peu de douleur. Il en partoit cependant à des diſtances aſſez grandes des points d'irritation qui montoient du côté de la tête, & faiſoient naître un accès d'épilepſie bien décidée. Nous convînmes M. *Guérin* & moi de la néceſſité d'emporter ces glandes, & auſſitôt l'épilepſie fut guérie ſans retour.

cancer, ſoit que les liqueurs à cet âge aient une qualité bénigne qui les garantiſſe, ſoit que les nerfs ne ſoient pas encore ſuſceptibles de cette irritation qui accumule les ſucs autour d'eux, pour occaſionner la dégénération cancereuſe. Chaque âge a ſes maladies, comme ſes affections, & l'on ſait que celui qui dans les perſonnes du ſexe eſt déſigné ſous le nom d'âge critique, mérite bien ce nom à pluſieurs titres, auxquels on peut ajouter la diſpoſition cancereuſe qu'on voit ſi ſouvent dans ce période de la vie ſe développer à l'occaſion d'une contuſion quelquefois très-légere. Je parlerai plus au long de ces diſpoſitions fâcheuſes, lorſqu'il ſera queſtion du cancer dont la cauſe eſt interne, diſpoſitions qui dépendent sûrement, & d'un certain ton de ſenſibilité dans les nerfs, & des qualités du ſang particulieres à cet âge.

Revenons aux cauſes de cet étonnement dont on ne peut ſe défendre, en voyant à l'âge de ſept ans la plus riche conſtitution ne pouvoir ſe débarraſſer d'un peu de ſang extravaſé par une contuſion; en voyant le développement ſucceſſif d'une malignité dont ce ſang dans ſes vaiſſeaux n'avoit pas le moindre principe. Quel tempérament ſera donc à l'abri de ces irritations locales dont les ravages ſe portent juſques dans les parties les plus éloignées

de leur foyer? Le cancer de la moins mauvaiſe eſpece, le cancer venant de cauſe externe, ſi on n'y remédie au plutôt, peut donc indépendamment du terrain qu'il gagnera à ſa circonférence, bouleverſer peu-à-peu toute l'économie animale, & porter ſes fâcheuſes impreſſions juſques ſur les viſceres du bas-ventre & de la poitrine : non que j'imagine que les ſucs viciés par la dépravation cancereuſe ſoient repompés d'une tumeur qui éprouve cette dépravation, pour paſſer dans le ſang & y porter la contagion. Les accidens qui fatiguoient Mlle P.... déſabuſeront de cette théorie trop banale (4). Les douleurs à la tête, à la poitrine, les crachemens de ſang, la conſtipation abſolue, l'incompatibilité de l'eſtomac avec tout aliment quelconque, la ſuppreſſion entiere de la tranſpiration par la peau, & ces mouvemens convulſifs ſi violens & ſi réguliers dans leur retour ne reconnoiſſent point cette cauſe, comme l'a fait voir le ſuccès des moyens qu'on a employés pour la guériſon. Ainſi un engorgement cancereux d'une partie peut faire naître un ſemblable engorgement dans une autre partie, même éloignée, par la ſeule entremiſe des nerfs, ſans le moindre tranſport des molécules vénéneuſes. C'eſt ainſi que le venin de la petite vérole inſinué dans une

petite plaie développe peu-à-peu ſon action contre les nerfs qu'il touche immédiatement, juſqu'à ce que ces nerfs révoltés enfin plutôt ou plus tard par une impreſſion qu'ils n'ont jamais reſſentie, s'ébranlent comme pour s'y ſouſtraire, & donnent à toute la machine une ſecouſſe générale qui accélere la circulation & pouſſe à la ſurface de la peau des ſucs qui s'élevant en petits boutons acquerront en peu de jours toutes les qualités du venin qui a été inoculé. C'eſt ainſi que la bave d'un animal enragé, inſinuée dans une plaie faite par ſa morſure, après avoir demeuré aſſez long-temps aſſoupie, enflamme enfin la plaie qui l'a reçue, en déchire les nerfs, & excite dans la mâchoire des mouvemens convulſifs qui compriment les glandes ſalivaires, changent la configuration de leurs filieres, & pervertiſſent la ſalive. C'eſt ainſi que le chatouillement qui n'a rien de vénéneux, a fait naître quelquefois, outre le rire auſſi immodéré qu'involontaire, des convulſions, & a donné la mort. C'eſt ainſi . . . mais je ne finirois point ſi je voulois accumuler les preuves des ravages excités par l'irritation iſolée de quelques fibrilles nerveuſes, ſans le moindre ſoupçon d'aucune émigration de ſubſtance âcre ou vénéneuſe dans le ſang; je

ne puis cependant me résoudre à supprimer l'exemple suivant.

Madame de Sainte . . . . est venue en cette ville le quatrieme jour d'une morsure faite au bras par un chien enragé. La plaie pansée avec des onguens chargés de mercure a été facilement guérie, & en même temps on a eu recours au mercure. Les frictions mercurielles ont été multipliées & données à grande dose, & pour l'intérieur on n'a point épargné les spécifiques préconisés contre la rage, la poudre de *Palmarius*, le remede de *Cobb* avec le musc & le cinnabre, le turbit minéral, même les pillules de *Keyser*. Cependant le quarante-cinquieme jour cette Dame disposée à retourner chez elle le lendemain, alloit prendre du café au lait avec son Chirurgien, lorsqu'elle se plaignit tout-à-coup d'une douleur atroce dans le bras mordu, laquelle fut le signal d'une rage qui l'a conduite au tombeau. Comme le mercure, malgré la profusion avec laquelle il avoit été donné, n'avoit point ulcéré ni enflammé la bouche, on a jugé de l'inefficacité de ce remede par le défaut de salivation; mais il est aisé d'aprécier cette cause d'inefficacité, dès que la plus saine partie des Praticiens compare la salivation excitée par le mercure aux

coliques que donne une purgation, coliques qui n'augmentent pas l'effet du remede, & qu'il faut toujours tâcher d'éviter.

Pourquoi donc le mercure qui a si souvent prévenu la rage est-il sans effet dans cette occasion ? Voici à cet égard mes conjectures. Cette Dame mordue à l'avant-bras par un gros chien le fut avec tant de furie, que l'animal ne lâcha prise qu'au bout de quelques minutes, les dentées par conséquent furent très-profondes, & le venin fut insinué fort avant dans le bras. Le mercure employé pour le pansement n'a pu pénétrer dans ces profondeurs, & quelques molécules de la bave vénéneuse ont été laissées intactes par le mercure ; elles ont travaillé sourdement dans la profondeur de la plaie, & ont fait tout-à-coup contre les nerfs de cette plaie une sorte d'explosion qui l'a enflammée, & qui a excité dans le bras cette violente douleur dont l'impression fut bientôt communiquée à la tête, ainsi qu'à tout le reste du corps. Si le venin ne fut pas resté concentré dans la profondeur de cette plaie, s'il s'étoit répandu dans le sang, il se seroit rencontré avec les globules mercuriels ; il se seroit heurté avec eux, s'il est permis de parler ainsi, & le virus eut été dompté par la force spécifique du mer-

cure. Mais le venin de la rage ſemblable à celui d'un cancer dépendant d'un vice interne, ſe fixe dans un lieu dont il ne s'écarte pas (*g*). Son âcreté fait froncer toutes les bouches des petits vaiſſeaux qui pourroient le recevoir ; auſſi c'eſt toujours par la douleur de la partie mordue que s'annoncent les premiers ſymptômes de ce venin formidable. Peut-être oublia-t-on, dans le moment de la morſure, de faire ſur les dentées des inciſions qui permiſſent au mercure de fureter tous les recoins ? Peut-être eût-il encore été temps, dans le moment où la rage ſe déclara par cette violente douleur, de rouvrir la plaie par de profondes & larges inciſions, de les laver avec de l'eau bien chaude pour les faire dégorger, d'y reporter enfin ou le fer ou le feu. Dans les maux extrêmes, on n'a jamais à ſe reprocher la vivacité des ſecours qu'on a mis en œuvre ; mais de quels regrets ne doit pas être ſuivie l'inaction qui a abandonné les malades à une mort certaine à laquelle une activité éclairée eût pu les arracher ?

(*g*) Pluſieurs expériences ont prouvé qu'on peut boire impunément le lait d'une vache mordue par un chien enragé, & prête à montrer elle-même les premiers ſymptômes de la maladie. Une mere dans cet état critique ne communique rien à l'enfant qu'elle allaite. La rage ne ſe communique que par la ſalive d'un animal tourmenté par les accès de cette maladie.

Eh! quoi, dira-t-on peut-être, le venin renfermé dans le centre d'un cancer dont la cauſe eſt externe, ſera donc impénétrable aux remedes pris intérieurement? Il ne le ſera pas moins, ſans doute à cauſe de ſa profondeur centrale dans la tumeur, aux médicamens extérieurs. Quelle reſſource reſtera-t-il donc? Une opération hazardeuſe, & peut-être auſſi cruelle que le cancer même.

Oui, l'opération, & je ne crains point de dire, qu'elle n'eſt point auſſi périlleuſe qu'on ſe le figure. Elle a toujours un plein ſuccès lorſque le cancer reconnoît une cauſe externe, & qu'on s'y détermine de bonne heure. A l'égard des douleurs de l'opération, elles ſont toujours au-deſſous de la crainte qu'on en a conçue: qu'ont-elles d'ailleurs de comparable à celles par leſquelles un cancer mene à la mort, d'un pas plus ou moins rapide, mais toujours aſſûré? Celles-ci indépendamment de leur durée, ſont d'une atrocité qu'on ne ſauroit exprimer.

Donnons cependant aux médicamens, tant intérieurs qu'extérieurs la plus grande efficacité. Je veux pour un moment qu'ils fondent & diſſipent une tumeur cancereuſe. Que deviendront alors ces ſucs pervertis qu'on vient de rendre à la circulation? On doit, ſans con-

tredit, pour la malignité, les mettre infiniment au-deſſus de ceux qui occaſionnent la goutte, le rhumatiſme, les dartres, &c. & combien de fois ces derniers, imprudemment attaqués & déplacés, ont-ils occaſionné les accidens les plus formidables? Combien de morts ſubites, par le tranſport momentané de ces humeurs ſur les organes eſſentiels à la vie?

Il ne faut donc pas ſe promettre la guériſon d'un cancer de cauſe externe, par la voie des médicamens, & il ſeroit dangereux de l'obtenir, ſi elle étoit poſſible (5), parce que cette guériſon ne ſeroit qu'un déplacement d'humeur qui ſe porteroit ſur quelqu'autre partie. On voit au reſte, que les dangers prochains ou éloignés d'une tumeur cancereuſe produite par une cauſe externe, dépendent primordialement de l'altération dont les ſucs extravaſés ſont ſuſceptibles à raiſon de leur nature plus ou moins douce avant l'épanchement; qu'ils dépendent ſecondairement de la ſenſibilité plus ou moins grande des nerfs qu'ils attaquent, ſenſibilité dont les degrés ſont relatifs à la conſtitution particuliere du malade, à ſon âge, à ſon ſexe, aux paſſions qui peuvent l'agiter, & à l'altération que les filets nerveux peuvent avoir ſoufferte dans leur contexture par le coup même qui a fait naître

le cancer; qu'ils dépendent enfin des moyens plus ou moins mal entendus, avec lesquels on aura attaqué la tumeur. M. *Hazon*, dans le Journal de Médecine, dix Avril mil sept cent cinquante-six, parle d'un cancer au sein d'un homme, dissipé par l'application d'un remede de Charlatan, qu'il croit être composé de drogues astringentes ou resserrantes. Le malade après cette guérison, fut attaqué d'un asthme & d'une toux qui le conduisirent au tombeau. A l'ouverture du cadavre, on trouva beaucoup d'eau dans la cavité de la poitrine, du côté où avoit été le cancer, le poulmon étoit flétri & en suppuration. Mais, cette observation en prouvant le danger d'obtenir la fonte d'une tumeur cancereuse, n'infirme point ce que j'ai dit contre la théorie qui, pour expliquer les ravages que fait un cancer dans toute la personne, admet le repompement des sucs altérés dans cette tumeur, & leur mêlange subséquent avec les autres humeurs qu'ils dépravent. Un cancer qui se soutient dans le même état ou qui fait des progrès ultérieurs, & celui qu'on parviendroit à dissoudre ne peuvent entrer en comparaison : l'un reçoit tout sans rien rendre, & l'autre rend à la masse du sang toute la vénénosité qui le formoit.

Le vice cancereux déterminé par une cauſe externe, ou la perverſion des ſucs extravaſés a donc ſes nuances, ſes degrés de malignité. Au premier degré, cette perverſion formera un engorgement de nature mixte, équivoque, qui ne ſera peut-être pas inſurmontable aux reſſources combinées de la nature & de l'art : au ſecond elle ne fera que des progrès très-lents, ils ſeront plus rapides au troiſieme ; mais la violence & la fréquence des douleurs augmentant, l'inégalité de la tumeur, la rapidité de ſon accroiſſement, annoncent les degrés ſuivants. Qu'on ſe hâte d'arracher ce germe de mort, ſans quoi on le verra ſe développer de plus en plus. De ſon centre & de ſa circonférence partiront des points d'irritations plus aiguës qui agaceront violemment le ſyſtême des nerfs, & qui occaſionneront çà & là, dans la poitrine, dans le ventre, à la matrice ſur-tout, des ſerrements, des *ſemi-contractions*, qui donneront naiſſance à d'autres engorgemens très-fâcheux, & rendront la mort plus cruelle & plus prompte.

Ce tableau, ſans doute, eſt effrayant ; mais s'il eſt avoué par la nature, ſi l'expérience de tant de ſiécles a conſigné la fidélité de ces faits, pourquoi les voiler, pourquoi les affoiblir ? Inſpirer une fauſſe ſécurité, lorſ-

qu'il faudroit agir, n'eſt-ce pas manquer au malade, & à ſoi-même?

J'ai reçu de Vienne en Autriche un Traité, *Medico-Chirurgico-Chimique*, dans lequel M. François *Kan de mare*, Médecin, publie un nouveau remede contre le cancer. Ce remede malheureuſement n'eſt qu'un cauſtique propre à détruire la maladie locale, & ſon auteur a ſoin d'avertir qu'il doit être précédé & accompagné de remedes internes dans tous les cas où l'on eſt fondé à ſoupçonner quelque vice intérieur. Ce merveilleux cauſtique eſt composé de limaille de fer, de ſel ammoniac & d'huile noire de vitriol, dont il faut lire les combinaiſons dans l'ouvrage même; mais voyons les guériſons opérées par ce remede? car c'eſt aſſûrément ce qui doit paroître le plus intéreſſant. Comme l'auteur, pour éviter la prolixité, n'en détaille que deux, je vais les extraire fidelement de ſon ouvrage (*h*).

Une femme de quarante & quelques années, tourmentée depuis long-temps d'un cancer au ſein droit, qui avoit réſiſté à tous les ſecours qu'on avoit donnés avec profuſion, eut recours à ce cauſtique avec lequel on toucha pluſieurs

(h) *Tractatus-Medico-Chirurgico-Chemicus, de canceribus, ſpinâ-ventoſâ curabilibus per medicamentum hactenùs incognitum, nunc communicatum.*

fois les bords ulcérés & renverſés de ce cancer; cela forma une croûte qui tomba avec le tems, & emporta une partie du cancer. Une ſeconde application du même cauſtique forma une croute qui ſe détacha au bout de deux mois avec une autre partie du cancer; l'ulcere alors ayant été bien nétoyé avec du linge, parut d'une couleur rouge & ſans mauvaiſe odeur; le volume de la tumeur étoit conſidérablement diminué, & on continua l'application du remede; mais par malheur dans le tems que les eſpérances de guériſon étoient les plus brillantes, la malade exténuée par la violence des douleurs dont elle étoit déchirée depuis long-tems, mourut dans le maraſme, *ſed miſera ubi ſpes ſanationis affulgebat, viribus ob tam longos perpeſſos cruciatus exhauſta, tabida periit.*

A cette hiſtoire peu conſolante eſt jointe celle d'une jeune femme âgée de vingt-deux ans, d'un tempérament ſanguin, phlegmatique, laquelle depuis deux ans, portoit à la mâchoire inférieure du côté gauche, un ſquirre de la groſſeur d'une noiſette, qui avoit été preſque inſenſible dans le commencement. On donna à cette femme de la liqueur anti-cancereuſe avec laquelle elle toucha la tumeur trois fois par jour, ce qui forma par ſucceſſion une croûte

qui, devenant chaque jour plus épaiſſe, parut cependant toujours humectée; enfin après un très-long-tems, elle tomba d'elle-même, & ne laiſſa qu'une ſimple rougeur, la tumeur étoit entiérement diſparue.

Ne ſeroit-on pas fondé à diſputer à cette glande détruite la qualité ſquirreuſe? L'âge de la malade, & le local de la maladie, la caractériſent bien plutôt, comme glande ſtrumeuſe, ſcrophuleuſe, ou écrouelleuſe, trois termes ſynonymes.

On ne dit rien dans cette ſeconde obſervation des douleurs que l'application réitérée de ce cauſtique a dû faire éprouver: le mot *cruciatus*, tourment, mis dans la premiere pour exprimer l'état de la malade, ſemble ici avoir été omis involontairement par l'auteur. Et en effet, les douleurs que cauſent le fer & le feu ſont encore moins à redouter, ſur-tout par leurs ſuites, que celles que font reſſentir les cauſtiques en général, & en particulier ceux qu'on applique ſur des tumeurs d'une auſſi grande ſenſibilité que les cancers. Ce remede anti-cancereux, comme l'appelle ſon auteur, n'auroit-il point accéléré, par l'atrocité de la douleur, la mort de la malade qui fait le ſujet de la premiere obſervation? On en jugera par celle que j'inſere encore ici, & à laquelle je paſſe tout de

de ſuite; car l'ouvrage de M. *Kaw*, n'offre rien de plus intéreſſant à rapporter.

Un payſan âgé de quarante ans, portoit au nez, depuis ſa naiſſance, une de ces tumeurs qu'on appelle des envies. L'impreſſion fréquente des doigts l'avoit fait conſidérablement groſſir, & l'avoit dénaturée. Ayant été enlevée par le moyen du fer, la cicatrice s'étoit faite, cependant la tumeur reparut quelque tems après, & s'étendit ſur tout le côté droit du nez, avec des progrès journaliers. Cet homme s'adreſſa à moi, & en coupant cette eſpece d'excroiſſance, je lui trouvai une conſiſtance molle qui fuyoit ſous le tranchant. Les chairs étoient d'un rouge livide. Je ne pus par ménagement pour le nez, enlever toutes les racines, je les touchai avec un fer rouge. Après la troiſieme application de ce moyen qui paroît ſi cruel, je vis encore quelque reſte de racine à détruire, & je touchai avec du beurre d'antimoine cauſtique très-vif. La douleur d'abord très-ſupportable devint en peu de tems ſi aiguë, que le malade la trouva infiniment au-deſſus de celle que le feu lui avoit fait éprouver. Le nez & tout le viſage enflerent conſidérablement, & l'inſomnie fatigua le malade toute la nuit. A la vue de tout ce ravage, je n'eus qu'à faire l'aveu de la foibleſſe que j'avois eue de

craindre qu'il ne ſe révoltât contre la propoſition d'appliquer le feu une quatrieme fois. Il y conſentit cependant bientôt après, & dans l'eſpace de deux heures, tout ſentiment de douleur fut éteint ; l'enflure du viſage céda rapidement ; la guériſon fut ſi accélérée, que je doute ſi l'application des cauſtiques ne précédroit pas ſouvent avec avantage celle du feu, lorſqu'on a une épaiſſeur conſidérable de mauvaiſes chairs à détruire, ſauf à ſe hâter d'appliquer le feu, auſſi-tôt que les douleurs commencent à devenir trop aiguës. Voilà ſans doute un calmant d'une eſpece ſinguliere, mais ce n'eſt pas la ſeule fois que j'ai reconnu ces propriétés dans l'impreſſion du feu. Un jeune homme de dix-huit ans, avoit à la jambe une carie qui avoit fait enfler le tibia à ſa partie moyenne antérieure. J'enlevai avec le fer tout ce que cette partie préſenta de vermoulure, & j'appliquai enſuite de l'euphorbe en poudre ; c'eſt une réſine dont on vante les vertus pour de tels maux. Les douleurs, quoique les chairs circonvoiſines ne fuſſent nullement atteintes par cette poudre, furent bientôt ſi vives que des mouvemens convulſifs ſurvinrent ; j'ôtai avec grand ſoin cette euphorbe, mais le calme ne revenant point, je ne vis rien de plus expédient, que d'enlever les reſtes de l'impreſ-

ſion qu'elle avoit faite, par l'action deſtructive du feu, ce qui réuſſit à ſouhait. Dès l'inſtant même les douleurs furent diſſipées.

C'eſt pourquoi je ne penſe pas qu'il faille employer contre le cancer, des remedes rongeants, tels que la pierre infernale, la pierre à cautere, la ſolution du mercure dans l'eſprit de nitre, & autres avec leſquels on a eſſayé de détruire les tumeurs cancereuſes. Ces remedes ne peuvent trouver place que ſur de petites ulcérations ſituées à la ſuperficie de la peau, & aſſez peu épaiſſes, pour que le cauſtique dont l'action ne s'étend pas au-delà de deux ou trois lignes puiſſe en pénétrer toute la profondeur, & même l'outre-paſſer un peu. Car ſi le mal n'eſt pas détruit d'emblée par ces remedes, le reſte s'effarouche, & fait les progrès les plus rapides & les plus dangereux.



CHAPITRE II.

Du Cancer qui reconnoît pour cauſe un vice interne.

NOUS avons vu quelle diſcordance peut mettre un cancer venant d'une cauſe externe, entre les liquides & les ſolides. Il doit conſéquemment avoir une grande influence ſur les loix de l'union de l'ame avec le corps. Mais que ne doit-on pas ſur-tout appréhender de celui qui dépendant d'une cauſe cachée, d'une cauſe identifiée avec la perſonne même, mérite à ſi juſte titre le nom de cancer de cauſe interne. C'eſt de celui-ci que je vais maintenant parler, quoique je n'aie pas, à beaucoup près, épuiſé ce que j'aurois eu à dire du premier. Ce ſera encore de l'obſervation que j'emprunterai des lumieres pour connoître la cauſe & les effets du cancer provenant d'un vice interne, ainſi que pour découvrir des remedes propres à dompter une maladie auſſi rebelle que funeſte.

Une Dame hoſpitaliere eſt attaquée d'une éréſipele au viſage du côté droit, l'éréſipele deſcend ſur le col, de là ſur l'épaule, ſur le

devant de la poitrine, & enfin ſur le ſein, une glande cancereuſe ſe forme, & l'éréſipele diſparoît.

Une femme du peuple avoit des douleurs rhumatiſmales, vagues & aiguës; elle s'apperçoit d'une douleur au ſein gauche, une tumeur cancereuſe ſuit de près, les douleurs de rhumatiſme ſe taiſent.

La femme d'un Tailleur reſſentit au bras de violentes douleurs de rhumatiſme, on lui conſeille l'application de l'eau froide ſur ce bras; les douleurs ceſſent, mais bientôt l'os du bras s'enfle; il fait à ſon tour reſſentir des douleurs atroces, il devient cancereux.

Un Marchand de Châlons-ſur-Saône, reſſentit au pied droit une douleur qui monta à la jambe, à la cuiſſe, de là dans la hanche, dans le côté, & qui alla enfin ſe perdre dans le ſein; cette douleur ſe métamorphoſa en cancer.

Cent exemples enfin, m'ont fait voir des cancers qui ont ſuccédé à des maladies de la peau traitées trop légerement, à des évacuations habituelles ſupprimées, telles que des hémorroïdes, des pertes blanches, & avec un peu d'attention, on leur trouvera preſque toujours quelqu'une des cauſes qu'on vient de détailler. Mais, pour inſiſter par préférence

ſur ce dernier exemple de cancer à tous égards le plus frappant ; quelle eſt donc cette vapeur vénéneuſe qui, traînant à ſa ſuite le ſentiment de la douleur, eſt montée par ſucceſſion de tems, du pied juſques dans les glandes du ſein ? Qui l'a fait naître, & quelle route a-t-elle tenue ?

Voilà, ſans doute, des queſtions bien embarraſſantes, & auxquelles je ne me flatte pas de donner une réponſe ſatisfaiſante. Pour en chercher cependant une qui ait quelque air de vraiſemblance, rapellons-nous ce que j'ai dit au commencement de ces recherches, de cette maſſe d'éponge, au centre de laquelle eſt placé le cœur, pour pouſſer le ſang, de ce centre à toute la circonférence. Je me ſuis contenté alors de parler des communications établies, entre les extrémités des plus petites arteres, & le commencement auſſi délié des veines. J'ai inſiſté en même tems, ſur les poroſités par leſquelles les arteres dépoſent la graiſſe dans les cellules de l'éponge, & ſur celles par leſquelles les veines la reprennent au beſoin. Il me reſte à préſent à examiner un autre débouché des arteres, lequel ſe fait au travers de la peau, & eſt connu ſous le nom de tranſpiration cutanée, & ſous celui de ſueur, lorſqu'il eſt ſurabondant.

Cette tranſpiration eſt fournie par les extrémités capillaires des arteres qui vont à la peau. Cette peau peut ici être regardée comme une eſpece de croûte ou d'écorce qui enveloppe toute la maſſe de l'éponge. Ainſi les arteres ont trois ſortes de débouchés, l'un qui verſe immédiatement dans les veines, le ſecond qui dépoſe la graiſſe dans les cellules de l'éponge, & le troiſieme qui perce la peau, de même que la ſurface de tous les viſceres intérieurs. Mais toute la tranſpiration, ou toute l'exhalation qui ſe fait au travers de la peau eſt-elle fournie immédiatement par les artérioles, ou petites arteres du plus petit diametre? C'eſt ce que je ſuis bien éloigné de croire. Voici quelle eſt, à mon avis, la ſource qui en fournit une partie; ſource, à l'expoſé de laquelle il faut donner quelqu'attention, parce qu'elle eſt auſſi celle des humeurs rhumatiſmales, ainſi que de celles qui peuvent former le cancer de cauſe interne.

La graiſſe dépoſée par les poroſités artérielles, dans les cellules de l'éponge, n'a pas d'abord, à beaucoup près, toute la perfection qu'elle doit avoir, pour être dans le beſoin repriſe avec le plus grand avantage, par les poroſités abſorbantes des veines. Cette graiſſe en effet, n'eſt pas ſans alliage, & le repos

qu'elle trouve dans ces cellules, lui permet de ſe dépouiller peu à peu de tout ce qu'elle peut avoir d'hétérogene. De ce ſuperflu devenu incompatible avec le bien-être de la perſonne, une partie eſt aſpirée par des vaiſſeaux d'un genre particulier (*i*), qui vont enſuite traverſer de petits corps ronds appellés glandes; c'eſt là que les liquides apportés par les veines lymphatiques reçoivent une préparation qui les rend propres aux organes de la vie. L'autre partie du ſuperflu devenue tout-à-fait inutile, & même à charge, eſt pouſſée peu à peu vers la ſurface de la peau, où elle s'exhale par des poroſités préparées pour cet uſage, qui viennent directement des plus prochaines cellules.

Si l'échappée de ce ſuperflu eſt tout-à-coup fermée par quelque cauſe, telle qu'un ſen-

(*i*) Ces vaiſſeaux ſont des veines extrêmement déliées appellées lymphatiques, parce que les liqueurs qu'elles charient ont la fluidité & la tranſparence de l'eau. Elles reſſemblent pour leur ſtructure à une ſuite de petites poires continues de l'œil à la queue; de façon que les liqueurs qu'elles charient après les avoir aſpirées dans les cellules graiſſeuſes, remontent de l'œil à la queue; en paſſant par le détroit que forme la réunion de deux grains lymphatiques, les liqueurs ſont obligées de ſoulever une ſoupape ou valvule qui les empêche de retomber dans la capacité de la petite poire qu'elles viennent de quitter. On trouve abondamment dans les aînes, ſous les aiſſelles, au col, de ces glandes traverſées par des vaiſſeaux lymphatiques.

timent de froid dans les cellules graiſſeuſes, il y acquiert une plus grande âcreté, il irrite les filets nerveux qui parcourent les cellules, & il fait enfin reſſentir ces douleurs qu'on appelle douleurs de rhumatiſme.

Qu'on ne conteſte pas l'exiſtence de ces trouées, de ces poroſités de la peau correſpondantes directement aux cellules graiſſeuſes ſubjacentes : car je citerois en preuve ces mêmes douleurs de rhumatiſme. Elles ſont dues, dirois-je, ces douleurs, à une humeur excrémenticielle (*k*), dont la ſortie a été tout-à-coup ſupprimée. Or cette humeur n'étoit pas aſſurément dans des vaiſſeaux quelconques, parce que plus sûrement encore, elle n'y eſt pas dans le tems qu'elle agace les nerfs. On ſait, en effet, que les vaiſſeaux n'ont point de ſentiment. Cette humeur reſte de plus aſſez ſouvent immobile dans une même place, d'où elle ſe répand çà & là, ſans obéir aux loix connues de la circulation; elle eſt donc logée hors des voies de cette circulation, & dans les cellules du tiſſu graiſſeux, comme le ſang extravaſé après une contuſion. C'étoit donc de ces cellu-

---

(*k*) Cette expreſſion ſera connue par ſon ſubſtantif; elle annonce bien de quelle importance eſt pour la ſanté la ſortie libre & facile de cette humeur.

les qu'elles partoit, lorſque ſon échappée à travers la peau a été ſubitement arrêtée. Il y a donc des trouées directes des cellules graiſſeuſes, au travers de la peau, ce qu'il étoit important de prouver.

Ainſi donc, dans le Marchand de Châlons, un âcre rhumatiſmal, ou une certaine quantité de cette humeur qui des cellules graiſſeuſes devoit paſſer comme excrément au travers de la peau, s'eſt cantonnée dans le pied; de là, elle eſt montée à la jambe, à la cuiſſe, à la hanche, dans le côté, & elle s'eſt enfin ramaſſée dans le ſein. Diſperſée précédemment dans un plus grand eſpace, elle n'excitoit qu'un ſentiment de douleur; concentrée enſuite dans un ſeul point, comme les rayons du ſoleil réunis par le miroir ardent, ſon âcrimonie plus active par cette concentration a fait naître un cancer. Si on me demande quelle force a fait monter cette humeur du pied juſqu'au ſein, quelle force l'a concentrée dans cette partie, l'aveu de ma profonde ignorance ſur ce point ſera ma réponſe. Chaque jour nos connoiſſances ſont en défaut, lorſqu'il eſt queſtion de ſuivre les allures de ces humeurs, & d'apprécier les effets de leur malignité. En voici de grands exemples.

Une femme dont les évacuations ordinaires à ſon ſexe ſont dérangées, eſt ſujette à des

vapeurs, à de violentes palpitations de cœur, une dartre farineuſe ſurvient derriere les oreilles, & tous ces accidens ceſſent; on entreprend avec trop de ſuccès de guérir cette dartre, elle diſparoît. Mais on n'obtient qu'une fauſſe guériſon, car la gangrene s'empare des jambes, & fait périr la malade. Cette obſervation eſt conſignée dans un ouvrage qui a pour titre, *nouvelle claſſe des maladies*. Que cette humeur dartreuſe abrégeant ſa route ſe fût jettée dans le ſein, il n'y en avoit là sûrement que trop, pour ſervir de germe au cancer de la plus mauvaiſe eſpece.

Je romps ici pour un moment le fil du diſcours pour obſerver que lorſqu'on ſe propoſe d'attaquer par les véſicatoires, des douleurs rhumatiſmales ambulantes, il importe très-ſouvent de s'informer quel a été le premier ſiége de la douleur, pour en faire celui de l'application des véſicatoires. Me taxera-t-on de ſingularité, ſi je dis que cette humeur rhumatiſmale étoit toujours cantonnée dans le bras, pour porter ſes effets ſenſibles ſur l'eſtomac, ſans la moindre émigration de ce bras à l'eſtomac? Combien de fois a-t-on obſervé ſans pouvoir s'y méprendre, que la cauſe irritante étoit à une très-grande diſtance du lieu où l'irritation ſe faiſoit ſentir par les plus

grands ravages, les parties intermédiaires ne paroiſſant nullement affectées?

En voici deux exemples choiſis entre pluſieurs. M.... avoit près du fondement une tumeur dont la cauſe étoit vénérienne, laquelle, au moindre écart dans le régime faiſoit fléchir involontairement trois doigts de la main gauche, du nombre deſquels n'étoient ni le pouce ni l'index. Cette main étoit pour moi la bouſſole la plus sûre du bon ou du mauvais état d'une tumeur placée à une ſi grande diſtance d'elle. On fut obligé à Autun, de percer la veſſie près du fondement pour la débarraſſer des urines; le malade dans le moment de l'opération ſent à la nuque une violente douleur dont il avoit encore de fâcheux reſtes, lorſqu'il vint pluſieurs mois après à Lyon, pour trouver la guériſon d'une fiſtule qui laiſſoit toujours échapper quelques gouttes d'urine. Le chirurgien qui avoit fait cette ponction ma ſçu mauvais gré de la connexion que j'avois établie entre la douleur à la nuque & cette ponction, comme ſi je n'avois pas eu le ſoin d'aſſurer le malade, que le haſard ſeul, & non la main qui avoit pouſſé l'inſtrument, devoit être accuſé d'un événement que les expériences les plus conſommées n'auroient pu ni prévoir, ni prévenir. Le voile qui nous

cache le rapport des effets avec les cauſes, eſt le plus ſouvent ſi épais, qu'il faut avoir la plus grande réſerve, lorſqu'il eſt queſtion de prononcer à charge ou à décharge.

Il n'en faut pas moins, on le voit, pour décider que le ſiége apparent d'une humeur viciée, en eſt le ſiége réel; il n'en faut pas moins pour choiſir le local le plus avantageux où doit être placé le véſicatoire ou le cautere par lequel on ſe propoſe de frayer une iſſue à cette humeur.

Je traçois cette derniere phraſe, lorſque j'ai été interrompu par la femme d'un Perruquier laquelle m'a montré une glande au ſein qui préſente des diſpoſitions tout-à-fait cancereuſes. Cette glande fait reſſentir des douleurs déja très-incommodes, & elles augmenteront avec le volume de la glande, ſi l'écoulement d'une humeur ſale par le mammelon vient à s'arrêter. On voit ſouvent un pareil écoulement par les tuyaux de décharge du mammelon, ſoit de ſang ſoit de ſéroſité, ſoit de quelqu'autre humeur, ſans la moindre dureté, ſervir d'avant-coureur à l'engorgement du plus mauvais caractere.

Cette femme âgée de trente ans, & rongée par des chagrins domeſtiques, a eu pendant pluſieurs années une douleur habituelle à l'eſ-

tomac, à laquelle trois grossesses, & les suites de deux couches n'ont apporté aucun allégement. Pendant les couches de la troisieme grossesse, il est survenu au sein un dépôt de lait qui a laissé dans cette partie, & cette dureté & l'écoulement par le mammelon. La cessation de la vieille douleur dans l'estomac est principalement ce qui a fixé mon attention, mais je n'ai pu débrouiller si cette cessation avoit précédé ou accompagné le dépôt au sein. Quoi qu'il en soit, il me paroît que l'humeur cantonnée dans la région de l'estomac, s'est portée dans les glandes du sein, ou qu'elle a agi par irritation sur ces glandes, & que c'est elle qui a fait dégénérer en cancer les restes d'un dépôt de lait. Car de tous les engorgemens au sein, ceux qui dépendent d'une humeur laiteuse sont aussi ceux qui tournent le plus rarement à la perversion cancereuse, s'ils sont traités avec ménagement. L'attention de laisser ouvrir d'eux-mêmes ces dépôts, lorsqu'ils sont parvenus à maturité, est presque toujours la premiere & la plus essentielle. A cette occasion j'avouerai avec franchise que, touché des douleurs aiguës que faisoit ressentir à une jeune Dame, un dépôt laiteux dans le sein, depuis plusieurs jours, j'eus la fausse commisération de l'ouvrir par un petit coup de lan-

cette donné à la partie la plus ſaillante. Le ſoulagement que je procurai fut de peu de durée, & ſi après pluſieurs mois, les reſtes rebelles de ce dépôt ont été entiérement diſſipés, je le dois ſans doute à pluſieurs autres petits dépôts de même nature qui ſe formerent à la circonférence de celui-là, & qui fondirent les duretés qu'avoit laiſſé l'ouverture du premier. Pour ces derniers dépôts la nature ſeule aidée par des applications émollientes fit tous les frais de l'ouverture de chacun d'eux. J'étois, il faut l'avouer, d'autant moins digne d'excuſe, que j'avois à me rappeller un Mémoire à conſulter qui m'avoit été remis, il y avoit deux ans, ſur les ſuites d'une impatience pareille à la mienne. On expoſoit dans ce Mémoire qu'une Dame de Clermont, âgée de vingt ans, avoit eu le douzieme jour de ſa premiere couche, un dépôt de lait au ſein; qu'on l'avoit ouvert lorſqu'il avoit paru en maturité, par une inciſion qui comprenoit toute l'étendue du ſein dans ſa partie antérieure & interne; que la cicatrice fut achevée au bout de trois ſemaines, mais qu'il reſta toujours quelques légéres duretés & quelques douleurs dans le ſein; que ces douleurs quatre mois après devinrent ſi aiguës, que la malade craignit un nouveau dépôt; qu'elles

augmenterent cependant encore avec beaucoup de violence pendant deux autres mois; qu'alors se joignirent à des soupçons de grossesse, de fréquens élancemens dans le sein qui ne duroient, à la vérité, que quelques minutes, mais qui étoient si pénétrans, qu'ils excitoient des cris involontaires & des mouvemens convulsifs dans les bras, les jambes & les cuisses; qu'une petite tumeur s'étoit formée dans ce sein, où elle avoit acquis la grosseur d'une pomme d'api, que cette tumeur quoique sans adhérence, & assez superficielle, étoit accompagnée de quelques veines enflées ou variqueuses à côté desquelles on trouvoit deux autres petites glandes, mais beaucoup moins dures, & qu'enfin dans la violence des douleurs le mammelon étoit retiré en dedans. Ce dernier symptôme m'a toujours paru fâcheux dans toutes les maladies du sein.

On ne pourroit à tous ces traits méconnoître une tumeur vraiement cancereuse, ni douter qu'elle ne dût son origine à quelque reste d'humeur laiteuse, que l'ouverture du dépôt au sein, avoit empêchée de tomber en fonte; je conseillai donc l'opération, malgré les soupçons de grossesse, dans la crainte que l'accroissement de la tumeur, & sur-tout de celui des accidens qui l'accompagnoient, ne caussassent l'avortement.

l'avortement. L'opération fut faite & la Dame ſe trouva n'être point enceinte. Après la guériſon, il reſta dans la partie un ſentiment de douleur qui ne fut diſſipé que par les eaux de Bourbon-l'Archambault priſes ſur les lieux.

On conviendra que ſi des ſucs arrêtés contre l'ordre de la nature dans l'éponge graiſſeuſe, au moment où devenus à charge, ils étoient en route pour s'échapper au travers de la peau par la ſueur, ou par la tranſpiration; on conviendra que ces ſucs par leur malignité, & par leur diſpoſition à une plus grande âcrimonie, peuvent très-bien être mis en parallele avec le ſang extravaſé dans le tiſſu cellulaire. On conviendra encore que ſi ces ſucs ſont conduits par un triſte haſard, après être devenus vénéneux, dans une partie compliquée telle que le ſein, ils peuvent pénétrer les glandes, ou les envelopper de telle ſorte, que les reſſorts qui animent ces glandes ſeront arrêtés, ou au moins très-embarraſſés dans leur jeu; & de là la premiere étincelle d'un embraſement qui demande les plus prompts ſecours : on ne ſauroit non plus diſconvenir, que ſi quelque remede intérieur, ou extérieur pouvoit fondre une tumeur provenant de cette cauſe funeſte, & renvoyer cette cauſe dans les cellules où elle s'eſt for-

mée, & d'où elle eſt venue, on auroit à en redouter le tranſport ſur quelqu'autre partie. Là elle formeroit un nouvel engorgement, & peut-être pis encore. Car il ne faut pas oublier cette gangrene aux jambes ſurvenue par la guériſon imprudente d'une tumeur dartreuſe derriere les oreilles.

Quel moyen y a-t-il donc à employer? Je le dis avec douleur, mais enfin je n'en vois point de meilleur que d'extirper encore ces cancers qui viennent de cauſe interne; j'ajoute même qu'il ne faut pas perdre à délibérer un tems précieux pour agir, de peur que l'irritation des nerfs affectés par le venin du cancer ſe joignant aux angoiſſes dont l'ame la plus impaſſible ne pourroit ſe défendre, n'altére toute la conſtitution, & ne forme au loin par irradiation, des engorgemens qui rendroient le ſuccès de l'opération au moins équivoque.

Mais, dira-t-on, pluſieurs extirpations du cancer ont démenti plutôt ou plus tard le ſuccès qu'elles promettoient; les unes, quoique faites avec la plus grande dextérité, & traitées avec les plus grands ſoins n'ont pu être amenées à cicatrice; les autres ont été ſuivies de nouvelles irruptions du vice cancereux ſur d'autres parties. Y a-t-il encore quelque reſ-

ſource pour détruire les reſtes de ce levain répandu çà & là? car les opérations qu'un plein ſuccès a couronnées, ne doivent ce ſuccès qu'au bonheur qu'on a eu d'enlever tout le levain cancereux, parce qu'il étoit dans ſon tout, & que dans ſes moindres parties, il étoit ramaſſé, concentré dans la tumeur qu'on a extirpée, ce qui, par malheur, n'eſt pas le plus ordinaire. A quels ſignes pourra-t-on donc reconnoître les cancers provenant de cauſe interne, que la prudence permet d'attaquer, & ceux dont elle réprouve l'extirpation?

Je réponds d'abord que les exemples des cancers qui ſont la ſuite d'un vice interne, guéris ſans retour par l'opération, ſont aſſez multipliés pour faire voir que le bonheur d'enlever toute la cauſe avec ſes effets, ſeroit plus fréquent, ſi on ſe déterminoit de bonne heure à l'opération. On a ainſi guéri ſans retour des cancers qui avoient pénétré juſqu'aux côtes. Mais mon expérience perſonnelle n'ayant point de guériſon ſi brillante à citer, je me réduirai à choiſir entre pluſieurs à peu près ſemblables, celle de Madame ***, Religieuſe Urſuline, à Ville-franche en Beaujollois, qui a ſurvécu quinze ans à l'extirpation d'un cancer ulcéré plus large que la main : elle n'a uſé d'autre préſervatif après la guériſon que d'un

cautere au bras du côté où étoit le cancer. Les causes de sa mort n'ont rien eu de commun avec cette ancienne maladie. Le succès de cette opération que je n'ai cité par préférence qu'à cause de l'étendue du cancer, ne devroit-il pas relever le courage des personnes plus abattues par la crainte de voir repulluler le cancer, que par celle des douleurs de l'opération ?

Tout n'est pas même désespéré lorsque la jettée du levain cancereux ne s'est pas faite en totalité, dans la tumeur qu'elle présente à détruire. Ce levain ne sera peut-être pas indomptable lorsqu'on aura détruit l'endroit principal d'où il tiroit ses plus grandes forces. Cependant s'il avoit jetté dans un ou plusieurs endroits des racines considérables, eh bien, peut-être même alors toute espérance de le détruire ne seroit pas éteinte.

Le spécifique que j'ai à proposer pour détruire après l'opération, les restes épars des levains cancereux, n'est aucun de ceux qu'on exalte depuis quelques années, tels que la belladona, la ciguë, la jusquiame, les baies des truffes rouges, quoique tous ces remedes puissent servir comme auxiliaires. Le seul spécifique auquel je donne toute ma confiance, le seul Hercule capable d'abattre les sept têtes du monstre de *Lerne*, pour donner

quelque chofe à la pompe du ftyle figuré, n'eft autre que le remede bannal du Docteur *Sangrado* ; car il vaut mieux prévenir que d'attendre l'ironie. Quoi donc, s'écriera-t-on, de l'eau ? rien que de l'eau contre le vice cancereux ! Voyons donc les miracles qu'a pu opérer cette eau.

La femme d'un ouvrier en foie, parvenue à cet âge où les évacuations périodiques du fexe font fur leur déclin, & où elles ont fi fouvent un cours irrégulier, avoit gardé affez long-tems une douleur rhumatifmale à la tête du côté droit. Cette humeur attaquée par différens procédés, defcendit jufqu'au col, & ne fe fit plus fentir auffi-tôt qu'elle eut formé dans le fein un engorgement cancereux. Un très-grand nombre de remedes variés, n'ayant pu arrêter les progrès de cette tumeur qui s'ulcéra, je propofai à la malade de fe contenter de l'eau à la glace pour toute boiffon, comme pour tout aliment, & pour étayer fa confiance, je joignis à ce régime l'ufage des pilules de ciguë. On preffentira l'objection que j'eus à réfoudre ; la crainte de mourir de faim : on promit enfin, & le fentiment de l'appétit devenant moins incommode après le troifieme jour d'abftinence totale, je fis valoir la diminution des douleurs, le retour du fom-

meil, & même une certaine augmentation de forces jointe à l'écoulement abondant que fourniſſoit l'ulcere du ſein. J'inſiſtai ſur-tout ſur la qualité extrêmement mouſſeuſe des urines, au moment de leur ſortie. Je ſuppoſai que les ſels du ſang détrempés, diſſous par ce grand lavage ſortoient avec les urines, & que c'étoit à l'âcreté des ſels qu'étoit due la formation du cancer. Joignant enſuite à pluſieurs autres raiſonnemens de la même valeur, les promeſſes de guériſon les plus poſitives, car il falloit beaucoup promettre, j'obtins quinze jours complets d'une abſtinence totale, ſi l'on en excepte cinq ou ſix pintes d'eau à la glace pour toutes les vingt-quatre heures.

La tumeur pendant ce tems diminua peu, mais l'allégement de tous les accidens qui l'accompagnoient, promettoit un avenir plus heureux, lorſque les commeres vinrent à la traverſe, jetterent ſur la recette tout le ſel du ridicule, & éteignirent enfin la confiance de la malade; elle revint donc aſſez bruſquement à ſon régime ordinaire, & le cancer regagnant rapidement tout ce que l'eau avoit paru lui faire perdre, elle eut en peu de mois le ſort commun à tant d'autres.

Dans quelle ſource me demandera-t-on peut-être, avez-vous puiſé une telle recette? *Gil-*

blas de Santillane, ne feroit-il point votre auteur favori ? Mon auteur eſt des plus graves, il n'eſt autre que la nature. C'eſt elle qui m'a appris que les animaux malades refuſent tout aliment quelconque, c'eſt elle qui m'a fait voir qu'au milieu des douleurs les plus atroces, & des mouvemens convulſifs les plus violens, on pouvoit en ne buvant que de l'eau & du ſyrop pendant dix-huit mois, ſuffire non-ſeulement à tant de fatigues, mais prendre même un accroiſſement conſidérable. C'eſt elle qui étant aux priſes avec un mal local au-deſſus de ſes forces lui avoit oppoſé l'abſtinence la plus longue & la plus ſévere, en attendant qu'une main ſecourable vint enfin la ſouſtraire au joug qu'elle tâchoit inutilement de ſecouer. C'eſt elle qui m'avoit appris combien dans cette triſte occurrence, elle répugnoit non-ſeulement à tout aliment, mais encore à tout ce qui porte le titre de remede; c'eſt elle enfin, pour en revenir à la malade dont je viens de parler, qui m'a prouvé inconteſtablement que pour tirer de l'eau tout le parti poſſible, il eut fallu d'abord débarraſſer cette femme de ſa tumeur cancereuſe, ſauf à joindre ſurabondamment pour plus grande ſûreté à l'eau quelques moyens que j'indiquerai plus bas.

Avant que la Médecine fût une ſcience méthodique, on tranſportoit les malades dans les rues, afin que l'expérience de quelque paſſant pût enſeigner un remede ſalutaire. La reconnoiſſance des malades qui avoient ainſi recouvré la ſanté, leur faiſoit ſuſpendre aux murailles du Temple d'*Eſculape*, dans l'Iſle de *Cos*, la deſcription de la maladie & des remedes qui l'avoient chaſſée. *Hyppocrate* tira, dit-on, le plus grand avantage de cette eſpece d'*Ex-voto.* Eh ! pourquoi le dépit & la douleur de ceux qui ſurvivoient à des perſonnes cheres n'avoient-ils pas auſſi conſigné dans le ſanctuaire de quelque divinité funebre, les noms des médicamens qui avoient hâté le dernier moment de ces perſonnes, ou qui du moins n'avoient pu le retarder. C'eſt ainſi que les fautes d'une génération ſont perdues pour celle qui la remplace, ce qui expoſe tous les jours à des tâtonemens ou dangereux ou infructueux. Voilà pourquoi je ne diſſimulerai point que j'ai à me reprocher de n'avoir pas inſiſté avec aſſez de force ſur la néceſſité de l'opération, & je n'ai garde de donner à entendre que le défaut de guériſon, n'eſt venu préciſément que du défaut de perſévérance à ne boire que de l'eau. Je viens de voir mourir une Dame de Beaume, d'un

cancer ulcéré au ſein, que je n'ai pu emporter à cauſe de deux glandes du plus gros volume, une ſous chaque aiſſelle. Elle avoit perſévéré dans l'uſage de l'eau pendant cinq ſemaines, & je n'ai pas cru devoir pouſſer plus loin cette épreuve. La ciguë & quantité d'autres remedes employés enſuite pendant trois mois, n'ont pu l'arracher au ſort commun à toutes celles qui laiſſent paſſer le tems où on peut tenter l'opération avec avantage. Des maux de tête affreux & continuels ont été les derniers ſymptômes ſous leſquels cette Dame a ſuccombé.

Mais eſt-ce un aveugle hazard qui conduit dans les glandes du ſein les molécules de cet âcre rhumatiſmal capable de produire un cancer ? J'avoue mon ignorance ſur les moyens que la nature emploie quelquefois, pour ramaſſer dans un foyer principal des levains vénéneux diſperſés au loin. Mais le hazard ne ſauroit préſider même aux moindres opérations de l'économie animale. Si dans une chambre où un chat dort à l'écart, le hazard, cette divinité fantaſtique, amene une perſonne dont l'antipathie pour cet animal ſe manifeſte bientôt par une oppreſſion & par des angoiſſes, ce n'eſt point lui qui fait naître ces accidens fâcheux. C'eſt bien plutôt la tranſpira-

tion inſenſible de cet animal qui remplit tout l'atmoſphere de la chambre, & qui va irriter les nerfs de cette perſonne par une ſenſation obſcure, mais inſupportable. C'eſt ainſi qu'un grain de muſc répandant au loin l'odeur forte qu'il exhale, ſans rien perdre de ſon poids ſenſible, affecte ſi différemment en bien ou en mal ceux dont il frappe l'odorat. Si *Henri III* avant d'être Roi de Pologne, ſortant du bal tout en ſueur, fut conduit par le hazard dans un cabinet où une jeune Demoiſelle excédée par la danſe venoit de changer de linge ; ſi le hazard fit tomber cette chemiſe ſous la main de ce Prince qui s'en ſervit précipitamment pour eſſuyer l'eau qui découloit de ſon viſage ; ce ne fut pas le hazard qui alluma la paſſion dont Henri III brûla toute ſa vie pour cette perſonne que juſques là il avoit vue avec la plus grande indifférence : mais on peut juger que les houpes nerveuſes de la peau de Henri animées & épanouies par la danſe, s'ébranlerent tout-à-coup au contact de ce linge chargé de ſueur, & porterent dans toute ſa perſonne une maniere de voir & de ſentir auſſi nouvelle qu'impétueuſe. C'eſt ainſi que nos remedes héroïques tels que les purgatifs, les émétiques, le mercure, l'opium, les véſicatoires, & autres affec-

tent différemment les houpes nerveuſes, ſoit de la peau, ſoit de l'eſtomac qu'ils touchent immédiatement, leſquelles vont tranſmettre au loin des ſecouſſes qu'elles auront reçues. Mais quelques violens, quelques impétueux que puiſſent être ces ébranlemens, ils ne feront rien contre l'engorgement formé par un vice cancereux, & exalté à un certain point. Ils ſeront contrebalancés, repouſſés par les irritations qu'excite ce fâcheux levain, & s'ils peuvent être jamais de quelqu'utilité ce ne ſera que lorſqu'il ne trouveront plus l'obſtacle de l'engorgement. Ce n'eſt donc pas ſur de telles armes que je compte pour détruire les reſtes épars du levain cancereux; j'en employerai d'une trempe plus ſûre.

En préſence de MM. *Flurant* le jeune & *Aubernon* mes confreres, & d'un avis qui nous étoit commun, j'emportai une tumeur cancereuſe ulcérée de la groſſeur d'un poing, que portoit à la mamelle gauche l'épouſe du ſieur *Buignet*, deſſinateur, âgée de cinquante ans. Le troiſieme jour après l'opération, elle eut l'un & l'autre poignet entrepris par un humeur rhumatiſmale, avec douleur, rougeur & enflure. Cette humeur antérieure de pluſieurs années à la formation du cancer lui avoit ſans doute donné naiſſance. Mais elle avoit

gardé le plus profond ſilence, depuis le moment où l'engorgement au ſein avoit commencé, & elle le rompit auſſi-tôt après la ſouſtraction du cancer & le relâchement amené dans les levres de la plaie par la ſuppuration. Cet engorgement ſe ſoutint quelques jours, & après le tems ordinaire la plaie fut heureuſement conduite à cicatrice. La partie antérieure de la poitrine fut encore aſſaillie de ces douleurs, quatre mois après la guériſon du cancer, mais elles céderent aiſément à quelques remedes.

L'année révolue, cette femme reſſentit dans les hanches & dans les cuiſſes, des douleurs qui bientôt l'obligerent de garder le lit. Comme elle n'avoit point fait les honneurs de ſa reconnoiſſance, elle me laiſſa ignorer ſon état qui empira à tel point qu'elle fut clouée dans ſon lit, ſans avoir la facilité de s'y remuer par elle-même. Ces douleurs avoient un an d'ancienneté lorſqu'elle demanda à ſa ſervante de lui ſoulever une cuiſſe, mais à peine cette cuiſſe eut-elle été ébranlée par le plus léger mouvement, qu'une douleur atroce, & un craquement ſonore apprirent qu'elle venoit d'être caſſée. Alors je fus appellé, j'accourus aſſez tôt, mais je trouvai la cuiſſe ſi tuméfiée, & les douleurs ſi cruelles au moindre attou-

chement, que je n'osai pas travailler à la réduction de cette fracture. Je croyois d'ailleurs le mal sans remede, ayant eu quelques occasions de voir l'impossibilité de souder de pareilles fractures, & n'ayant jamais rien lu qui pût diminuer mes craintes. Voici encore quelques exemples puisés assurément dans de bonnes sources.

Une Demoiselle âgée de quarante-cinq ans, s'apperçut d'une glande squirreuse au sein, pour laquelle elle consulta M. *Maréchal*, alors premier chirurgien du Roi, & M. *Guerin* le pere. Ils convinrent qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que l'extirpation de cette tumeur, & elle fut faite par M. *Maréchal*, après les préparations convenables. La malade fut guérie en quarante-cinq jours, & elle suivit d'abord après le conseil qu'on lui donna d'aller prendre le lait à la campagne. Au bout de quelque tems, des douleurs qui se firent sentir par tout le corps, & qui continuerent, la firent revenir à Paris, où elle languit pendant dix-huit mois, dans des douleurs si violentes qu'elle ne pouvoit se tenir dans aucune situation; elle fut enfin obligée de se mettre au lit sans pouvoir presque s'y remuer. Dans cet état, comme elle voulut un jour se tourner pour recevoir un lavement, elle ressentit

à la partie ſupérieure de la cuiſſe, des douleurs ſi vives qu'elle tomba en ſyncope. On appella MM. *Guerin* pere & *Boudot*, qui trouverent la cuiſſe caſſée à la partie ſupérieure près de ſon col; ils en firent la réduction; mais une fiévre que la malade avoit depuis long-tems, & des douleurs affreuſes qu'elle ſentoit dans l'autre cuiſſe plus que dans celle qui étoit caſſée, l'affoiblirent tellement qu'elle mourut ſix ſemaines après cette facture. En examinant cette cuiſſe, on trouva au-deſſus & au-deſſous de la fracture juſqu'à la moitié de l'os, que la ſubſtance étoit ramollie & vermoulue. Le périoſte ou cette membrane fine qui couvre immédiatement les os, étoit détachée de celui-là ſans qu'il y eût aucun changement de couleur à la peau.

M. *Morand*, cite un fait abſolument ſemblable. Une Demoiſelle avoit un cancer au ſein dans un tems critique, M. *Morand* en fit l'opération & la malade fut guérie aſſez promptement. Elle paroiſſoit rendue à ſon état naturel, loſqu'elle ſe caſſa la cuiſſe dans ſon lit. Elle mourut quelques mois après. Le *fémur* fut trouvé ramolli, & en ſe deſſéchant peu à peu à l'air, il eſt, pour ainſi dire, tombé en pouſſiere. *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, *Tom. III*, *p. 49 & 50.*

Troisieme obſervation. Elle a pour Auteur le célebre M. *Louis*, & pour objet une Religieuſe âgée de ſoixante ans, qui eut un bras caſſé par un cocher qui l'aidoit à monter en caroſſe. Sept mois après, étant aſſiſe dans un fauteuil, & laiſſant tomber négligemment ſa main ſur ſa cuiſſe, l'os de cette partie ſe caſſa. M. *Louis*, n'apprit qu'après les queſtions les plus preſſantes, ſur les cauſes de cette fragilité des os, que cette Dame portoit au ſein un cancer ulceré. Ces deux fractures précipiterent la malade dans le tombeau. M. *Louis* frappé de cette fragilité des os occaſionnée par le virus cancereux, penſe qu'on devroit lui oppoſer l'uſage intérieur de l'alun, mais j'ignore ſi quelqu'événement heureux a répondu à ſes vues.

Que tenter après de pareils exemples pour la guériſon de la Dame *Buignet ?* Je ne vis d'eſpérance que dans la boiſſon de l'eau à la glace, à laquelle je joignis des pillules faites avec un dragme de beurre d'antimoine pour deux onces de manne. Ce beurre eſt un remede très-violent dont on ne ſe ſert point pour l'intérieur ; mais je cherchois dans l'activité de cette drogue des forces au moins équivalentes à celles du mal. Il eſt compoſé avec l'antimoine qui fait la baſe des émétiques, l'eſprit

de ſel, & un peu de mercure. Les pillules étoient du poids de deux grains, & leur nombre fut pouſſé par gradation juſqu'à dix, partagées en différens tems de la journée & de la nuit. Au bout d'un mois, une ſalivation ſinguliere & abondante obligea de ſupprimer ces pillules, qui d'ailleurs n'avoient produit aucun autre effet ſenſible (6). A l'égard de la boiſſon de l'eau à la glace pour toute nourriture, on la ſoutint pendant deux mois conſécutifs. Par ce régime, la violence des douleurs fut bientôt calmée, & les piéces de l'os caſſé ſe ſouderent, non pas exactement bout à bout, à cauſe de l'impoſſibilité où j'avois été de les mettre vis-à-vis l'une de l'autre, mais elles étoient aſſez ſolidement réunies, pour que la malade pût, après un certain tems, ſe ſervir ſans peine de cette cuiſſe. L'épanchement des ſucs oſſeux ſur les bords de la fracture formoit de petites inégalités qui conſtatoient l'état antérieur de l'os. MM. *Duſſauſoy*, *Flurant* le jeune, *Aubernon* & *Guerin*, mes confreres, examinerent cette cuiſſe après la guériſon, ainſi que M. *Broſſe*, Médecin à Mâcon; ils virent avec autant de plaiſir que de ſurpriſe cette ſoudure ineſpérée. Cette femme ſurvéquit plus de deux ans à cette guériſon; elle eſt morte hydropique. Étant abſent

abſent de Lyon, je ne pus demander l'ouverture du cadavre ; mais pour trouver la cauſe de cette hydropiſie, peut-être faut-il s'arrêter à cette ſalivation ſinguliére excitée par le beurre d'antimoine, ſalivation qu'il n'a jamais été poſſible de tarir totalement, & par laquelle le ſang a dû peu-à-peu être appauvri. La bouche cependant n'avoit été que foiblement ulcérée, & depuis très-long-tems il étoit impoſſible d'appercevoir les ſources qui laiſſoient échapper tant de ſalive.

Suffiſamment inſtruit par cette expérience, j'ai auſſi-tôt abandonné l'uſage de ces pillules. J'aurois dû le faire plutôt ; peut-être l'eau ſeule eût-elle auſſi guéri radicalement une jeune Demoiſelle qui ſe borna à cette boiſſon, pendant trois ſemaines, ſans perdre la facilité de ſortir chaque jour. Elle avoit au nez une dartre humide chargée de croûtes, laquelle diminüa pendant ce régime ; mais elle ne céda pas non plus aux pillules qu'on lui fit prendre enſuite, mais en quantité très-modérée, de façon que la bouche n'en fut point ulcérée. Ce remede très-âcre a pu s'oppoſer en grande partie aux effets ſalutaires de l'eau, & il n'eſt pas d'ailleurs, comme on l'a vu, ſans d'autres inconvéniens.

Le ſieur *Ferlat*, Maître Teinturier en ſoie,

âgé de quarante-huit ans, d'un tempérament vif, ayant eu des chagrins qui l'affecterent trop, tomba dans l'hydropisie. Les remedes ordinaires contre cette maladie furent pris pendant six mois, à la fin desquels je fus appellé pour lui faire la ponction. Cette opération fit sortir du bas-ventre douze pintes & plus d'une eau trouble & un peu épaisse; le vuide qu'elle laissoit, permit de reconnoître au foie un engorgement très-dur. Ce viscere débordoit les fausses côtes de deux travers de doigt, & il y avoit de plus entre lui & l'estomac un sentiment de douleur très-importun. Les eaux revinrent en affluence après la ponction, & faisoient déja prévoir au bout d'un mois la nécessité prochaine de les évacuer de nouveau. Je proposai l'eau à la glace, mais les glacieres n'ayant pu l'hiver précédent être remplies, il fallut se contenter de l'eau récemment tirée du puits. Dès la premiere nuit le sommeil fut plus tranquille, & le lendemain les eaux commencerent à couler si abondamment par les urines, qu'au bout de trois semaines, le malade fut en état d'aller à pied à la promenade, & de monter à cheval. Le visage avoit déja recouvré les couleurs naturelles, & l'obstruction au foie étoit à peine sensible.

Ce ne fut cependant qu'au bout de quarante jours, que je lui permis de revenir aux alimens, mais avec lenteur, & par gradation; avis qui fut très-mal ſuivi: auſſi les ſymptômes de l'hydropiſie reparurent-ils au bout de quelques mois. Ils empirerent même à tel point qu'à un dégoût général ſe joignirent l'oppreſſion, la jauniſſe, l'enflure des jambes & des cuiſſes, les urines rouges, briquetées, rendues en petite quantité, & ſur-tout la douleur entre le foie & l'eſtomac.

Il fallut donc revenir à l'eau qu'on put cette fois mettre à la glace, & en peu de tems tous les accidens furent diſſipés. Cinquante jours d'une abſtinence totale demandoient enfin quelques alimens; mais à mes inſtances ſouvent réitérées ſur la modicité & les gradations lentes dans l'uſage de la nourriture, le ſieur *Ferlat* répondit un jour qu'il lui étoit plus facile de ne rien manger, que de manger avec tant de retenue; je lui prédis en vain une rechûte qui, en effet, pour être plus tardive que la premiere, n'en fut pas moins fâcheuſe. L'hydropiſie revint donc avec tous ſes accompagnemens, & d'autres conſeils lui furent plus agréables que les miens. Un an après j'appris que le ſieur *Ferlat* étoit mort ſur ſon fauteuil dans un moment imprévu.

Cependant il ne faut pas tout mettre ici ſur le compte de l'intempérance de ce malade. Le vice cancereux n'attaque que trop ſouvent les viſceres glanduleux renfermés dans le bas-ventre, & cette douleur qui accompagnoit l'obſtruction du foie, fait aſſez ſoupçonner une ſemblable cauſe. Le régime a bien pu diſſiper les eaux épanchées, & réduire à très-peu de choſe l'engorgement des parties intérieures, mais il n'a pu en détruire le centre, le noyau; ce qui confirme la néceſſité indiſpenſable d'enlever les tumeurs cancereuſes, lorſqu'elles ſont à la portée de la main. Cette manœuvre ne pouvant avoir lieu pour extirper la maladie locale du foie, je me ſuis repenti amerement de n'avoir pas tenté après l'évacuation des eaux par les urines, de diſſoudre cette obſtruction en faiſant brûler un ou deux cylindres de coton ſur la partie du bas-ventre qui y correſpondoit. Madame *Ferlat* a partagé ce regret avec moi, ſur-tout depuis que j'ai guéri une de ſes demoiſelles d'une maladie de poitrine très-fâcheuſe, en faiſant brûler un cylindre de coton ſur un point de douleur aſſez vif & fixé entre deux côtes.

Afin cependant qu'on n'accuſe pas l'eau à la glace d'impuiſſance abſolue contre les obſtructions intérieures, j'exhorte à conſulter

le ſecond volume d'un ouvrage qui a pour titre : *des vertus de l'eau commune.* On y lira avec plaiſir les miracles que cette eau a opéré dans l'île de Malte contre pluſieurs ſortes de maladies. Un Capucin, fils d'un Apothicaire, y avoit apporté cette recette, & il en régloit lui-même l'uſage. Un Chevalier malade depuis long-temps d'obſtructions conſidérables dans le bas-ventre, s'en vit radicalement débarraſſé par une abſtinence de ſoixante jours, pendant leſquels il ne prit pour toute boiſſon, comme pour toute nourriture, que de l'eau à la glace, & cela dans les ardeurs de l'été ; car le Médecin à l'eau fraîche, c'eſt ainſi qu'on appelloit ce Capucin, aſſuroit que cette boiſſon faiſoit beaucoup plus d'effet en été que dans toute autre ſaiſon ; en effet on en trouve facilement la raiſon dans un plus grand contraſte entre le froid & le chaud. Il fit plus dans le traitement de la maladie dont il s'agit ; il promit qu'une diarrhée aſſez abondante emporteroit après quelques jours de boiſſon tout le levain de l'obſtruction ; mais je n'ai point vu de pareille criſe arriver.

Mais reprenons la ſuite de nos obſervations. Au mois de Février 1766, Madame de L. M... Dame Hoſpitaliere de Beaume, s'adreſſa à moi pour un cancer ulcéré au ſein droit ; elle avoit

quarante-cinq ans, & le cours des évacuations périodiques étoit irrégulier, ſans cependant qu'on pût ſoupçonner aucune indiſpoſition à la matrice, car il y a la plus grande correſpondance entre le ſein & ce viſcere. La cauſe de ce cancer venoit d'un éréſypele conſidérable au viſage qui, après quelques remedes, étoit deſcendue ſur le col, de-là ſur la poitrine, & étoit enfin venue ſe perdre dans le ſein, en donnant naiſſance à une glande ſquirreuſe. Cette glande avoit fait des progrès continuels, malgré un large cautere à chaque jambe, & un très-grand nombre de remedes.

Le cancer étant ſans adhérence aux côtes, & ſans le moindre engorgement ſous l'aiſſelle, j'en fis l'extirpation, & cette opération donna d'abord les plus grandes eſpérances par la beauté de la ſuppuration, par la couleur fraîche & vermeille des chairs, & par la vivacité de leur végétation. Mais à peine quinze jours s'étoient écoulés, que ces mêmes chairs prirent une couleur rouge âcre, la plaie fit reſſentir des douleurs, & la mauvaiſe qualité du pus rongea en peu de temps les bords qu'avoit rapproché la ſuppuration.

Le Journal de Médecine vanta dans ce tems l'application des betteraves ou carottes rouges rapées; la malade en fit uſage & parut en

éprouver quelque ſoulagement, ſans que cependant l'excavation journaliere de la plaie s'arrêtât. La boiſſon d'eau à la glace devint donc ſa ſeule reſſource, mais l'habitude qu'elle avoit de boire chaud, même en été, m'obligea à réduire cette boiſſon à ſa fraîcheur naturelle. Je la chargeai de plus les premiers jours du ſuc exprimé des betteraves; mais le dégoût inſurmontable qu'elle ſentit pour ce breuvage la força à le quitter. Ses urines étoient chargées de la teinture de ces carottes, & deux lavemens d'eau froide lui firent rendre des matieres colorées d'un rouge très-foncé.

Dès les premiers jours de ce régime, le ſoulagement fut très-ſenſible, le ſommeil revint, la fievre & les ſueurs nocturnes s'arrêterent, la ſoif s'éteignit, & de plus le cautere que cette Dame portoit à chaque jambe, juſques-là preſque ſec, fournit un écoulement très-abondant. Je joignis enfin pour liaiſon à la rapure des betteraves, un blanc d'œuf, en donnant à ce cataplaſme un degré de chaleur incapable de durcir le blanc d'œuf.

Ce régime fut ſcrupuleuſement obſervé pendant deux mois conſécutifs, après leſquels j'accordai d'abord un jaune d'œuf délayé dans de l'eau froide pour deux verres. La ſemaine

ſuivante ſe paſſa avec deux jaunes d'œuf par jour en quatre verres; un peu de crême de riz à l'eau ſucrée, augmenta la nourriture de la troiſieme ; on ajouta ainſi d'une ſemaine à l'autre quelque choſe aux alimens, ce qui a procuré une entiere guériſon, qui depuis ce temps s'eſt très-bien ſoutenue, à quelques excoriations près à la cicatrice, qui vont & viennent. Les deux cauteres fluent toujours, & cette Dame obſerve encore un régime très-exact, ſoit pour la qualité, ſoit pour la quantité des alimens. Elle vient d'avoir une nouvelle attaque de ſon éréſypele antérieure au cancer, l'émétique & quelques purgations légeres l'ont promptement diſſipée.

La conduite que cette Dame Hoſpitaliere a tenue, en revenant aux alimens, contraſte bien avec celle du ſieur *Ferlat;* c'eſt une réflexion à l'avantage du ſexe qu'en paſſant il eſt bon de faire ici.

Une femme qui n'eſt plus réglée depuis deux ans, a été après ce temps attaquée de douleurs rhumatiſmales en différens endroits du corps; depuis deux mois l'humeur qui les occaſionnoit ſemble s'être fixée en dehors de ſa cuiſſe, ou ſur le *faſcia lata*, partie extérieure de la cuiſſe; elle a ſenti en cet endroit des douleurs inſupportables. Depuis quatre jours elles ſont

devenues plus profondes, & la malade ſe tournant dans ſon lit, l'os s'eſt caſſé dans ſon milieu. Comment peut-on réduire cette fracture? Peut-on en eſpérer la guériſon? Si on ne le peut pas, comment doit-on s'y prendre pour prévenir de plus grands accidens?

Cet expoſé préſente, à mon avis, un vice rhumatiſmal avec toute la perverſion cancereuſe, lequel s'eſt jetté en force ſur la cuiſſe, avant d'avoir formé dans les glandes un engorgement. Voici la réponſe de M. *Ledran* ſur cet expoſé dans ſes Conſultations de Chirurgie page 208. « Il me paroît qu'on ne peut compter » ſur le ſuc nourricier pour faire la ſoudure de » cet os fracturé, puiſqu'il n'a pu conſerver » cet os dans ſon état ſain. Dans ce cas on ne » peut propoſer autre choſe que de tenir ce » membre fixé par quelques tours de bandes » peu ſerrés, & par des fannons aſſez longs » pour aſſujettir tout le membre bien droit & » ainſi lui interdire tout mouvement.

» Si on peut connoître à fond quel eſt le vice » des liqueurs qui a produit ce déſordre, il » faut tâcher de le corriger par des ſpécifiques » convenables; mais je crois que quand même » on y réuſſiroit, la guériſon de la cuiſſe ne » ſeroit pas poſſible». Le lecteur s'apperçoit

ici du degré de reſſemblance qu'il peut y avoir entre cette cuiſſe & celle de la femme *Guiguet*, ſoit pour la cauſe de la maladie, ſoit pour le moyen de guériſon à tenter; car enfin dans une nuit profonde la moindre lueur peut aider à ſortir d'un mauvais pas : apprécions maintenant les choſes.

Seroit-ce donc à l'application des betteraves que ſeroit due la guériſon de Madame l'Hoſpitaliere ? De l'eau froide pour tout aliment durant deux mois entiers ne paſſeroit-elle que pour avoir appauvri le ſang & épuiſé les forces de la vie ? Ce n'eſt pas là mon ſentiment, & je dirai à ceux qui penſeroient ainſi, & que les demi-ſuccès déja cités devroient rendre moins ſéveres, je leur dirai que dans le même temps Madame de V**, fille de M. C**; Commandant de la Bourgogne, ſe ſoumit à Dijon à la même opération, que la même application des betteraves donna d'abord les mêmes eſpérances, mais qu'elles ne ſe ſoutinrent pas longtemps, & qu'aux ravages du virus cancereux ſur la plaie même, ſe joignirent dans les cuiſſes & dans les hanches, des douleurs auſſi atroces que celles de la femme *Guiguet*. Je leur dirai que Madame V***; avoit payé le tribut à la mort depuis trois ſemaines, lorſque Madame l'Hoſ-

pitaliere retourna chez elle en bonne ſanté, après une abſtinence de près de quatre mois. Il eſt à propos auſſi qu'ils ſachent que ſon ſommeil a été très-bon pendant tout le traitement, beaucoup meilleur même qu'avant l'opération; qu'elle n'a jamais gardé le lit; que le beſoin de manger ne lui a été bien à charge que les premiers jours, ainſi la foibleſſe & ce prétendu appauvriſſement du ſang n'ont jamais été en raiſon de la ſévérité apparente du régime. Au reſte quand j'ai pris un parti qui paroît auſſi ſingulier, ce n'a été qu'à force de raiſonnemens, & après avoir épuiſé toutes les reſſources connues pour l'extinction du vice cancereux. J'avois eu le chagrin de voir mourir à Saint-Micaud, près de Châlons-ſur-Saone, dans les mêmes douleurs qui ont enlevé Madame V*** une Demoiſelle à laquelle j'avois emporté un ſein cancereux. Je n'avois cependant pas oublié les cauteres, ni la diete blanche, ni les pilules de ciguë données d'abord comme préſervatifs, & prodiguées enſuite comme moyen de guériſon. Les pilules de ciguë! eh quelle malade un peu aiſée eſt morte ſans s'être procuré abondamment cette reſſource depuis que M. *Stork*, Médecin de Vienne en Autriche, a exalté la ciguë comme un remede ſpécifique! Heureuſe terre ſi féconde en miracles

qui ne s'operent point ailleurs ! s'écrie un Ecrivain moderne, en parlant de cette capitale de l'Autriche, & de la ciguë & de la jusquiame, & du colchique d'automne, drogues autrefois réputées vénéneuses, avec lesquelles notre siecle s'est familiarisé, ce qui lui a mérité le nom de siecle des poisons; & en effet une Dame de Mâcon, malade d'un cancer à la matrice, avoit perdu la mémoire par l'usage excessif & sans succès des pilules de ciguë ; elle m'a assuré n'avoir recouvré cette faculté qu'après avoir abandonné ces pilules. Je les ai vu produire un effet encore plus frappant chez Madame *Guerin* à qui j'avois fait l'extirpation d'un cancer au sein non ulcéré. Une petite glande survenue au-dessus de la cicatrice parut exiger qu'on ajoutât la ciguë à la diete blanche qu'elle observoit avec régularité depuis l'opération, & au maintien très-soigné d'un cautere au bras. Les douleurs, à la vérité, ne furent pas aussi violentes que dans quelques observations rapportées précédemment, mais le jugement peu à peu s'affoiblit, les yeux ne voyoient plus les objets qu'à côté de leur place réelle ; enfin un anéantissement total avec hébétitude lui épargna les horreurs d'une mort lente qui survint quinze mois après l'opération. Les pilules de ciguë ne pourroient-elles pas au

moins partager avec le virus cancereux qu'elles n'ont pu dompter, & cette hébétitude & cette façon de voir si singuliere ?

Rien de pareil à appréhender de l'eau à la glace. A l'égard de la faim & de la foiblesse subséquentes, ce sont des maux à côté desquels on trouve toujours le remede, & qu'il ne faut pas qu'une prévoyance timide grossisse. Voyons donc à présent si dans la maniere d'agir de l'eau à la glace on peut trouver des raisons de confiance suffisantes.

Il faut ici revenir sur d'anciennes traces, & se rappeller que les arteres déposent dans les cellules de l'éponge la graisse toute brute; que de l'alliage dont elle est alors chargée, une partie est reprise par les veines lymphathiques à soupape, pour être portée aux glandes, & être épurée dans ce nouveau laboratoire; que l'autre partie de cet alliage est un vrai excrément dans toute la force du terme, lequel doit être chassé au travers des cribles de la peau; il faut sur-tout se rappeller que c'est dans cet excrément retenu que j'ai indiqué la cause efficiente du cancer. Mais comment en débarrasser totalement l'éponge graisseuse, lors même qu'on aura enlevé par l'opération le cancer ou le foyer principal dans lequel il s'étoit cantonné ? La voie des sueurs

ſe préſente d'abord, mais elle eſt le plus ſouvent inſuffiſante. D'ailleurs la chaleur & le mouvement du ſang augmentent la ſenſibilité des nerfs & exaltent peut-être encore l'acrimonie des ſucs cancereux qui les agace, ce qui bride & dérange ce mouvement d'ondulation qui pouſſe toujours du côté de la peau les ſucs deſtinés à chercher par cette voie une iſſue. Il ſe peut cependant qu'on n'ait pas encore tiré des ſueurs pour la deſtruction du vice cancereux, tout le parti poſſible. On ne voit donc de reſſource que dans la rentrée des ſucs pervertis, ſi elle peut ſe faire par les poroſités aſpirantes des veines, afin que rendus à la circulation, ils puiſſent être évacués par les urines ou par quelque autre voie. Cette rentrée ſans doute eſt très-difficile; mais comment la déterminer plus puiſſamment que par une ample & très-ample boiſſon d'eau à la glace pour tout remede & pour tout aliment? L'eau portée en vapeurs ſubtiles & abondantes dans les cellules graiſſeuſes, par les poroſités exhalantes des arteres, ne paroît-elle pas, étant dans toute ſa limpidité, très-propre à détremper, diſſoudre & éteindre les ſels âcres en arrêt dans ces cellules? A les rendre par-là plus diſpoſés à paſſer au travers des cribles de la peau, lorſque celle-ci ſera ſollicitée à leur li-

vrer paſſage, plus diſpoſés à remonter dans les glandes par les veines lymphatiques à ſoupape pour y être de nouveau travaillés ; plus diſpoſés enfin à rentrer dans la circulation par les poroſités abſorbantes des veines, à la faveur ſur-tout des ſucs graiſſeux dont l'abſtinence rend la repriſe néceſſaire pour ſuppléer au défaut d'aliment. La graiſſe en effet n'eſt pas ſeulement deſtinée à arrondir les formes pour les faire paroître plus agréables, & à rendre les mouvemens plus doux, en rempliſſant d'une oüete très-fine les intervalles des parties qui y ſont deſtinées ; mais elle ſert principalement de magaſin de réſerve pour les néceſſités urgentes.

L'eau à la glace, ou tout au moins l'eau bien fraîche, ſont ici préférables, parce qu'elles ſont plus dans l'ordre de la nature qu'il faut toujours conſulter, parce que le froid a une qualité aiguillonnante qui réveille les reſſorts & l'action des fibres irritables, & parce qu'il pouſſe puiſſamment par les urines. Quiconque ſe livreroit pour quelques jours à un pareil régime, éprouveroit que l'eau à la glace ſoutient l'eſtomac & trompe, pour ainſi dire, l'appétit, en rendant ce ſentiment moins importun, & cela à tel point que ſi au défaut de glace on eſt obligé de boire de l'eau beaucoup

moins fraîche, on reſſentiroit des foibleſſes, un malaiſe & un dégoût que le retour à l'eau glacée fera auſſitôt diſparoître. La célérité de la guériſon dépendra donc & de la quantité d'eau qui ſera bue & de ſa froideur & de ſa limpidité. Ajoutons encore que la ſaiſon y ſera pour quelque choſe ; car le Capucin de Malte avoit obſervé que le régime à la glace étoit beaucoup plus efficace en été qu'en toute autre ſaiſon. En effet, c'eſt du contraſte ſubit & violent entre le froid & le chaud, comme je l'ai déja obſervé, qu'on doit attendre les réſultats les plus ſaillans ; ne trouve-t-on pas les glaces que l'on mange en été plus froides au palais que celles qu'on mange en hiver ?

Les peuples qui habitent la Ruſſie font de cette tranſition momentanée du plus grand chaud au plus grand froid, un uſage auſſi ſalutaire pour eux, qu'effrayant pour nous. Ils entrent ſans habits dans une petite chambre voûtée & échauffée par deux ou trois fourneaux de briques. On jette enſuite de l'eau peu à peu ſur la pierre qui couvre ces fourneaux ; cette eau s'éleve en vapeur humide qui remplit toute l'étuve & excite une ſueur abondante. On frotte en même temps aſſez rudement la perſonne, ce qui, joint à la chaleur du lieu, donne à la peau la rougeur d'une écreviſſe

écreviſſe cuite. Dans cet état de ſueur & de chaleur exceſſive on ſe jette tout-à-coup dans un bain d'eau très-froide, ou dans une riviere auprès de laquelle on conſtruit ordinairement ces bains de vapeur. Il faut ajouter qu'étant dans l'étuve on mange de la neige, ce qui rend la ſueur plus abondante. Les gens aiſés plus délicats, ou plus ſenſibles que le peuple, ſeroient affectés trop déſagréablement par cette immerſion ſubite dans l'eau froide ; ils ſe contentent au ſortir de l'étuve de ſe mettre dans un lit, & M. *Leclerc* de qui j'emprunte ces détails, fait obſerver que bien loin de partager avec le peuple les avantages que celui-ci fait retirer des bains de vapeur, ils ſont au contraire en butte à beaucoup de maladies dont le peuple eſt exempt, ou dont il ſe guérit par ce paſſage bruſque du chaud au froid. *Hiſt. nat. de l'hom. malad. t. 2, p. 54.*

Ne pourroit-on pas tirer quelque parti de cette pratique commune dans cette partie du nord, non peut-être pour diſſoudre une humeur cancereuſe, mais au moins pour détruire les germes épars de cette maladie ? Un corps dont on auroit délayé les humeurs, dont on auroit émouſſé la ſenſibilité nerveuſe par quelques jours de régime à l'eau glacée, pourroit, ſans être Ruſſe, manger de la neige, ou boire à la

glace étant dans une étuve, s'y faire frotter jusqu'à rougeur, & de-là passer subitement dans un bain d'eau froide. Il n'y auroit à craindre pour lui ni rhumatisme, ni pleurésie, ni inflammation de poitrine ; l'expérience des Russes doit d'autant mieux nous rassurer, que M. *Leclerc* ne dit pas qu'ils usent pour prendre ces bains de la moindre précaution. Les moyens que j'ai indiqués contre le cancer me paroissent salutaires, & il en est d'autres encore qui ne peuvent pas trouver place ici. Que ne doit-on pas tenter contre une maladie aussi redoutable, lorsqu'on est fondé par l'expérience d'autrui à ne rien craindre d'un remede, & à en espérer beaucoup ? En fait de ces tentatives extraordinaires, je puis me citer moi-même ; je me suis délivré d'une maladie de poitrine des plus fâcheuses par une brûlure très-profonde faite avec un cylindre de coton enflammé ; je le plaçai sur une douleur fixe que je ressentois depuis plusieurs mois entre deux côtes. Ce moyen de guérir inventé par les anciens, & que j'ai simplement renouvellé, a eu depuis ce temps des partisans, & je puis entr'autres compter deux célèbres Chirurgiens qui en ont fait usage pour eux-mêmes ; & un troisieme pour son épouse. J'ose de même assurer que le remede du Capucin de Malte & les

bains de la Ruſſie n'auroient rien qui m'étonnât, ſi j'avois à lutter contre une maladie auſſi farouche que le cancer. Aux grands maux, de grands remedes; c'eſt conſéquemment à cette maxime dont l'ancienne Médecine outroit peut-être l'application, qu'elle brûloit, ainſi que je l'ai déja dit au commencement, qu'elle brûloit avec un fer rouge toute la ſurface de la plaie réſultante de l'extirpation d'un cancer, & cela dans la double intention d'arrêter le ſang & de détruire par le feu les reſtes des parties viciées que le fer auroit épargnées; mais nous avons heureuſement, pour arrêter l'hémorragie, des reſſources & moins dures & plus efficaces. A l'égard de ces funeſtes reliquats, nous avons vu que la boiſſon à la glace les détruit, lorſqu'ils ſe ſont développés quelque temps après l'opération; cependant ſi quelque point de nouvelle végétation cancereuſe réſiſtoit à ce régime, & qu'il fallût enfin pour le détruire choiſir entre le fer & le feu, ce dernier mériteroit la préférence. Mlle P*** n'a été peu-à-peu rendue à une parfaite ſanté, que par l'application ſept fois réitérée du coton embrâſé ſur ſept points différens de douleur placés à la circonférence d'une contuſion, dont le foyer principal avoit été enlevé par l'opération. La douleur au reſte que fait reſ-

ſentir cette brûlure par le coton eſt beaucoup plus vive dans l'appréhenſion, que dans la réalité, je le répete, puiſque cette Demoiſelle l'a conſtamment préférée au tranchant du fer. J'ai ſoumis à cette brûlure, il y a quelques mois, une cuiſſe émaciée par une vieille douleur de rhumatiſme qui en avoit preſque interdit l'uſage, douleur qui avoit réſiſté à toute ſorte de remedes. Il convenoit d'appliquer le feu en deux endroits différens ſur deux points de douleur, l'un en dedans de la cuiſſe, l'autre en dehors. Ce ne fut pas ſans peine que M. *Raſt* & moi parvînmes à déterminer la malade à ſouffrir la premiere application; aguerrie par celle-là & tranquilliſée ſur la continuité de douleur qu'elle en craignoit, elle demanda elle-même la ſeconde quelques heures après. Elle fut en état après un jour de repos de retourner à Mâcon. J'ignore de combien eſt augmenté pour le préſent le mieux être dont elle ſe félicita le jour même de la brûlure, & plus encore le lendemain. Mais ſi la guériſon n'étoit pas encore entiere, qu'elle ſe ſouvienne de ce que je lui ai dit, que le premier légiſlateur de la Médecine, après avoir prononcé que les anciennes douleurs de ſciatique ſe guériſſent rarement ſans le ſecours du feu, décide expreſſément qu'alors il faut multiplier les

brûlures & les faire profondes, *in coxendico dolore crus adurendum multis atque profundis inustionibus*. Comment en effet se promettre que le remede le plus actif, puisse toujours du premier coup enlever une maladie aussi fâcheuse qu'invétérée. J'ai remarqué qu'il est prudent de prévenir là-dessus les malades, & de leur faire sentir la nécessité de répéter ces brûlures; ils s'y résolvent plus volontiers. C'est de quoi je viens encore de me convaincre auprès de M*** Négociant de Saint-Chamond en Lyonnois, âgé de trente-cinq ans. Malgré toutes les apparences extérieures d'une bonne santé, il portoit depuis sept ans à la partie antérieure & supérieure de la poitrine sur cet os qu'on appelle *sternum*, une douleur fixe que la pression du doigt augmentoit, ce qui, combiné avec l'abondance des crachats, & leur nature épaisse jointe à une couleur d'un jaune verd, annonçoit une communication directe entre les poulmons & l'extérieur de la poitrine. Il attribuoit cette maladie à une gale rentrée : c'est pourquoi j'appliquai d'abord sur la partie malade des vésicatoires qui, ranimés & entretenus pendant quinze jours, ne furent pas plus utiles que les autres remedes de toute espece pris antérieurement.. Mais deux cylindres de coton brûlés l'un d'abord

après l'autre ſur le point central de la douleur promirent plus de ſuccès. Je ne manquai pas auſſitôt après de prévenir le malade que je comptois plus ſur l'action tumultueuſe & immédiate du feu, pour détruire ce que ſa poitrine pouvoit avoir de vicié, que ſur la ſuppuration qui viendroit au bout de quelques jours, & que je ne croyois pas devoir être ſupérieure à celle que les véſicatoires avoient fournie : d'où il ſuivoit que ſi, après trois ſemaines, la guériſon n'étoit pas complette, il faudroit revenir à la brûlure, & toujours ſur le même point. Ce temps écoulé, la douleur ſe trouva beaucoup moins vive, les crachats étoient moins abondans de la moitié, leur ſortie plus facile. Je fis une ſeconde brûlure qui eut autant de ſuccès que la premiere, & elle fut encore après un mois ſuivie d'une troiſieme qui fut faite en préſence de M. *Magnol*, Chirurgien ordinaire du malade, de M. *Molinelli*, fils du célèbre Chirurgien-Médecin de Bologne. Ces deux Meſſieurs admirerent moins la fermeté héroïque de ce malade pendant l'action du feu que les expreſſions de ſa reconnoiſſance pour ce remede. Il nous conta enſuite que dès le lendemain de la premiere brûlure ſes gencives aſſez enflées depuis long-temps, pour lui faire crain-

dre une affection ſcorbutique, avoient repris leur état naturel, & qu'il étoit bien déterminé à inſiſter juſqu'à un parfait rétabliſſement ſur un remede qui étoit le ſeul dont il eut à ſe louer. Une quatrieme brûlure a mis le ſceau à la guériſon.

Il eſt vrai que je reviens fréquemment & volontiers ſur les éloges du feu. Qu'on ne me croie pas cependant ſaiſi pour lui d'un enthouſiaſme aveugle, pas même de tout cet enthouſiaſme que montrent les anciens pour ſon application dans un très-grand nombre de cas. Je ſais qu'il ne faut rien outrer, & je crois en avoir toujours uſé aſſez prudemment pour n'en avoir jamais vu que des effets ſalutaires, à l'exception toutefois d'une ſeule occaſion qui m'a été reprochée en termes trop amers, pour qu'il me ſoit poſſible de les oublier. « Pour ne » pas vous accabler de honte, m'a dit un Cen- » ſeur ami ou ennemi, je ne rapporterai que » l'hiſtoire de cet épileptique auquel vous ap- » pliquâtes le feu ſur le ſommet de la tête. La » cruelle mort qui ne voulut attendre qu'un » jour pour l'enlever de ce bas monde, m'a » promis de tout cacher ». Voilà les expreſſions les plus modérées d'une critique qui a pour titre : *Avis d'un ſerviteur d'Eſculape aux Citoyens de Lyon, ſur les mêlanges de Chirur-*

gie imprimés en 1760. Or ce remede qui réussit si mal en cette occasion est recommandé expressément & dans les termes les plus forts par plus de quarante Auteurs Médecins & Chirurgiens de la premiere réputation, tant contre l'épilepsie que contre la démence, les migraines & autres douleurs de tête invétérées, contre la goutte sereine, & de plus contre la phthysie pulmonaire; il y en a même qui prescrivent de l'appliquer à la fois en sept endroits différens de la tête. Si vous ne connoissez pas ces autorités, pourrois-je dire au Censeur qui m'a relevé avec tant d'aigreur, votre érudition a des bornes bien étroites; & si elles vous sont connues, que doit-on penser des motifs qui ont conduit votre plume? Quand on suit des routes indiquées par tant de mains & par de si bonnes mains, & qu'on éprouve des revers, on doit en être affecté sans doute, mais en doit-on être humilié? Je n'ai donc de reproche à me faire que sur le silence que j'ai gardé à l'égard de cet événement dans l'ouvrage qui a eu le malheur de déplaire à mon confrere; en le rendant public par la voie de l'impression, j'aurois imité M. *de Haën* qui a consigné dans ses ouvrages *rationis medendi parte sextâ, capite septimo*, deux événemens aussi malheureux. J'ai réparé cette omission,

autant qu'il eſt en moi, dans un Mémoire qui a pour titre : *Obſervations importantes ſur les avantages & les inconvéniens du feu appliqué ſur le ſommet de la tête.*

CHAPITRE III.

OBSERVATION iſolée ſur la guériſon d'une tumeur ſquirreuſe à la matrice, opérée par l'eau à la glace.

CETTE obſervation n'a pu entrer dans le corps de cet ouvrage, & il a fallu la placer ici; en voici la raiſon. Perſuadé de mon inſuffiſance pour la découverte d'un ſpécifique contre le vice cancereux, je fis part de mes tentatives ſur un objet auſſi important à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon, par la lecture de ces recherches, & je ſaiſis cette occaſion de la prier de vouloir bien propoſer un prix ſur la nature, la cauſe & les effets du vice cancereux, & ſur les meilleurs moyens de le combattre. L'Académie ayant bien voulu ſe rendre à ma priere, j'ai cru ne devoir rien changer dans mon travail, afin qu'on puiſſe le comparer à celui des plumes

ſavantes qui concourront pour ce prix, & que je ne ſois pas ſoupçonné de plagiat.

L'épouſe de M. *Girard*, Docteur en l'Univerſité de Médecine de Montpellier, & Médecin à Chalamont en Breſſe, âgée de quarante ans, vint à Lyon amenée par ſon époux dans le mois de Mai 1771, après avoir épuiſé toutes les reſſources connues de la Médecine. Cette Dame née à Montpellier, fut d'abord après ſon mariage tranſplantée dans l'air épais & marécageux de Chalamont où elle accoucha dix mois après du ſeul enfant qu'elle ait eu, & qu'elle allaita très-heureuſement. Outre la ſtérilité ſubſéquente à cet accouchement, ſa ſanté a toujours été chancelante & dérangée par des pertes blanches, par des pertes de ſang irrégulieres & plus ou moins fortes. Cette Dame ſouffroit encore plus des douleurs de rhumatiſme vagues, leſquelles placées une fois entr'autres au bras & à l'épaule droite, ne ceſſerent après beaucoup de temps & de vivacité, que par la formation d'une petite tumeur cutanée à cette épaule; elle étoit dure, plate, indolente, ayant trois ou quatre lignes ſeulement de diametre.

Le 4 Février 1771, cette Dame fut aſſaillie dans les hanches, les cuiſſes, le croupion & dans toute l'étendue de l'os ſacrum, par des

douleurs ſi cruelles qu'elles n'étoient modérées que par des défaillances effrayantes. Le 19 du même mois ces douleurs prirent un nouveau degré de furie avec tenſion, douleur dans le bas-ventre, & les plus grandes difficultés pour uriner. A l'égard des matieres ſtercorales, la force expulſive étant en défaut, il falloit les arracher avec les doigts. Ces accidens ne céderent qu'à un uſage abondant d'eau froide, tant en boiſſon qu'en lavemens, & on profita de cet allégement pour l'amener à Lyon le 10 Mai ſuivant.

Une fievre lente avec des redoublemens le ſoir, une inſomnie que les douleurs rendoient continuelle, & qu'on ne modéroit que par des narcotiques, la plus grande difficulté de ſe tenir ſur les jambes, un dégoût opiniâtre avec amertume à la bouche, étoient les accidens de la maladie dont le ſiége principal étoit dans la matrice & ſes dépendances; on trouvoit en effet au travers des muſcles du bas-ventre émaciés, une tumeur inégale de chaque côté de la matrice; ces tumeurs étoient dures, noueuſes, & la preſſion avec la main y faiſoit reſſentir de vives douleurs. La plus groſſe de ces tumeurs placée dans le côté gauche excédoit le volume du poing. Il y avoit de plus au-deſſus du nombril pluſieurs autres points

d'engorgement, lesquels paroissoient être dans le mésentere. La malade y sentoit souvent de très-vives douleurs qu'elle désignoit sous le nom de coliques, douleurs qui communiquoient bientôt avec la matrice, en réveillant fortement celles qui affligeoient ce viscere. Le corps en ce moment étoit obligé de se plier en avant pour rapprocher ces différens points de douleurs, & trouver par-là une espece de détente. A l'égard de l'orifice interne de la matrice, on le trouvoit seulement plus repoussé vers le haut que dans l'état naturel. A tant de maux si pressans, je ne vis de ressource que l'eau à la glace pour toute boisson & pour tout aliment. Dès les trois premiers jours ce régime apporta un calme considérable; alors pour soutenir la confiance de la malade, j'y joignis les pilules avec l'extrait d'aconit, déterminé d'ailleurs par les lumieres de M. *Chataignier*, Médecin du College de Lyon, qui m'avoit dit avoir vu de très-bons effets de ces pilules dans des cas qui avoient quelque ressemblance avec celui-ci.

Cette boisson portée peu à peu à la quantité de cinq à six bouteilles dans les vingt-quatre heures, donna, ainsi qu'on l'a dit, un soulagement sensible dès les premiers jours. Le huitieme il survint une diarrhée séreuse peu abon-

dante, mais qui obligeoit à des déjections fréquentes. Je fis prendre en conſéquence de la magnéſie à petites doſes juſqu'à la quantité de trois dragmes dans la matinée ; on la délayoit dans l'eau à la glace, & elle ſoutenoit modérément l'évacuation par les ſelles. Le choix de la magnéſie fut décidé par une odeur aigre très-forte qu'exhale la bouche de tous les malades qu'on met à ce régime, & ſur-tout dès les commencemens.

Après la quinzaine, autre diarrhée très-abondante, très-fétide, & qui donnoit iſſue à des matieres noires, quelquefois à des matieres aſſez blanches pour reſſembler à du pus. Cette diarrhée ſe ſoutint huit jours conſécutifs, & la foibleſſe de Mde *Girard* en devint ſi grande, qu'il fallut après vingt-un jours d'abſtinence totale revenir aux alimens. Malgré la très-petite quantité qu'on en permit d'abord, ils firent ſentir dans l'eſtomac le travail de la digeſtion.

La langue, les premiers jours, s'étoit couverte d'un limon épais que la lame d'un couteau ne pouvoit enlever ; après cette grande évacuation il ſe détacha comme une eſcarre gangréneuſe, en commençant vers la pointe de cet organe, ce qui me fit préſumer que la nature avoit opéré une véritable criſe.

Une inſenſibilité totale dans les jambes & dans les cuiſſes qui ſe montra les premiers jours de la diete, donna quelques inquiétudes à la malade, mais elle diminua bientôt peu à peu, & elle ſe diſſipa enfin ſans retour. Je conjecturai qu'elle étoit l'ouvrage de l'humeur qui obſédoit la matrice, humeur qui devenue plus douce & plus fluide par ſon mêlange avec les vapeurs aqueuſes, avoit acquis la liberté de ſe répandre au large dans le tiſſu cellulaire, mais avec la propriété ſinguliere de n'affecter que les nerfs du ſentiment, ſans faire aucune impreſſion ſur ceux du mouvement.

Pour apprécier à préſent la part que les pilules d'aconit peuvent avoir eue dans la guériſon de cette Dame, il faut obſerver qu'elles furent faites dans la proportion de dix grains d'extrait ſur une once de ſucre pour des pilules de quatre grains; qu'on ne parvint que lentement à donner huit pilules par jour, & que ce fut la plus forte doſe. Il faut obſerver encore que ces pilules bien loin d'être purgatives, produiſent ordinairement un effet tout contraire; que la diarrhée procura preſque toute ſeule la guériſon, & que c'étoit en effet ſur elle que comptoit le Capucin de Malte; qu'il ſe fit chez M[de] *Girard*, par le moyen de l'eau à la glace,

un vrai travail critique, & que la criſe fut déterminée du côté des ſelles. Faut-il ſolliciter cette criſe lorſqu'elle ne ſe préſente pas, & peut-on ſe promettre d'en obtenir une auſſi complette par le moyen de quelques purgatifs tels que la magnéſie aſſociée à l'eau à la glace? Je l'ai tenté ſans ſuccès; il ne faut pourtant pas renoncer trop facilement à ce moyen, car chaque jour on ſentoit le volume de l'engorgement diminuer à proportion que les ſelles étoient plus abondantes.

Le 5 Septembre de la même année, Madame *Girard* étant revenue à Lyon, je lui trouvai aſſez d'embonpoint, malgré la ſobriété à laquelle elle avoit été fidele depuis ſon retour aux alimens; elle buvoit toujours à la glace, & en mangeoit des morceaux auſſi ſouvent qu'elle pouvoit en avoir l'occaſion. Elle me montra un petit bouton dur de la groſſeur d'un pois, de couleur roſe, & qui n'avoit eu aucune diſpoſition à ſuppurer. Quelque grande que fut la ſenſibilité chez cette Dame, elle aſſura que depuis peu de jours que ce bouton s'étoit élevé, il ne reſtoit aucun reſſentiment de ces coliques au-deſſus du nombril, qui communiquoient avec la matrice, & qui dans leur violence obligeoient le ventre de ſe plier en avant. Ces douleurs, quoique fort modé-

rées, depuis le régime à la glace, avoient encore avec la partie correſpondante des reins des relations aſſez fâcheuſes.

En comprimant néanmoins un peu rudement la partie du bas-ventre, qui étoit au-deſſous de ce bouton, on réveilloit une légere douleur, laquelle répondoit à la cuiſſe droite, & les doigts trouvoient de plus des reſtes aſſez légers d'embarras qu'il auroit été à propos de diſſiper par quelques jours de diete à la glace. Je propoſai même de détruire ce bouton par la combuſtion d'un cylindre de coton, le feu étant propre à diſſoudre tout ce qui pourroit reſter d'engorgement dans le bas-ventre, ſoit au-deſſus, ſoit au-deſſous de l'ombilic. Mais on ſe rappelloit que la douleur qui avoit autrefois tourmenté l'épaule & le bras droit, avoit été radicalement guérie par l'irruption d'un pareil bouton ſur cette épaule, & on eſpéroit que celui qui étoit ſurvenu au bas-ventre ne ſeroit pas moins avantageux. Quoi qu'il en ſoit, à l'époque que j'écris ceci 29 Mai 1773, Mde *Girard* paroît jouir d'une très-bonne ſanté, que cependant elle ne ſe ménage pas avec beaucoup de circonſpection. MM. *Raſt*, *Villermo* & *Chataignier*, Médecins diſtingués du Collége de Lyon, ont vu fréquemment la malade pendant le traitement, & ont cooperé par leurs conſeils


117

auphine 1.

OUQUINISTE

utes sortes

ccasion.

ue N°. 9. au 1er

Dauphine 1.

OUQUINISTE

utes sortes

ccasion.

ue N°. 9. au 1er

Dauphine 1.

OUQUINISTE

utes sortes

ccasion.

ue N°. 9. au 1er

auphine 1.

UQUINISTE

tes sortes

asion.

N°. 9. au 1er

conſeils à ſa guériſon. Maintenant je reprends mon ſujet où je l'avois laiſſé avant la nouvelle obſervation qui concerne Madame *Girard.*

Il vaudroit peut-être mieux, dira-t-on, ne boire que de l'eau ſous la direction du Capucin de Malte, prendre avec les Ruſſes des bains de vapeurs & aller de-là ſe jetter toute en feu dans un bain d'eau froide, que de ſe ſoumettre à porter les cauteres vantés comme des préſervatifs aſſurés contre le retour du cancer, & dont l'inſuffiſance n'eſt que trop prouvée dans pluſieurs des obſervations que j'ai rapportées. Il eſt vrai cependant que c'eſt moins la douleur & la ſervitude d'un cautere qui déplaiſent, qu'un certain air de malpropreté & d'inſalubrité qu'il paroît répandre ſur la perſonne qui le porte. Tout eſt préjugé, habitude en ce genre, & il eſt des pays où l'on ſe demande en ſociété des nouvelles du cautere que l'on porte, comme on s'informe ici de la ſanté les uns des autres. Il ne faut pas même déſeſpérer qu'on ne ſe familiariſe en France avec ces cauteres ou avec quelque équivalent. J'apprends que dans la Capitale qui donne ſi ſûrement le ton aux Provinces, j'apprends, dis-je, qu'on établit déja volontiers des écoulemens habituels par l'applica-

tion de l'écorce du ſain bois ou *thymelea.* Son effet eſt à-peu-près le même que celui des mouches cantharides, dont on ſe ſert pour faire des cauteres volans. Mais le Médecin qui, dans un ouvrage fait exprès, vient exalter les avantages de cette écorce, n'a eu garde de lui conſerver le nom de cautere volant; il a très-prudemment ſubſtitué celui d'exutoire, car on n'ignore pas combien les mots ont d'empire ſur les choſes. Cette nouvelle dénomination a ſuffi pour remettre en valeur un remede très-bon par lui-même, mais que l'ancien terme générique de cautere auroit toujours fait réprouver.

Il y a des gens de l'Art qui non contens de propoſer un cautere, en propoſent un ſecond, un troiſieme, un quatrieme, un enfin pour chaque membre; car on a pouſſé juſqu'à ce point la confiance pour ce remede préſervatif. On a eſpéré d'ouvrir par toutes ces iſſues une échappée continuelle au vice cancereux. C'eſt ainſi qu'on fraie des voies de dégorgement à une ſource intariſſable, & ſi on les multiplie, c'eſt qu'on ne connoît ni l'abondance de la ſource, ni le côté où elle a le plus de pente.

Qu'eſt-ce donc qu'un cautere? C'eſt ordinairement une ouverture faite à la peau, & qui pénètre au-delà juſques dans l'éponge

graiſſeuſe. On s'oppoſe enſuite à la réunion en mettant entre les levres de cette ouverture quelque corps dur capable de les écarter, tels ſont des pois, de petites oranges ou des grains de chapelet faits avec la racine d'Iris de Florence ; on eſpere que l'irritation des chairs aiguillonneront les mouvemens d'ondulation que l'éponge cellulaire a naturellement du côté de la peau, pour rejetter de ce côté les ſucs qui doivent faire partie de la tranſpiration habituelle. On eſpere ſur-tout que les ondées de ce mouvement ſeront principalement déterminées vers la partie ouverte & irritée par ces corps étrangers ; on eſpere enfin que les humeurs dépravées & cantonnées dans le tiſſu cellulaire obéiront à ces ondulations rendues plus fortes & dirigées vers le cautere par l'irritation qu'il occaſionne, & que de cellules en cellules, elles ſeront pouſſées juſqu'au dehors par cette porte. Si je voulois entrer dans des détails ultérieurs, je ſerois obligé de répéter ce que j'ai déja dit à l'occaſion des cauteres, ſéton, ventouſes, &c.

A l'égard de l'application du *thymelea* ſur la peau pour établir un exutoire ou cautere volant, ſon effet ſenſible eſt le même que celui des véſicatoires, & il le partage avec bien d'autres ſubſtances, telles entr'autres que l'é-

corce du ſureau. Celle de ſain bois appliquée fraîche, ou après avoir été ramollie dans le vinaigre, fait venir au bout de douze heures plutôt ou plus tard, une veſſie ou ampoule remplie d'une ſéroſité louche & un peu laiteuſe, tandis que celle qui ſuit l'impreſſion des mouches cantharides eſt plus claire & tranſparente. On perce cette veſſie, on enleve la pellicule qui la forme & on panſe l'excoriation qu'elle laiſſe, comme celle des véſicatoires avec les mouches cantharides. Lorſque l'exudation de ſéroſité à travers de la peau languit, on la réveille par de nouvelles applications de la même écorce ou du bois même qui eſt un peu plus foible. Cette écorce extrêmement âcre eſt un aiguillon qui excite fortement les ondées du tiſſu cellulaire par l'irritation des papilles nerveuſes de la peau, & ces ondées pouſſent enſuite au travers des trouées des tégumens, la partie ſéreuſe des ſucs renfermés dans ce tiſſu.

Quant à cette eſpece de diſcernement attribué au ſain bois, de reſter ſans effet lorſque le tiſſu cellulaire ne préſente aucune humeur viciée à évacuer, il n'eſt pas mieux fondé que celui qu'on attribueroit à un purgatif violent, de ne purger que lorſque le beſoin de cette évacuation auroit réellement lieu; l'un agit

à peu près ſur la peau, comme l'autre ſur les inteſtins, & l'on ſait qu'on peut purger même juſqu'au ſang quelqu'un qui n'en a pas le moindre beſoin. Avouons cependant, pour rendre au ſain bois & aux autres véſicatoires tout ce qui leur eſt dû, qu'un purgatif produit un effet plus conſidérable ſur des inteſtins diſpoſés à le ſeconder, que ſur ceux dont la ſalubrité parfaite doit s'y refuſer.

L'ancienne Médecine chargeoit ſpécialement telle drogue d'évacuer telle humeur, l'une la bile, l'autre la pituite, une autre la mélancolie ou bile noire; de-là viennent ces dénominations de cholagogues, d'hydragogues, &c. données à quelques purgatifs plutôt qu'à d'autres; & comme la juſteſſe de ces épithetes eſt aſſez ſouvent avouée par l'expérience, il reſte encore à interroger cette même expérience pour ſavoir dans quel cas un véſicatoire mériteroit la préférence ſur un autre, puiſque les qualités apparentes des humeurs qu'ils ſavent extraire à travers de la peau ont quelques nuances de différence. On voit que je donne le nom générique de véſicatoire à toute application ſur la peau capable d'y faire élever des veſſies ou ampoules. Le feu même n'en eſt pas excepté; on a vu des brûlures ſuperficielles dirigées par le haſard, opérer

comme véſicatoires des guériſons ineſpérées.

L'expérience au reſte, cette vraie bouſſole dans l'art de guérir, a trop ſouvent conſtaté les avantages des évacuations à travers le tiſſu de la peau par le ſoulagement ſenſible qu'elles ont apporté, & par les dangers qu'on a couru en les laiſſant imprudemment tarir. On ne peut qu'applaudir à ceux qui propoſent l'établiſſement d'un ou de pluſieurs cauteres pour prévenir le retour du cancer après l'opération; mais la confiance qu'ils méritent eſt entierement ſubordonnée à celle qui eſt due au régime après la guériſon. Quel bien en effet procuroit à Madame l'Hoſpitaliere le cautere à chaque jambe qu'elle portoit depuis pluſieurs mois avant ſon arrivée à Lyon? Avoit-il pu modérer les progrès du cancer? Qu'on ſe rappelle qu'après l'opération ils n'ont flué que très-peu l'un & l'autre, malgré le ſéjour au lit, malgré les ménagemens du côté du régime; qu'on n'oublie pas ſur-tout qu'ils n'ont pu empêcher qu'après trois ſemaines de traitement ſous les auſpices les plus heureux, le virus cancereux n'ait tout-à-coup développé ſa furie ſur la plaie du ſein, & que ces cauteres n'ont pu paroître de quelque utilité par l'abondance de l'écoulement, que lorſque l'abſtinence & l'eau ont rendu à l'économie animale un calme dont ils ont eux-mêmes profité.

Le virus cancereux paroît donc trop âcre, trop indocile, trop fortement accroché aux lieux qu'il habite, pour qu'il enfile si facilement la route qu'on a voulu lui indiquer. Il faut pour l'y contraindre employer un concours de moyens plus puissans; les cauteres ne sont donc ici que des préservatifs d'une classe inférieure qu'il ne faut cependant pas négliger, mais qu'il seroit inutile de multiplier. On cite à la vérité des guérisons de cancer par l'opération dont on attribue la solidité constante aux cauteres qu'on a eu soin d'appliquer & d'entretenir, mais on en cite aussi pour lesquelles un seul cautere a suffi. On en cite qui se sont soutenues sans ce secours; on peut enfin citer un grand nombre de cas où les cauteres multipliés n'ont pu prévenir une nouvelle irruption du virus cancereux. Comment d'ailleurs se promettre qu'un ou plusieurs cauteres feront plus pour l'expulsion de ce levain qu'une plaie aussi ample que laisse l'amputation d'un cancer, plaie située au principal foyer même de la maladie, plaie qui chez Madame * * *, ainsi que chez Madame l'Hospitaliere, a été aussitôt en proie à toute la furie du virus cancereux, & avant même qu'elle eût fait ni chez l'une, ni chez l'autre de grands progrès vers la cicatrice.

Il faut pourtant citer un exemple du cancer au ſein, guéri par les ſeules forces de la nature, au moyen d'un cautere ou exutoire à la jambe qu'elle ſut s'établir elle-même ; car cette bonne nature a ſouvent des reſſources étonnantes dans les cas qui nous paroiſſent déſeſpérés, & il ſemble quelquefois qu'elle ne ſe plaît à les déployer, que lorſque l'art a donné les plus fortes preuves de ſon impuiſſance.

Une Dame de la Haye avoit un cancer au ſein qui avoit éludé tous les ſecours employés par M. *Schweneké*, ſon Médecin. Les pillules de ciguë annoncées alors comme ſpécifiques contre le cancer par M. *Stork*, furent adminiſtrées pendant trois mois ſuivant la méthode de cet Auteur, mais la malade n'en reçut aucun ſoulagement. Rebutée de tout remede & perdant l'eſpérance de guérir, elle réſolut d'abandonner ſon mal à la nature ; quelque temps après il ſurvint à cette Dame une petite tumeur à la jambe qui ſuppura, l'abcès s'agrandit & la ſuppuration devenant tous les jours plus conſidérable, la tumeur diminua peu à peu, & à tel point, que M. le Profeſſeur appellé pour en juger, convint, après l'examen, qu'il ne reſtoit pas le moindre indice de tumeur ni de cancer ; il conſeilla à la

malade de ne pas laiſſer cicatriſer cet ulcere à qui elle devoit tant; mais comme elle ſe portoit bien, elle eut l'imprudence de laiſſer tarir cet écoulement. Bientôt après les premiers ſymptômes du cancer reparurent, & on fut obligé de faire une plaie dans l'endroit que la nature avoit choiſi auparavant. Quand la ſuppuration fut bien établie, le cancer diſparut comme la premiere fois; la Dame devenue plus ſage à ſes dépens ſe porte bien, & a compris qu'il lui convenoit de porter ce cautere toute ſa vie. Voilà ſans doute un grand exemple de l'avantage des cauteres, mais un ou deux faits heureux ne peuvent qu'autoriſer à marcher ſur les traces de la nature, ſans ſe livrer aveuglément aux eſpérances qu'ils donnent.

Il me reſte maintenant à parler des remedes internes par leſquels on a tenté de ſouſtraire les malades à l'opération. Je ne m'arrêterai qu'à ceux qu'on a préconiſés dans ces derniers temps, tels que la belladona, la ciguë, la juſquiame, les baies ou fruits de phitolaca mêlés avec les truffes ou pommes de terre; car ſans cette réſerve il faudroit paſſer en revue toutes les drogues de la Médecine. Il n'en eſt peut-être aucune qu'on n'ait mis en œuvre contre le cancer, l'arſenic même n'a pas été oublié, & on a prétendu qu'il avoit opéré des mer-

veilles. Cette drogue intraitable a donc paru donner quelques ſuccès, mais ce ſont-là de ces réputations éphémeres que le temps & l'expérience réduiſent bientôt à néant. Elles ne ſont dues qu'à l'extrême vivacité du vœu général de l'humanité pour la découverte d'un ſpécifique contre cette maladie. On ne peut à la vérité refuſer des éloges, & même de l'encouragement aux tentatives qu'on a faites & qu'on fait encore pour y parvenir. Ne blâmons que ceux qui ſe ſont trop aiſément laiſſés éblouir par de fauſſes lueurs, & qui prenant du ſtras pour des diamans de la plus belle eau, ont déçu les malades par des promeſſes qui leur ont fait perdre un temps précieux & irréparable.

J'ai déja fait obſerver combien la ciguë a été peu fidele aux engagemens que lui a fait prendre M. *Stork* : il en a été de même de toutes ces plantes que je viens de nommer; on les range dans la claſſe des ſomniferes, & elles participent toutes avec des nuances différentes aux vertus de l'opium; elles émouſſent par conſéquent la ſenſibilité des nerfs, & diminuent le ſentiment de la douleur, ce qui tranquilliſe le malade & le fait dormir dans les bras de l'eſpérance. Elles peuvent encore par cette propriété calmante narcotique mo-

dérer les progrès d'un cancer naiſſant, parce que la douleur eſt un flambeau ardent qui en irritant la ſenſibilité des nerfs, porte l'incendie de toutes parts; mais le virus cancereux n'en reſte pas moins hors d'atteinte, parce que ces remedes n'ont dans le fond aucune priſe ſur lui. Il travaille donc ſourdement & comme ſous œuvre, & ſemblable aux volcans qui ébranlent tous les lieux circonvoiſins, il fait tôt ou tard ſon éruption, en vomiſſant une lave funeſte qui ronge peu à peu & le ſein qui la vomit & les bords qui la contiennent.

Ne conteſtons point cependant ſes ſuccès à M. *Stork* qui a bien mérité de la ſociété par ſon zele, par ſes travaux & ſur-tout par ſa bonne volonté. Remercions-le même de n'avoir pas déſeſpéré de la guériſon du cancer produit par un vice interne, & ne craignons pas ſous ſes auſpices de demander d'abord du ſoulagement à la ciguë & aux autres plantes de la même claſſe. Peut-être en obtiendrons-nous quelquefois une guériſon ineſpérée. La malignité du virus cancereux, il faut le répéter, n'eſt pas la même dans toutes les perſonnes qu'il attaque. Il eſt des cancers qu'on a ſupporté pendant vingt ans & au-delà; il en eſt d'autres qui ont été funeſtes dans le court eſpace de quelques mois. Les premiers euſſent

peut-être cédé dans le principe à ces remedes ſtupéfians qui émouſſent, ainſi qu'on l'a dit, la ſenſibilité des nerfs & diminuent par-là l'obſtacle que cette ſenſibilité miſe en jeu oppoſe à la repriſe des ſucs égarés dans l'éponge cellulaire. Cette repriſe eſt un vœu continuel de la nature; elle y tend toujours & de toutes ſes forces dans le cours de la vie, mais avec des ſuccès différens en raiſon des circonſtances qui la facilitent ou qui s'y oppoſent. La jeuneſſe eſt ſans doute une de ces circonſtances les plus actives & les plus favorables; d'abord elle fait eſpérer une moindre âcreté des humeurs arrêtées, & des diſpoſitions plus éloignées à une perverſion vraiment cancereuſe; mais de plus, je n'ai point vu de cancer dans l'enfance & dans la premiere jeuneſſe. Ils ſont fort rares avant l'âge de trente ans & peu communs avant celui de quarante; mais c'eſt ſur-tout après cet âge qu'ils ſont fréquens & redoutables par leur réſiſtance aux remedes & par la rapidité de leurs progrès.

A quelqu'âge néanmoins qu'ils ſe préſentent, de quelque cauſe qu'ils procedent, ſi bien loin de céder aux remedes ils empirent de plus en plus, ſi même ils ne paroiſſent pas diminuer ſenſiblement, la prudence doit alors

éteindre toute confiance aux médicamens & la tranſporter toute entiere aux ſecours que préſente la Chirurgie : il faut lui aſſocier ceux des remedes internes dont les effets auront donné le plus d'eſpérance. La ſaine raiſon ne dit-elle pas à tout le monde qu'un ſpécifique aſſez puiſſant pour diſſoudre & diſſiper une tumeur cancereuſe doit avoir un empire beaucoup plus sûr, beaucoup plus étendu contre ces reſtes de levain épars dans la conſtitution, leſquels font repulluler de côté ou d'autre des engorgemens cancereux dont on avoit cru la ſouche & les racines arrachées par l'opération ?

Mais il ſe préſente des cancers auxquels le fer ne peut ni ne doit pas atteindre ; tels ſont ceux de la matrice & des autres viſceres internes (*l*), ceux qui ont jetté des racines trop profondes ou trop étendues pour qu'elles puiſſent être toutes extirpées, ceux enfin qui ſe montrent ſur pluſieurs parties à la fois. La Chirurgie manuelle ne peut rien pour les pre-

(*l*) Ce ſont ces cancers qui méritent ſeuls le nom de cancers occultes ou cachés. Ce ſont ceux que l'antiquité a déclarés incurables, *occulti nulla curatio cancri*, axiôme tranſporté mal-à-propos aux cancers placés au dehors qui ne ſont pas encore ouverts ; de fauſſes interprétations expoſent tous les jours l'ancienne Médecine à des démentis qu'elle ne mérite pas.

miers ; elle ſe compromettroit avec les ſeconds & avec les troiſiemes, & ici malheureuſement les ſecours de la Médecine interne ne ſont pas moins impuiſſans. Ah ! ſi l'art de guérir a ſes momens agréables , s'il eſt flatteur d'avoir ſu ſouvent repouſſer les atteintes de la faux cruelle ; ſi en arrachant à la douleur & à la mort leurs victimes, l'ame s'enivre quelquefois de cette joie pure & délicieuſe que procure le bonheur de faire des heureux ; que cet art auſſi nous prodigue d'amertumes & de douleurs, lorſqu'il n'eſt plus que l'art de laiſſer mourir ? Et de quelle mort ? à cette triſte idée, la plume tombe des mains & on eſt tenté de ne plus la reprendre. On n'a que trop vu combien la ſomme des maux à redouter l'emporte ſur celle du bien à eſpérer. La Médecine , dit *Celſe* en débutant , promet la ſanté aux malades, *ſanitatem ægris medicina promittit.* Mais dans cette triſte maladie elle s'eſt vue de tout temps obligée de gémir ſur ſes eſpérances fruſtrées.

On blâmera le découragement que montrent ces dernieres expreſſions ; pourquoi déſeſpérer, dira-t-on , de quelque maladie que ce ſoit, lorſque le malade eſt encore dans toute la vigueur de l'âge, lorſqu'il montre, outre cela, toutes les apparences d'une bonne conſtitution ?

L'impuiſſance de l'Art n'eſt pas toujours, à beaucoup près, l'impuiſſance décidée de la Nature; elle eſt bien plus ſouvent celle des mains faites pour la ſecourir. A quel titre, dira-t-on peut-être, donne-t-on des bornes ſi étroites à ſa puiſſance? faiſant enſuite obſerver que d'énormes plaies comme celle que laiſſe l'amputation d'un ſein, ont été parfaitement guéries, lors même que les craintes de voir repulluler le cancer ne ſe ſont trouvées que trop bien fondées par le retour plus ou moins tardif de quelque nouvel engorgement cancereux; on inſiſtera ſur ce que des bleſſures auſſi graves en d'autres parties ont été amenées à guériſon malgré l'exiſtence d'un vice cancereux démontrée par celle d'un cancer, & l'on ſe fait un plaiſir d'en conclure que le vice cancereux, même celui de cauſe interne, n'eſt jamais univerſellement répandu dans toute la conſtitution; qu'ainſi il ne doit pas être impoſſible de l'attaquer, de le combattre & de le vaincre dans ces recoins où il eſt cantonné. Ces réflexions ſont auſſi bien fondées que conſolantes, mais elles n'éclairent aucunement ſur les armes qu'il convient d'employer. J'ai fait connoître les avantages de l'eau à la glace jointe à l'abſtinence, mais on ne demandera pas que je réponde toujours du ſuccès de ce

régime, lors même qu'il aura été précédé par la destruction du vice local. Une prudence éclairée montre les raisons d'espérer, mais ne prend point d'engagemens ; il est d'ailleurs tant de circonstances capables de contrecarrer les résolutions les plus sages; il en est tant qui prescrivent au Chirurgien la loi de ne pas se comprometttе soi-même en tentant des moyens nouveaux de guérison, lorsque l'opération n'est pas praticable : le public toujours injuste ne tient aucun compte du zele & des tentatives que le succès refuse de couronner ; cependant tous les chemins battus jusqu'à présent ne montrent que des précipices inévitables. Il importeroit donc à l'humanité qu'on tentât d'en ouvrir de nouveaux, dût-on rencontrer mille écueils difficiles à passer, que le temps & l'expérience pourroient seuls faire ensuite éviter sûrement; mais qui aura le courage de courir de pareils hasards? Supposons que le malade doive la santé & la vie à ces nouveautés & à la hardiesse qu'on aura eu de les mettre en œuvre, bien loin d'y applaudir, on dira que le malade a été bien heureux de se tirer d'un si mauvais pas. Qu'on n'oublie pas sur-tout cet axiome de la vieille Médecine qu'aux maux extrêmes il faut des remedes extrêmes ; quand on aura eu le courage

de

de les propoſer, le talent de les faire agréer & le bonheur de les faire réuſſir, quel avantage procureront à leur auteur les guériſons les plus frappantes, les plus difficiles ? Le renom d'un homme dur, entreprenant, dont la main eſt à la vérité heureuſe, mais qui de deux moyens choiſit par goût le plus violent. La pratique de la médecine eſt, comme il eſt aiſé de le voir, la plus critique des profeſſions, & celui qui en veut remplir ſévérement tous les devoirs eſt le plus à plaindre des hommes, comme auſſi celui qui les négligeroit ſeroit en effet le plus malheureux. C'eſt donc à ces devoirs ſacrés que je vais ſacrifier, en réuniſſant ſous un point de vue rapproché tout ce que la réflexion & l'expérience montrent de plus ſûr pour la deſtruction du cancer & du vice cancereux.

Etabliſſons d'abord pour regle générale & avouée par les plus grands maîtres que tout cancer décidé, & à portée de l'opération, doit y être ſoumis. Les exemples de cancers guéris ſans ce ſecours, à quelque remede qu'ils aient cédé, ne fourniront que des exceptions rares & très-rares qui viendront à l'appui de la regle générale, bien loin de l'infirmer, *exceptio firmat regulam.* Cependant il ne faut pas perdre de vue ces exceptions; elles ſer-

viront à donner quelque lueur d'eſpérance, lorſqu'on aura à traiter des cancers occultes dans le ſens qui a été déterminé précédemment, & ces cancers que des circonſtances aggravantes défendent d'attaquer par le fer. De-là dériveront naturellement les conſéquences ſuivantes. La curation de tout cancer de cauſe externe ne doit point être entrepriſe par des remedes. L'opération eſt le ſeul que la prudence approuve, ſoit que ce cancer ſoit l'ouvrage d'un coup ou d'une bleſſure trop ſouvent irritée, ou d'une humeur bénigne maltraitée, on d'un dépôt de lait dégénéré, ſoit qu'il attaque le ſein ou quelqu'autre partie extérieure. Quiconque donne de plus douces eſpérances eſt néceſſairement trompeur ou trompé (7).

Tout cancer dépendant d'un vice interne, placé à l'extérieur, ſuit les mêmes loix, ſi l'opération ne compromet ni des vaiſſeaux d'un très-gros calibre, ni des parties eſſentielles à la vie. La carie des os ſubjacens n'eſt pas un empêchement abſolu, ni même la néceſſité d'amputer un membre en totalité.

Tout cancer de pareille nature doit encore être extirpé, lors même qu'il y a des ſoupçons bien fondés de la diſpoſition cancereuſe de quelque viſcere intérieur, tel par exemple que

la matrice, viſcere ſi ſouvent vicié par correſpondance avec le ſein. Il faut ſeulement s'être aſſuré que le mal extérieur eſt le premier en date, parce qu'alors on eſt fondé à croire que le mal intérieur n'eſt que l'effet de l'irritation nerveuſe qui s'eſt étendue du dehors au dedans, & qu'on peut eſpérer qu'après la deſtruction du mal primitif, on trouvera moins d'obſtacle à vaincre par des remedes le mal conſécutif. Une pareille déciſion a le démérite de la nouveauté, mais je penſe ſans doute la haſarder après les reſſources que je vous ai montrées pour la deſtruction du vice intérieur, reſſources dont il faut étayer toute la puiſſance, en détruiſant d'abord le foyer principal, pour ne leur laiſſer à faire que le moins d'ouvrage poſſible.

Inſiſtons ſur cette derniere complication comme étant une des plus fâcheuſes, & d'après laquelle on pourra apprécier toutes les autres. Elle demandera que la malade ſoit préparée à l'opération par des purgatifs, & émétiques donnés avec connoiſſance de cauſe, pour débarraſſer l'eſtomac & les inteſtins des humeurs viciées dont ils pourroient être ſurchargés. L'opération faite, la malade ſera miſe à l'eau à la glace ou à l'eau bien froide pour tout remede & pour toute nourriture, & la

quantité de la boiſſon ſera graduellement augmentée ſuivant la facilité qu'elle trouvera à paſſer par les urines. Quelques lavemens d'eau froide ou tiéde conviendront encore, après les premiers jours, pour entraîner tout le réſidu des digeſtions faites avant l'opération. La rapure des betteraves battues avec le blanc d'œuf & appliquée tiéde deux ou trois fois par jour ſuffira pour tout panſement depuis la levée du premier appareil juſqu'à la clôture de la cicatrice. On pourra au beſoin lui ſubſtituer celle de rave de panais, le *ſedum vermiculare* ou oreille de rat, la grande joubarbe, le pourpier & autres plantes de même nature. Je puis aſſurer, d'après l'expérience, qu'on ſe mettra à l'abri de tout orage, & ſurtout de cette fievre qui porte le nom de fievre de ſuppuration. Les avantages de ce régime & de ce panſement ont encore été tout récemment confirmés par la guériſon prompte d'une femme à laquelle j'ai amputé à Trévoux un cancer au ſein du plus grand volume. M. *Verſel*, très-habile Chirurgien de la même Ville, a bien voulu ſe charger des panſemens pendant leſquels il n'eſt rien ſurvenu de fâcheux.

Lorſque ce régime, obſervé pendant quinze jours à la ſuite de l'opération, aura entraîné par les urines une partie du levain de mauvaiſe

qualité qui pourroit être resté épars dans le tissu de l'éponge, lorsqu'il aura réduit les nerfs à la moindre sensibilité dont ils puissent être susceptibles, il faudra solliciter le ventre à quelques évacuations ; à ces évacuations que le Capucin de Malte attendoit comme critiques & comme la terminaison de la maladie, évacuations néanmoins qui se présentent très-difficilement par elles-mêmes, & que quelques dragmes de magnésie peuvent déterminer, soutenir & animer, comme on l'a vu, dans l'observation fournie sur M[de] *Girard*.

Si, malgré cela, l'engorgement cancereux opposoit toujours de la résistance, il ne faudroit pas encore regarder cette résistance comme invincible ; il resteroit en effet pour derniere ressource à délibérer sur les avantages & les inconvéniens de la pratique des Russes, à examiner si la plaie étant soigneusement couverte par le pansement, il ne seroit pas à propos de mettre la malade dans une étuve, de lui donner une abondante boisson d'eau à la glace, en même temps qu'on la frotteroit avec des éponges seches.

L'exhalation abondante & continuelle de cette eau dans les cellules de l'éponge, & son passage presqu'aussitôt après par les ouvertures de la peau, établiroient un courant qui entraî-

neroit au dehors les levains cancereux. Les ſecouſſes données à la peau par le frottement, ainſi qu'aux cellules ſpongieuſes placées au deſſous, feroient une eſpece de broiement, de trituration, par le moyen deſquels les vapeurs aqueuſes exhalées dans les cellules ſeroient mêlées plus intimement avec les parties âcres à diſſoudre & à entraîner.

La ſueur ayant été pouſſée auſſi loin que le permettroient les forces que la boiſſon glacée ſoutient encore mieux que celle qui auroit toute autre température; qu'on jette la malade dans un bain d'eau plus ou moins froide, ſuivant les vues à remplir & les craintes dont on pourroit être affecté; que des aſperſions fréquentes ſur la tête mettent cette partie au même degré de froid que les autres, le ſéjour dans ce bain pourra être de quelques minutes, après leſquelles on en tireroit la malade pour l'eſſuyer exactement & l'habiller auſſitôt, ainſi qu'on en uſe en Ruſſie, ou pour la mettre dans un lit froid juſqu'au retour de la chaleur naturelle : c'eſt ce que l'expérience prendroit ſucceſſivement le ſoin d'apprendre (8). Les Ruſſes accélerent ce retour en buvant des liqueurs fortes ou des breuvages chargés d'épiceries; mais je craindrois ici l'un & l'autre, & du vin ſucré mêlé avec de l'eau ſeroit le plus fort cor-

dial que je permettrois. On reviendroit d'ailleurs à ces bains plus ou moins ſouvent, & à des diſtances plus ou moins éloignées, ſuivant les regles dirigées par le produit de ce moyen de guérir.

Les idées dont nous ſommes imbus ne ſympatiſent point, je le répéte, avec cette tranſition ſi forte & ſi ſubite du chaud au froid; cette eſpece de trempe réſervée parmi nous pour faire de l'acier, ne nous préſente que les maladies les plus cruelles à redouter, mais nos craintes doivent ceſſer après l'expérience des Ruſſes, laquelle conſtate tous les jours les avantages de cette tranſition, non-ſeulement pour la guériſon de bien des maux, mais encore pour donner de la force & de la conſiſtance aux meilleurs tempéramens. Elle doit en effet occaſionner la plus grande révolution par la contraction auſſi forte que ſubite de toutes les fibres épanouies & dilatées par la chaleur, leſquelles réagiront ſur tous les liquides ſoumis à leur action & mettront dans la combinaiſon reſpective de leurs parties intégrantes, des modifications toutes nouvelles. On lira avec plaiſir les obſervations de M. *Leclerc* ſur l'uſage de ces bains Ruſſes, mais on ſera fâché en même temps de ce qu'il n'eſt entré dans aucun détail ſur leurs bons & mau-

vais effets ; bien loin d'indiquer les principales maladies contre lesquelles il conviendroit de les employer, il s'est contenté d'ajouter un éloge de ces bains, & de dire que cette immersion exige que le malade ait la poitrine saine, & il demande, de la part du Médecin, une certitude que les visceres ne sont pas attaqués d'obstructions considérables ; ainsi en s'arrêtant à ces dernieres expressions, on peut être assuré que de légeres obstructions céderont aux bains d'étuve & à l'immersion subséquente dans l'eau froide, & peut-être que de plus considérables ne présenteront pas des empêchemens absolus, lorsque ces bains seront conduits avec des gradations raisonnées, & avec plus de précaution & de ménagement que n'en observent les Russes qui à cet égard ne demandent aucun conseil & se livrent à une sorte d'habitude ; l'abus, dit à cette occasion le même Auteur, n'est pas une raison pour faire rejetter un remede salutaire, quand il est sagement administré (9).

Sydenham, ce célebre Praticien Anglois, conseille pour guérir les fievres intermittentes rebelles, un remede qui a quelqu'analogie avec celui-ci; il veut que quelques heures avant le retour de l'accès on tâche d'exciter des sueurs par une ample boisson chaude de

tiſane ſudorifique, & qu'on donne en même temps des pillules purgatives. Son objet, ainſi qu'il le développe lui-même, eſt de bouleverſer par les efforts oppoſés des purgatifs & des ſudorifiques, toutes les combinaiſons d'humeur qui forment la maladie. On peut marcher avec quelque confiance ſur les traces d'un Médecin qui a été ſi célebre par ſes ſuccès, & dans une maladie qui a quelque rapport avec les fievres d'accès, vu qu'elle eſt ſouvent, ainſi que celles-ci, le produit d'une tranſpiration arrêtée; ce n'eſt pas certainement s'écarter de ſes traces que de propoſer la révolution la plus active & la plus violente pour intervertir le génie, le caractere d'une maladie beaucoup plus fâcheuſe que les fievres intermittentes, maladie que la nature combinée avec l'art ne peut ſe promettre de ſurmonter que par les plus grands efforts.

Il eſt facile de prévoir le jugement peu favorable qu'on portera de cette réunion de l'eau à la glace pour toute boiſſon & pour toute nourriture, avec les bains de vapeurs ſuivis de l'immerſion dans l'eau froide. En vain propoſeroit-on de mitiger dans les commencemens la température de ces bains, de charger la boiſſon des vertus de différens médicamens, tels que ceux qui ont déja donné quelque

lueur d'efpérance, ou d'autres qui en feroient concevoir; il me femble que la réunion ci-deffus employée pour la femme du fieur *Buiguet*, lorfque la foudure inefpérée de l'os de la cuiffe permit de lui faire quitter fon lit, pour le fieur *Ferlat* lorfque l'abftinence à l'eau glacée eut fait couler par les voies urinaires toutes les eaux épanchées dans le bas-ventre, & eut réduit l'obftruction du foie au point d'être infenfible; il me femble, dis-je, que cette réunion auroit donné à la guérifon de l'un & de l'autre la confiftance la plus ferme; fi elle eût été de même employée pour Mlle *Guerin* & pour Mlle de Saint M*** lorfque plufieurs mois après la guérifon de leur cancer par l'opération, il furvint de nouveaux engorgemens cancereux, malgré les cauteres; malgré la diéte blanche, malgré les pillules de ciguë, ces deux D^lles^ arrachées à la mort la plus cruelle, donneroient peut-être aujourd'hui des preuves fans replique de la falubrité de ces moyens de guérir.

On me demandera pourquoi ces malades font morts fans que j'aie mis en œuvre ces projets de traitement? ils n'étoient pas encore conçus, & l'on fait de plus que du projet à l'exécution la diftance en Médecine eft fouvent immenfe, par la difficulté de trouver des

esprits dociles & qui sachent mépriser les sous-conseils qu'on leur prodigue de tous côtés.

Toutes ces idées d'ailleurs ne sont pas de nature à trouver facilement des approbateurs, peut-être même n'est-il pas a desirer qu'elles soient du goût du plus grand nombre ; la preuve, a dit Séneque, qu'une chose est aussi mauvaise qu'elle puisse être, c'est qu'elle soit approuvée par la multitude (*). On voit avec quel soin je me suis mis à l'abri de cet inconvénient ; il ne sera pas, j'ose le promettre, plus à redouter pour ce qui me reste à dire. Qu'il me soit au surplus permis de m'inscrire contre toutes les objections de quiconque n'auroit rien de plus sûr à proposer. *Celse* défend de chicaner sur le plus ou le moins de sûreté d'un remede lorsqu'il est unique (**).

Si quelqu'un prétendoit au droit de s'élever avec force contre les ressources qu'on vient d'indiquer, ce ne seroit sans doute qu'autant qu'il en auroit de plus douces & de plus sûres à proposer ; la critique est aisée & l'art de faire mieux souvent très-difficile. L'expérience sur les avantages de l'abstinence à l'eau glacée,

---

(*) *Argumentum pessimi turba est.*

(**) *Nec interest an satis tutum præsidium quod unicum est.*

& de la poſſibilité de la ſoutenir pendant deux mois ſans intermiſſion, & celle des Ruſſes préconiſe aſſez hautement la tranſition ſubite du plus grand chaud à un froid très-vif, pour que la réunion de ces deux moyens de guérir ne préſente rien d'abſurde, rien d'impraticable. Qu'on ſe livre dans les commencemens à des remedes moins actifs, moins effrayans, je ſerai toujours le premier à les conſeiller; mais ſi le mal réſiſte, s'il empire, attendra-t-on pour ſe décider qu'une conſtitution des plus fortes & des plus robuſtes dans le principe de la maladie, affoiblie enſuite & délabrée par les progrès incendiaires du vice cancereux, ne ſoit plus en état de ſupporter ces moyens extrêmes. Qu'on ne perde pas de vue cette épithete, & qu'on juge ſi ces moyens qu'elle caractériſe avec énergie, ne doivent pas ſur-tout être mis en œuvre dans toute leur étendue, contre ces cancers qui ſurviennent vers le temps de la ceſſation naturelle des évacuations périodiques du ſexe; vers l'âge de trente-cinq, quarante ans & au-delà, on les attribue volontiers pour lors au ſang qui ne trouvant plus en tout ou en partie l'iſſue habituelle qu'il ſe frayoit par la matrice, eſt obligé de refluer ſur d'autres parties, & quelquefois même d'en-

gorger ce viſcere. De-là viennent, dit-on, les cancers au ſein, à la matrice & en d'autres parties. On voit que cette opinion paroît retenir quelque choſe de celle qui attribue de mauvaiſes qualités, une ſorte de vénénoſité à ce ſang dont l'échappée eſt périodique chaque mois, & qu'elle ſuppoſe enſuite un reflux de ce ſang de la matrice au ſein, ou quelque autre part, lorſque celui qui va engorger ce viſcere trouve les iſſues trop fortement reſſerrées pour pouvoir les forcer ; l'une & l'autre opinion eſt également erronée. Le ſang des menſtrues, tant qu'il eſt dans ſes vaiſſeaux, n'a que les propriétés communes à celui dont tous les autres vaiſſeaux ſont remplis, ce qu'on a pu dire de ces mauvaiſes qualités, & des effets ſinguliers qu'on lui attribue, ne peut être que l'ouvrage de l'altération qu'il ſouffre pendant ſon ſéjour dans la cavité de la matrice & pendant ſon trajet au dehors ; mais la ſingularité de ces effets qu'il ne faut pas tous adopter ou rejetter, doit bien plutôt être miſe ſur le compte de la tranſpiration inſenſible qui, dans ces jours de criſe & de révolution, a des qualités particulieres & plus ou moins mauvaiſes ſuivant le tempérament de la perſonne qui l'a fournie. On propoſe dans

les Ephémérides d'Allemagne pour rétablir le cours des regles, de faire vêtir à la malade chez laquelle il eſt en défaut, une chemiſe récemment quittée par une perſonne chez laquelle il a lieu actuellement, & on peut concevoir que cette chemiſe chargée de la tranſpiration qui s'exhale dans ce temps de criſe, doit faire ſur la peau de la malade qui s'en revêt, une impreſſion qui réagit ſur les nerſs de la matrice, & en change les diſpoſitions vicieuſes pour les ramener à l'uniſſon avec ceux de la perſonne ſaine; il ne faut jamais oublier, en ſe rappellant la paſſion de Henri III, & ſur-tout l'occaſion qui la fit naître, que tout dans l'économie animale s'opere directement par l'entremiſe des nerfs & des affections qu'ils éprouvent, ſoit en bien, ſoit en mal, & que les dépravations du ſang, de la lymphe & des autres humeurs ne ſont que les effets de la ſenſibilité nerveuſe & de ſon influence ſur la circulation; influence ſi bien prouvée par ces belles obſervations ſur le pouls dont les différens rithmes, les différentes ondulations ſervent à préſager des révolutions humorales ſouvent très-éloignées, tantôt par les ſueurs, tantôt par les ſelles, tantôt par les urines & tantôt par quelque hémorragie; influence enfin

à laquelle il ſuffit d'ajouter les défauts de réparation, les défauts de dépuration & les excès de diſſipation.

On conçoit que ce prétendu reflux du ſang qui de la matrice va, dit-on, engorger des parties éloignées, devroit être établi par des preuves beaucoup plus exactes qu'on a coutume d'en donner. L'obſervation prouve bien que l'irritation des nerfs de la matrice correſpond le plus ſouvent au ſein par une ſorte de préférence, comme celle des nerfs du ſein eſt en correſpondance avec ce viſcere, comme un côté du ſein correſpond avec l'autre (*m*). Mais elle ne montra jamais ni flux ni reflux immédiat d'une de ces parties à l'autre, ſoit de ſang, ſoit de lait. Une mere, par exemple, qui préſente le ſein à ſon enfant peu d'heures après être accouchée, ſuivant la bonne pratique, & dans le temps où les vaiſſeaux de la matrice ſe dégorgent avec aſſez d'abondance, éprouve un leger ſentiment de douleur imprimé au mammelon par la ſuccion de la bouche de l'enfant, ſentiment qui excite auſſitôt

(*m*) J'ai vu des nourrices qui, tandis qu'elles donnoient à téter d'un côté, étoient obligées de recevoir dans un gobelet le lait qui découloit abondamment de l'autre. Si aucun reflux ne pouvoit être la cauſe de cet écoulement, il faut la chercher cette cauſe dans la correſpondance ou ſympathie nerveuſe.

dans la matrice une de ces douleurs qu'on appelle colique ou tranchées des nouvelles accouchées. On ne reconnoîtra par cet expoſé qu'une irritation ou une titillation au ſein dont l'impreſſion ſe communique par correſpondance à la matrice, pour en accélérer le reſſerrement & pour modérer la déperdition d'un ſang qui va devenir néceſſaire pour la formation du lait. Mais pour trouver enſuite la ſource de ce lait qui va bientôt abonder dans le ſein, on n'imaginera pas qu'il ſoit préparé dans la matrice ou par la matrice, pour être enſuite apporté & dépoſé dans le ſein comme dans un réſervoir que la nature lui a deſtiné. On comparera donc ce qu'on appelle très-improprement la montée du lait après l'accouchement, à la montée de la ſalive à la bouche en mille occaſions, & ſur-tout lorſqu'on mange, montée qui ne ſuppoſe pas que cette liqueur ſavoneuſe ſoit en tout ou en partie préparée ailleurs que dans les glandes ſalivaires.

Accordons cependant ce reflux, ce tranſport direct du ſang de la matrice au ſein. Il paroîtra ſans doute qu'il devroit former là un dépôt ſanguin, inflammatoire, & non un engorgement blanc du plus petit volume dans ſon principe. Conſultons d'ailleurs les faits, ils

nous

nous diront que M[lle] de Saint-M***, que l'épouſe du ſieur *Buiguet*, que la Dame Hoſpitaliere, que la femme du Tailleur & autres étoient préciſément dans cet âge critique ſi formidable ; mais ils ne nous apprendront pas que la matrice ait éré pour la moindre choſe dans la formation de leur cancer. Ils ne nous montreront que les affections dartreuſes, éréſipélateuſes, rhumatiſmales, amenées & concentrées dans le ſein où elles ont formé un cancer, affections qui, portées à la matrice, euſſent mis ce viſcere ſous le joug de la même maladie, après s'être annoncées dans le début par des douleurs utérines, par des pertes blanches, ou par un cours très-irrégulier du flux périodique.

Quels phénomenes d'ailleurs préſente l'âge critique ? L'augmentation ſucceſſive d'une certaine rigidité dans les fibres de la matrice, ce viſcere (*n*) ſe refuſe à l'accumulation périodique du ſang dans ſes parois qui ne ſont plus ſuſceptibles de la même dilatation ; mais une évacuation ſupprimée dans l'ordre régulier de

(*n*) Cet âge critique tient à-peu-près le milieu de la vie ; il eſt auſſi le terme moyen entre cette molleſſe baveuſe de nos premiers rudimens dans le ſein de la mere, & cette rigidité, exſication ou oſſification preſque générale dans la décrépitude.

la nature doit être remplacée par une autre, ſans quoi il y aura ſurcharge. Les reins par le travail des urines, & la peau par la tranſpiration, ſont les plus propres à ce remplacement; mais les pores de la peau manquent eux-mêmes de cette ſoupleſſe néceſſaire pour ſe prêter à une évacuation plus abondante, & la moindre erreur dans le régime, le moindre froid peuvent ſupprimer cette tranſpiration ou en diminuer la quantité.

Dans quel temps encore cette ſuppreſſion ſera-t-elle plus dangereuſe? Dans celui des jours critiques, c'eſt-à-dire, dans celui qui répondra de mois en mois à ces jours périodiques. La nature pendant long-temps ſemble faire de nouvelles tentatives du côté de la matrice, parce que c'eſt-là réellement un tems de trouble & d'agitation, ſemblable en quelque ſorte à celui qui, dans une maladie aiguë, prépare une criſe; & on ſait quel danger il y a de déranger la nature lorſqu'elle eſt occupée d'un travail auſſi important. La moindre ſuppreſſion de l'humeur perſpirable pourra alors s'annoncer par quelque douleur ambulante ou fixée, par quelque maladie de la peau, telle que dartres, éréſipeles, &c. mais quelquefois, quoique très-rarement, elle gardera un ſilence trompeur, pour ne le rompre qu'en ſe

montrant ſous la forme d'un ſquirre, d'une tumeur dure qui peut facilement dégénérer en cancer.

Il eſt impoſſible, ainſi que je l'ai déja dit, de déſigner les cauſes qui font marcher ces humeurs viciées d'un côté plutôt que d'un autre, encore moins celles qui ſe concentrent dans un foyer principal, tel que la matrice, tel que les glandes du ſein, &c. pour y former un engorgement cancereux. Mais il eſt conſtaté par l'expérience de tous les jours, que la moindre contuſion, que le plus léger froiſſement pourra appeller ces humeurs & les réunir dans la partie qui a été affoiblie par ce léger accident.

C'eſt ici où doivent être placées les regles de conduite dont on a beſoin pour ce temps trop fameux en naufrages. Les orages qu'on voit s'élever tout-à-coup ſont quelquefois ſi violens, que la bonté du vaiſſeau, la ſageſſe & l'expérience du pilote n'offrent que des reſſources inſuffiſantes.

Etabliſſons d'abord pour baſe de tous les conſeils qu'on peut donner, que la dépravation des ſucs renfermés dans l'eſtomac ou dans les inteſtins, & les erreurs de la tranſpiration qui ſe fait au travers de la peau, ſont, à quelques exceptions près, les cauſes générales de

toutes les maladies qui ne viennent ni par communication, comme la peſte, la petite vérole, ni par des agens extérieurs tels que des coups, des piquûres, des morſures, ou des applications ſur la peau. Ajoutons tout de ſuite que les qualités des alimens & les vices de la digeſtion ont ſur la peau les plus grandes influences, & qu'à ſon tour la peau influe ſur le travail de l'eſtomac & de ſes adjoints. Un homme étoit tout couvert de boutons chaque fois qu'il mangeoit des moules, eſpece de coquillage. Joignons à cet exemple qu'on pourroit étayer ſur mille autres les expériences de *Sanctorius*, qui conſtatent que le temps de la digeſtion eſt celui de la moindre tranſpiration, & qu'on juge enſuite de ce que peut une indigeſtion pour déranger cette évacuation par la peau, ſi abondante, quoiqu'inſenſible. C'eſt à ces indigeſtions trop réitérées que *Sydenham*, qui a le mieux écrit ſur la goute, parce qu'il en étoit lui-même cruellement tourmenté, attribue la cauſe de la goute; mais il n'a pas inſiſté ſur les déſordres de la tranſpiration, qui ſont la ſuite néceſſaire de cette élaboration imparfaite & vicieuſe des ſucs nourriciers confiés à un eſtomac affoibli ou ſurchargé. C'eſt néanmoins de ces déſordres que provient immédiatement l'humeur gou-

teuſe avec ſes dépendances, humeur qui par ſa cauſe & par ſes effets montre une aſſez grande affinité avec les levains cancereux. Si je ne l'ai jamais vu donner naiſſance à de véritables cancers, c'eſt que quelques nuances de différence entre la nature de deux humeurs changent bien le produit réel de l'un & de l'autre. Pourquoi enfin le vice cancereux attaque-t-il plus fréquemment les femmes que les hommes? Pourquoi au contraire la goute fait-elle plus de martyrs parmi les hommes que parmi les femmes? Quelle diſtance ſépare le rhumatiſme de la goute, les engorgemens cancereux produits par le premier, & les tumeurs noueuſes, plâtreuſes que laiſſe ſi ſouvent la ſeconde? Voilà une énigme dont je n'ai point le mot; on perdroit peut-être ſon temps & ſes peines à le chercher. On voit qu'à la ſobriété il faut joindre le choix des alimens doux & de facile digeſtion; car il eſt avéré que le vin, les liqueurs & les épices diminuent conſidérablement le cours de la tranſpiration; il faut avoir égard en même tems & à la qualité & à la quantité. Je voudrois encore bannir toutes ces boiſſons chaudes de thé ou d'infuſions d'herbes en forme de thé; elles relâchent trop les fibres de l'eſtomac. Un verre d'eau bien froide réveille le reſ-

ſort affoibli de ce viſcere, & préſente contre les indigeſtions un remede beaucoup plus sûr qu'une verrée d'eau chaude, quelqu'addition qu'on y ait faite : manger ſec & boire froid ſont pour le régime deux grands axiômes. En obſervant le premier, les alimens bien mâchés ſont intimement pénétrés d'une abondante ſalive, le premier agent de la digeſtion ; & il eſt inutile de revenir ſur l'éloge du ſecond. Qu'on joigne à cela un exercice modéré pris chaque jour juſqu'à laſſitude excluſivement, & peut-être pour jouir de la ſanté la plus conſtante, n'aura-t-on qu'à ſe tenir en garde contre les erreurs de la tranſpiration ; il faut éviter pour cela toute tranſition ſubite du chaud au froid (*o*).

(*o*) Toute la ſurface du corps ſeroit mains, ſeroit viſage, ſi on l'accoutumoit comme ces parties aux impreſſions ſucceſſives du froid & du chaud ; l'habitude permet aux perſonnes du ſexe d'avoir le col, les épaules & une partie de la poitrine découverts, même dans les plus grands froids ; mais eſt-il prudent avec cette habitude de mettre ſur les épaules des manteaux fourrés & autres pour les quitter en entrant dans un appartement? Le degré de chaleur qu'on y trouve eſt-il toujours de niveau avec celui que venoit de procurer une piece d'ajuſtement qui n'a point été introduite par une vraie néceſſité ; ce ſont-là de ces beſoins factices dont la privation eſt enſuite ſouvent plus dangereuſe que celle des beſoins impoſés par la nature même. Un corps endurci brave impunément le froid, la chaleur, la faim & la ſoif, tandis que le moindre coup d'air peut frapper cruellement celui qui eſt choïé avec trop de ſoin.

L'automne arrivé, il faut prendre de bonne heure des habits d'hiver : qu'on se méfie de ces tems doux qui engagent les imprudens à diminuer la chaleur de leurs habits ; le retour subit d'un vent du nord les punit souvent avec sévérité ; qu'on attende enfin bien avant dans le printems que la chaleur devenue constante permette sans risque des vêtemens moins chauds.

L'usage des bains n'est point assez familier parmi nous ; ils faisoient une très-grande partie de la Médecine préservative des anciens. La religion des Orientaux les recommande encore expressément, mais les sectateurs de *Mahomet* ne tirent pas à beaucoup près de leurs ablutions fréquentes tout l'avantage possible. Leurs bains sont, à proprement parler, des étuves où une chaleur humide excite la sueur & affoiblit toute la constitution ; la salubrité & les délices vont rarement de compagnie. Des bains froids ou au moins très-frais excitent dans le moment de l'immersion une sensation vive & désagréable, mais cette sensation est salutaire ; elle réveille le ressort de toutes les fibres & les met dans un ébranlement général ; si elle arrête pour quelque tems la transpiration, elle ouvre d'autres voies de décharge très-avantageuses. On urine beau-

coup dans un bain frais ; au ſortir de ce bain la chaleur ſe réveille avec plus de force qu'auparavant, ſans rien faire ſortir d'âcre, & la tranſpiration par la peau regagne abondamment ce que la fraîcheur de l'eau lui avoit fait perdre. Les forces en général prennent une nouvelle activité, & tous les reſſorts agiſſent par des mouvemens plus doux, plus égaux ; le corps enfin eſt moins ſenſible aux alternatives de froid & de chaud qu'apportent les variations de l'atmoſphere ; c'eſt ce que je vois avec un plaiſir toujours nouveau dans un enfant de quinze mois qu'on a depuis l'âge de ſix accoutumé à ſe baigner tous les matins dans de l'eau tout récemment tirée du puits : cet enfant très-grand & très-robuſte pour ſon âge, porte dans le cœur de l'hiver les vêtemens les plus légers, & il ne montre de l'humeur que lorſqu'on l'empêche de folâtrer auſſi longtems qu'il le voudroit dans l'eau dont il ne paroît jamais redouter la fraîcheur.

Je ne reviens point ici ſur les bains de Ruſſie, nous avons aſſez vu ce qu'on peut en eſpérer pour débarraſſer l'éponge cellulaire des humeurs reſtées en arriere dans ces cellules. Mais il me reſte à vous entretenir d'un moyen des plus efficaces pour extraire de ces cellules ces mêmes humeurs & les amener au

dehors ; c'eſt des véſicatoires dont je veux parler, remede ſur les effets duquel j'ai la plus grande expérience, & que la Médecine peut regarder comme une de ſes plus grandes reſſources. *Boerrhaave* en faiſoit ſi grand cas, qu'il ne craignoit pas de dire que les véſicatoires l'auroient emporté ſur tout autre remede s'il avoit été poſſible de les déguiſer, & qu'il eût eu envie de faire le Charlatan, tant eſt étendu, ajoutoit ce grand homme, le nombre des maladies contre leſquelles ils peuvent être employés avec ſuccès. Ils m'ont toujours paru agir ſur la peau de la même façon à peu près que les purgatifs, que les émétiques ſur-tout operent ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, que le tabac & les autres ſternutatoires ſur la membrane qui tapiſſe l'intérieur du nez, de la bouche, de l'eſtomac, des inteſtins. Ils ébranlent, ils irritent, les filets membraneux circonvoiſins, & ſollicitent l'intérieur de ces parties à des évacuations ſurabondantes. Ils font plus encore ; ils déterminent vers leurs couloirs des humeurs égarées au loin ; ne voit-on pas tous les jours les eaux des hydropiques répandues dans le bas-ventre, diſperſées dans les jambes, dans les cuiſſes, &c. être obligées, par l'action d'un purgatif, de paſſer par les ſelles ?

Qu'on applique cette théorie à la maniere d'agir des véſicatoires, & on verra que les ſels âcres des cantharides irritent violemment les houpes nerveuſes de la peau, & réveillent avec la plus grande force les mouvemens de l'éponge cellulaire qui, ſemblable à des ondées ſucceſſives, porte du côté des cribles de la peau cette portion des ſucs épanchés dans les cellules de la graiſſe qui, dans l'ordre de la ſanté, doivent ſortir par ces échappées. L'inconvénient eſt que ces ſucs ſe préſentent avec trop d'affluence au détroit formé à l'orifice des vaiſſeaux exhalans par le deſſéchement de l'épiderme ou ſurpeau; ils pouſſent cette épiderme contre laquelle ils viennent heurter, & la ſéparent des parties qu'elle recouvre : alors ces ſucs s'épanchent peu à peu dans la poche qu'ils ſe ſont formé & montrent enſuite une veſſie remplie d'une féroſité rouſſe.

Ainſi la maniere d'agir des véſicatoires peut aſſez bien ſe comparer à celle des purgatifs, des ſternutatoires, des émétiques; comme eux ils frayeront une iſſue aux humeurs contenues dans l'éponge cellulaire ſoumiſe à leur activité, laquelle peut s'étendre très-loin; comme eux ils faciliteront la ſortie des ſucs viciés pêle-mêle avec des ſucs de meil-

leure qualité ; car ici il faut ſavoir perdre un peu pour gagner beaucoup. Jamais en effet purgatif n'a opéré avec aſſez de diſcernement, pour ne donner la chaſſe qu'à la portion préciſe des humeurs dont on lui demandoit l'expulſion.

Cela poſé, pourquoi ne purgeroit-on pas la peau par précaution, comme l'on purge dans les mêmes vues l'eſtomac & les inteſtins? Vous allez ſans doute vous récrier contre ces remedes de précaution qu'aucun beſoin ne demande, & dont une mauvaiſe habitude fait à la fin une néceſſité indiſpenſable, & vous me trouverez très-docile à votre façon de penſer. Tout remede déplacé n'eſt pas éloigné d'être un poiſon ; je ne demande pas que les femmes parvenues à l'âge critique ſe faſſent appliquer des véſicatoires au printems & dans l'automne, comme on ſe fait dans certains pays ſaigner, purger, appliquer des ventouſes. Mais je dirai à celles qui ont quelques douleurs vagues ou fixées, à celles dont le cours des regles eſt dérangé pour la quantité ou pour la qualité, à celles en qui quelque mal-aiſe annonce un germe de maladie préſente ou future, je leur dirai, vous portez un levain de mauvais caractere qui demande de votre part la plus grande vigilance. Vivez ſo-

brement, ne mangez que pour vivre ; faites de l'exercice, & évitez le froid, encore plus l'humidité ; prenez des bains frais & faites les précéder de quelque douce purgation, en conformité du précepte du légiſlateur de la Médecine qui défend de baigner les corps chargés d'impureté (*). Prenez enſuite quelques bouillons ou apozêmes rafraîchiſſans, ou du petit lait, ſoit de vache ou d'âneſſe, ſoit de chèvre, ſoit de brebis, & que la bête qui fournira le lait ne ſoit pas pleine, circonſtance plus eſſentielle qu'on ne penſe communément. Craignez-vous tout ce que préſente un appareil médicinal ? Laiſſez-là les apozêmes & le petit lait, & mangez ſouvent au dîner, plus ſouvent en déjeunant, de la ſalade faite avec partie égale d'oſeille & de creſſon de fontaine groſſiérement hachés. L'oſeille ronde dite *alleluia*, mérite la préférence ; le vinaigre ſeroit déplacé dans cette ſalade à cauſe de l'acide de l'oſeille. Cette façon d'uſer des plantes médicinales ſans les dénaturer par le feu a des avantages trop ſenſibles pour qu'il ſoit néceſſaire de les détailler. Joignez encore à tout cela l'uſage des pillules de ciguë. Si le plus ſouvent elles ſont impuiſſantes contre des en-

(*) *Non balneanda corpora impura.*

gorgemens formés, elles n'en ſont pas moins utiles, comme remede préſervatif. Ces précautions échouent-elles contre les indiſpoſitions que l'on attaque? Il ne faut point héſiter d'ouvrir au travers de la peau une iſſue à l'humeur qui les entretient. Dans un cas d'affection rhumatiſmale, cette ouverture doit ſe faire ſur le lieu même de la douleur, & ſi la douleur a été ambulante, ſur celui qui a été primitivement affecté. Cette application ne peut-elle être faite ſur ces lieux de préférence, choiſiſſez-en un dans le voiſinage qui ſoit plus commode. Lorſqu'il n'y a rien d'urgent, l'emplâtre véſicatoire doit être préféré au cataplaſme fait avec la pâte fermentée & les cantharides; donnez à cet emplâtre une étendue convenable. Il eſt difficile de pécher ici par excès: qu'il ſoit appliqué le matin, pour n'être levé qu'après vingt-quatre heures; par ce moyen le ſentiment de chaleur âcre que l'on pourroit redouter pour la nuit ſera preſque éteint à la fin de la journée; le mot d'exutoire révolte-t-il moins que celui de véſicatoire? On ſe ſervira pour l'établir de l'écorce de garou, car il faut laiſſer le choix entre deux moyens qui vont au même but par des dénominations qui en font preſque toute la différence.

A la levée de la premiere application on

percera la veſſie qui ſe ſera formée, mais on aura l'attention de ne point enlever l'épiderme ou ſurpeau flottante, car on expoſeroit pour lors & ſans beſoin des nerfs très-ſenſibles à l'impreſſion de l'air extérieur. Le ſecond panſement fait douze heures après, leur trouvera moins de ſenſibilité, & l'épiderme enlevée ils ſe révolteront moins contre la poirée ointe de beure avec laquelle on les couvrira.

Ne comptez pas cependant aſſez ſur la docilité des humeurs à évacuer, pour eſpérer qu'elles ſe rendront toujours avec affluence à cette premiere invitation; ſi elles ſe préſentent avec trop de lenteur, ne craignez pas après quelques jours de faire un ſecond appel plus preſſant que le premier, & que j'ai toujours vu opérer à ſouhait. Prenez pour cela poids égal d'onguent égyptiac & de mouches cantharides; les aîles ôtées, faites-en ſur le porphire avec quelques gouttes de vinaigre une pâte des plus fines. Elle ſervira à dorer des feuilles de papier par des couches plus ou moins épaiſſes. Coupés enſuite un morceau de ce papier de la grandeur & forme convenables, plongez-le dans de l'eau, ſi la mixture eſt deſſéchée, & appliquez-en tout de ſuite ſur la peau ci-devant excoriée par le véſicatoire, & vous obtiendrez un écoulement plus abondant

que celui qu'a donné la premiere application de ce véſicatoire. La raiſon en eſt que les papilles nerveuſes ſont plus à nud, & que les trouées qui répondent au travers de la peau dans le tiſſu cellulaire, ſont plus béantes. En revenant quelquefois à l'uſage de ce papier épiſpaſtique, vous entretiendrez auſſi longtems que vous le jugerez à propos une iſſue ouverte aux humeurs viciées. Cette purgation à travers de la peau l'emporte ici de beaucoup ſur toutes celles qu'on pourroit procurer par d'autres voies, parce que toutes les iſſues ne ſympatiſent pas avec toutes les humeurs. Telle s'eſt refuſée conſtamment à une voie de ſortie pour laquelle on l'a vivement ſollicitée, qui en prend avec la plus grande facilité une autre en apparence moins sûre & ſouvent plus éloignée. Il eſt même de ces humeurs ſi rebelles, ſi fortement accrochées aux lieux qu'elles occupent, qu'après avoir réſiſté à toutes les tentatives de déplacement, elles cédent à peine à l'action immédiate du feu par une brûlure vive & aſſez profonde faite à l'aide du coton embraſé; mais ce n'eſt qu'à l'oreille que je vous parle encore de cette derniere reſſource, car je ſens quelque peine de n'avoir eu que les moyens les plus violens à vous indiquer pour la deſtruction du vice cancereux.

La Tragédie d'Atrée & de Thyeſte donna au célebre *Crébillon* la réputation auſſi fâcheuſe que peu méritée d'un cœur dur, d'une ame noire, réputation que les mœurs les plus douces n'ont pu lui ôter entiérement. La jalouſie & la rivalité ſe firent un plaiſir d'inſinuer qu'il falloit être rempli de la fureur de ces freres ennemis, pour être en état d'en concevoir & d'en tracer un tableau auſſi effrayant. En vain dirai-je que je ſuis au déſeſpoir de ne rien connoître de mieux, & que c'eſt en grande partie pour trouver des reſſources moins violentes que j'ai deſiré & demandé des co-opérateurs dans la recherche des cauſes du vice cancereux, de ſes effets, de ſes différences & des moyens ſur-tout de le combattre.

Ajoutez aux conſeils que j'ai donnés aux femmes qui dans l'âge critique ſe trouvent dans la poſition dont on vient de parler, qu'elles feront ſagement d'avoir à différentes repriſes dans le courant de l'année recours aux véſicatoires appliqués & entretenus pendant quinze jours ou trois ſemaines ſuivant leur effet ; le reſſentiment de quelques douleurs, de quelque mal-aiſe qui n'a cédé ni au régime, ni à quelques remedes de précaution, ſuffiſent pour déterminer le lieu le plus convenable pour cette application ; ainſi elle peut ſe faire

ſur

ſur le ventre, ſur la poitrine, ſur la tête, & même ſur le viſage. Mais ſi la douleur a été ambulante, il ne faudroit pas oublier que la partie où elle s'eſt primitivement fait reſſentir, eſt preſque toujours celle ſur laquelle les véſicatoires agiront avec plus de ſuccès; car on doit ſe méfier de l'axiôme qui veut que le ſiége de la douleur ſoit auſſi celui de la maladie (*). Vous avez vu qu'il eſt fréquemment en défaut; la cauſe irritante portant ſes effets ſenſibles au loin, tandis qu'elle n'a aucun effet dans le lieu de ſon domicile. Je connois une Dame qui fait ſon ſéjour à la campagne, laquelle vers l'âge critique s'eſt radicalement délivrée de douleurs vagues par vingt différentes applications de véſicatoires, ſans autre guide pour le choix des parties que le ſentiment de la douleur, & ſans autre conſeiller que l'éloge qu'elle avoit entendu faire de ce remede contre cette maladie. Elle pourſuivit ainſi pied à pied une humeur qui, répandue au loin dans l'habitude du corps, ne ſortoit que par les iſſues qu'on lui frayoit de proche en proche. Elle jouit depuis ce tems d'une parfaite ſanté & eſt arrivée à un âge très-avancé.

(*) *Ubi dolor, ibi morbus.*

Ne préférerez-vous pas cette application de véſicatoires, quelque réitérée qu'elle ſoit, aux cautères, aux ſétons par leſquels on veut les remplacer? Si les premiers ſont l'incommodité de quelques ſemaines répandues dans le cours de l'année, les ſeconds ſont le déſagrément de tous les jours; ils deviennent après quelque tems une ſervitude dont on ne peut ſecouer le joug ſans courir des haſards, & le bien qu'ils procurent eſt plus équivoque que le mal auquel on s'expoſe en les laiſſant tarir. Oui le bien que procurent les cautères eſt ſouvent très-équivoque; j'ajoute même d'aſſez courte durée, parce que l'iſſue frayée aux humeurs n'eſt pas aſſez ample, ce qui engage quelquefois à les multiplier, parce que le local qui leur convient eſt borné à trois ou quatre endroits ſouvent trop éloignés du ſiége principal des humeurs à expulſer, parce que tout ce qui dégénere en habitude devient par-là de très-peu d'effet (*), parce qu'ils n'aiguillonnent pas auſſi vivement que les cantharides les nerfs dont l'irritation doit accélérer les ondées de l'éponge cellulaire, parce que la peau eſt bientôt à l'abri de l'impreſſion des corps étrangers qui ſervent à entretenir

(*) *Ab aſſuetis non fit paſſio.*

ces cautères; parce qu'enfin ces mêmes corps quelqu'âcres qu'ils ſoient, ne font qu'une foible impreſſion ſur des chairs en végétation, ſur des chairs pourvues de très-peu de nerfs, & qui ſe familiariſent avec ce genre d'irritation.

Mais il arrive ſouvent vers ce tems orageux & critique des dérangemens ſenſibles dans le flux périodique de la matrice, ou des ſuppreſſions anticipées quelquefois totales, quelquefois partielles & irrégulieres : ce qui occaſionne des déſordres de différentes natures, déſordres qui ont quelque reſſemblance avec ceux qu'on voit paroître chez les hommes par la ſuppreſſion des hémorrhoïdes. Si la ſaignée eſt alors un remede eſſentiel, ce ne peut être que celle qui remet le plus ſûrement la nature ſur les voies qu'elle a été obligée de quitter malgré elle ; ce ſera donc celle qui ouvrira, autant qu'il eſt poſſible, les vaiſſeaux les plus voiſins de la matrice, obſervant les précautions qui ſont d'uſage, lorſqu'on applique les ſangſues au fondement, pour rappeller le flux hémorroïdal, ou pour y ſuppléer.

Je m'arrête enfin ici ſans prétendre avoir épuiſé à beaucoup près tout ce qu'il y auroit encore d'intéreſſant à dire ſur le vice cancereux, & relativement à la multiplicité des

nuances qu'il préſente, & relativement ſurtout aux projets d'attaque qu'on pourroit former contre un ennemi ſi redoutable, ſi fortement retranché. Je me bornerai ſeulement à réparer une omiſſion qui a pour objet une différence des plus frappantes à obſerver en quelques cancers. Les uns, lorſqu'ils viennent à s'ouvrir, & c'eſt le plus grand nombre, font voir bientôt des bords renverſés & élevés, des excavations à ſurface plus ou moins plate, les autres & ceux-ci heureuſement ſont très-rares, car ils ſont beaucoup plus intraitables; les autres, dis-je, ne ſe montrent d'abord au ſein que comme un ſillon dur & enfoncé, ſillon qui en ſe fendant avec le tems pour laiſſer échapper quelques ſéroſités, laiſſe voir une gerçure dont les bords ſont durs & calleux; mais ces bords, bien loin de s'élever, de s'écarter, de ſe renverſer, s'enfoncent au contraire en s'approchant des côtes, ſe replient en dedans & ſe racorniſſent dans toute la rigueur du terme, de telle ſorte que le ſein perd chaque jour de ſon volume par ce raccorniſſement. J'ai vu dans une femme très-graſſe un cancer de cette eſpece attaquer un ſein très-volumineux, très-allongé; placé d'abord ſous le mammelon, il retira celui-ci en dedans, & l'enfonça dans un ſillon ſi dur & ſi

profond qu'on n'en vit plus aucune trace. J'ai vu tout ce ſein ſe raccornir de jour en jour, s'applatir, rapprocher des côtes le ſillon dont on a parlé, & porter peu à peu le mammelon juſques ſous le haut de l'aiſſelle. Outre les douleurs inévitables dans une tumeur d'un ſi fâcheux caractere, la malade ſe plaignoit d'un reſſerrement extérieur qui gênoit beauconp les mouvemens du bras, & rendoit la reſpiration difficile.

SECOND MÉMOIRE

DANS lequel on démontre qu'on a trop étendu les propriétés des pores abſorbans de la peau, relativement ſur-tout à la maniere d'agir des remedes extérieurs.

LA peau que les mains de la nature ont tiſſue d'un très grand-nombre de nerfs, a auſſi ſes correſpondances nerveuſes les plus vives, les plus promptes & les plus intimes avec toutes les parties auxquelles elle fournit une enveloppe commune. Voyez les effets ſalutaires & momentanés de l'eau froide ſur le viſage dans les défaillances, les horripilations fâcheuſes qu'excitent auſſitôt certains attou-

chemens; voyez l'état violent, les convulſions & la mort même devenir l'effet funeſte d'un chatouillement immodéré, & peut-être ſerez-vous tenté de demander avec moi, ſi les remedes appliqués extérieurement ne portent pas leur effet ſur les parties même les plus éloignées, par la ſeule modification des fibrilles nerveuſes de la peau, & ſans la moindre admiſſion des parties médicamenteuſes au travers des pores abſorbans.

Delà ſans doute il n'y auroit qu'un pas à faire pour conteſter l'exiſtence de ces prétendus pores abſorbans, & en effet l'utilité que l'on ſuppoſe à ces pores balance-t-elle les inconvéniens ſans nombre qu'ils font appercevoir à l'œil le moins attentif? D'ailleurs les preuves trop multipliées qu'on a données de leur exiſtence, ſont-elles toutes ſi tranchantes, ſi victorieuſes, qu'on ne puiſſe les récuſer en tout ou au moins en très-grande partie?

N'allez pas d'abord, faiſant de l'analogie un uſage trop étendu, me préſenter les pores abſorbans des plantes, car on vous répondra que ces plantes invariablement clouées au ſol qui les a vu naître; ont dû avoir des feuilles abondamment pourvues des pores abſorbans, pour aſpirer les vapeurs aqueuſes répandues dans l'atmoſphère, lorſque ſur-tout l'aridité

du ſol refuſe aux racines l'humidité néceſſaire à la végétation.

Les pores abſorbans des plantes ſont donc pour elles une reſſource de ſubſiſtance dont l'animalité n'a pas beſoin. Suppoſons néanmoins la peau des animaux confuſément criblée de pores deſtinés les uns à exhaler, les autres à aſpirer, n'auroit-on point de reproches à faire à la nature? ne ſera-t-on pas en droit de lui demander pourquoi en criblant la peau de mille & mille pores abſorbans pêle-mêle avec mille & mille pores exhalans, elle a ainſi laiſſé mille & mille pores ouverts à tant d'hétérogénéités qui peuvent, en enfilant ces iſſues, porter à tous momens dans l'économie animale le déſordre & la mort? Voyez cependant ſous le ciel brûlant de l'Afrique les naturels du Cap-Vert paſſer la plus longue vie ſous une couche épaiſſe de pouſſiere, de fiente de vache & d'urine aſperſée par leurs Prêtres : croûte ſoigneuſement entretenue, renouvellée, & dont la religion leur fait un vêtement précieux. Les pores abſorbans d'un Hottentot aſpirent-ils quelque choſe de cette écorce immonde dont il fait tant de cas ; & combien de perſonnes dans les bas étages du peuple dont la peau eſt continuellement enduite en tout ou en partie d'un vernis qui ne

montre rien de plus ſalubre, ſans que l'individu en reçoive la moindre atteinte fâcheuſe.

Mais venons aux effets frappans de quelques topiques, à celui par exemple, des véſicatoires qu'on préſenteroit d'abord comme ſi déciſif en faveur des pores abſorbans : & qu'on me diſe par quelle préférence auſſi ſpéciale que conſtante les ſels de cantharides en quelqu'endroit du corps qu'on les applique, portent leur impreſſion ſur les reins, ſur la veſſie, ſans intéreſſer preſque jamais aucun autre viſcere, & je me chargerai de faire voir pourquoi & comment la ſeule irritation des papilles nerveuſes de la peau par ces mêmes ſels, peut agir ſpaſmodiquement ou ſympathiquement ſur ces parties, juſqu'à rendre les urines épaiſſes & teintes de ſang.

Le mercure trouvé en maſſe globuleuſe dans différens recoins du corps, après les frictions mercurielles, prouve ſeulement que la force du frottement a interverti les fonctions des pores exhalans ; car on n'a jamais rien vu de pareil après l'uſage du mercure pris intérieurement ; & ſi enfin il n'eſt pas permis de révoquer en doute les ſoixante meſures d'urine rendues journellement par une fille pendant ſoixante jours, pour trois de boiſſon qu'elle prenoit au rapport de *Gattinaria*, il ne ſera

pas plus abſurde d'en demander raiſon aux fonctions renverſées des pores exhalans qu'aux pores abſorbans, pour qui cette inhalation ſi fort contre nature par ſa quantité, n'eſt pas à beaucoup près une preuve ſans replique: qui prouve trop ne prouve rien.

A l'égard de la ſalivation qui ſuit ſi fréquemment l'adminiſtration du mercure, ſoit intérieure, ſoit extérieure, elle ne montre qu'une irritation des papilles nerveuſes de la peau ou de l'eſtomac, laquelle réagit ſpaſmodiquement & par une préférence de ſympathie tout-à-fait inconnue ſur les glandes ſalivaires. Cette théorie qui, ſi l'on veut, n'en eſt pas une, épargne au moins l'embarras de faire circuler les globules du mercure juſques dans les plus petits vaiſſeaux pour aller fondre, diſſoudre des concrétions vénériennes; elle diſpenſe de chercher dans la diviſibilité & dans la peſanteur de ce minéral la cauſe des merveilles qu'il opere; cette cauſe, quoiqu'on ne puiſſe en ſuivre ni en calculer tous les effets, ſe montre ſimplement dans l'impreſſion du mercure ſur les papilles nerveuſes de la peau ou de l'eſtomac, à quoi il faut joindre l'empire de ces nerfs ſur toute l'économie animale, ſans en excepter la moindre fibrille, celui des nerfs ſur les mouvemens du

cœur, & celui enfin du cœur ſur l'immenſité des vaiſſeaux de tout genre.

Les véroles confirmées guéries par quelques grains de ſublimé corroſif pris intérieurement, donnent à cette opinion de nouvelles forces. On voit là trop peu de mercure en ſubſtance pour lui confier le ſoin d'aller fureter juſques dans les plus petits recoins du corps, trop peu pour aller ſe jetter en force dans le tiſſu des glandes ſalivaires, juſqu'à en déchirer & ulcérer les orifices, ſoit par lui-même, ſoit par la vélocité qu'il donne au cours de la ſalive; car voilà quelle eſt à peu près la théorie lumineuſe par laquelle on a voulu expliquer & la ſalivation & les ulcérations de la bouche qui l'accompagnent. On voit enfin dans cette petite quantité de ſublimé trop peu de mercure pour blanchir une piece d'or ou de cuivre rouge, miſe dans une bouche ulcérée par la ſalivation : cette expérience vérifiée avec précaution a toujours été trouvée fauſſe. (Lorſque je me ſuis contenté de donner le mercure intérieurement, je n'ai jamais vu les bagues ou autres joyaux en or qui touchoient immédiatement la peau, ſouffrir la moindre altération, quoique ce remede opérât d'ailleurs les plus grands & les plus heureux effets; c'eſt une expérience que j'ai encore

ſous les yeux), & on peut pour la mépriſe la comparer à celle de *Bartholin*, qui croit avoir vu le mercure en globules revenir à travers un cancer ouvert, d'une lame de plomb qu'on avoit frottée avec de la pommade mercurielle, tant le merveilleux a de droit ſur la crédulité ; mais on entrevoit dans l'activité réſultante de la combinaiſon du mercure avec l'eſprit de ſel une cauſe qui irritant les nerfs de l'eſtomac & des inteſtins, ſera capable de ſe propager dans toute l'économie animale, & de donner aux ſolides ce ton, cet érétiſme, ces modulations deſquels dépendent toutes les altérations que ſouffrent les fluides.

On connoît d'ailleurs la ſenſibilité de la tunique interne des viſceres qu'on vient de nommer ; on connoît leur force contractile, l'exiguité des bouches des vaiſſeaux lactés, le triage qu'elles ſavent faire parmi la diverſité des alimens qu'on leur préſente, pour n'en extraire qu'un bon & louable chyle, & ſans doute cette ſenſibilité qui veille aux beſoins & à la conſervation de l'individu, refuſe l'entrée de ces vaiſſeaux à tout ce qui ne leur préſente pas des qualités douces, des qualités nourricieres. Un propriétaire Anglois voulant ſe faire juſtice d'un Négre qui lui appartenoit, lui fit avaler quelques dragmes du ſuc exprimé

de la racine de manioc, en peu de minutes cet esclave mourut dans les convulsions les plus violentes, l'estomac ayant été presque qu'aussitôt ouvert par un Médecin de la même nation, dont le récit est consigné dans le Journal Encyclopédique, je ne sais à présent de quel mois (*p*), on retrouva la totalité de ce suc vénéneux; l'estomac & les intestins qui le contenoient n'étoient ni enflammés ni ulcérés, mais ils étoient resserrés au point de perdre les trois quarts de leur diametre ordinaire. Cependant la nature qui est si bien sur la défensive pour s'opposer à l'entrée de la moindre portion du suc vénéneux dans les vaisseaux lactés, avoit succombé sous l'impression que ce suc avoit fait sur les houpes nerveuses épanouies du côté de la cavité de l'estomac & des intestins, & sous les ravages portés par irradiation & avec la plus grande célérité dans toute l'économie animale. Voyez à présent si pour faire agir les médicamens & les poisons qui souvent ne different entr'eux que par quelques nuances, il est nécessaire de leur ouvrir les voies de la circulation, soit par les vaisseaux lactés, soit par les pores absorbans de la peau, ou s'il suffit de les pré-

(*p*) Voyez dans le Dictionnaire d'Histoire Naturelle le mot *manioc*.

ſenter à la ſurface des houpes nerveuſes, ſoit de la peau, ſoit du tube inteſtinal.

Ainſi, que des préparations de plomb miſes ſous l'aiſſelle aient donné des oppreſſions, des anxiétés, des nauſées, des vomiſſemens; que la litharge d'or dans une plaie ait fait naître les mêmes ſymptômes; que la poudre qui s'exhale lorſqu'on pile de l'arſenic ait donné des ſuffocations, des douleurs aux reins, à la veſſie; que cette poudre miſe dans un emplâtre & appliquée ſur la tête ſoit devenue mortelle; que le ſafran des métaux ſur une dartre excite des convulſions; que la vapeur du cuivre diſſous dans l'eau-forte ait laiſſé dans la main qui en ſouffrit les impreſſions une chaleur brûlante, que cette chaleur ſe ſoit répandue delà dans tout le corps comme des étincelles qui partent d'un embrâſement; qu'il ait ſuffi de manier certaines plantes pour tomber dans une ſorte d'ivreſſe, de la thérébentine pour donner aux urines une odeur de violette; que la bouche ait reſſenti la ſaveur de l'huile de cajeput miſe ſous les pieds; que l'opium en emplâtre ait excité le délire; que mis dans une dent cariée il ait été encore plus funeſte; que les racines de l'ellébore blanc appliquées ſur le ventre faſſent vomir; qu'on ait été purgé pour avoir manié de la

coloquinte ; qu'il y ait des poiſons dont on reſſent les atteintes en les tenant ſeulement dans la main ; que le ſimple contact communique l'une & l'autre vérole, la gale, la peſte & les dartres, tous ces effets trouvent dans les ſeules affections imprimées aux nerfs de la peau une explication auſſi lumineuſe, auſſi facile que dans l'émigration à travers les pores abſorbans. Quelques-uns même l'étaient ſingulierement, tels que ceux des poiſons appliqués à l'extérieur, ces ſubſtances irritantes au ſuprême degré font néceſſairement froncer les pores abſorbans & s'en ferment l'entrée auſſi exactement que le ſuc du manioc s'étoit interdit celle des vaiſſeaux lactés. *Wepfer* a vu des enfans périr en ſi peu de tems après avoir mangé de la cigue aquatique, qu'il en attribue toute la vénénoſité à l'irritation des nerfs de l'eſtomac dans lequel cette plante n'avoit pas encore été altérée par la moindre digeſtion, & le célebre *Boerrhaave* admirant la célérité des effets de l'opium auſſitôt qu'il a été avalé, n'eſt pas éloigné de penſer que les produits bons ou mauvais de cette drogue ſont dûs aux affections qu'elle fait éprouver aux papilles nerveuſes de ce viſcère & des inteſtins, ſans aucune réſorption par les vaiſſeaux lactés.

Ainſi les pilules qui, appliquées ſur le

cœur, au rapport de *Fallope*, firent l'office d'un purgatif, n'envoyerent point au travers de la peau leurs parties ſtimulantes; ces particules médicamenteuſes ne furent point aſpirées par les veines pour être portées au cœur, être delà pouſſées dans l'aorte inférieure ſeulement, & parvenir enfin par une prédilection ſpéciale & excluſive ſur la tunique interne des inteſtins. Ainſi les purgatifs appliqués ſur le nombril, tels que l'ellébore blanc, l'aloës, la coloquinte, n'ont de pouvoir pour lâcher le ventre que celui qu'ils tiennent de l'irritation de la peau & de la ſympathie nerveuſe de cette peau avec le tube inteſtinal; & s'ils chaſſent quelquefois les vers, ce n'eſt qu'en obligeant les inteſtins à des évacuations qui entraînent ces hôtes paraſites. Ils n'agiſſent pas ſur ces inteſtins d'une façon plus directe que la fuſtigation à laquelle un Prince, au rapport de *Campanella*, étoit obligé d'avoir recours régulierement pour diſſiper une conſtipation opiniâtre qui étoit rebelle à tout autre moyen (*q*).

Cette théorie paroît plus ſatisfaiſante que

(*q*) Cette anecdote eſt tirée d'un ouvrage de *Meybomius* qui a pour titre : *De flagellorum uſu in venereâ, & lumborum renumque officio.*

celles par lesquelles on a tâché d'expliquer la maniere d'agir des topiques de toute espece, des émolliens, par exemple, des résolutifs, des répercussifs. Elle écarte tout ce qu'on croit avoir de connoissances acquises là-dessus; mais en ne montrant que des effets, sans lever entierement le voile qui cache les causes, elle ouvre le plus vaste champ à défricher. N'est-ce pas déja un grand avantage qu'elle épargne à l'imagination, l'embarras de faire passer à travers de la peau les parties intégrantes des remedes topiques par une force d'aspiration qui se charge sans choix & sans discernement, & des substances âcres & des substances douces, & des poisons & des remedes; de les suivre dans le torrent de la circulation, de les ramener au travers de tant de dédales sur une tumeur, par exemple, qu'on se propose de dissoudre? Veut-on leur épargner un si long chemin? On ne sait quelle force locale circonscrite on peut admettre pour les faire pénétrer dans les vaisseaux qu'on pense être engorgés, on ne sait comment les faire avancer, comment procurer à ces vaisseaux une sensibilité qu'on leur refuse d'ailleurs, & qui est nécessaire, si l'on veut qu'ils obéissent aux impressions faites sur eux

par

par les médicamens qu'on ſuppoſe avoir pénétré à travers de la peau.

Une tumeur a-t-elle été fondue, diſſipée ſous l'application d'un emplâtre dont toutes les parties ſont liées avec une grande cohérence? Demandez comment un mêlange de cire, d'huile & de quelque préparation de plomb a pu, malgré ſa ténacité, tranſmettre aux pores abſorbans quelques-unes de ces parties conſtituantes; on vous répondra que la tranſpiration inſenſible retenue entre la peau & cette couche emplaſtique a ſervi à cette diſſolution, & que chargée enſuite de particules médicamenteuſes elle a été repriſe par les pores abſorbans, comme la vapeur qui s'exhale ſans interruption de la ſurface des viſcères intérieurs, eſt repriſe en même proportion par les pores abſorbans de ces viſceres. N'eſt-il pas plus ſimple de dire qu'il n'y a point de partie entre les exhalations intérieures & celles de l'extérieur; que ces dernieres ne donnent qu'un véritabe excrément qui ne ſauroit rentrer avec avantage dans le corps d'où il vient de ſortir, quelque amélioration qu'on lui ſuppoſe pendant ſon ſéjour au dehors; que les premieres au contraire ne préſentent qu'une roſée douce deſtinée à entretenir la ſoupleſſe des parties ſur la ſurface

desquelles elles se répandent? Cette qualité en rend la reprise aussi facile qu'elle est nécessaire. Au reste qui peut se flatter de donner une explication complette de tous les effets des remedes extérieurs, & sur-tout de certains effets en particulier?

Qui sait en effet comment le mouchoir qui venoit d'essuyer la sueur du visage d'un pendu, au moment même de l'exécution, appliqué d'abord après sur une loupe que portoit au genou une femme-de-chambre, a pu en quinze jours dissoudre cette loupe que le célebre M. *le Cat* s'étoit proposé d'emporter avec le bistouri. Ce mouchoir, ainsi appliqué, excita des douleurs dans la loupe, mais étoit-ce par l'impression de cette sueur sur les houpes nerveuses de la peau? étoit-ce par l'admission de quelques molécules de la même sueur au travers des pores absorbans? Une forte persuasion que ce mouchoir venoit de servir à un tel usage, quoiqu'il n'en eût rien été, n'auroit-elle pas suffi pour opérer cette espece de prodige? La secousse imprimée par la seule opinion aux nerfs de toute la personne, & plus fortement encore à ceux que le mouchoir auroit touchés immédiatement, n'auroit-elle pas été suffisante pour faire ressentir ces douleurs, pour donner à toutes les

fibres de la partie malade des ſecouſſes, des trémouſſemens capables de diſſoudre & de pouſſer de côté & d'autre les ſucs extravaſés & épaiſſis dans la loupe. On a conſeillé & préconiſé la main d'un mort ſur des tumeurs écroüelleuſes ; la recette du mouchoir ne paroit être qu'un rafinement de celle-ci.

Les Monarques de deux grands Royaumes ont été long-tems en concurrence pour le privilége de guérir cette derniere maladie par l'appoſition des mains ; mais les guériſons en ce genre les plus avérées n'ont peut-être rien de plus merveilleux que celle d'une Demoiſelle à qui l'on conſeilla, pour détruire une fievre tierce des plus rebelles, de ſe faire appliquer à chaque poignet une grenouille vivante. La vue de ces grenouilles prêtes à être appliquées, fit une ſi violente impreſſion ſur la malade qu'elle ſe refuſa opiniâtrément à cette application : la fievre n'en fut pas moins déracinée, & il y a mille exemples de pareilles révolutions. Qui oſera vous donner ſur la maniere d'agir de ce fébrifuge une théorie dont il ſoit tant ſoit peu content ? C'eſt en partant de ces exemples de révolutions ſi actives, ſi efficaces, que je viens de déſaprouver le ſecret qu'on a gardé avec une jeune Demoiſelle ſur la nature d'une peau

préparée par le Chamoiſeur, qu'on lui a appliquée ſur un gouêtre très-conſidérable; & ſi, en ne produiſant aucun effet quelconque, cette peau a démenti l'efficacité qu'on aſſure lui avoir vue pluſieurs fois dans des cas auſſi graves, c'eſt peut-être parce que la malade a ignoré que c'étoit la peau d'un pendu. J'ai même ajouté que le coup étoit manqué, & que l'aveu que l'on feroit à préſent de la nature de cette peau échoueroit ſelon toute apparence, à cauſe de l'habitude ou de la familiarité, ſi cette expreſſion n'eſt pas impropre, qui a été contractée avec elle; car on doit être très-réſervé ſur ces qualités phyſiques qu'on feroit porté à accorder, & au mouchoir qui guérit les loupes, & à la peau préparée qui diſſipe les gouêtres. Cependant il ne faut pas oublier l'amour inoculé à Henri III par la chemiſe humide de ſueur qui eſſuya le viſage de ce Prince; car la phyſique corpuſculaire qui peut ſeule rendre quelque raiſon des ſympathies & des antipathies, étale tous les jours la puiſſance des petits corps ſur les grands, ſoit par attraction, ſoit par répulſion, ſoit (pour parler plus correctement) par diſcordance & par uniſſon; il ne ſuffit pas, comme l'on voit, de défendre ſes yeux, ſes oreilles de l'impreſſion attractive ou concordante des

petits corps qui viennent d'un objet agréable: de tendres ſentimens attaquent le cœur par tous les ſens.

Les animaux ont ſouvent donné de grands exemples de cette ſympathie toute phyſique dont la cauſe matérielle ſans doute eſt un je ne ſais quoi qu'on ne ſauroit décrire, ni définir exactement. Deux coqs valeureux dreſſés pour ces combats qui ſont un des grands amuſemens des inſulaires nos voiſins, dépoſerent toute leur furie auſſitôt qu'on les préſenta l'un à l'autre, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais trouvés enſemble, & ils perſiſterent toujours à ſe faire fête, malgré tous les déguiſemens qu'on imagina pour les empêcher de ſe reconnoître; une poule qu'on faiſoit ſurvenir n'altéroit en aucune façon leur amitié, mais préſentoit-on à chacun d'eux un autre coq, auſſitôt leur valeur ſe réveilloit, & ils combattoient à outrance leurs adverſaires. Voyez *le Dict. d'Hiſt. Natur.* au mot *Coq*.

La maniere d'agir des bains joue un trop grand rôle dans l'hiſtoire des pores abſorbans de la peau, pour ne pas trouver ici ſa place, & il faut ſur-tout conſulter ſur l'effet des bains d'eau douce & de mer le ſavant Mémoire de M. *Maret*, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon. « Jettez d'abord un coup

» d'œil ſur cet homme plongé dans l'eau
» froide, vous le voyez ſaiſi d'un reſſerre-
» ment univerſel; il pâlit, ſes levres devien-
» nent livides, il reſpire avec peine, ſa tête
» s'embarraſſe, un tremblement convulſif
» agite ſes mâchoires, ſon pouls ſe concentre,
» devient petit & irrégulier, un froid mortel
» s'empareroit de lui, & ſa mort ſeroit iné-
» vitable, s'il étoit foible ou s'il reſtoit long-
» tems dans ce bain ». De ce tableau fidele
tracé par M. *Maret*, vous conclurez avec ce
célebre Médecin que le bain froid reſſerre
les pores de la peau & ferme l'entrée à l'eau,
& qu'ainſi les effets ſalutaires ou nuiſibles de
ce bain, quelques grands qu'ils ſoient, dépen-
dront eſſentiellement & de la preſſion du li-
quide qui environne le corps, & de l'impreſ-
ſion que fait ſa froideur ſur les houpes ner-
veuſes de la peau. « Le bain chaud offre une
» ſcene toute oppoſée; celui qui y entre ſe
» ſent affecté d'une chaleur vive, ſa peau
» rougit, ſon viſage s'enflamme, bientôt une
» ſueur abondante en ruiſſelle, les vaiſſeaux
» de la ſurface de ſon corps ſe gonflent, ſon
» pouls qui eſt d'abord fréquent & élevé le
» devient de plus en plus, puis il s'affoiblit
» & bat très-irrégulierement & avec la plus
» grande célérité, il s'agite, il a des palpita-

» tions, il ſent des engourdiſſemens, une ſoif
» ardente le tourmente, & l'on ne pourroit
» ſans danger le laiſſer quelque tems dans ce
» bain ». Ainſi le bain chaud irrite les nerfs,
donne aux fluides un mouvement inteſtin,
rend la circulation plus tumultueuſe, & augmente le diametre des pores exhalans, en
rendant la tranſpiration cutanée beaucoup
plus abondante & plus précipitée ; ce qui
comprime néceſſairement les pores abſorbans:
ainſi lorſque la douche des eaux minérales
chaudes, ſoit naturelles, ſoit artificielles,
diſſipe des engorgemens opiniâtres, les particules médicamenteuſes de ces eaux n'agiſſent
qu'autant qu'elles font ſur les houpes nerveuſes de la peau très-épanouies par la chaleur, des ſenſations qui different de celles
que donneroit l'eau commune portée au même
degré de chaleur de ces eaux; leur preſſion
ſur les parties malades en tombant d'une hauteur plus ou moins grande lorſqu'on prend la
douche, a peut-être beaucoup plus de part
aux grandes guériſons qu'elles operent, que
les matériaux qu'elles charrient avec elles;
mais toujours eſt-il inconteſtable que les vaiſſeaux de repriſe ne ſont pour rien dans ces
guériſons, car une exhalation auſſi conſidérable que celle qu'elles occaſionnent répugne

avec une résorption tant soit peu proportionnée à leurs effets salutaires.

Si ces deux extrêmes dans la température des bains donnent des produits aussi frappans, aussi décidés sans l'intervention des pores absorbans, faudra-t-il encore mettre ces pores pour quelque chose dans ceux que fournissent les bains frais & les bains tiédes? Non sans doute, car M. *Maret* ayant reconnu que c'est à raison de la sympathie nerveuse que le bain tiéde des pieds & des jambes relâche le systême nerveux, calme les spasmes, les légers délires, l'insomnie, les douleurs de poitrine, l'irritation des entrailles; pourquoi emploierons-nous avec lui un agent de plus que cette même sympathie nerveuse pour les bains de tout le corps pris à la même température que les bains tièdes des pieds? Est-ce que les pieds & les jambes seroient, proportion gardée, tissus de plus de nerfs & moins riches en pores absorbans que la peau du reste du corps? Ce savant Ecrivain qui a si bien développé l'influence nerveuse dans la maniere d'agir des bains, & qui a donné à cette influence l'empire le plus grand, comme il est le mieux fondé, paroît n'avoir mis en jeu les pores absorbans que le moins qu'il lui a été possible, maîtrisé par l'adoption uni-

verſelle qui en a été faite, encore plus que par les obſervations que l'on allégue en faveur de leur exiſtence. Un homme, dit M. *Maret*, peſe plus au ſortir d'un bain tiéde qu'avant d'y entrer; mais je demanderois d'abord que ce fait dont M. *Maret* ne dit point avoir acquis la preuve par lui-même, ſoit de nouveau vérifié avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, & je ſuſpendrois, pour ne rien dire de plus, mon jugement ſur deux obſervations trop déciſives en faveur des pores abſorbans. L'une citée par *Keil*, a pour ſujet un jeune homme qui après avoir été bien fatigué dans la journée coucha à un air humide, & ſe trouva le lendemain être de dix-huit onces plus peſant que la veille; & dans l'autre conſignée dans le Dictionnaire de Médecine au mot *Bain*, on prétend qu'un homme, après avoir fait une longue courſe & avoir dormi douze heures dans un lit bien chaud, peſoit trois livres d'Angleterre de plus qu'avant ſon ſommeil (10).

Que le bain frais, que le bain tiéde invite à uriner même avec aſſez d'abondance, il ne faut pas pour en rendre raiſon avoir recours aux pores abſorbans. La tranſpiration cutanée étant plus ou moins ralentie par ces bains, le travail des reins doit y ſuppléer, parce que

dans l'ordre ſain de la nature une évacuation remplace l'autre.

L'impreſſion que le froid & l'humidité de l'eau font ſur les houpes nerveuſes de la peau peut bien ſuffire pour déterminer une ſurcharge d'excrétion par les voies urinaires, ſans autre agent qu'une ſympathie nerveuſe auſſi incompréhenſible que celle que fait éprouver à la peau l'application des cantharides.

Une irritation purement locale des fibrilles nerveuſes de la peau, ſans aucune émanation à travers de ſes pores, n'apprend pas à la vérité tout ce qu'on cherche à découvrir ſur la maniere d'agir des remedes extérieurs, mais elle montre peut-être la néceſſité de paſſer l'éponge ſur tout ce qu'on penſe avoir deviné là-deſſus. Elle montre celle de jetter les fondemens d'une nouvelle théorie ſur leſquels l'édifice s'élevera avec plus de ſolidité ; ce qu'on croit ſavoir eſt ſouvent le plus grand obſtacle pour la découverte de ce qui reſte à apprendre. Ainſi que dans ſa marche graduée & méthodique, cette nouvelle théorie ne perde pas de vue tant d'altérations phyſiques occaſionnées par des cauſes morales, ſans l'intervention d'aucun agent matériel ; qu'elle ne perde pas de vue ce que

peuvent la joie, la crainte, la colere, & en général toutes les paſſions ſur la couleur, la conſiſtance & les autres qualités ſenſibles du ſang, des ſueurs, des urines, de la ſalive, indépendamment des altérations qui échappent à nos ſens, quoique très-conſidérables & de la plus grande importance.

On eſt parvenu à connoître l'affinité du mercure avec les glandes ſalivaires, celle des cantharides avec la veſſie ; le Journal de Médecine, Avril 1765, parle de celles de l'arſenic avec les voies urinaires. Les obſervations de MM. *Keller* & *Tiſſot* prouvent les affinités des préparations de plomb avec l'eſtomac, même en applications extérieures ; affinités qui ne ſont décélées que par des accidens, mais qui donneront une bonne notice des affinités ſalutaires de tant de topiques avec les parties intérieures ; affinités plus ou moins actives dans telle partie des tégumens que dans telle autre, ſoit par raiſon de proximité, ſoit par raiſon de correſpondance nerveuſe plus intime ; affinités quelquefois dangereuſes, quelquefois ſalutaires, ſuivant certaines circonſtances qu'il n'eſt ſouvent pas poſſible de ſaiſir.

Il ne faut pas quitter cette matiere ſans obſerver que ce n'eſt pas l'irritation d'un tel

nerf qui répond à telle partie, mais une telle irritation des nerfs en général, quelqu'endroit du corps, par exemple, ſoit intérieur, ſoit extérieur, qui reçoive l'impreſſion des cantharides, ce ſeront toujours ou preſque toujours les reins & la veſſie qui ſeront affectés (*r*); que la morſure d'un animal enragé ſoit placée à la tête, aux bras ou aux pieds ? Ce ſeront toujours la mâchoire & les glandes ſalivaires qui ſeront compromiſes. Il y a dans les Indes un ſerpent dont la morſure très-dangereuſe n'agit ſenſiblement que ſur la poitrine, quelle que ſoit la partie qui a été mordue. Ce qui fait voir pourquoi certains médicamens ont une action particuliere ſur la tête, d'autres ſur la poitrine, d'autres ſur les viſceres du bas-ventre, quoiqu'on les confie tous à l'eſtomac qui en reçoit les impreſſions directes pour les tranſmettre à des parties différentes.

Gardons-nous encore de juger des dangers de l'irritation des nerfs par la violence des ſenſations qu'excite cette irritation dans la partie léſée. Les plus ſourdes ſont quelquefois celles dont les effets ſont les plus orageux ; aſſez ſouvent leur malignité ne ſe dé-

---

(*r*) J'ai vu les cantharides exciter des douleurs dans les inteſtins, ſans que les organes urinaires paruſſent affectés.

veloppe qu'après un certain laps de tems, ce qui a induit dans l'erreur de croire qu'une ſorte de venin étoit paſſée de cette partie léſée dans le ſang, pour faire naître ſubſéquemmént tant de ravages. C'eſt ainſi, par exemple, qu'on a cru que la bave d'un animal enragé dépoſée par ſes dents dans une morſure infectoit peu à peu toute la maſſe des humeurs; on n'a pas fait aſſez d'attention à la douleur qui ſurvient dans la cicatrice même qu'a laiſſé la guériſon de la morſure, lorſque la rage eſt ſur le point de ſe déclarer, de quelque tems que ſoit cette morſure; on n'a pas, dis-je, fait attention que cette douleur quelquefois vive, quelquefois très-légere, annonce aſſez que la bave vénéneuſe n'a point quitté le voiſinage de cette cicatrice. Cette obſervation eſt eſſentielle, en ce qu'elle avertit qu'il faut toujours & en tout tems s'occuper eſſentiellement de la maladie locale, ſans trop s'amuſer à combattre par des remedes intérieurs une prétendue infection contagieuſe des humeurs. Les preuves de cette vérité, tirées des faits ſe préſentent avec affluence à ma mémoire, mais je me contenterai d'en rapporter une de la plus fraîche date.

Un porte-faix chargé d'un poids conſidérable, marcha ſur le tronçon d'un gros clou

caſſé près de ſa tête ; ce tronçon, malgré ſa forme quarrée, perce le ſoulier & le milieu du pied vers les orteils. Le bleſſé, âgé de quarante ans, arrache ce clou & ſe contente à la fin ſeulement de la journée de laver la plaie avec du vin chaud & du ſucre, & il continue pendant quinze jours de travailler ſans inconvénient. Ce tems écoulé, une légere douleur ſurvient à la circonférence de la plaie, & bientôt tout le corps eſt aſſailli de mouvemens convulſifs qui portent ſingulièrement à la mâchoire, & ne permettent qu'à peine d'entr'ouvrir la bouche & d'avaler les liquides. M. *Raſt* le fils, qui eſt appellé, met en uſage les applications émollientes, ordonne les bains frais continués & répétés avec le plus grand ſoin; il eſt encore obligé, pour modérer les mouvemens convulſifs, de preſcrire l'opium en extrait à des doſes exceſſives pour un malade qui auroit été en toute autre circonſtance ; l'opium modere les accidens qui ſans cette drogue calmante euſſent bientôt emporté le malade. M. *Raſt*, tout occupé de la maladie locale, me fait appeller, & nous convenons de la néceſſité d'emporter avec le fer la piqûre & partie de la circonférence. Cette opération ayant donné peu de ſoulagement, M. *Raſt* propoſe de mettre

dans le fond du trou qu'elle avoit fait, un morceau de pierre à cautère pour détruire la portion des filets nerveux bleſſés par le clou que le fer n'avoit pu enlever. Il ſe fonde ſur une obſervation de M. *Ledran*, qui enleva par l'application de la pierre à cautère, un morceau de verre qui étoit entré dans la main d'une Dame, & qui n'ayant pu être emporté par d'autres moyens, menaçoit d'accidens graves. Je me rends ſans peine à une idée auſſi heureuſe, moyennant la précaution de ne pas abandonner le malade pendant tout le tems de l'effet de la pierre. Elle excite d'abord de vives douleurs qui cependant n'ajoutent rien à la force des mouvemens convulſifs; je les contiens en ſaiſiſſant la jambe près du pied; je ſens alors ſous mes doigts des pulſations très-vives que je prends d'abord pour celles d'un artere, mais examinées de plus près, ces pulſations ne ſont autre choſe que des treſſaillemens vifs & continuels des tendons fléchiſſeurs des doigts du pied qui paſſent derriere la malléole ou cheville interne. Ceux au contraire qui paſſent ſous l'autre malléole par la flexion du pied en arriere, ſont dans le plus parfait repos. Je m'apperçois bientôt que la violence de ces treſſaillemens devient toujours moindre, &

que le corps acquiert plus de tranquilité ; enfin ces mouvemens n'ayant plus lieu au bout d'une heure, j'en conclus que la pierre a détruit tout ce que la piqûre avoit altéré, & que je peux enlever les restes de ce caustique. La santé du malade passe dès ce moment à un mieux très-considérable, & a été rétablie dans l'espace de quinze jours par des gradations assez rapides. Dans le commencement M. *Rast* a tenu de cette maladie & de ses vicissitudes un Journal exact dont je l'invite à faire part au Public, en le remerciant de m'avoir associé au débrouillement d'une maladie aussi délicate & aussi particuliere.

On trouve dans le premier volume des Recherches & Observations médicinales, par une société de Médecins de Londres, deux observations sur le *tetanos*. Le sujet de la premiere est une fille de vingt-trois ans qui, en tombant, se cassa & se déchira la premiere phalange du quatrieme doigt de la main droite ; on coupa sur le champ cette phalange, mais celle qui étoit au-dessous ayant été meurtrie & déchirée, les accidens ne cesserent pas, & après grand nombre de remedes, après surtout de fortes doses d'opium souvent répétées, on fut obligé de couper cette seconde phalange. Cette opération ne fut pas d'abord

suivie

ſuivie du calme qu'on devoit en attendre, mais il revint cependant peu-à-peu, & la guériſon fut parfaite.

La raiſon pour laquelle on ſe détermina à couper tout-à-fait le doigt à cette fille, c'eſt, dit-on, parce qu'une partie de l'os de la ſeconde phalange s'étoit beaucoup découverte, & que la peau & les tendons qui s'étoient retirés, ne permettoient plus d'attendre une cicatrice.

La ſeconde obſervation parle d'un Maçon entre deux âges, fort & robuſte, lequel marcha ſur la pointe d'un grand clou; ce clou pénétra entre les deux os du métatarſe & perça le pied d'outre en outre. On dilata cette plaie, & on retira un morceau du bas que le clou y avoit fait entrer. Tous les accidens du *tetanos* ſurvinrent bientôt, on les combattit, ſur-tout par de grandes doſes d'opium; on avoit eu recours au muſc, mais on l'avoit auſſi abandonné, parce que bien loin d'apporter le moindre ſoulagement, il paroiſſoit échauffer. Ce Maçon néanmoins échappa peu-à-peu à ces accidens, ſans qu'on ſe ſoit trop occupé de la bleſſure du pied; elle entra, dit-on, en ſuppuration lorſque les accidens commencerent à ſe calmer, & elle guérit parfaitement. Ce fut ſans doute un avantage

pour le malade que le clou ait traversé entierement l'épaisseur du pied. N'auroit-on pas procuré une guérison plus prompte en traversant cette piquûre par un linge effilé & trempé dans une solution de pierre à cautère? Une personne très-digne de foi m'a dit avoir vu un Maréchal-ferrant prendre avec le plus grand succès un parti plus décisif, pour un homme qui venoit d'avoir le pied profondément piqué par un clou; il larda cette plaie avec un fer très-rouge, & il ne survint pas le moindre accident.

Dans les deux observations que j'ai rapportées d'après les Médecins de Londres, j'ai vu avec surprise qu'on eût eu recours aux vésicatoires placés entre les épaules, lesquels eurent dans l'un & l'autre malade l'inconvénient de donner des ardeurs d'urine très-incommodes. Ce symptôme ne doit pas étonner, il fut l'ouvrage de la qualité irritante des cantharides, laquelle agissoit alors sur des nerfs dont la sensibilité étoit montée sur le plus haut ton. Ce surcroît d'irritation par les cantharides ne pouvoit ni faire une diversion à celle qu'éprouvoient les nerfs blessés, ni évacuer la cause irritante, comme dans les maladies humorales; cette nouvelle irritation ne pouvoit donc qu'aggraver les

ſymptômes, & en augmenter le fardeau déja ſi peſant.

Ou je me trompe fort, ou il y a encore de très-grandes & de très-utiles découvertes à faire ſur l'application méthodique des remedes extérieurs, tant pour les maladies du dehors que pour celles du dedans; ſuivons les traces indiquées par le mercure, & cherchons ce que nos remedes héroïques fournis & par le regne minéral & par le regne végétal, peut-être même encore par le regne animal, pourront opérer en application ſous toute ſorte de forme, & ſur-tout en frictions? Le frottement, quand il eſt modéré, fait affluer le ſang, & donne aux nerfs un nouveau ton qui augmente leur ſenſibilité, & épanouit les houpes nerveuſes de la peau. On ne peut ſe rappeller ſans quelque étonnement ces manipulations qui faiſoient une partie eſſentielle de la Médecine gymnaſtique (*s*), & qui pouvoient être conduites avec tant d'art qu'elles ſuffiſoient pour rappeller le ſentiment de la plus vive volupté, quoique faites dans les parties les plus éloignées de ſon ſiége principal; manipulations qui, par le choix

(*s*) Cette Médecine fort cultivée par les anciens, étoit l'art de réparer ou de conſerver la ſanté par les différens exercices du corps.

des parties, par les différentes nuances de force, de foibleſſe, de lenteur, de célérité, ainſi que par la diverſité des ſubſtances dont elles oindroient les tégumens, promettent de grandes reſſources pour la Médecine. Que les maux déſeſpérés élevent le génie bien loin de l'attirer, qu'ils faſſent naître des reſſources imprévues & extraordinaires, & pourquoi ſe contenteroit-on d'une pitié ſtérile? *Rhasès* arrêté dans une rue de Cordoue par une foule de peuple aſſemblé autour d'un homme que la mort paroiſſoit avoit frappé ſubitement; ce Médecin célebre entre les Arabes, deſcend de ſa monture, arme de verges les ſpectateurs, en prend une & donne l'exemple de frapper rudement le cadavre ſur toutes les parties, & principalement ſous la plante des pieds; ce n'eſt qu'après un quart-d'heure de la plus forte fuſtigation que la mort lâche ſa proie, & *Rhasès* remonte à cheval ſans preſcrire d'autre remede. *Rhasès* félicité ſur cette guériſon par le Gouverneur de la Ville, avoue qu'il n'eſt pas l'inventeur de cette recette. Voyageant avec une Caravanne, il l'avoit vu mettre en pratique dans un cas ſemblable & avec le même ſuccès, par le conducteur de la Caravanne, qui aſſuroit que pareil accident étoit aſſez commun parmi les voyageurs, &

que le remede ne manquoit jamais de réussir. Combien de réflexions à faire sur les rapports d'une maladie aussi grave avec un remede aussi singulier ? Croit-on l'avoir remplacé par les odeurs les plus actives, par le feu même appliqué sous la plante des pieds, ou par tant d'autres moyens plus foibles ? Le sentiment qu'ils peuvent exciter n'est pas celui des coups de verges ; il n'est pas celui qui se trouve à l'unisson avec les nerfs entrepris, embarrassés ; il ne sauroit opérer une diversion suffisante. Pourquoi donc cette fustigation n'a-t-elle pas été renouvellée des Arabes dans des cas désespérés. Si l'on vouloit rechercher comment les Arabes ont découvert un moyen si extraordinaire, on le trouveroit peut-être dans la chûte de leurs bêtes de somme au milieu des sables brûlans de l'Afrique, & dans le succès qu'ont alors, pour les faire relever, les coups réitérés dont on les frappe. Si en effet tous nos sens ne sont que différentes especes de toucher, si l'impression des rayons de lumiere sur la rétine, si celle de l'air sur l'organe de l'ouie, si celle des émanations odorantes sur la membrane pituitaire, si celle des saveurs sur la langue & ses dépendances, ont sur les parties éloignées de leur centre d'activité un empire

que tant d'exemples défendent de contester, pourquoi le tact, ce toucher universel de la peau ne participeroit-il pas aux mêmes prérogatives (*)?

En demandant au reste la révision des preuves qu'on donne de l'existence des pores absorbans de la peau, je ne prétends pas que cette enveloppe commune soit impénétrable à toute sorte de substance même dans l'état de vie, car toutes les expériences qu'on feroit sur le cadavre ne prouveroient rien, attendu qu'après la mort toute action organique est éteinte, & que celle des pores absorbans, si la peau en est pourvue, doit être des plus organiques. Ainsi lorsqu'on verra, par exemple, le fluide électrique passer au travers d'une articulation en lui donnant la plus forte secousse, on n'aura garde de contester ce passage; mais sûrement ce ne sera pas par les pores absorbans d'un côté, & par les pores exhalans de l'autre qu'on l'établira.

L'imbibition & l'évaporation dans une branche de bois sec se font par des pores inorganiques ou sans vie; il en est de même dans un morceau de cuir, dans la viande desséchée; mais dans la même branche encore

---

(*) *Tactus enim tactus proh numina sancta?*

fraîche, l'aſpiration & la tranſpiration avoit lieu par des pores organiques ou doués d'une ſorte de vie. Ces pores qui different ſi fort par la maniere de recevoir & de rendre, ſont-ils les mêmes ? cela eſt au moins fort douteux.

Si l'on trouvoit à dire que j'exténue ainſi l'uſage non conteſté des pores abſorbans, n'oſant pas en nier formellement l'exiſtence, & ſi on ſe récrioit contre cette nouveauté, je dirois pour ma défenſe : *Il eſt d'un homme circonſpect d'innover quelquefois* ; cette déciſion eſt d'un Auteur grave, & ſur une matiere bien plus grave que la théorie de ces pores abſorbans (*), qui demande peut-être qu'on uſe du privilége accordé à *Thalie*, ainſi qu'à *Melpomene*, de charger les portraits & d'outrer un peu les caracteres pour les rendre plus frappans.

On me pardonnera ſans doute en faveur de l'importance de la matiere, la longueur de cet écrit, mais peut-être auſſi aura-t-on partagé avec moi le plaiſir d'y voir toute l'économie des corps animés ne faire qu'un cercle dont les points ſe correſpondent exactement, d'y voir les modifications des papilles ner-

(*) *Et eſt circonſpecti hominis novare interdum.*

veuſes de la peau par des médicamens ou par d'autres agens extérieurs, s'étendre par irradiation ſur toutes les parties intérieures; celles de l'eſtomac & des inteſtins par les remedes intérieurs réagir de tout côté, & juſques ſur cette enveloppe commune; d'y voir toutes les maladies dépendantes de l'affection des nerfs, ſoit par inertie, ſoit par irritation, & tous les déſordres enfin de la circulation, ainſi que les différentes altérations du ſang & des autres humeurs, n'être que des effets ſecondaires de ces affections; de reconnoître enfin combien la Médecine extérieure peut fournir de reſſources & répandre de jour ſur le traitement des maladies internes, quels nœuds étroits doivent ſerrer l'union de l'une & l'autre Médecine, & laquelle des deux peut prétendre au droit de primogéniture. Il eſt certain, dit M. *Freind* dans ſon Hiſtoire de la Médecine (*), que ſi cette partie de la Chirurgie qui traite des topiques étoit mieux éclaircie qu'elle ne l'eſt par ceux qui ſont maîtres en cet art, & que les effets des remedes appliqués au dehors fuſſent mieux expliqués & réduits dans un meilleur ordre, rien ne ſeroit plus capable

(*) Ed. Françoiſe, p. 39.

de donner de justes idées des vertus & des opérations des remedes pris intérieurement. Mais on n'aura jamais de ces remedes extérieurs une idée juste tant qu'on perdra de vue leur action immédiate sur les solides qui en supportent le contact immédiat, & tant qu'on ne voudra voir le développement de leur énergie qu'après en avoir fait aspirer les particules par les pores absorbans de la peau. Concluons donc que ces pores absorbans de la peau entrent pour la moindre chose dans les effets salutaires ou nuisibles des remedes appliqués extérieurement.

Je me fais en conséquence un plaisir singulier d'imaginer que nous ne sommes peut-être encore qu'à l'A B C des connoissances, que la Médecine pratique doit acquérir un jour sur le traitement de tant de maladies réputées incurables. Ce jour heureux ne luira pas, à la vérité, pour nous ; n'en faisons pas moins en sorte que nos neveux nous doivent quelque reconnoissance des efforts que nous avons faits, pour accélérer l'arrivée de ce grand jour sur l'horison. Si chaque initié dans les mysteres d'*Esculape*, doit, comme je le pense, autant qu'il est en lui, fournir à cet égard son contingent de tentatives, tel quel, voilà le mien : je sais combien il laisse à desirer ;

mais la fortune ne permettant pas à tout le monde de brûler de l'encens ſur les autels, *Vénus* & *Minerve* ont toujours accepté avec bonté les plus minces offrandes que le cœur préſentoit avec la douleur de ne pouvoir faire mieux. *Et Diis ſalſa libant qui non habent thura.* Plin. lib. I.

TROISIEME MÉMOIRE

SUR les avantages du feu appliqué immédiatement ſur les parties attaquées de douleurs rhumatiſmales fixes & invétérées, &c.

JEAN *Diondet*, âgé de quarante-ſix ans, de Vienne en Dauphiné, & Cocher de M. *de l'Aigle*, reſſentit ſubitement dans la même Ville le premier Juin 1752, une douleur au haut de la cuiſſe gauche vers le grand trochanter. Cette douleur, ſuivant la maniere de s'exprimer du malade, étoit dans l'os même, en s'étendant ſur le dehors de la cuiſſe juſqu'au talon. On n'avoit négligé aucun des moyens uſités contre cette maladie, & recommandés par les meilleurs Praticiens ; mais ils ne produiſirent aucun effet ſalutaire ; ils déplacerent ſeulement un peu la douleur qui

fixa ſa plus grande force entre le grand trochanter & la crête de l'os des îles, en s'étendant néanmoins ſur toute la partie externe de la cuiſſe & ſur la jambe juſqu'à la malléole externe. On avoit fait appliquer pendant pluſieurs jours des cataplaſmes anodins, ce qui avoit paru déterminer un engorgement aſſez étendu & œdémateux, dans lequel le doigt laiſſoit une dépreſſion lente à ſe relever (*t*). Tel étoit l'état du malade lorſqu'on l'apporta dans le grand Hôtel-Dieu de Lyon le dernier jour de Juillet 1752. Tourmenté depuis le commencement de ſa maladie par des douleurs continuelles, il ne dormoit point, & il ſe plaignoit de reſſentir fréquemment des friſſons dans les extrémités inférieures. M. *Pottot*, Médecin ordinaire de cet hôpital, preſcrivit quelques remedes intérieurs, & je fis appliquer ſur la cuiſſe œdémateuſe des cataplaſmes de roſes & de mie de pain cuites dans du gros vin. Ce topique étant ſans effet, je propoſai au malade un remede auquel la violence ſeule des douleurs qu'il reſſentoit pouvoit le déterminer, & que je ne connoiſſois alors que

(*t*) Un pareil engorgement n'annonçoit-il point conjointement avec les douleurs, la fievre & l'inſomnie, un commencement de ces ſuppurations ichoreuſes qu'on a vu ſi ſouvent dévaſter les membres attaqués de rhumatiſmes, & ſpécialement la cuiſſe travaillée de ſciatique?

par les éloges pompeux que lui a prodigués l'antiquité. Ce remede consistoit à placer sur la cuisse un cylindre de coton enflammé au sommet, & à le laisser brûler jusqu'à sa base. La facilité avec laquelle cette proposition fut acceptée m'étonna, & tout de suite en présence de M. *Pottot*, d'un Administrateur de l'Hôtel-Dieu & de M. *Parra*, Prêtre-Econôme de cette Maison (*u*), je plaçai sur la partie de la cuisse où étoit le centre des douleurs les plus vives, à côté l'un de l'autre, deux cylindres de coton, la base de chacun avoit le diametre d'un double louis. Le feu mis à ce coton le consuma entiérement, ce qui donna une escarre par laquelle l'épaisseur de la peau fut détruite. Un grand plumasseau couvert d'onguent *basilicum* & des compresses bien chaudes furent le premier pansement. Voici la forme de ces cylindres. Prenez du coton en laine, enveloppez-le avec une bandelette de toile large d'un pouce sur trois pouces de longueur. Que le coton soit aussi serré qu'il sera possible, parce qu'alors le feu sera plus vif, la bandelette bien arrêtée par

(*u*) Ce digne Ecclésiastique qui depuis plus de trente ans s'étoit dévoué au service des pauvres de cet hôpital, n'avoit jamais vu employer ce remede, & venoit tous les jours témoigner à ce malade combien il prenoit de part à ses maux.

quelques points d'aiguille, on aura un cylindre d'un pouce de diametre; on coupera ce cylindre tranſverſalement par la moitié avec un tranchant bien affilé, ce qui donnera deux cylindres à baſe très-unie, & c'eſt cette baſe unie qui doit toucher immédiatement la peau qu'on humecte auparavant avec un peu de ſalive, afin que le coton s'y colle en quelque façon.

Le feu étant mis au ſommet du cylindre, on attend qu'il en ait conſumé une partie; alors on place le coton ſur la peau & on excite légérement le feu par le ſouffle d'un éventail.

Ce feu ne s'étend jamais au-delà de la peau lors même qu'on fait brûler ſucceſſivement deux ou trois cylindres ſur la même place.

Les Egyptiens défendent la peau qui eſt à la circonférence de celle qu'on brûle, avec une piece de fer percée en rond, mais cette précaution m'a paru ſuperflue. Voyez à ce ſujet *Proſper Alpin de Med. Ægypt.* Les Arabes emploient du coton teint en bleu, la couleur n'y ajoute aucune vertu.

Cette brûlure ayant été faite le matin, le malade dormit trois heures conſécutives la nuit ſuivante, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis le commencement de ſa maladie; il

n'eut plus aucun friſſon, la cuiſſe perdit d'abord l'enflure qui l'obſédoit, & en cinq ſemaines la guériſon ne laiſſa rien à déſirer, ſoit du côté des douleurs, ſoit du côté de la brûlure. Le mois d'Octobre ſuivant, le malade revint à Lyon pour me demander un certificat qui pût l'exempter de travailler par corvée aux grands chemins, ſa ſanté étoit parfaite.

Ce malade interrogé ſur les ſenſations que le feu lui avoit fait éprouver, répondit que pendant les douleurs de la brûlure, il avoit ſenti une eſpece d'eau tiéde, ce furent ſes expreſſions, laquelle de l'endroit brûlé ſe répandoit tout autour de l'os de la cuiſſe, & que ce ſentiment avoit ceſſé bientôt après, ſans avoir été déſagréable.

Un Garçon Perruquier âgé de vingt-deux ans, étoit cruellement tourmenté d'une douleur de ſciatique pour laquelle, entr'autres remedes, on lui avoit appliqué à Turin un emplâtre véſicatoire ſous la plante de chaque pied. Ce remede, ainſi que beaucoup d'autres, ne lui ayant pas donné du ſoulagement, il vint à Lyon, après avoir pris en paſſant à Aix en Savoie, la douche & les bains des eaux minérales chaudes de cette Ville. J'employai le même moyen que dans l'obſervation précédente, & le malade obtint une en-

tiere guérifon, fans fufpendre un feul jour les courfes attachées à l'exercice de fa profeffion. Je ne rapporterai point toutes les autres obfervations de ce genre, qui pourroient prouver les avantages de la méthode Egyptienne pour les douleurs rhumatifmales fixes & invétérées. Je me bornerai à celles qui montreront quelques points de vue plus intéreffans.

L'Académie Royale de Chirurgie propofa pour le prix de 175... cette queftion : « Le feu ou cautere actuel n'a-t-il pas été trop em-
» ployé par les anciens, & trop négligé par
» les modernes ? En quel cas ce moyen doit-
» il être préféré aux autres pour la cure des
» maladies chirurgicales, & quels font les
» raifons de préférence » ? Il paroît par l'énoncé de ce programme que la favante Compagnie qui en propofoit la difcuffion, condamnoit déja l'abandon général qu'on a fait du cautere actuel, car on ne trouve rien dans les Auteurs modernes qui n'infpire pour le feu en général le plus grand éloignement. Le célebre *Dionis* qui écrivoit fur la fin du fiecle dernier, & dont les ouvrages font tant d'honneur à la Chirurgie Françoife, s'exprimoit ainfi en montrant à fes auditeurs différentes formes de cautere actuel : « Vous pouvez juger

» par ceux-ci de tous les autres qui ne dif-
» ferent qu'en figure, & qui ne ſont pas moins
» cruels ; je ne vois plus aucun Chirurgien
» qui les mette en uſage, & ſi je les ai fait
» graver, c'eſt plutôt pour vous en donner
» de l'horreur, que pour vous conſeiller de
» vous en ſervir ». M. *de Lafaye* qui a joint au texte de *Dionis* des notes très-ſavantes ſur les nouvelles découvertes faites en Chirurgie, donne un conſentement tacite aux expreſſions de ſon Auteur.

M. *Petit*, dans ſon Traité des maladies des os, paroît faire quelque cas du feu pour le traitement des os cariés ſeulement ; encore s'exprime-t-il bien foiblement ſur les avantages ſupérieurs de ce remede dans le traitement des caries, de celles ſur-tout qui ſont molles & avec vermoulure. M. *Queſnay* ne déſapprouve pas en tout la méthode de nos peres qui cautériſoient les plaies d'armes à feu avec de l'huile bouillante ; mais M. *Sharp*, célebre Chirurgien de Londres, improuve le cautere actuel de la maniere la plus déciſive, & pour toutes les maladies. « Il a perdu, dit
» cet Auteur dans ſes *Recherches ſur l'état pré-*
» *ſent de la Chirurgie*, il a perdu peu-à-peu ſa
» réputation ; après l'avoir abandonné pour
» la cure des gangrenes, on le réſerva pour
» les

» les tumeurs cancereuſes ; on ne s'en ſert » plus que pour l'exfoliation des os, mais je » penſe qu'on n'eſt pas mieux fondé à l'em- » ployer dans ce dernier cas que dans les » autres, en ſorte que, ſuivant toute appa- » rence, il ſera peu-à-peu rejetté univerſelle- » ment, même pour l'exfoliation des os : la » choſe eſt déja faite en Angleterre ; mais il » faut plus de tems pour déraciner de pareils » préjugés ».

Des expreſſions auſſi tranchantes ne ſont-elles pas elles-mêmes dictées par des préjugés? Il ne ſera pas difficile de le prouver, mais revenons au programme de l'Académie. Les Mémoires qu'elle a couronnés ont ſuivi l'eſprit de cette célèbre Société, en condamnant le mépris qu'on a eu pour le cautere actuel ; la brûlure que je propoſe ici n'a pas été oubliée, mais elle n'a paru aux Auteurs couronnés qu'un remede ſuperficiel. On trouve dans le premier Mémoire deux obſervations de douleurs invétérées guéries par le feu, mais l'Auteur ne met pas l'effet de ce moyen de guérir au-deſſus de celui qu'on obtiendroit des véſicatoires & des cauſtiques. Dans le ſecond Mémoire on parle avec éloge de la brûlure dont j'ai déja rapporté deux exemples, mais cet éloge n'étant point ſoutenu par des

faits, eſt par ce défaut eſſentiel trop peu concluant. Pour le troiſieme Mémoire, il condamne hautement la pratique des anciens, lorſqu'ils faiſoient uſage du feu contre les douleurs & contre les dépôts d'humeurs, & toute autre maniere d'ouvrir une iſſue aux humeurs lentes & pituiteuſes y eſt jugée préférable ; ainſi on pourroit encore propoſer à réſoudre cette queſtion plus circonſcrite. La pratique des anciens qui brûloient avec le feu les parties attaquées d humeurs rhumatiſmales fixes, n'a-t-elle pas été trop mépriſée par les modernes ?

Les brûlures ſi familieres en ce cas aux anciens ſe faiſoient avec un grand nombre de ſubſtances différentes, ſuivant la nature des parties ſur leſquelles ils plaçoient le feu ; ainſi ils ſe ſervoient d'huile ou d'eau bouillante, de lin crud, de crottes de chevre, de noyaux d'olives, de racines d'aſphodele & des différens métaux ; ils attribuoient à chacune de ces matieres embraſées, ainſi qu'à l'or, à l'argent, au cuivre & au fer, des propriétés différentes. Le fer cependant étoit plus généralement employé. Toutes ces variations qui préſentent d'abord des reſſources à nuances graduées, n'étoient dans le fond que l'ouvrage de la prévention ; car les différentes matieres qui

ſervent d'aliment au feu ne ſauroient communiquer aucunes de leurs propriétés aux parties qu'on cautériſe. Les unes cependant peuvent être embraſées avec plus de vivacité que les autres, & voilà en quoi conſiſtera toute la différence dans leur effet. Quand un Maréchal demande un écu de ſix livres pour appliquer un feu d'argent à un cheval, ce qui lui reſte des débris de cet écu eſt tout l'avantage qu'il ſe propoſe, en préférant l'argent au fer. Ainſi lorſqu'il faut mettre le feu ſur la peau, comme dans les obſervations précédentes, le coton eſt ſans contredit la ſubſtance la plus commode; il équivaut bien au moxa dont ſe ſervent les Japonois au rapport de *Kempfer*, ce moxa n'eſt autre choſe qu'une eſpece de coton ou de duvet fourni par les feuilles d'armoiſe ſéchées & battues; c'eſt peut-être auſſi du moxa que ſe ſervent les Chinois, pour qui le feu eſt un remede ſi familier, qu'on aſſure qu'un priſonnier détenu pour dettes a le droit chaque année d'aller ſous eſcorte ſe faire brûler chez ceux qui pratiquent cette opération.

Proſper Alpin, Médecin d'Italie, qui a fait au grand Caire un ſéjour de pluſieurs années, certifie que les peuples de cette contrée ſe ſervent généralement du coton; rien n'eſt ſi

commun parmi eux, dit cet Auteur, que de voir différentes parties & les articulations ſur-tout couvertes des cicatrices que laiſſent les brûlures; comme l'Egypte eſt inondée par le Nil pendant pluſieurs mois de l'année, les douleurs & les enflures aux articulations y ſont très-communes; ce qui fait qu'on y a volontiers recours au feu, & cela ſans conſulter perſonne; la moëlle de bœuf ſuffit enſuite pour tout panſement. Cette pratique a été ſelon toute apparence donnée à l'Egypte par les Arabes qui dans la vie errante qu'ils menent, portent facilement avec eux un remede qu'ils emploient dans preſque toutes les maladies, auſſi eſt-il connu ſous le nom de brûlure arabique, *uſtio arabica*. De toutes les parties du corps, la face eſt la ſeule qu'on exempte de l'application du feu, & ſans doute à cauſe de la difformité des cicatrices. Cette recette, au rapport d'*Hyppocrate*, étoit fort connue des Scythes & des Nomades; & il paroît par l'hiſtoire de la Médecine, que les peuples les moins éclairés dans cette ſcience ont ſu tirer du feu beaucoup plus d'avantage que les nations mieux verſées dans l'art de guérir.

M. *Homberg* rapporte que la Médecine des habitans de Java, & de la plupart des autres peuples Orientaux, conſiſte en très-grande

partie à brûler de différentes manieres, & il ajoute qu'il eſt peu de maladies qu'ils ne parviennent à guérir par ce ſecours. *Linneus* nous apprend que les habitans de la Laponie Suédoiſe, dépourvus de Médecins, ne connoiſſent pas de plus grand remede que le feu dans toutes les maladies accompagnées de quelque inflammation ſenſible à l'extérieur, comme le mal de tête, le mal aux dents, aux yeux, la colique, la pleuréſie. Un morceau de vieux bois de bouleau enflammé tient lieu de coton, de moxa, & cette opération, ajoute le même Auteur, manque rarement de ſuccès.

Voilà donc les avantages du feu ou cautere actuel contre un grand nombre de maladies, conſtatées par l'expérience des peuples du Nord, ainſi que par celle des peuples du Midi; il a été le remede des ſiecles les plus reculés, & peut-être celui de l'enfance du Monde. N'avons-nous pas à nous plaindre de ce qu'il fait ſi rarement partie de notre Médecine? celle des animaux profite ſeule parmi nous des bienfaits de cette pratique, & encore eſt-elle le plus ſouvent employée d'une façon trop ſuperficielle. Malgré cela, ſi l'on veut bien donner quelqu'attention aux produits du feu dans la Médecine vétérinaire, on ſera ſurpris que l'impreſſion d'horreur qu'il a fait dans

l'eſprit des modernes, de la trempe de *Sharp*, de *Dionis*, ait empêché d'appercevoir toutes les reſſources qu'il préſente dans les maladies opiniâtres; ces détracteurs de l'antiquité avoient-ils conſulté comme elle l'expérience, l'obſervation? *Pline* ſe plaignoit déja de ce que la pratique des anciens Médecins étoit plus heureuſe & avoit plus de reſſource que celle de ſes contemporains qui avoient abandonné l'eſprit d'*Hyppocrate*, pour ſe livrer à celui des ſyſtêmes. *Tanto priſcorum cura fertilior, aut induſtria felicior fuit.* Mais dans quels déſordres n'a pas dû tomber la pratique des modernes, lorſque la découverte de la circulation du ſang vint avilir dans leur eſprit toute l'ancienne Médecine; c'eſt alors ſurtout que la vanité des ſyſtêmes s'empara du plus grand nombre des Médecins, qui prétendirent aſſervir la nature à de nouvelles loix. La pratique des anciens fut donc abandonnée & mépriſée, & l'application du feu fut reléguée chez les peuples qui reſterent dans l'ignorance profonde des nouvelles découvertes de la Médecine; l'abandon de ce moyen de guérir fut d'autant plus prompt, plus général, qu'il inſpire toujours quelqu'effroi, & les Médecins qui ſe vanterent de pouvoir lui ſubſtituer avec avantage des moyens plus

doux, trouverent facilement dans la crédule timidité des malades des apologies qui exaltoient leur réputation en même tems qu'elles énervoient la Médecine.

Marcus-Aurelius-Severinus, célèbre Chirurgien & Médecin de Naples, qui a donné sous le nom de *Pyrothecnie chirurgicale* un ample traité du feu, n'hésite pas d'accuser les guérisseurs de son tems d'avoir été seuls la cause de l'abandon d'un remede que la plus haute antiquité a presque regardé comme divin, & sur l'efficacité duquel il pense comme elle. Ses contemporains sont durement accusés d'ignorance ou de mauvaise foi ; d'ignorance, s'ils ne sont pas en état de reconnoître la vertu active & toute puissante du feu, (ce sont les expressions de *Severinus*), de mauvaise foi si la crainte de compromettre leur réputation empêche qu'ils ne proposent un remede dont ils reconnoissent toute l'efficacité. Dans l'enthousiasme dont cet Auteur est saisi, lorsqu'il parle des merveilles de la cautérisation, il prend la Divinité à témoin de la pureté de ses intentions, & si la multiplicité des guérisons opérées par le feu & sur lesquelles *Severinus* étaie les éloges qu'il donne au cautere actuel, ne sont pas des preuves suffisantes des vertus extraordinaires qu'il attribue à ce moyen de

guérir, on voit au moins dans la vivacité & dans l'énergie de ſes expreſſions, tout le feu d'une perſuaſion intime. On reconnoît avec plaiſir dans tous les ouvrages de cet Auteur marqués au coin de la ſaine pratique, qu'il n'avoit rien de commun avec ces Médecins à qui on peut reprocher d'avoir plus d'égard pour leur réputation, que pour la ſanté des malades qui leur ſont confiés. Ces reproches n'ont pas toujours été ſans fondement, & l'on peut croire que ceux qui les ont mérités n'ont pas préconiſé la cautériſation. Recommandons avec *Celſe* de ménager l'honneur de l'art, en ne prodiguant pas des ſecours inutiles à des maladies déſeſpérées; mais l'Auteur qui donne un conſeil ſi ſage ne trouve rien de téméraire dans les remedes les plus douteux, lorſqu'ils ſont la derniere reſſource. *Nihil intereſt an ſatis tutum remedium, quod unicum eſt.* Le pere de la Médecine ne regardoit comme incurables que les maladies qui avoient réſiſté à la cautériſation. *Quod remedium non ſanat, ferrum ſanat, quod ferrum non ſanat ignis ſanat, quod ignis non ſanat inſanabile dici debet* (11). Concluons de tant de témoignages qui dépoſent ſi avantageuſement en faveur du feu, qu'en proſcrivant un remede qui promet de grand ſuccès, lors même que tous les autres ſont en défaut,

on s'eſt rendu coupable envers l'humanité, ſi on ne peut pas le remplacer par quelque moyen de guérir auſſi sûr & qui faſſe moins de douleur; mais par malheur, en nous dépouillant d'un côté, on ne nous a pas enrichi d'un autre. Ne voit-on pas tous les jours des douleurs rhumatiſmales réſiſter aux véſicatoires, aux douches des eaux minérales chaudes, à toutes les applications extérieures, aux étincelles électriques, à tous les remedes intérieurs? Le feu préſente encore une reſſource, pourquoi ne la pas ſaiſir; ne craignez rien de la réſiſtance des malades, leurs douleurs ſont ſi cruelles que la brûlure la plus active ſera foible en comparaiſon; l'obſervation ſuivante en fournira l'exemple le plus heureux & le plus déciſif.

Sœur Françoiſe *Gervais*, âgée de trente-ſix ans, Hoſpitaliere du grand Hôtel-Dieu de Lyon, fut attaquée d'une douleur rhumatiſmale, connue ſous le nom de ſciatique, elle occupoit la cuiſſe gauche. Tout fut mis en uſage pour la ſoulager juſqu'aux véſicatoires & aux douches minérales chaudes priſes à Aix en Savoie pendant deux ſaiſons; mais l'humeur rhumatiſmale fit toujours de nouveaux progrès, de ſorte qu'après le retour des eaux, elle parut s'étendre juſqu'à la veſſie, & occa-

ſionner une rétention totale des urines, qui ne ſortirent pendant un mois que par le ſecours de la ſonde. On ne ſauroit décrire une ſituation plus triſte que celle de cette Sœur, à qui l'uſage fréquent & abondant de l'opium donnoit à peine quelque tranquilité; la cuiſſe & la jambe clouées dans un lit ſans mouvement étoient dans le deſſéchement, & la mort paroiſſoit également prochaine & à déſirer, lorſque je propoſai à cette Sœur le remede Egyptien. La propoſition fut acceptée avec une facilité qui me fit regretter de ne l'avoir pas faite beaucoup plutôt. Je fis donc brûler ſur la cuiſſe deux cylindres de coton placés au foyer des plus vives douleurs. La malade ſupporta cette brûlure ſans paroître la ſentir; dès le même jour elle fut notablement ſoulagée, & en un mois de tems elle fut en état de vaquer à ſes occupations ordinaires; elle reprit même bientôt l'embonpoint que ſa maladie lui avoit fait perdre.

Six mois après cette guériſon, la même Sœur vint me prier de la débarraſſer d'un reſte de douleur qu'elle reſſentoit vers l'os ſacrum; elle n'en avoit point parlé, me dit-elle, juſques-là, parce qu'elle étoit trop peu de choſe comparée avec celle dont je l'avois délivrée. Le feu fut le remede qu'elle propoſa

elle-même, ayant perdu la confiance pour tous les autres, & la brûlure ne l'empêcha pas de remplir les devoirs ordinaires de ſon état.

Cette obſervation confirme un précepte d'*Hyppocrate* qui recommande de cautériſer en pluſieurs endroits les cuiſſes attaquées de douleurs de ſciatique, & de faire en ſorte que les brûlures ſoient profondes. *In coxendico dolore crus adurendum multis atque profundis inuſtionibus.* C'eſt auſſi le conſeil de *Celſe* qui regarde en cette occaſion le feu comme le dernier remede : *ultimum eſt & in veteribus quoque morbis efficaciſſimum, tribus aut quatuor locis ſupra coxam candentibus ferramentis exulcerare; omnes autem hujuſmodi dolores ubi inveteraverunt, vix citrà uſtionem finiuntur.*

Quel jugement portera t-on ſur cette guériſon? elle donne, je penſe, un exemple bien frappant, bien déciſif de la ſupériorité du feu ſur tous les autres remedes; & cette Sœur qui demande elle-même & par préférence d'être brûlée une ſeconde fois pour une douleur aſſez légere, ne doit-elle pas raſſurer ceux qui s'imagineroient que ce genre de brûlure fait reſſentir des douleurs qu'on ne peut ſupporter?

M. *Foubert*, ce célèbre Chirurgien de Paris,

ſi connu par ſes *Recherches ſur l'opération de la Taille*, étoit réduit, par une douleur de ſciatique, à un état à peu près ſemblable à celui de la Sœur *Gervais*; les eaux minérales & la diète blanche ne le ſoulageoient point, & il n'avoit de repos que lorſqu'il étoit agité par les mouvemens de ſon carroſſe. Frappé par les exemples de guériſon que j'avois rapportés dans la premiere édition des *Mêlanges de Chirurgie*, il daigna me demander ſi je penſois que malgré ſon triſte état le feu put encore lui donner quelque ſoulagement; l'ayant engagé à en faire uſage au plutôt, il m'écrivit peu de tems après pour m'apprendre qu'il avoit ſuivi mon conſeil; que M. *Moreau*, qui remplit ſi dignement la place de Chirurgien-Major du grand Hôtel-Dieu de Paris, lui avoit donné ſes ſoins; qu'il ſe trouvoit ſenſiblement ſoulagé, & que les douleurs de la brûlure n'avoient rien d'aſſez fâcheux pour l'empêcher d'y revenir, ſi le beſoin le demandoit; mais ce remede employé trop tard de pluſieurs années, n'a ſervi qu'à différer la perte que la Chirurgie a faite à la mort de M. *Foubert*, que le maraſme & la fievre lente emporterent à pas ſeulement plus tardifs.

A l'égard de la Sœur *Gervais*, elle mourut quatre ans après ſa guériſon, d'une phthiſie

pulmonaire dont je ne connois pas les circonſtances, parce qu'ayant fini mon ſervice de Chirurgien-principal dans l'Hôtel-Dieu, avant qu'elle tombât dans cette maladie, j'ai appris ſa mort ſans avoir été inſtruit ni des cauſes, ni des effets de la maladie qui l'a enlevée. La critique n'a pas manqué de donner à entendre que cette maladie de la poitrine avoit été une ſuite de la brûlure. On reviendra à cette phthiſie de la Sœur *Gervais* pour examiner la relation qu'elle peut avoir eue avec la douleur de ſciatique, & le remede qui diſſipa cette douleur.

Les Chirurgiens du Nord ne penſent pas ſur le feu comme nous; *Heiſter* l'a conſeillé en pluſieurs occaſions. Je vais rapporter à ce ſujet une obſervation qui montrera de quelle façon ils emploient ce remede pour les douleurs opiniâtres; elle ſervira de plus d'introduction à ce que j'ai à dire de ces douleurs placées en tout autre endroit que ſur le trajet du nerf ſciatique.

M. *Perron*, François & Chirurgien ordinaire du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, fut attaqué à Warſovie d'une douleur rhumatiſmale derriere l'oreille, immédiatement ſur l'apophiſe maſtoïde; cette douleur le tourmenta ſi cruellement pendant ſix mois, qu'a-

près avoir fait usage sans succès d'une infinité de remedes, il se livra aux Chirurgiens de la nation; ils appliquerent sur le centre de la douleur trois cauteres actuels avec le fer, & par ce remede le malade fut guéri en peu de tems; il attribuoit l'origine de ses douleurs aux froids excessifs qu'il avoit soufferts en Pologne.

M. *Perron* vint à Lyon deux ans après & en parfaite santé, pour y régler des affaires de famille; mais ayant été obligé de marcher le matin pendant deux heures sur les bords de la Saône couverte de brouillards, il ressentit dès le lendemain des douleurs derriere l'oreille; elles augmenterent ensuite par degrés à un tel point qu'il fallut recourir au laudanum liquide pour lui procurer quelques heures de sommeil. Une diarrhée continuelle & des mouvemens convulsifs qui faisoient souvent plier le corps en avant, l'avoient jetté dans une grande foiblesse; les symptômes étoient les mêmes que ceux qu'il avoit éprouvés à Warsovie. En examinant le siége de la douleur, je vis que les tégumens qui recouvrent l'apophyse mastoïde étoient un peu rouges & tuméfiés; je proposai en conséquence de fendre la peau par une incision assez étendue & suffisamment profonde pour diviser le péricrâne :

quelques gouttes de pus qui ſortirent par cette inciſion diminuerent d'abord les douleurs, le dégorgement ſe fit avec célérité, & en peu de jours la ſanté fut parfaitement rétablie.

M. *Perron* étant à Paris quelques mois après, m'écrivit qu'il avoit encore reſſenti quelques douleurs dans le même endroit, & il eſt bon d'obſerver à cette occaſion que le côté de la tête qui avoit été cautériſé à Warſovie, avoit été depuis ce tems à l'abri de toute impreſſion de douleur; dans l'attaque qu'il avoit eue en France, l'humeur rhumatiſmale s'étoit jettée ſur le côté oppoſé. Je répondis en conſéquence que pour détruire le germe des douleurs dans le côté qui n'avoit été qu'inciſé, il falloit recourir à l'application du cautère actuel, que l'action du feu diſſiperoit les reſtes d'une humeur qui n'avoit pu ſortir toute entiere par les levres de la plaie. J'ajoutai que M. *Perron* vérifioit en ſa perſonne un axiome des anciens dont j'ai vu d'autres exemples; cet axiome apprend que le feu fortifie les parties ſur leſquelles on l'applique, & les met à l'abri du retour de la maladie dont on les a délivrées; *ignis firmat*. Je ne connois pas les raiſons de théorie qui avoit dirigé la pratique des Chirurgiens de Warſovie, mais l'événement a paru décider que cette pratique mé-

rite la préférence ſur celle dont j'avois fait uſage.

Madame ***, Religieuſe dans le premier Monaſtere de l'Annonciade Céleſte en cette Ville, étoit cruellement tourmentée depuis pluſieurs années, d'une affection rhumatiſmale à la cuiſſe gauche; les douleurs étoient la nuit encore plus aiguës que le jour. Outre l'uſage de beaucoup de remedes évacuans & autres, j'avois appliqué ſur la cuiſſe d'amples véſicatoires, qui ne procurerent que le plus foible ſoulagement. Je propoſai donc le feu avec le coton, & je l'appliquai ſur le point central des douleurs à la partie moyenne & antérieure de la cuiſſe. Le ſoulagement le plus décidé ſuivit de près; je preſcrivis un régime de vie convenable, & l'emplâtre *diapalme* pour tout panſement: un voyage me fit pendant un mois perdre de vue la malade.

Ma ſurpriſe fut grande à mon retour, en apprenant que l'eſcarre étant tombé depuis trois ſemaines, il découloit de l'ulcère une ſéroſité ſi abondante qu'on étoit obligé de renouveller le panſement quatre fois par jour. Cette ſéroſité s'échappoit malgré cela ſur les jambes après avoir mouillé beaucoup de compreſſes; mais mon étonnement fut extrême de lui voir toutes les apparences can-

cereuſes;

cereuſes (x) par la couleur, la conſiſtance & l'élévation des chairs ; je vis avec peine que j'avois mis en mouvement une humeur contre laquelle on cherche encore un ſpécifique. La ſanie rouſſe, épaiſſe & ſanguinolente qui en découloit ne contribuoit pas à me raſſurer. Cependant la malade ſe portoit beaucoup mieux, puiſqu'elle ne reſſentoit d'autres douleurs que celles qu'excitoit l'impreſſion âcrimonieuſe d'une ſéroſité qui ſe portoit ſouvent à la plaie comme par flots, en s'annonçant par une chaleur vive & âcre dans toute la circonférence de l'ulcère qui avoit trois pouces de diametre, quoique celui de la brûlure n'eût été que d'un pouce & demi. Je ne jugeai pas à propos cependant de rien changer aux panſemens, & cet écoulement extraordinaire diminuant peu à peu, les chairs qui s'étoient élevées à la hauteur d'un doigt ſe mirent peu à peu au niveau des tégumens, & à la fin du ſecond mois la cicatrice ſe préparoit d'être entiere ; mais comme il reſtoit encore dans la cuiſſe quelques légeres impreſſions de douleurs rhumatiſmales, je conſeillai à la

(x) On verra que le virus cancereux & le virus rhumatiſmal ont entre eux la plus grande affinité, & ne different eſſentiellement que par le plus ou le moins d'acrimonie.

malade de mettre un pois au milieu pour conſerver par-là une iſſue habituelle au levain rhumatiſmal. Si j'avois placé un cautère à la jambe ou à la cuiſſe de la Sœur *Gervais*, & du côté malade, peut-être jouiroit-elle encore d'une bonne ſanté; car il eſt poſſible que quelque reſte de ce levain rhumatiſmal qui chez elle montroit tant d'âcreté, ait par quelque cauſe occaſionnelle, tel qu'un rhume, une tranſpiration arrêtée, reflué ſur les poulmons, ne pouvant découler du côté de la cuiſſe trop fortifiée par l'action d'une double brûlure. La guériſon que je viens de rapporter, quoique faite depuis dix ans, ſe ſoutient encore à merveille, & peut-être l'écoulement habituel qu'on a conſervé y contribue-t-il?

Cette obſervation, ainſi que la précédente, prouve démonſtrativement la ſupériorité du feu ſur les véſicatoires. Le dernier remede n'avoit pas été oublié, mais l'évacuation qu'il avoit procuré n'avoit jamais pu être miſe en comparaiſon avec celle qui ſuivit la chûte des eſcarres, ſoit pour la qualité, ſoit pour la quantité de l'humeur qui en découla. Si l'on veut donner une iſſue ſuffiſante à l'hétérogène rhumatiſmal, il faudra ſouvent pénétrer juſques dans les cellules graiſſeuſes où il eſt cantonné ſous la peau. Les véſicatoires ne peu-

vent y atteindre, ainſi ils ne peuvent pas être mis en paralelle avec le feu ; une brûlure ſuperficielle ſeroit même inſuffiſante lorſque l'âcre rhumatiſmal ſeroit profondément engagé ſous la peau. *In coxendico dolore crus adurendum multis atque profundis inuſtionibus.* L'obſervation ſuivante tirée de la cinquante-ſeptieme Anatomique de *Morgagni*, donnera quelqu'idée du ſiége principal, & des fâcheuſes qualités du levain rhumatiſmal.

Un jeune homme avoit dans les lombes du côté droit une douleur aiguë qui ne céda à aucun remede, (l'Auteur ne dit pas que le feu ait été employé). Il y avoit encore des douleurs au haut de chaque cuiſſe qui paſſoient pour rhumatiſmales. Les extrémités inférieures devinrent enfin inhabiles à aucun mouvement ; l'hydropiſie timpanite ſurvint, & le malade mourut.

En fendant les tégumens qui recouvroient les parties où avoit été le ſiége de la douleur, on ne trouva qu'un peu de ſéroſité dans le tiſſu graiſſeux : la portion tendineuſe du muſcle des lombes appellé le *très-large*, étoit ſaine, mais en arrivant à ſa portion charnue qui donne naiſſance au *ſacro-lombaire* & au *très-long*, on les trouva d'une couleur approchant de celle du vieux bois de noyer, &

cela dans l'étendue ſeulement de cinq travers de doigt en tout ſens : cette couleur s'étendoit auſſi en profondeur juſqu'au muſcle quarré des lombes. Tout ce tiſſu muſculaire affecté avoit ſes fibres lâches, faciles à déchirer & remplies de petits grumeaux de ſang. Cette altération étoit plus marquée dans la profondeur qu'à la ſurface ; d'ailleurs le reſte des muſcles, ainſi que les cuiſſes, étoient ſains ; les parties viciées n'exhaloient aucune mauvaiſe odeur. Toutes ces particularités étoient plûs ſenſibles dans le côté droit que dans le gauche.

Quel autre remede que des brûlures multipliées & profondes auroit pu diſſoudre cette ſéroſité qui abreuvoit le tiſſu graiſſeux pour s'étendre juſqu'à la partie charnue des muſcles *ſacro-lombaire* & *très-long*, & donner aux chairs la couleur du bois de noyer ? Le véſicatoire le plus actif ne ſeroit pas parvenu à arracher ce fluide rhumatiſmal des profondeurs qu'il occupoit, & un brûlure ſuperficielle telle que celle que procureroient des liqueurs ſpiritueuſes dont on auroit frotté la partie ; une pareille brûlure, dis-je, auroit ſur le véſicatoire trop peu de ſupériorité pour aller de pair avec l'effet de celles auxquelles l'antiquité veut expreſſément qu'on donne de la

profondeur, & qu'elle recommande de multiplier.

On eſt quelquefois embarraſſé pour déterminer le lieu où l'application du feu eſt la plus convenable, ſoit que les douleurs n'aient point de centre aſſez reſſerré, ſoit qu'elles répondent à pluſieurs parties à la fois, ſoit enfin qu'elles occupent des places qui paroiſſent demander des ménagemens particuliers.

L'épouſe de M. *Dumas*, mon confrere, avoit depuis ſept ans à la ſuite d'une couche, des douleurs très-aiguës dans le bas-ventre du côté droit; elles paroiſſoient occuper les ligamens de la matrice du même côté, en ce qu'elles ſe faiſoient ſpécialement reſſentir avec plus de force dans le pli de la cuiſſe, & quelquefois encore plus vivement au genou. Les véſicatoires, les douches des eaux minérales chaudes priſes ſur les lieux, les topiques de toute eſpece & les remedes intérieurs les plus appropriésà cet état, rien n'avoit enfin été oublié par un mari auſſi digne de la tendreſſe de ſa femme, que de la confiance du public.

Dans le mois de Mars de l'année 1771, Madame *Dumas* étoit réduite à un point de foibleſſe qui ne lui promettoit plus de quitter ſes appartemens; la poitrine étoit ſur-tout très-embarraſſée, & des ſueurs nocturnes dans

la moitié ſupérieure du corps annonçoient une fievre lente qui menaçoit ſes jours ; je la déterminai à avoir recours à la brûlure arabique, & je plaçai le cylindre de coton au milieu de la cuiſſe ſur la partie antérieure, à peu près au point de partage entre les douleurs de l'aîne & celles du genou ; pendant l'effet de cette brûlure les douleurs du bas-ventre ſe réveillerent ſympathiquement avec aſſez de vivacité, & elles deſcendirent preſque auſſitôt après, plus bas même qu'elles ne faiſoient auparavant. La poitrine reçut auſſi quelque ſoulagement ; à cela près, les choſes reſterent preſque dans le même état juſqu'au tems de la ſuppuration ; alors il ſe fit par la brûlure une évacuation très-abondante d'une matiere ſanieuſe qui acheva de tarir les ſueurs nocturnes, & de débarraſſer la poitrine ; lorſque cette évacuation eſt devenue beaucoup moindre, les douleurs au genou, dans le ventre & dans l'aîne ont commencé à regagner le terrein qu'elles avoient perdu, & j'ai conſeillé à Madame *Dumas* de placer un pois au milieu de la piece brûlée pour y former un cautère juſqu'à ce qu'elle eût le courage de revenir à la brûlure. Le pli de la cuiſſe, ou la partie latérale inférieure du bas-ventre ſont les ſeules parties où je me déterminerois

à renouveller la brûlure pour la rapprocher, autant qu'il feroit poffible, du centre de la maladie dont le foyer eft très-fûrement dans le bas-ventre.

Placé au milieu de la cuiffe, le feu a détruit une portion de la peau de la grandeur d'un double louis d'or; il a mis à découvert les cellules graiffeufes fubjacentes & a ouvert une large voie aux férofités qui abreuvoient au long & au large le tiffu cellulaire de cette cuiffe: une brûlure à ampoules, un véficatoire travailleroient bien à extraire cette humeur à travers de la peau reftée entiere, mais alors le fluide vicié feroit obligé de paffer par un crible à filieres très-étroites, à filieres qui ont un ton de vie propre à les refferrer lorfqu'elles font agacées par des liqueurs auffi âcres que celles qui font infectées par le cauftique rhumatifmal. Mais tout bien confidéré, le feu a agi dans cette occafion fur un point trop éloigné du foyer de la maladie, pour qu'il ait pu la dompter, & avoir beaucoup de fupériorité fur un ample & profond cautère fait avec quelque cauftique.

De quelque nature que foit la partie viciée par le vice rhumatifmal, le feu en eft également le remede. Une femme du peuple lavant

du linge dans un tems critique eut long-tems les pieds dans l'eau. Une douleur à la partie ſupérieure & moyenne du pied droit fut la ſuite de cette imprudence ; elle étoit circonſcrite à l'étendue de cinq ou ſix lignes de diametre : un petit cylindre de coton que je fis brûler deſſus détruiſit cette douleur qui étoit très-vive, très-incommode, & qui avoit réſiſté à beaucoup d'autres remedes, car on ne ſe détermine pour celui-là que lorſqu'on s'eſt bien perſuadé par l'expérience de l'inutilité de tous les autres.

Les viſcères du bas-ventre & ceux de la poitrine n'étant pas à l'abri des irruptions rhumatiſmales, ils trouvent auſſi dans le feu la reſſource la plus efficace pour en être débarraſſés ; les obſervations ſur la phthyſie pulmonaire en donneront pluſieurs exemples relatifs à la poitrine ; en voici un où le mauvais état du bas-ventre menaçoit évidemment les jours de la malade.

Madame *Meſchinet* avoit dans le ventre du côté gauche, près de la région de l'eſtomac, une douleur cruelle que tous les ſoins de ſon mari célèbre Chirurgien à Genève, n'avoient pu diſſiper ; elle étoit dans un vrai maraſme. M. *Meſchinet* m'écrivit ces détails, en ajoutant qu'il avoit lu mes obſervations ſur le feu,

insérées dans les *Mêlanges de Chirurgie*, & qu'il avoit imaginé que ce remede pourroit être utile à sa femme ; mais il est à propos de copier ici l'exposé que fait M. *Meschinet* des causes, des progrès & de l'état de cette maladie.

« Une femme aujourd'hui âgée de quarante-» quatre ans, née avec une constitution dé-» licate & maigre, sujette depuis plusieurs » années à de violentes coliques d'estomac, » a fait, pendant l'espace de quatorze ans, » sept couches fort heureuses, il y a cinq » ans de la derniere ; elle a toujours vécu » d'un régime sobre & doux, ne buvant d'au-» cune sorte de vins depuis trois ans, & me-» nant de tout tems une vie très-sédentaire. » Elle a craché du sang à différentes reprises » pendant un an, non abondamment, mais » assez pour en craindre les suites ; ce qui a » entiérement cessé depuis trois ans par le » moyen de l'usage journalier & constant de » vingt grains de kina par jour en deux prises » à l'entrée des repas pendant dix mois, la » nature n'ayant cessé de faire ses fonctions » périodiques.

» Au printems de l'année 1759, elle fut per-» clue d'un rhumatisme depuis la ceinture jus-» qu'en haut, lequel occupoit la poitrine & les

» extrémités ſupérieures : après avoir employé
» les remedes ordinaires, elle paſſa à l'uſage
» du petit-lait; elle le prit pendant trois mois,
» & parut être en meilleur état par la dimi-
» nution des douleurs & par plus de liberté
» dans les membres, quoique l'amaigriſſement
» fût devenu conſidérable. Pour réparer cette
» perte, elle prit du lait de chèvre, & enſuite
» du lait de vache; ils ne paſſerent pas mieux
» l'un que l'autre, quoique coupés avec les
» eaux minérales de Vals, de Seltz & de Saiſſre.
» Tout fut inutile, & je ne tardai pas à m'ap-
» percevoir qu'une partie de l'humeur rhuma-
» tiſmale, en délogeant de l'étendue qu'elle
» occupoit, s'étoit logée à l'orifice ſupérieur
» de l'eſtomac, ſans aucune enflure extérieure,
» mais avec une toux ſéche accompagnée la
» plupart du tems de douleurs à la partie.
» Les accès de toux ſont réguliers au coucher
» & au lever, & durent un quart-d'heure; ils
» reviennent rarement la nuit, & plus rare-
» ment encore le jour; il ſemble qu'un air
» raréfié & comprimé les excite ſur le champ.

» Il eſt bon de ne pas oublier qu'en pre-
» nant le petit-lait on a fait uſage pendant
» trois ſemaines d'un véſicatoire entre les
» épaules, & que la malade ayant paſſé à la
» campagne une partie de l'été de 1761, elle

» a eſſayé de nouveau l'uſage du lait de va-
» che coupé avec un tiers d'eau de Seltz ; ce
» mêlange paſſa bien pendant cinq ſemaines,
» & la toux diminua, mais cela ne s'eſt point
» ſoutenu.

» Malgré les ſecouſſes violentes de la toux,
» le ſang n'a point reparu dans les crachats, ce
» qui me perſuade que les petits vaiſſeaux de
» la poitrine qui avoient autrefois été rompus
» ſont entiérement conſolidés, & que le mal
» eſt à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac ; c'eſt
» au moins là le point fixe d'où part la toux
» & où ſe fait ſentir la douleur. Seroit-ce
» donc ici le cas d'appliquer ſur le point fixe
» de la douleur un ou deux cylindres de coton
» allumé ? Si la choſe eſt praticable, la ri-
» gueur de la ſaiſon n'eſt-elle point contraire ?
» A Genève, le 11 Février 1762, ſigné Meſ-
» chinet, Maître en Chirurgie ».

Le précis de ma réponſe à cette lettre ſe trouvant dans la ſeconde de M. *Meſchinet*, en date du 22 Avril, il ſuffira de tranſcrire ici cette derniere.

« Si je n'ai pas répondu plutôt à votre lettre
» datée du 16 Février, c'eſt que je voulois
» vous donner une certitude entiere de la gué-
» riſon de mon épouſe. J'ai ſuivi avec pleine
» confiance les conſeils que vous avez bien

» voulu me donner ; je lui ai fait donc uſer
» préliminairement de la mixture que vous
» m'aviez indiquée dans votre lettre, & pour
» amener plus à la ſurface l'humeur que vous
» penſiez être ſixée trop profondément pour
» que l'activité du feu pût s'étendre juſqu'à
» elle, j'ai appliqué, ſuivant votre avis, ſur
» le centre de la douleur un pot formant une
» ample ventouſe : les premiers jours cette
» ventouſe ne cauſa aucune douleur à la par-
» tie, le quatrieme elle en reſſentit un peu,
» le cinquieme beaucoup, le ſixieme elle fut
» inſupportable ; je m'en tins là pour la laiſſer
» repoſer deux jours, attendu que l'eſtomac
» étoit fatigué. Le 7 Mars à neuf heures du
» ſoir, en préſence de M. *Bating*, Docteur en
» Médecine, & de M. *Fine*, Maître en Chirur-
» gie & mon ami, je pris deux cylindres de
» coton d'un pouce de diametre avec un pouce
» & quelques lignes de hauteur ; j'appliquai
» mes deux cylindres l'un à côté de l'autre
» au défaut du cartilage *xiphoïde*, le corps
» étant couché ſur le dos & à plat : j'allumai
» le coton avec une bougie en tremblant, il
» eſt vrai, par rapport à la douleur, mais
» avec une entiere confiance, & j'attiſai le
» feu avec un éventail de carton. La dou-
» leur commença à ſe faire reſſentir lorſqu'il

» y eut quelques lignes du cylindre de » brûlées, & elle augmenta à meſure que le » feu s'approchoit des tégumens. La plus vive » douleur a été de cinq ou ſix minutes. Les » cylindres conſumés, j'appliquai un plumaſ- » ſeau couvert de *baſilicum*, par-deſſus un » emplâtre & des compreſſes chaudes. La ma- » lade n'eut point à dix heures ſon accès de » toux (*y*) qui venoit réguliérement à cette » heure-là, elle n'en reſſentit pas la moindre » atteinte; elle s'endormit à onze juſqu'à trois » heures & demie du matin d'un ſommeil le » plus tranquille dont elle eût joui depuis bien » des années: elle prit un bouillon & ſe ren- » dormit pour ne ſe réveiller que fort tard » dans la matinée. Elle n'a plus eu d'accès » de (*z*) toux, plus de douleur à l'eſtomac. » La circonférence de l'eſcarre a commencé à » ſuppurer au bout de quatre jours, & a été » toujours en augmentant juſqu'au quatorze » que l'eſcarre tomba, ce qui a formé une

(*y*) Obſervation eſſentielle pour apprécier la maniere d'agir du feu & la célérité de ſes effets ſalutaires.

(*z*) Si l'on ſe rappelle que Madame *Meſchinet* avoit craché du ſang, il faudra mettre cette obſervation au nombre de celles par leſquelles je prouverai, en parlant des phthyſies pulmonaires, qu'il y a dans cette derniere maladie une correſpondance nerveuſe des plus actives entre les poulmons & l'eſtomac.

» plaie ſimple, laquelle a fourni beaucoup de
» pus pendant trois ſemaines, étant obligé de
» panſer deux fois par jour, vu l'abondance &
» la qualité âcre de la matiere. Le 12 du cou-
» rant, la cicatrice a été cloſe. J'ai tenu pen-
» dant la grande ſuppuration ma malade à
» l'écuelle, & lui ai fait garder un grand re-
» pos depuis le moment de l'opération juſqu'à
» celui-ci. Ma malade n'a pas eu la moindre
» douleur à l'eſtomac, ni la moindre émotion
» dans le pouls; elle ſe porte, Dieu-merci,
» très-bien, & s'eſt montrée en public le Sa-
» medi 17 du courant pour la premiere fois;
» elle vous prie, Monſieur, de recevoir ſes
» très-humbles remercimens de la guériſon que
» vous lui avez procurée. L'humanité vous
» ſera éternellement obligée du bien que vous
» lui avez fait, en appliquant avec ſuccès à
» une cruelle maladie un remede entiérement
» oublié, &c. »

Cette guériſon de M^de^ *Meſchinet* n'a pas peu contribué à déterminer M. *de Harſu*, autre célèbre Chirurgien de Genève, à ſe brûler ſucceſſivement différentes parties du corps, pour des affections de rhumatiſme ambulantes qui depuis pluſieurs années le tourmentoient cruellement. Pendant un ſéjour de peu de jours qu'il a fait ici il y a deux ans, j'ai donné

à ſon courage les éloges qu'il méritoit, ſans lui montrer de grandes eſpérances pour une guériſon radicale, vu la mobilité d'une affection rhumatiſmale qui attaque pluſieurs parties à la fois, & paſſe trop facilement de l'une à l'autre. Joignons ici la lettre qu'il m'a écrite à ce ſujet, les détails en ſont très-intéreſſans.

« Voilà, Monſieur & cher Confrere, bien » du tems paſſé ſans vous écrire ; vous aviez » lieu d'attendre plutôt le réſultat de vos con- » ſeils, mais depuis ma derniere, ma ſanté ne » m'a pas permis la plus petite application, » & ſur-tout l'écriture ; elle m'a obligé de dif- » férer le plaiſir de vous communiquer une » obſervation intéreſſante, un ſuccès qui ne » peut qu'être agréable à un cœur comme le » vôtre ..... enfin la guériſon d'un Confrere » qui vous aime, qui vous.....

» Vous vous rappellez ce que je vous écri- » vis de mes indiſpoſitions il y a environ ſix » mois. Des douleurs rhumatiſmales s'étoient » emparé de mes jambes de façon à m'ôter la » faculté de marcher. Je m'étois appliqué cinq » grands véſicatoires qui ne m'avoient fait » qu'un bien très-leger ; les humeurs & les » douleurs montoient au contraire chaque » jour & occupoient les cuiſſes & la ceinture, » ainſi que les jambes où elles occaſionnoient

» beaucoup d'engourdiſſement, & me faiſoient
» craindre de jour en jour les déſordres qu'elles
» pourroient occaſionner en ſe portant ſur les
» parties délicates du bas-ventre & de la poi-
» trine. Déja une partie de cette humeur s'é-
» toit jettée ſur les muſcles inter-coſtaux, les
» fauſſes-côtes & les enveloppes dans les en-
» virons du cœur; la gêne & l'étranglement
» général des petits vaiſſeaux m'occaſion-
» noient des mal-aiſes, des angoiſſes & des
» ſueurs nocturnes très-abondantes.

» Voilà, Monſieur, le triſte état où je me
» trouvois réduit, lorſque j'eus recours à votre
» expérience par le ſecours du feu : vos con-
» ſeils m'affermirent dans la réſolution où j'é-
» tois de l'employer, quoique je ne me trouve
» pas dans la poſition la plus heureuſe par
» rapport aux eſpérances, les humeurs n'étant
» point fixées dans une place conſtante & peu
» étendue. Auſſi me propoſois-je de répéter
» l'opération ſur différentes parties, ſi j'en
» voyois le beſoin; (& c'eſt auſſi ce que M. *de*
» *Harſu* a fait dans la ſuite) : mais un heureux
» haſard m'épargna les réitérations. Je me fai-
» ſois frotter depuis quelques jours avec des
» flanelles, lorſqu'un matin j'apperçus qu'une
» friction faite par un bras vigoureux avoit
» attiré peu à peu toutes les humeurs ſur la
» cuiſſe

» cuiſſe gauche, & que l'autre extrémité étoit
» beaucoup plus libre. Je profitai du moment,
» & m'appliquai le feu ſuivant votre méthode,
» le 18 Octobre 1765. Je plaçai deux cylindres
» de coton l'un après l'autre à la partie infé-
» rieure & interne de la cuiſſe, & depuis ce
» moment je n'ai pas ceſſé de m'en applaudir.
» L'âcre rhumatiſmal ſe trouve enchaîné conſ-
» tamment dans cette plaie ou dans ſes envi-
» rons, & la ſuppuration abondante qui a
» ſuivi cette opération, a chaque jour amé-
» lioré ma ſanté. Trois ſemaines après, je me
» ſuis trouvé en état de reprendre mes occu-
» pations abandonnées depuis plus de huit
» mois, & de les ſuivre, à l'exception des
» jours où j'étois arrêté par des accès de fievre
» occaſionnés par les reſtes de cette humeur
» que je n'avois pu attirer ſur cette partie.

» Voilà, mon cher confrere, un bienfait que
» je vous dois; car ſans votre heureuſe expé-
» rience & vos bons conſeils, je languirois
» peut-être encore. Agréez les ſentimens de ma
» vive reconnoiſſance. Que vous devez vous
» applaudir d'avoir reſſuſcité un remede pré-
» cieux à l'humanité, & qui ne lui avoit été
» ravi que par la puſillanimité du ſiècle! Je
» déſirerois de tout mon cœur que mon exem-
» ple & celui de l'épouſe de M. *Meſchinet* mon

» confrere, aussi guérie par vos conseils & » vos moyens, pût contribuer à guérir de » cette foiblesse ceux qui pourroient avoir » besoin de ce remede. J'ai trouvé, comme » cette Dame, que la douleur est très-suppor-» table ».

La lettre est sans date, mais elle doit être du mois de Mars 1766.

Avant la lettre de M. *de Harsu*, auroit dû être placée une observation qui a quelque ressemblance avec celle qui a été fournie par M[de] *Meschinet*, & dont François *Bouchart*, âgé de trente-six ans, fut le sujet; cet homme fut assailli à vingt ans par une douleur de colique des plus violentes, qui ne lui permettoit de faire quelques pas, qu'en portant les mains appuyées sur les cuisses. Je n'ai rien pu débrouiller par les interrogations que je lui ai faites sur les causes antécédentes de cette colique. Après avoir été pendant deux ans en proie aux plus cruelles douleurs, & avoir inutilement demandé des remedes tant aux Médecins qu'aux Empiriques qu'il alla souvent chercher au loin, il prit le parti de s'engager dans le Régiment de la Rochefoucault, espérant qu'il trouveroit dans les Hôpitaux militaires des secours que sa fortune lui refusoit; on eut inutilement recours aux douches, aux

bains des eaux minérales chaudes. *Bouchart* fit un long séjour dans l'hôpital de Landau sous la conduite de M. *Ravaton :* six cens pilules de *Keyser* qu'il prit dans cet hôpital sur quelque soupçon de virus, ne procurerent qu'un soulagement foible & passager, & le malade quitta enfin son Régiment au mois de Mai 1769, en sortant de l'hôpital de Joigny.

Il me consulta au mois de Mars 1770, se plaignant des douleurs les plus atroces vers la partie latérale droite du cartilage xiphoïde qui s'étendoient tout le long des fausses-côtes jusqu'à leur partie moyenne : à ce terme-là, elles étoient encore plus vives que vers le cartilage désigné. Des mouvemens convulsifs plioient le corps en avant avec des douleurs qui s'étendoient spasmodiquement à la bouche, venoient tout-à-coup couper la parole, & avoient des retours si fréquens, qu'à peine laissoient-ils place à quelques momens de sommeil encore fort interrompus.

J'appliquai d'abord sur la partie malade un grand emplâtre vésicatoire, qui par une abondante évacuation procura un allégement sensible, que je crus devoir attribuer à l'extraction du dedans au dehors d'une humeur très-caustique. Une gangrène séche qui s'empara bientôt de toute la partie des tégumens ex-

coriés par le véficatoire, me confirma dans cette idée. Cette gangrène me paroiffant caufée par l'acrimonie de cette même humeur qui paffoit à travers de la peau.

Tant que par cette voie devenue très-ample il fe fit un grand écoulement, les douleurs furent affez mitigées, mais elles fe réveillerent bientôt après avec presque autant de furie; de forte que je ne vis rien de mieux que d'avoir recours au feu; je l'appliquai fur le point de la plus vive douleur que le malade indiquoit fur le bord des fauffes-côtes, partie moyenne. Cette application ayant procuré un foulagement beaucoup plus fenfible que tout autre remede, je la réitérai trois jours confécutifs, & j'y revins même encore quelques mois après, le malade fe félicitant chaque fois de quelque amélioration bien décidée.

En Janvier 1771, la douleur du ventre étant devenue prefque nulle, elle fut remplacée par la plus grande difficulté d'avaler les alimens folides, les liquides ne paffant que par une déglutition très-laborieufe. Je n'imaginai pas qu'il fe fut fait un déplacement réel de l'humeur, du ventre au gofier, mais je penfai que la caufe irritante cantonnée vers le cartilage *xiphoïde* portoit au gofier fes irradiations nerveufes.

Le 20 Mai les choſes étant encore dans cet état, je me déterminai à une nouvelle application du feu, & je la fis à côté du cartilage *xiphoïde* du côté droit, ſoit parce que les premieres brûlures n'avoient pas eu un ſuccès aſſez complet, ſoit parce que la douleur, toute foible qu'elle étoit, ne ſe montroit alors que dans cet endroit, ſoit enfin parce que pendant tout le tems que la douleur avoit été réduite à ſes moindres degrés, elle avoit laiſſé conſtamment dans cet endroit ſeul un mal-aiſe qui ne ſe faiſoit pas reſſentir ſous les parties qui avoient ſouffert l'impreſſion du feu : cette place fut choiſie ſous les plus heureux auſpices, car dans la même journée la difficulté d'avaler diminua beaucoup, les douleurs ſe turent, le ſommeil reprit à peu près tous ſes droits ; ce qui ne m'empêcha pas de réappliquer quatre jours après du coton en feu ſur le même eſcarre avant que la ſuppuration commençât à ſe montrer, & cela pour plus grande ſûreté d'une entiere guériſon.

Pour employer le feu avec le plus grand avantage, il faut, autant qu'il eſt poſſible, placer le coton au centre de l'engorgement ſenſible ou inſenſible à la vue, ainſi qu'au toucher, formé par l'hétérogène rhumatiſmal. Si on le peut, il faut choiſir la place la plus

voiſine, en ſuivant le rayon le plus étincelant de la douleur.

Au mois d'Août 1767, M. * * *, âgé pour lors de vingt-quatre ans, fit une partie de chaſſe dans laquelle il ſe fatigua beaucoup & fut mouillé, comme l'on dit, juſqu'aux os ; le ſoir même il s'apperçut de l'engorgement du cordon ſpermatique du côté droit avec une douleur aſſez vive ; peu de jours après, l'engorgement du cordon ſe diſſipa totalement, mais ce fut pour ſe reproduire à l'épydidime droit qui devint preſque égal en groſſeur au teſticule, lequel reſta toujours à peu près dans ſon état naturel ; cette tumeur de l'épydidime fut entiérement réſolue au bout de trois mois par des cataplaſmes d'eau végéto-minérale ; mais le fond de la maladie ſubſiſta toujours au même degré. Le malade jouiſſoit à la vérité de la meilleure ſanté, & ne ſouffroit point du tout, pourvu qu'il ne marchât pas plus de demi-heure de ſuite & très-lentement ; mais s'il accéléroit ſa marche, ou qu'il voulût tant ſoit peu la prolonger au-delà de ſes forces, de vives douleurs ſe renouvelloient à l'épydidime, au vaiſſeau déférent juſqu'à l'anneau ſeulement, & tout le long du pli de la cuiſſe juſqu'à la crête de l'os des îles, & ces douleurs duroient pendant quinze jours de ſuite

ou un mois, ſuivant que le malade avoit excédé plus ou moins ſes forces : alors il ne pouvoit plus marcher que trois ou quatre minutes de ſuite ; il eſt vrai que pendant ce long intervalle les douleurs alloient toujours en diminuant, & que la faculté de marcher une demi-heure revenoit inſenſiblement. M. ***, paſſa ainſi une année entiere du moins mal au pire, malgré tous les remedes que l'on employa. Enfin on lui conſeilla au mois d'Octobre 1768 d'expoſer les parties affectées à la vapeur de l'eau bouillante trois fois par jour pendant deux mois ; ce remede, dès le premier moment, fit beaucoup ſouffrir le malade & eut les ſuites les plus fâcheuſes, car au bout du terme fixé il ne lui fut poſſible de faire un ſeul pas ſans renouveller dans les parties affectées des douleurs plus vives & plus longues que celles cauſées auparavant par une marche de plus de demi-heure (*a*). A la ſuite de cette épreuve malheureuſe, différens remedes bien indiqués furent adminiſtrés pendant deux ans avec beaucoup de ſoin : les bains & les douches des eaux minérales chaudes d'Aix en Savoie ne furent pas oubliés. Mais le malade

(*a*) Il ne faut pas ſur-tout oublier un amaigriſſement ſenſible dans la cuiſſe & la jambe du côté droit qui ne commença qu'après cette fumigation.

ne trouva ni dans les topiques diverſifiés, ni dans le régime le plus humectant & le plus relâchant la guériſon qu'on lui faiſoit eſpérer, ni même le moindre ſoulagement. Je fus conſulté en 1770.

Sur l'expoſé très-circonſtancié qu'on me préſenta, je crus qu'il ne falloit pas perdre de vue la partie de chaſſe qui avoit été la cauſe occaſionnelle de cette maladie; & en conſéquence j'en attribuai la cauſe matérielle & immédiate à une tranſpiration arrêtée après un grand exercice, lequel avoit rendu cette tranſpiration très-âcre; ce fut à cette humeur excrémentitielle fourvoyée dans l'épydidime, que je penſai devoir imputer la maladie & les accidens auſſi fâcheux que biſarres qui l'accompagnoient. D'après cette idée, je conſeillai de placer un véſicatoire à la partie ſupérieure de la cuiſſe du côté malade, d'attendre après cela que l'écoulement par ce véſicatoire fût bien établi, pour appliquer deux fois par jour de la glace ſur le teſticule même. De tous les remedes dont M. *** avoit fait l'eſſai, celui-là fut le ſeul qui lui procura du ſoulagement; on avoit été obligé de ſuſpendre l'application de la glace ſur le teſticule, parce qu'elle donnoit quelquefois une douleur à la poitrine, & une toux qui ne ceſſoit que quelque temps

après que le testicule étoit réchauffé ; (on sait qu'il y a une correspondance nerveuse très-intime entre la poitrine & les parties de la génération). Le malade étant encore bien loin de la guérison se détermina à venir à Lyon en Avril 1771. L'engorgement de l'épydidime étoit alors tellement réduit que pour le reconnoître il falloit bien le chercher, & même en être prévenu ; cependant M. *** depuis trois ans ne pouvoit pas mettre à terre le pied droit sans ressentir aussitôt dans le testicule une douleur aiguë qui ne s'étendoit pas dans le ventre jusqu'aux vésicules séminales, suivant le cours du canal déférent, mais qui faisoit, étant arrivée à la hauteur de l'anneau un quart de cercle pour se propager jusqu'à la crête antérieure de l'os des îles ; elle partoit même quelquefois de cet endroit-là pour se porter au testicule, mais plus souvent elle commençoit par cet organe : si pour faire un seul pas le malade tâchoit de surmonter la douleur, alors elle devenoit très-violente & fatiguoit presque sans relâche le jour & la nuit, & cela pendant quinze jours. Pour marcher sans s'exposer aux douleurs, il falloit que la cuisse fût pliée à angle droit avec le corps, & plus souvent encore à angle aigu. Dans le lit la cuisse se mettoit sans inconvénient en ligne droite avec le

corps, pourvu que le pied ne cherchât pas un point d'arc-boutant.

Dans cet état des choses, vu la résistance opiniâtre de la maladie à tant de remedes, je ne vis de ressource que dans la soustraction du testicule (*b*) ou dans l'activité de la brûlure : je proposai la seconde, & le coton ne pouvant être placé sur l'épydidime, même à cause de la mobilité du testicule dans la bourse ; je le mis sur le trajet ordinaire de la douleur, le plus près que je pus du testicule, c'est-à-dire, sur le cordon même des vaisseaux spermatiques immédiatement à leur sortie du ventre. Cette brûlure n'étant qu'une espece d'épreuve, je la fis peu profonde & peu étendue, ayant prévenu le malade que si ce remede devoit lui être salutaire, il en ressentiroit les effets dans les vingt-quatre heures, & que si mes espérances n'étoient pas trompées, je l'inviterois à renouveller au plutôt cette brûlure, sans lui chercher une autre place. Je ne dirai rien de la fermeté avec laquelle M. *** supporta les douleurs de la brûlure, cet éloge étant presque commun à tous ceux que j'ai déterminés à y avoir recours, mais je

(*b*) Opération qu'on avoit conseillée au malade & à laquelle il étoit résigné.

dirai que le ſoulagement ſe montra d'abord d'une façon ſi décidée que M.*** voulut après quarante-huit heures une ſeconde brûlure : celle-ci fut plus étendue & plus profonde que la premiere, le ſoulagement qui la ſuivit ſurpaſſa tout ce que le malade & moi en attendions ; il put ſans canne & ſans le moindre ſecours (le corps étant en ligne droite) faire quelques pas dans ſa chambre & placer le talon ſur le parquet, tentative qui auparavant pour un ſeul pas auroit été ſuivie des plus vives douleurs durant quinze jours de continuité, ainſi qu'on l'a déja dit.

La ſuppuration étant devenue après deux jours très-abondante, la guériſon radicale ne faiſant pas des progrès aſſez rapides, on étoit déterminé à une nouvelle brûlure ; cependant je jugeai à propos de porter ſur le teſticule une chaleur ſéche auſſi vive qu'il ſe pourroit, ce qu'il eſt facile d'obtenir par l'application ſouvent réitérée chaque jour de ſachets remplis de ſable très-chaud & juſqu'à brûlure excluſivement ; ce qui mit le malade en état d'augmenter chaque jour le nombre de ſes pas ſans la moindre douleur. Nous obſerverons à cette occaſion que les fumigations d'eau bouillante auxquelles le teſticule avoit autrefois été exposé, réveilloient auſſitôt les douleurs, &

leur donnoient plus d'intenſité, ce qui montre dans le produit la plus grande différence entre une chaleur ſéche & une chaleur humide, & je me rappelle à ce propos d'avoir vu des coliques que des fomentations émollientes très-chaudes n'allégeoient point, & que des linges ſecs appliqués & renouvellés très-chaudement diſſipoient. Débrouille qui pourra ce que la ſéchereſſe ou l'humidité peuvent ôter ou ajouter aux vertus d'une chaleur vive par leur impreſſion ſur les papilles nerveuſes de la peau; car ici, plus qu'en toute autre occaſion, je ſerois en droit de me récrier contre la ſuccion des vapeurs humides quelconques par les pores abſorbans de l'enveloppe commune.

Malgré le bon effet du ſable chaud, je fis la troiſieme brûlure au bout de cinq ſemaines. Le ſuccès de celle-ci fut ſi prompt & ſi complet, que M. *** put ſortir le troiſieme jour & aller dans les rues; il marchoit deux ou trois heures de ſuite, & une demi-heure de repos lui ſuffiſoit pour être en état de recommencer la même marche. Cette guériſon ne laiſſoit plus rien à déſirer, & la continuation du ſable chaud pendant quelque tems étoit bien ſuffiſante pour maintenir & fortifier toujours davantage le reſſort des ſolides; mais pour plus grande ſûreté d'une entiere & parfaite guéri-

ſon, je propoſai à M. ***, quelques jours avant ſon départ, une quatrieme brûlure à laquelle il ſe détermina ſans peine. Il eſt parfaitement bien remis à préſent & auſſi diſpos de tous ſes membres, qu'avant d'avoir été attaqué de cette biſarre maladie.

JOURNAL SOMMAIRE.

Le 9 Avril 1771, premiere brûlure d'épreuve.

Le 11, ſeconde brûlure. Les jours ſuivans augmentation ſucceſſive dans la faculté de marcher ſans canne, & d'appuyer facilement le talon à terre.

Le 22 Mai, troiſieme brûlure, indépendamment de l'application des ſachets de ſable chaud, commencée quelques jours auparavant & continuée enſuite.

Le 19 Juin, voyage ſur le Rhône; le bateau va heurter contre un moulin ſur lequel le malade eut la force de ſauter pour éviter le naufrage.

Les jours ſuivans, promenades à pied dans la plaine, ſur le côteau, pouſſées juſqu'à deux heures & demie de marche continue.

Le 25, retour à Lyon dans une voiture par terre, ſans reſſentir la moindre impreſſion

de fatigue, cette voiture étant auparavant très à charge.

Le 26, quatrieme brûlure sans autre motif que de mettre le dernier sceau à la solidité de la guérison.

Abstinence totale de tous remedes tant intérieurs qu'extérieurs pendant tout le traitement.

Le 7 Juillet, départ de Lyon pour retourner dans la patrie.

La cause humorale des douleurs a quelquefois un lieu vrai & un lieu apparent, c'est-à-dire, que le sentiment de la douleur peut se développer à des distances assez grandes de la place réelle qu'occupe la cause humorale. On verra, par exemple, lorsqu'il sera question de la phthysie pulmonaire, une douleur rhumatismale au bras droit exciter dans la région de l'estomac, & dans tout le côté gauche de la poitrine les accidens les plus formidables, après avoir en apparence entierement abandonné le bras. Les vésicatoires sur cette région de l'estomac ne donnant aucun soulagement, je me rappellai que le siége primitif de l'humeur rhumatismale avoit été au bras; je le couvris bientôt d'un emplâtre vésicatoire, & dans les vingt-quatre heures on entrevit les premieres espérances d'une guérison qui par

ce ſeul remede devint entiere & radicale. Détaillons à préſent une obſervation que m'a fourni M. *du Sauſoi* mon confrere, & dans laquelle on verra une douleur invétérée dans l'hypocondre gauche ſe porter à l'épaule du même côté, pour revenir à ſa premiere place, la ſeule où elle ait pu être attaquée avantageuſement.

Le 13 Mai 1769, le ſieur *Maillat*, âgé de trente-huit ans, fit appeller M. *du Sauſoi* à l'occaſion d'une douleur rhumatiſmale des plus cruelles à l'épaule gauche ; le pouls étoit roide & fréquent, la peau ſéche, le viſage enflammé avec des yeux étincellans, & la reſpiration fort difficile, à cauſe de la douleur qui gênoit les mouvemens de l'omoplate. Les remedes généraux calmerent ces accidens, après quoi M. *du Sauſoi* propoſa le feu ſur les parties ſouffrantes, mais il fut obligé par la réſiſtance du malade de ſe replier ſur les véſicatoires : on s'y ſoumit ; ils donnerent quelque ſoulagement ; le calme qu'ils procurerent ayant ceſſé avec la ſuppuration, le malade ſe décida enfin pour le coton embraſé, qui lui fut appliqué le 15 Août de la même année ſur cette même épaule & en quatre endroits différens, à cauſe de l'étendue & de la violence des douleurs. Les douleurs céderent auſſitôt ;

la brûlure fut d'abord panſée avec les ſuppurans recouverts de cataplaſmes anodins, & la ſuppuration, qui fut aſſez abondante, ſe trouva arrêtée au bout d'un mois par la clôture de la cicatrice.

Un mois après le traitement, M. *du Sauſoi* fut rappellé par le malade qui ſe plaignoit depuis quelques jours d'une autre douleur auſſi cruelle que la premiere, & placée dans l'hipocondre gauche. On employa auſſitôt le feu, ſans s'adreſſer d'abord aux véſicatoires, & trois cylindres placés ſur les points des douleurs les plus aiguës détruiſirent radicalement la maladie.

Il importe ſur-tout à préſent d'obſerver que le ſieur *Maillat* étant au ſervice en 1759, avoit eu un vomiſſement de ſang ſi abondant qu'il tomba en défaillance; que les liqueurs qu'on lui prodigua ne pouvant le ranimer, on eut recours à des aſperſions d'eau froide qui lui laiſſerent dans l'hypocondre gauche un engourdiſſement, & bientôt après des douleurs, malgré leſquelles il avoit continué les campagnes de la guerre derniere dans un climat très-froid. Cette douleur dans l'hypocondre ſe diſſipa après deux années de ſouffrances, & ſe porta à l'épaule gauche, d'où elle n'avoit pu être délogée, malgré les remedes

ſans

ſans nombre qu'il avoit pris de toutes mains. Pendant les chaleurs de l'été ſeulement, il étoit moins fatigué, parce qu'alors ſans doute la tranſpiration plus abondante entraînoit à travers de la peau une partie de l'âcre rhumatiſmal.

On ne déſignera pas ici les remedes auxquels le ſieur *Maillar* avoit eu recours à différentes repriſes; mais on inſiſtera ſur ce que la guériſon n'a été radicale que lorſque le feu a eu agi ſur le ſiége primitif de la douleur, ſur ce que la douleur à l'hypocondre ne s'eſt réveillée de l'aſſoupiſſement où elle avoit été pendant deux ans, que lorſque celle du bras a été diſſipée, & on eſt bien fondé à conjecturer que l'hypocondre gauche a toujours été le vrai ſiége de la douleur, c'eſt-à-dire, le ſiége de l'âcre rhumatiſmal extravaſé dans le tiſſu cellulaire, comme dans le cadavre diſſéqué par *Morgagni*; que l'épaule n'a été que le lieu apparent ſur lequel le fluide cauſtique embarraſſé dans les graiſſes de l'hypocondre agiſſoit par irradiation nerveuſe.

Cette obſervation eſt de la plus grande conſéquence, en ce qu'elle indique la néceſſité de prendre les plus exactes informations ſur tous les antécédens d'une maladie qui paroît locale, & celle de bien examiner le ſiége

primitif d'une douleur, pour tenter de la rappeller à la premiere place, soit par des frictions, soit par des ventouses, soit par des vésicatoires; car ce n'est que là qu'elle peut être combattue victorieusement; on en verra plus d'un exemple dans les observations sur la phthysie pulmonaire.

Quelque frappante que soit l'efficacité du feu, ce n'est quelquefois qu'en y revenant à plusieurs reprises qu'on peut se promettre de détruire radicalement les différentes molécules de l'âcre rhumatismal. Si à la Chine on permet chaque année à un prisonnier de sortir de prison sous escorte pour aller se faire brûler, c'est apparemment parce qu'une expérience très-commune a appris que des douleurs qu'on attaque par le feu, il en reste souvent quelque ressentiment qui se réveille & demande, pour être détruit, une nouvelle application du feu. Peut-être aussi que les brûlures que l'on fait avec le moxa ne sont ni assez longues, ni assez profondes pour opérer le plus souvent une guérison radicale. Le mal qui n'a pas été attaqué dans toute son étendue doit se renouveller de ses cendres après un certain tems, & c'est sans doute pour parer à cette réproduction qu'*Hippocrate* conseilloit de multiplier les brûlures, & de les faire profondes,

in coxendico dolore crus adurendum multis atque profundis inustionibus.

Après tant de faits qui parlent si hautement en faveur du feu, faudra-t-il encore s'excuser sur ce qu'on a renouvellé une maniere de guérir qui paroît dure, cruelle, que l'horreur qu'elle inspire avoit fait proscrire depuis plusieurs siecles, & qui répugne si fort à cette aménité que tant de gens ont la foiblesse de rechercher jusques dans les Médecins & les remedes. L'envie, l'ignorance & les préjugés sont les premiers adversaires contre lesquels il faut s'attendre à lutter, lorsqu'on s'écarte trop des routes battues, & si les succès les plus nombreux, les moins équivoques viennent les confondre, cette basse jalousie qui cherche à s'élever aux dépens de celle qu'elle estime, a bientôt recours à une ironie mordante qui tient si facilement lieu de raisons, ou au moins de raisonnemens.

« Les préjugés sont nos Rois, dit l'Auteur » satyrique du *Machiavel*, en Médecine; il faut » donc leur obéir & leur faire une espece de » cour. Si par la meilleure méthode vous avez » sauvé la vie à un malade, & qu'on dise » qu'il est bienheureux de n'être pas péri, » ayant été si maltraité. Le premier qui se » présentera, tuez-le, en suivant la mode du

» pays, on dira que vous l'auriez ſauvé ſi la
» choſe eût été poſſible, autrement la plus
» belle cure ſera précisément celle qui vous
» perdra de réputation ». Mais je ſuis bien éloigné de donner le moindre regret au parti que j'ai pris ſi ſouvent de compromettre ma réputation, plutôt que de manquer à la confiance dont on vouloit bien m'honorer. Des cures auſſi promptes que ſurprenantes ont déterminé, comme on l'a vu, pluſieurs de mes confreres à faire uſage du feu pour leurs malades; & qui plus eſt, à y avoir recours pour eux-mêmes, & pour ce qu'ils avoient de plus cher. Il eſt donc permis d'eſpérer qu'on ſe réconciliera peu à peu avec un remede qui promet tant, & qui laiſſe ſi peu à craindre: je lui dois la ſanté dont je jouis. La reconnoiſſance ſeule devroit me mettre la plume à la main pour en exalter les avantages; mais j'y ſuis encore déterminé par la crainte que j'aurois de manquer à mon état & à la ſociété, en gardant le ſilence ſur les guériſons que j'ai obtenues par la vertu active & toute-puiſſante du feu, s'il m'eſt permis de parler ainſi, & d'emprunter quelque choſe des expreſſions enthouſiaſtes dont l'antiquité s'eſt ſervie pour célébrer ſes effets.

J'avoue que dans les premiers eſſais que j'ai

faits de ce moyen de guérir, l'exemple & l'autorité des anciens ont été mes ſeuls guides, ſans trop m'occuper de la théorie propre à montrer la maniere d'agir du feu; mais pourrois-je craindre de m'égarer en marchant dans des routes auſſi battues, & que le flambeau de la pratique éclairoit par tout? N'eſt-ce pas-là le guide le plus sûr? On ſe ſert tous les jours avec le plus grand ſuccès du quinquina contre les fievres intermittentes, du mercure contre les maladies vénériennes, & perſonne n'a encore prétendu avoir deviné de quelle maniere ces deux puiſſans remedes agiſſent. L'opium n'a montré juſqu'à préſent qu'une vertu *dormitive* propre à aſſoupir les ſens, ſuivant l'expreſſion de *Moliere*, & on demande encore aujourd'hui ſi ce précieux médicament agit en paſſant dans le ſang par les veines lactées, ou par la ſeule impreſſion ſur les houpes nerveuſes de l'eſtomac.

En attendant néanmoins que par la force du raiſonnement on découvre, ou qu'un heureux haſard nous indique le ſpécifique propre à détruire & dénaturer le fluide rhumatiſmal, haſardons quelques conjectures ſur ſes qualités & ſur le ſiége qu'il occupe. D'abord l'on préſumera par les douleurs aiguës qu'il excite ſi ſouvent, qu'il eſt d'un caractere

âcre & cauſtique. L'obſervation anatomique de *Morgagni* fait bien voir cette malignité, par la couleur du bois de noyer qu'il avoit donné aux chairs qui en étoient abreuvées. Cette même obſervation indique encore qu'il n'eſt pas contenu dans les vaiſſeaux, ſoit ſanguins, ſoit ſéreux, ſoit lymphatiques, mais qu'il eſt épanché hors de tout vaiſſeau quelconque dans le tiſſu cellulaire, ſans ſuppoſer la moindre perverſion dans les fluides ſoumis à la circulation. Pour trouver la cauſe des qualités pernicieuſes que peut contracter l'urine retenue contre nature dans la veſſie, on ne s'aviſe pas de remonter juſqu'au ſang, ou juſqu'aux organes chargés de faire la filtration de cet excrément : une rétention de l'humeur tranſpirable au moment que la nature cherchoit en la pouſſant à travers des cribles de la peau, à en débarraſſer le tiſſu cellulaire, offre donc un fluide devenu auſſi étranger & auſſi à charge à ce tiſſu, que l'urine l'eſt à la veſſie, avec cette différence eſſentielle qu'il peut s'étendre au long & au large par la communication qu'ont entr'elles toutes les cellules de ce tiſſu.

Mais cette humeur excrémentielle eſt-elle fixée invariablement dans un petit nombre de cellules, relativement à ſa quantité ? Alors

elle paroît beaucoup plus âcre, ſon impreſſion âcrimonieuſe ſur ces cellules les met dans un état de ſpaſme, d'inaction qui ne leur permet plus de ſe débarraſſer de cet hétérogène; cet excrément s'accumule, ſe mêle quelquefois avec d'autres ſucs qu'il pervertit, & forme bientôt des dépôts du plus mauvais caractere, qui ne donnent qu'un pus ſanieux, dont la cauſticité s'étend juſqu'aux os, & pénétre ſouvent dans les articulations.

Cette humeur ainſi extravaſée dans le tiſſu cellulaire occupe les mêmes places que le ſang extravaſé par les contuſions; ſi ce ſang épanché ne rentre pas en entier dans la circulation, les moindres parcelles qui en reſteront devenant de jour en jour plus âcres, pourront expoſer le malade à des douleurs qui auront la plus grande affinité avec celles qui ſont l'ouvrage de l'âcre rhumatiſmal, & qui trouveront également dans le feu des reſſources qu'on demanderoit inutilement à d'autres remedes. M. *Perron* en a fourni un grand exemple que j'ai détaillé. En voici un autre.

François *Guillelmin*, âgé de trente-ſix ans, fut enſeveli ſous des terres au décombrement deſquelles il travailloit à Montpellier, &c. Voyez le détail de l'obſervation à la page 33. Que dans cette obſervation les molécules du

ſang épanché, leſquelles n'ont pu être repriſes par la circulation, ni pouſſées au travers de la peau, aient pris, en ſe dépravant, une forme quarrée, triangulaire ou en aiguille, ou tel autre qu'on voudra leur ſuppoſer; il eſt certain par le ſentiment de douleur qui reſtoit, que placées hors des routes de la circulation, elles picotoient, irritoient les fibrilles nerveuſes. Deux indications ſe préſentoient donc à remplir, ou de changer la configuration de ces molécules, ou d'en débarraſſer la partie en les écartant au loin pour les faire rentrer dans la circulation, afin que la nature s'en délivrât par quelqu'une de ſes voies de décharge: or le feu eſt ſans contredit le moyen le plus propre à remplir un objet auſſi important.

Si la propoſition faite à un malade de le brûler le révolte d'abord, on lui fait enviſager que le feu deſcendant peu à peu dans le cylindre de coton, il ſera le maître de ſe ſouſtraire à la douleur auſſitôt qu'elle lui deviendra inſupportable; car il eſt eſſentiel de laiſſer la plus entiere liberté, attendu que le mal qu'on craint lorſqu'on eſt ſubjugué par la force, augmente infiniment celui que l'on reſſent. La liberté eſt alors une eſpece de leurre qui, jointe à de douces paroles, à de

bonnes raiſons, étaie le courage, & en donne quelquefois à des enfans plus que des perſonnes d'un âge mûr n'en auroient par elles-mêmes. D'ailleurs il eſt à propos que le feu ne ſurprenne pas tout-à-coup la partie qu'on brûle; en s'inſinuant peu à peu, il réveille par degrés la force oſcillatoire des ſolides, & la diſſolution des ſucs épaiſſis & embarraſſés s'opere plus sûrement & plus également.

N'oublions pas une remarque eſſentielle, c'eſt que la cautériſation ne doit être employée que pour les douleurs fixées depuis un certain tems; lorſqu'elles ſont vagues, le malade en retireroit peu d'avantage, & peut-être qu'on ne parviendroit qu'à les déplacer. L'uſage du moxa avoit été introduit en Angleterre pour la guériſon de la goute; on brûloit avec ce duvet les articulations attaquées par cette maladie, mais on fut bientôt déſabuſé de ce remede. La goute, à la vérité, cédoit facilement à cette brûlure, mais c'étoit ſouvent pour s'aller jetter ſur quelqu'autre partie. L'autorité de *Galien* ne peut rien contre cette obſervation; la goute, dit ce Médecin, a deux cauſes; la premiere eſt la ſurabondance de l'humeur gouteuſe ſur les articulations, & la ſeconde eſt la foibleſſe de l'articulation qui ſuccombe à l'irruption de cette

humeur, mais si l'une de ces deux causes vient à manquer, la goute ne peut paroître. On conclut de cet aphorisme qu'en cautérisant les articulations viciées par la goute, cette humeur ne pourroit plus y aborder aussi aisément, parce que le feu donne de la force aux parties qu'il cautérise, suivant l'axiòme si célèbre chez les anciens, *ignis firmat partes*; & en effet la goute ne reparoissoit plus sur ces mêmes articulations, mais elle se jettoit après cela sur quelqu'autre; de façon qu'en appliquant le moxa sur les pieds, le siége naturel de la goute, on l'obligeoit à se jetter sur les genoux, dans le ventre & dans les autres capacités, l'action du feu ne pouvant rien contre le levain même de la goute répandue peut-être dans toute l'habitude du corps.

Cependant lorsque l'humeur gouteuse s'est opiniâtrément fixée sur quelque partie plus importante, & que les moyens ordinaires ne suffisent pas pour la déplacer, le feu est encore la ressource la plus active. Dans le tems que je travaillois à la premiere édition de ces *Mélanges*, j'étois en convalescence d'une maladie de poitrine pour la guérison de laquelle je n'avois pas craint de mettre le feu à cette partie, regardant comme rhumatismale la cause de la douleur que j'y ressentois; trois

ou quatre accès de goute réguliers & peu violens que j'eus enſuite ſur les pieds, m'ont appris que j'avois débarraſſé ma poitrine d'une humeur gouteuſe. Je n'ai pu me méprendre là-deſſus, parce que la premiere jettée de cette humeur poſtérieure à la brûlure s'étant faite ſur la jambe droite, je ſentis en même tems au côté gauche de la poitrine un retour aſſez vif de la douleur que j'y avois, pour m'engager à y remettre le feu, afin que le reſte de l'humeur qui pouvoit encore engorger le poumon ſe portât en entier ſur cette même jambe, ce qui me réuſſit comme je le déſirois.

Il me reſte à parler d'un effet ſecondaire de la cautériſation, lequel ne commence à avoir lieu qu'après ſix ou ſept jours. Je veux parler de cette ſuppuration qui ſépare les chairs brûlées de celles qui ſont ſaines; comme c'eſt à cette ſuppuration qu'on a volontiers attribué dans ces derniers tems les bons effets du feu employé contre les douleurs de rhumatiſme, il faut en examiner ſoigneuſement le produit, & voir s'il convient de le mettre au niveau de celui qu'on attendroit des véſicatoires, des cauſtiques potentiels qui n'agiſſent eſſentiellement que par l'évacuation qu'ils procurent.

Que la ſuppuration ne puiſſe beaucoup co-

opérer à la guérison d'une partie rhumatisée, en entraînant avec elle quelques restes de l'hétérogène rhumatismal, cela est hors de doute, & on en a donné plusieurs exemples décisifs, & notamment celui de la Dame Religieuse de l'Annonciade ; mais ce seroit méconnoître la vraie maniere d'agir du feu, si on bornoit la brûlure à ce foible avantage qu'il est si facile de se procurer à moins de frais. Faisons d'abord usage de deux observations rapportées dans le Mémoire couronné par l'Académie Royale de Chirurgie. M. ***, avoit dans les lombes un rhumatisme si violent qu'il avoit perdu toute espece de mouvement de cette partie. Les douleurs cruelles qu'il y ressentoit lui donnoient une insomnie continuelle ; après avoir fait bien des remedes sans succès, un ami lui frotta la partie postérieure du tronc avec de l'eau-de-vie camphrée, un domestique qui éclairoit à cette opération, mit par mal-adresse le feu à cette liqueur dont la peau du malade étoit imbue. Cette région du dos fut cautérisée ; on la trouva le lendemain enflammée & toute couverte de phlictaines, mais en même tems le malade guérit. Dans cette observation le produit apparent de la brûlure est semblable à celui des vésicatoires ; mais les vésicatoires eussent-ils

procuré une auſſi prompte guériſon, cela eſt tout au moins douteux.

Ce ne fut pas au haſard qu'on dut la guériſon du ſecond malade, la pratique des anciens avoit ſervi de modele; on ſait que dans les douleurs violentes de rhumatiſme, ils cautériſoient en pluſieurs endroits à la fois & profondément. Un Anglois âgé de quarante-cinq ans fut attaqué d'une très-fâcheuſe ſciatique qui occupoit les deux cuiſſes, & fut réduit au lit pendant pluſieurs mois comme paralytique. Le peu de ſuccès des remedes nombreux qu'on lui avoit adminiſtrés, le faiſoit regarder comme incurable, & on le condamna à demeurer perclus le reſte de ſes jours: un Médecin de ſa nation qu'il trouva oſa appeller de cette condamnation, & il lui fit en conſéquence quatre grandes eſcarres avec le cautère ſur l'os ſacrum. Cette pratique que je ne voudrois pas imiter, quant à la multiplicité des brûlures, tira ce malheureux de l'état pitoyable où il étoit, & le guérit radicalement.

On peut ſe reſſouvenir, ajoute d'abord après l'Auteur de ce Mémoire, de la cure ſinguliere que nous fîmes d'une ophtalmie par l'application de vaſtes cautères mis derriere l'oreille. Ces expreſſions de l'Auteur que

j'ai tranſcrites ne permettent pas de penſer qu'il ait vu dans le feu qui a produit les deux guériſons ci-deſſus, autre choſe qu'un moyen d'établir un écoulement artificiel, un moyen de tranſporter la maladie des parties précieuſes où elle a ſon ſiége, ſur celle où l'on pratique la brûlure; or cette opinion eſt diamétralement oppoſée à l'action fondante & réſolutive du feu, ſi bien prouvée par tant d'obſervations qui montrent la guériſon preſque entiere de la maladie avant qu'on ait apperçu la moindre trace de ſuppuration.

Les anciens ne ſont point tombés dans cette erreur qui n'apprécie les effets du cautere actuel que par la ſuppuration qui vient à ſa ſuite; ils ont ſoigneuſement diſtingué l'action primitive du feu, de ſes effets conſécutifs; s'ils ont recommandé d'entretenir quelquefois pendant long-tems la ſuppuration occaſionnée par le feu, leur intention étoit de donner une longue iſſue aux ſucs viciés que l'action du feu avoit diſpoſés à ſuivre les routes ouvertes par la ſuppuration : ſans avoir aucune théorie lumineuſe ſur les effets des cauſtiques comparés au cautère actuel, l'expérience leur avoit ſuffi pour reconnoître les ſuites pernicieuſes de ces cauſtiques. *Glandorp* qui a écrit ſur la cautériſation, parle des cauſtiques comme

d'un genre de médicament dont il avoit une eſpece d'horreur ; ſes expreſſions ſont trop énergiques pour les paſſer ſous ſilence. *Ego verò ut verum fatear in totâ praxi meâ à ſeptici uſu abhorrui, illudque cane pejus & angue fugi, & tanquam zizaniam relegavi rejecique.* Je ſais ce qu'il faut penſer de ces ſortes de déclamations ; elles ont toujours quelque choſe d'outré. J'avoue cependant que je me rapprocherois volontiers, avec les modifications convenables, du ſentiment de cet Auteur, ayant vu l'application de l'euphorbe ſur un os carié occaſionner les plus vives douleurs & même des convulſions, & n'ayant pu arrêter ces accidens que par l'application du cautère actuel qui les fit ceſſer comme par enchantement.

Albucaſis, Severinus, Fabricius ab Aquapendente, & notre célèbre *Paré*, ne ſont pas éloignés de penſer comme *Glandorp. Profper Alpin* qui parle avec tant d'éloges de la brûlure faite avec le coton, n'a garde de mettre en parallele l'action du feu, & celle des cauſtiques. On eſt obligé, dit ce Médecin, de reconnoître dans ces derniers une qualité vénéneuſe qui éteint la chaleur naturelle ; le feu au contraire ranime cette chaleur & diſſipe l'humidité excrémentitielle dont pourroit être

abreuvée la partie qu'on cautérise ; de telle sorte, ajoute-t-il, que les Médecins d'Egypte peuvent à juste titre tirer vanité, & s'estimer heureux de connoître un remede aussi avantageux que la cautérisation ; & en effet on se persuadera sans peine que toutes les fois que l'application des caustiques occasionnera des accidens formidables & rebelles, l'application d'un fer rouge sera toujours le calmant le plus sûr & le plus prompt. N'est-elle pas un spécifique assûré contre toute morsure d'animal venimeux dont le venin a de la relation avec les caustiques ?

Si nous sommes étonnés que les anciens aient regardé le feu comme un remede divin, & qu'ils en aiént autant étendu l'usage, concluons-en au moins qu'ils en avoient vu les plus grands effets contre beaucoup de maladies auxquelles on ne s'oppose plus ; s'ils ont quelquefois été trop loin, c'est que plus un remede a montré d'efficacité, plus il est difficile que, passant de mains en mains, son application soit méthodique, lumineuse & contenue dans de justes bornes. L'histoire des médicamens tant chimiques que galéniques fourniroit mille preuves de ce que j'avance. Un remede en effet a-t-il acquis quelque célébrité, on étend bientôt ses propriétés à toutes les maladies,

maladies, où on le place ſans diſcernement, & les cas où l'ignorance & la témérité le font échouer, le mettent en diſcrédit pour ceux où il auroit procuré les plus promptes guériſons. *Imitatores, ſervum pecus!*

La grande efficacité qu'on accordoit autrefois au feu a paru abſurde aux modernes, & ils ont cru devoir ſe méfier de l'enthouſiaſme avec lequel on l'a exalté. Evacuer & réſoudre, fortifier & relâcher, diviſer, altérer, deſſécher, ramollir, ſervir d'aiguillon & d'anodin : voilà l'eſquiſſe de ces propriétés attribuées par les anciens à l'application du feu. La contradiction qui ſe préſente d'abord à l'énoncé de tant de qualités diſparates, a été le ſeul titre qui a fait condamner cette pratique ; mais ſi les anciens ont parlé ſi avantageuſement des vertus du feu, c'eſt qu'ils avoient pour eux les guériſons nombreuſes opérées par ſon ſeul ſecours, & pour être en droit de leur impoſer ſilence il faudroit accuſer de faux les faits qui ſervoient de baſe à leurs éloges, ce qui eſt impoſſible.

Paſſons maintenant de l'expoſé de tant d'autorités en faveur du feu, à l'examen de la maniere dont il agit ſur les corps animés : qu'on laiſſe conſumer ſur une partie ſaine ou malade un cylindre de coton embraſé; le

premier degré de chaleur diminuera la cohésion des solides & des fluides dans la partie échauffée ; le second divisera de plus en plus les uns & les autres ; le troisieme enfin, en faisant exhaler les parties les plus fluides, laissera les plus grossieres à sec.

Le feu considéré sous ces trois aspects relativement aux fluides, sera émollient pour ceux qui ne sont exposés qu'à sa moindre action ; il divisera les molécules intégrantes de ceux qui sont moins éloignés, en leur donnant la plus grande fluidité dont ils se trouveront susceptibles, & alors il fera l'office d'atténuant ; il sera enfin dessicatif en faisant exhaler les liqueurs soumises à sa plus grande action.

L'effet du feu considéré dans son rapport avec les solides, ranime leur inertie, étant au premier degré, en même tems que la capacité de tous les vaisseaux est augmentée par la division & raréfaction des fluides qu'ils contiennent ; mais il faut sur-tout faire attention à l'action & à la réaction extérieure de ces mêmes vaisseaux sur d'autres sucs qui sont en stagnation dans le tissu cellulaire, par lesquels ils sont liés les uns avec les autres, parce que c'est l'altération ou l'épaississement des sucs en stagnation qui constitue le plus grand nombre

des maladies pour lesquelles le feu est un vrai spécifique.

Dans le second degré de ce même feu, les vaisseaux portés au dernier point de leur extensibilité sans rupture, agissent avec la plus grande force sur ces mêmes sucs qui sont renfermés entre leurs interstices, & auxquels les particules ignées donnent en même tems la plus grande fluidité & la plus grande décomposition possible sans exhalation, sucs qui par cette compression alternative & extérieure des vaisseaux, sont obligés de passer dans les cellules qui sont à l'abri des impressions du feu. Cette dispersion & cette division les disposent à la résolution, & il n'est pas nécessaire de montrer combien l'action résolutive du feu, qui agit en même tems avec tant d'énergie, & sur les liquides & sur les solides, doit être supérieure aux plus forts médicamens dont l'action bien appréciée ne s'étend pas au-delà des solides. Le feu enfin considéré au troisieme degré, détruit l'assemblage des solides, fait exhaler les fluides, & fait du tout une espece de *caput mortuum*, un composé dur & noir, que la nature expulsera en le séparant des parties restées entieres.

Cette agitation tumultueuse excitée dans la partie échauffée par la cautérisation peut

être comparée à celle d'une fievre aiguë locale. L'action & la réaction violente des vaisseaux sont dans cette fievre les mêmes sur les sucs renfermés dans le tissu cellulaire sur les liquides mêmes qui remplissent leurs cavités propres. L'âcre irritant renfermé dans les cellules de ce tissu est ainsi brisé, broyé, amalgamé avec d'autres sucs de meilleure qualité; étant ainsi divisé, sous-divisé & dénaturé, il est tout prêt à enfiler les émonctoires par lesquels la nature va le chasser. Pour obtenir une crise salutaire, c'est en Médecine un très-grand secret, lorsqu'on a des maladies chroniques à combattre, que celui de savoir exciter ce degré de fievre nécessaire pour la coction & pour l'expulsion subséquente des liqueurs dépravées. Le feu offre ici un excellent moyen pour exciter une fievre locale qui procurera à la partie malade des avantages supérieurs à ceux qu'on peut espérer de ces fievres générales si salutaires dans les maladies de long cours, & il a, ainsi qu'on l'a fait observer, il a sur tous les moyens auxquels on voudroit le comparer, l'avantage exclusif d'agir par lui-même sur les fluides dépravés en même tems que sur les solides, que ceux-là oppriment & molestent, soit par leur quantité, soit par leur ténacité, soit par leur dépravation.

Si la douleur que le feu fait ressentir est un mal, c'est le moindre mal possible, comparé avec la douleur qui est inséparable de l'usage des caustiques. L'action du feu sur les nerfs est d'abord celle d'un agent qui est l'ame de toute la nature, d'un agent qui n'est destructeur & ne donne des sensations fâcheuses, que par excès, d'un agent qui ne peut nuire aux parties qui sont à quelque distance de sa plus grande activité ; les caustiques au contraire n'operent que par irritation, que par une irritation toujours à charge, toujours contre nature, par une irritation qui n'a jamais en soi rien de vivifiant, & dont les fâcheux effets peuvent par sympathie, ou plutôt par antipathie nerveuse influer sur les parties éloignées, je dis expressément par antipathie nerveuse, car je me garderai bien, pour faire valoir les propriétés du feu, de dire qu'il est à craindre que les particules les plus subtiles des caustiques aspirées par les veines lympathiques à chapelet & autres veines, ne portent au loin leurs qualités déléteres, entraînées çà & là par le torrent de la circulation ; mais le feu, pour pénétrer jusqu'aux liqueurs les plus épaissies a mille portes ouvertes auxquelles les plus forts médicamens frapperoient inutilement. Les topiques appli-

qués à la ſurface de la peau ne peuvent aller au-delà que par la ſuccion des pores abſorbans, ſi la peau en eſt réellement pourvue. Le feu au contraire pénétre ſans peine par les poroſités les moins organiques, les moins vaſculaires, & il va juſques dans la cavité des plus gros vaiſſeaux, en paſſant par les mailles de leurs tuniques ; le fluide nerveux lui-même renfermé dans des canaux qu'on ne connoît encore que par analogie, le fluide moteur pénétré par la chaleur extérieure en reçoit une nouvelle activité, laquelle ſe communique à tout ce qu'il anime.

Le cautère actuel eſt donc par les différens degrés de chaleur qu'on peut lui donner, le plus grand moyen que la Chirurgie puiſſe mettre en œuvre pour allumer ces fievres locales ſi ſalutaires ; les frictions ſéches, l'urtication, les ſinapiſmes, la douche des eaux minérales chaudes, les véſicatoires, les cauſtiques, les ventouſes peuvent concourir au même but, mais combien reſtent-ils au-deſſous des avantages du feu. La cautériſation ſera donc encore une puiſſante reſſource, lors même que celles qu'on vient d'indiquer auront été de nul ou de peu d'effet. En donnant quelque conſéquence à cette théorie dont je ne crois pas qu'on trouve de traces bien mar-

quées dans les Auteurs qui ont condamné ou approuvé l'uſage du cautère actuel, on pourroit apprécier la pratique des anciens lorſqu'ils cautériſoient les humeurs froides & indolentes, les engorgemens ſéreux & lymphatiques des articulations, les parties ſaillantes dans la gibboſité, les exoſtoſes, les caries, quelques eſpeces de gangrène, les ulcères chancreux, les plaies que laiſſoient l'extirpation du cancer, des carcinomes & les plaies d'armes à feu pour leſquelles je ſuivrois volontiers l'uſage de ces anciens maîtres, non pas en employant l'huile bouillante dont l'application à l'extérieur n'eſt ſus aſſez circonſcrite ; mais en me ſervant du fer rouge plus ou moins ardent ſuivant les circonſtances.

De cette théorie étayée ſur une pratique qui démontre invinciblement les avantages ſupérieurs du feu pour la guériſon des douleurs rhumatiſmales fixes & invétérées, on eſt en droit de conclure que, ſi l'âcre rhumatiſmal eſt un vrai prothée qui ſe cache ſous mille formes différentes, on rendra un très-grand ſervice à l'humanité, en lui rendant un moyen de guérir tant de maladies qui ſont le produit des hoſtilités de cet âcre rhumatiſmal; qu'on ne ſauroit donner trop d'éloges aux anciens pour la découverte d'un auſſi grand

remede, & pour l'uſage qu'ils ont ſu en faire; & que les modernes ont eu le plus grand tort d'avoir abandonné & même condamné des moyens de guérir auxquels ils n'ont ſuppléé par aucun autre de pareille efficacité; & pour raſſembler en peu de mots les conſéquences qu'on peut tirer de ce recueil d'obſervations choiſies, nous dirons que les propriétés des ſubſtances avec leſquelles on peut faire ces brûlures tiennent à des parties trop groſſieres pour paſſer avec les particules du feu au travers des pores inorganiques de la peau, qu'elles n'ont par conſéquent aucune influence ſur le mal que l'on veut détruire, ni aucun avantage relatif à la nature des parties cautériſées; qu'on peut ainſi ſe ſervir indifféremment du coton des Arabes & des Egyptiens, du moxa des Japonois, ou du lin crud d'*Hyppocrate* : que le feu agit en dénaturant, en détruiſant par raréfaction l'âcre rhumatiſmal, & plus encore en réveillant avec la plus grande force le jeu de tous les vaiſſeaux qui diviſent, triturent cette humeur viciée, & l'amalgament avec les ſucs graiſſeux, & qu'étant ainſi affoiblie, enveloppée, elle rentre avec plus de facilité & moins de danger dans le torrent de la circulation, pour être expulſée par les émonctoires avec les humeurs excré-

mentielles : qu'une cautérisation lente & graduée, telle que celle que l'on peut faire avec le coton, le moxa, le lin crud, est préférable à la saccade subite, violente & momentanée du fer rouge ; que le feu agissant immédiatement sur l'âcre rhumatismal, la suppuration qui suit la séparation de l'escarre, est quelquefois un inconvénient, & ne donne jamais qu'un avantage moins que secondaire, vérité démontrée & sur laquelle on ne peut trop insister ; que dans les douleurs situées profondément une brûlure superficielle seroit insuffisante, & qu'il ne faut pas craindre d'appliquer le feu en plusieurs endroits lorsque le besoin paroît le demander ; qu'il faut spécialement choisir celui où la douleur se fait sentir avec le plus de violence, sur-tout s'il est le siége primitif de cette douleur ; qu'il ne faut jamais perdre de vue ce premier siége de la douleur, lors même qu'il n'en reste aucun ressentiment ; que lorsqu'une partie affectée, telle qu'un testicule, demande des ménagemens particuliers, il faut faire la brûlure dans la partie la plus voisine, ayant égard à la direction des nerfs ; & qu'enfin, comme ce n'est pas le défaut de succès qui a fait mépriser l'efficacité du cautère actuel, il faut espérer qu'il reprendra de plus en plus les droits qu'il a sur

la confiance des malades & ſur celle des Chirurgiens, qui ne confondront plus ſa maniere d'agir avec celle des cauſtiques les plus accrédités.

Un heureux haſard a ſouvent fait éclore les plus belles découvertes en Médecine, & c'eſt à lui ſans doute que les anciens ont dû la cautériſation ; mais qu'on faſſe attention aux difficultés, aux dangers même qu'on doit affronter, en rétabliſſant l'uſage d'un remede dur & perdu dans l'oubli. L'abandon dans lequel il eſt, joint au ton dédaigneux avec lequel pluſieurs modernes en ont parlé, eſt un caractere de réprobation bien difficile à effacer. Celui qui oſe propoſer un remede proſcrit & en apparence cruel, ne peut qu'être plus inquiet ſur le ſuccès qu'on ne l'eſt ordinairement, à cauſe des engagemens qu'il paroît avoir pris pour la réuſſite ; & ſi malheureuſement ſes eſpérances & celles du malade ſont trompées, à quels reproches, à quelles qualifications ne doit-il pas s'attendre ? Qu'il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de la ſociété que tous ceux qui ſe dévouent à l'art de guérir, cet art ſi étendu, qu'il ſeroit à déſirer que, nés ſans ambition, pourvus du néceſſaire & remplis d'un vrai amour pour l'humanité, ils fuſſent dans les fonctions difficiles de leur

état également éclairés & indépendans. Combien de malades ont été sacrifiés à la fortune & à la réputation de ceux à qui ils avoient confié leur santé & leur vie ! Faites de grandes cures par des moyens qui passent pour violens, on dira que vous n'en connoissez point d'autres, ou que vous avez pour eux une sorte de prédilection bisarre. Si vous échouez, vous êtes perdu. Les effets salutaires du feu sont néanmoins si sûrs, que les risques dont nous venons de parler sont bien moins à craindre avec lui qu'avec tout autre remede, pourvu qu'il soit dirigé par la prudence & avec circonspection.

Conversation entre le Docteur Guillandini & Prosper-Alpin (c).

Guil. Ainsi l'application du feu si familiere aux anciens Médecins n'est pas moins connue en Egypte ; on la regarde sur les bords du Nil comme le remede le plus sûr pour la destruction d'un très-grand nombre de maladies ; c'est ainsi qu'en avoient pensé nos anciens qui s'en servoient familiérement, & c'est à la honte de la Médecine, & au grand préjudice

(c) On trouvera dans cette conversation beaucoup de choses qui ont déja été dites ; ce n'est que pour rapporter exactement cette même conversation qu'on les répete ici.

des malades, qu'on a abandonné un ſecours qui a guéri, comme par miracle, des maladies déſeſpérées. Vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir que de me raconter tout ce que vous avez appris de cette pratique pendant votre ſéjour en Egypte.

Pr. Alp. On voit dans ce pays-là une infinité de perſonnes qui portent un grand nombre de cicatrices réſultantes des brûlures qu'on leur a faites en différentes parties de la tête, & ſpécialement ſur le ſommet, vers la nuque, ſur toute l'étendue du péricrâne, aux tempes, derriere les oreilles, au col, ſur le devant, ſur le derriere & aux côtés de la poitrine, aux hypocondres, deſſous le nombril, ſur l'épine du dos, aux articulations des bras, des mains, des pieds; les jambes & les cuiſſes ſont auſſi dans le beſoin ſoumiſes au même ſpécifique; & pour tout dire, en un mot, les Egyptiens regardent le feu comme le plus grand des ſecrets pour la guériſon des maladies qui ont réſiſté aux autres reſſources de la Médecine.

Guil. Apprenez-moi d'abord quelle eſt leur méthode pour appliquer le feu; ſe ſervent-ils du fer, de l'or, ou ſimplement des cauſtiques? Quels ſont enſuite les maux pour leſquels ils y ont le plus ſouvent recours?

Alp. Le coton eſt la ſeule ſubſtance dont ils ſe ſervent ; ils forment avec ce coton une eſpece de cylindre conoïde qu'ils entourent avec de la ſoie filée pour le contenir. Ils appliquent la baſe de ce cylindre ſur la partie qu'on veut brûler, ils l'y maintiennent pour mettre le feu à l'autre extrémité, & ils laiſſent conſumer le tout juſqu'à la derniere parcelle. Pendant ce tems, ils défendent les parties circonvoiſines par le moyen d'une plaque de fer percée pour recevoir la baſe du cylindre, & de plus en faiſant ce cylindre, ils laiſſent dans ſon centre un petit vuide comme pour ſervir de cheminée. Ils appliquent enſuite pour tout panſement de la moëlle de bœuf, juſqu'à la chûte de l'eſcarre : car au reſte cette pratique eſt encore moins familiere aux Egyptiens, qu'aux Arabes ; ceux-ci toujours à cheval, vivant ſous les tentes, ou dans des lieux déſerts, & dépourvus d'ailleurs de toute Médecine, recourent au feu dans le plus grand nombre de leurs maladies ; de ſorte qu'il en eſt peu parmi ces vagabonds qui, tourmentés par de vieilles douleurs dans le genou & dans d'autres articulations, n'aient été obligés de ſe faire différentes brûlures ; par leur moyen, ils réparent la foibleſſe des parties, réchauffent & deſſéchent les articula-

tions. Pour les douleurs de ſciatique, ils mettent non-ſeulement des cylindres de coton ſur l'emboëtement même de la cuiſſe avec l'os des hanches, mais encore au-deſſous & ailleurs. Ils s'en ſervent auſſi dans la goute des pieds & des mains, avant qu'elle ait formé des nodoſités, tant ſur les articulations même que ſur les veines qu'on y apperçoit pendant l'accès de cette maladie. Auſſitôt, par exemple, que la douleur s'empare du gros orteil, ils mettent le feu entre cet orteil & le doigt voiſin. Il arrive delà que les humeurs qui ſe portoient ſur une partie affoiblie trouvent le paſſage plus reſſerré, & n'abordent pas ſi facilement à cette partie, laquelle ſe trouve ainſi à l'abri de la goute. *Galien* dans le ſixieme livre des Aphor. enſeigne que les douleurs de goute ont deux cauſes; la premiere eſt l'irruption d'une ſurabondance d'humeurs ſur la jointure, & la ſeconde une foibleſſe dans la partie qui ne peut réſiſter à cet abord d'humeurs. En prévenant l'une des deux, continue *Galien*, on prévient la goute. Ainſi les Egyptiens, par le moyen du feu, corrigent le relâchement & la foibleſſe des articulations. C'eſt donc-là un excellent remede pour toutes les parties attaquées de fluxions; mais non contens de brûler la partie même malade, il en font au-

tant sur celles d'où découlent les humeurs, & c'est pourquoi ils appliquent si souvent le feu sur la tête. Et en effet, dans toutes ces distillations d'humeurs de la tête sur la poitrine, ou sur les poumons, ils mettent leur coton sur la tête depuis le sommet jusqu'à la nuque. Le derriere de chaque oreille est brûlé de la même façon, pour détruire des maladies trop opiniâtres des yeux, des oreilles, l'épilepsie, la paralysie, la démence, les vertiges, les pesanteurs de tête, les engourdissemens, l'imbécillité & le sommeil immodéré, cédent au même remede. Contre les maux des yeux, des oreilles, ou des dents qui viennent de quelques humeurs qui sont découlées de la tête, c'est aux tempes que le feu s'applique. Ils remédient encore par le même procédé aux douleurs périodiques des dents, à leur peu de solidité dans les alvéoles, & aux mauvaises dispositions des gencives. Ils brûlent donc, ainsi qu'on l'a déja dit, & les parties affectées & celles d'où découle l'humeur. Le feu leur fournit encore un très-grand remede, étant appliqué sur la poitrine, contre l'asthme, contre toutes les maladies du poumon en général, lorsqu'elles dépendent d'une cause froide & pituiteuse; celles de la trachée-artère en retirent le même avantage. Mais s'il y a eu un

écoulement d'humeurs malignes, de la tête ſur la poitrine, alors ils s'adreſſent en même tems à ces deux parties, pour y mettre le feu. A l'égard de la phthyſie avec ſuppuration & empyème, ils ne brûlent que la poitrine. Dominique *Duroy*, âgé de quarante ans, étoit au Caire tourmenté depuis pluſieurs années d'un aſthme très-fâcheux ; une infinité de remedes ayant été employés ſans ſuccès, il ſe détermina à la brûlure Egyptienne ; on lui en fit trois ſur la poitrine. on eut la précaution de s'oppoſer pendant long-tems à la cicatrice, & il recouvra la ſanté.

Ceux qui ont l'eſtomac froid, humide, fatigué par des vents, tirent le plus grand avantage du feu ; il en eſt ainſi de ceux qui ont le foie ou la rate froids, endurcis. Dans l'hydropiſie ils mettent le feu ſous l'ombilic, & à l'hypocondre gauche, & en général ils l'appliquent ſur les parties ſouffrantes pour toutes les douleurs du dos, des lombes, du col, de quelque articulation que ce ſoit. Ce remede eſt encore un grand ſecret contre toutes les tumeurs de cauſe froide, pituiteuſe. La célérité des guériſons qu'il opere l'a fait appeller le remede des pauvres. L'Egypte peut donc, à juſte titre, tirer vanité de l'uſage qu'elle ſait faire d'un moyen de guérir auſſi étendu, auſſi

efficace

efficace & ſi peu connu chez les nations qui ſe croient plus ſavantes & mieux policées.

Guil. Que l'Egyptien abandonne aux nations qui les priſent ces prétentions de ſciences, d'agrémens, d'urbanité; c'eſt pour lui une riche compenſation, que de ſavoir tirer un auſſi grand parti d'un auſſi grand remede, & ce que vous venez de m'en apprendre me laiſſe dans l'admiration pour ſa ſcience à cet égard; car l'uſage de ces cylindres de coton me paroît pour les effets médicinaux ſupérieur à tout autre moyen d'appliquer le feu. Il ne donne pas premierement cette crainte & cette horreur qu'inſpire ou le fer ou le cuivre, ou tout autre métal ardent, & il fait reſſentir des douleurs moins atroces, le feu arrivant par degrés à la peau malade. Celle-ci d'ailleurs n'eſt pas ſi vivement ébranlée, & les humeurs s'atténuent, ſe diſſolvent & s'échappent de côté & d'autre plus doucement & plus ſûrement. On prétend que *Polybe* a eu connoiſſance de cette pratique, attendu qu'il recommande de brûler avec du lin crud la goute & la ſciatique. Quoi qu'il en ſoit, le feu étant ainſi enveloppé &, pour ainſi dire, caché dans du coton, les malades s'en méfient moins que ſi on leur propoſoit un fer rouge. Il faut d'ailleurs leur montrer la façilité & la liberté qu'ils

auront de s'y ſouſtraire, ſi la douleur excede leurs forces.

Alp. On donnera toujours parmi nous, pour établir des écoulemens artificiels & faire ce qu'on appelle des cautères, on donnera toujours, dis-je, la préférence aux cauſtiques, à ces médicamens qui détruiſent la peau plus ſourdement & avec moins d'effroi pour le malade, que ce feu proprement dit, ſous quelque enveloppe que vous le préſentiez, & vous ſavez que ces cautères ſont très-communs en Italie.

Guil. Je ſuis fâché avec vous de cette préférence; car il y a une diſtance infinie entre la maniere d'agir du feu, & celle de ces médicamens cauſtiques, leſquels n'en imitent que les effets deſtructeurs. Ces derniers, par leur qualité vénéneuſe, dénaturent & affoibliſſent les parties ſur leſquelles ils agiſſent. Le feu au contraire a une force vivifiante qui en releve le reſſort, & donne une nouvelle vie à tout ce qui environne ce qu'il ne détruit pas immédiatement.

Alp. C'eſt encore-là pour les Médecins d'Egypte un nouveau ſujet de gloire & de ſatiſfaction, puiſqu'ils ſont les ſeuls qui connoiſſent les propriétés du feu, & ſavent en jouir.

Guil. Il faut pourtant convenir qu'ils ne ſont pas les inventeurs de ce remede, ni les ſeuls qui aient ſu en retirer tous les avantages. Mille autorités pourront vous prouver qu'il étoit très-connu des anciens Médecins; & en effet ouvrez d'abord les Œuvres d'*Hyppocrate*, & voyez ce qu'il conſeille lorſque la tête eſt remplie d'humeurs, & que les purgations générales n'ont pu les emporter. *Faites à la tête huit brûlures, deux vers les oreilles, deux ſur le derriere de la tête, une de chaque côté à la naiſſance du col & très-près de la tête poſtérieurement, & une de chaque côté du nez vers le grand angle des yeux. Il faut ſur-tout brûler les veines qui ſont vers les oreilles juſqu'à ce qu'elles ceſſent de battre* (d). *A l'égard des veines dont la marche eſt oblique, il faut les brûler avec des fers terminés en forme de petits coins.* Dans un autre endroit il fait encore l'étalage de ces mêmes brûlures contre les douleurs à la tête. Ecoutez à préſent ce que dit *Galien* des effets du feu contre les douleurs de côté. *On peut apprendre par la citation ſuivante de Platon le Cynique, quel uſage les anciens ſa-*

(*d*) Par ces pulſations, *Hyppocrate* déſigne des artères; mais ſeroient-ce les artères temporales qui montent au devant de chaque oreille?

voient faire du feu ou cautère actuel. Cinesias, fils d'Evagoras, desséché par une maladie de poitrine, n'ayant plus que des jambes de roseau, & étant dans le marasme, sans néanmoins cracher de pus, avoit inutilement tout mis en usage pour recouvrer la santé, on le brûla enfin sur différentes parties du corps, & bientôt il fut en état de se montrer en public. Ce remede n'est pas moins approuvé par *Hyppocrate* pour les inflammations de poitrine; alors il conseille l'application du feu sur la poitrine même & au dos, ainsi que dans les crachemens de sang, avant que le pus soit formé, & dans ces cas de crachement, il veut que le cautère actuel soit appliqué de chaque côté de la poitrine; il ne le regarde même pas comme inutile dans les cas de suppuration, si on fait les brûlures près du diaphragme (*e*); il le conseille sur le foie, lorsque ce viscère est endurci ou enflammé. Voici les expressions de ce pere de la Médecine. *Si le foie acquiert un gros volume avec beaucoup de saillie en avant, lardez-le avec des fuseaux de buis trempés dans l'huile bouillante, & continuez,*

(*e*) C'étoit sans doute pour pénétrer jusques dans la poitrine, & donner issue au pus ramassé sur le diaphragme; mais le feu de quelque façon qu'on l'applique, ne brûle pas assez profondément, pour remplir cette intention.

jusqu'à ce que vous soyez au foyer de l'abcès (f), ou bien faites huit escarres par le moyen des champignons que vous ferez brûler.

Hyppocrate est d'avis de se servir du même moyen contre les indurations de la rate, en multipliant les brûlures jusqu'au nombre de dix, si ce viscère est d'un très-gros volume, & il insiste plusieurs fois sur le même conseil. Pour voir ensuite ce qu'il pense de l'application du feu sur les articulations abreuvées d'humeurs jusqu'à être luxées par cause interne, ou sur celles qui sont vexées de douleurs, il ne faut qu'un peu d'attention à ces paroles. *Je vais prouver évidemment combien les Scythes ont le corps lâche & humide, & cela par le grand nombre de brûlures que se font ces Scythes, & principalement ceux qui sont appellés Nomades. Les épaules, les bras, les articulations des mains, la poitrine, les hanches, les lombes sont chez eux couverts de cicatrices, & cela parce qu'ils ont voulu dessécher l'humidité, & remédier à la foiblesse de ces parties. Elle est en effet quelquefois si grande qu'ils ne peuvent ni bander un arc, ni lancer un javelot, mais la brûlure chasse la sérosité des articulations & leur en rend l'usage.* C'est sur-tout dans les douleurs de

(*f*) Cette expression est de ma part une espece de commentaire, persuadé qu'*Hyppocrate* avoit en vue les abcès au foie.

ſciatique que le feu eſt un remede eſſentiel; car lorſqu'on néglige cètte maladie, ou l'articulation ſe déboëte, ou il s'y fait une ſuppuration, ou la cuiſſe ſe deſſéche & fait boiter le malade, ſi on n'a recours au feu.

Galien confirme les avantages de cette pratique, en la conſeillant pour deſſécher les mucoſités de la jointure de la cuiſſe avec la hanche, & afin que la peau plus reſſerrée, reſſerre elle-même l'articulation & s'oppoſe au déplacement du *fémur*. Or dans ce cas les brûlures, ſuivant *Hyppocrate*, doivent être & profondes & multipliées : on les fera avec du lin crud, ſuivant le précepte donné dans le livre *de Affectionibus*, & attribué par *Galien* à *Polybe*.

Paul, Médecin Grec, confirme cette pratique par les expreſſions ſuivantes : *Lorſque le mal devient opiniâtre, il faut faire trois ou quatre brûlures ſur l'articulation même, & entretenir long-tems la ſuppuration, en s'oppoſant à la cicatrice.* *Celſe*, parmi les Latins, dit expreſſément au ſujet de la ſciatique, *que le dernier & le plus sûr moyen de guériſon eſt d'appliquer le fer rouge en trois ou quatre endroits ſur l'articulation, & que les douleurs invétérées des genoux réſiſtent à tout autre remede.* A l'égard de la goute, il veut *qu'on l'attaque en brûlant les veines qui ſont au-deſſus de l'articulation du pouce,*

ou en mettant le feu sur les nodosités même, & cela avec du lin crud. *Aétius* approuve formellement cette pratique contre les maladies des articulations, & il ne sera pas hors de propos de placer ici les expressions mêmes de cet Auteur. *Il faut avec le feu faire quelques escarres un peu au-dessus de la partie accablée par les humeurs, & quelques-unes plus près encore; on peut à la vérité, si le malade répugne trop au feu, se servir des caustiques, mais ils sont de beaucoup inférieurs, ne faisant pas des brûlures, ni aussi promptes, ni aussi séches. En général lorsque les pieds sont accablés d'humeurs, il faut appliquer le feu dans le voisinage du talon, tant en dedans qu'en dehors. La même application aura lieu entre le gros doigt du pied & son voisin, sur les veines qui paroîtront être les plus grosses. Quelquefois il est à propos que le feu soit placé sur les articulations même, lorsqu'elles sont fort abreuvées, & cela avant que les nodosités soient formées. Cependant il ne faut pas oublier, dit* Ruffus, *que les ulcères formés sur des articulations pituiteuses se ferment difficilement; mais lorsqu'on parvient à les faire cicatriser, l'articulation en reçoit une force qui la met à l'abri pour l'avenir de nouvelles irruptions d'humeurs.*

Voilà ce que les anciens ont écrit à la louange du feu, & je passe sous silence tout

ce que les Arabes y ont ajouté, tels qu'*Haly-abbas*, &c. mais aucun de ces anciens Médecins n'a proposé de méthode semblable à celle des Egyptiens, à moins qu'on ne veuille établir la parité entre le lin crud & le coton.]

Guil. Mais peut-être cette pratique si étendue du feu n'a-t-elle pas toute la sûreté qui est à désirer; car *Hyppocrate* lui-même avoue avec sa candeur ordinaire qu'un malade mourut des suites d'une sciatique, quoiqu'il se fût soumis au feu plus d'une fois. L'Auteur même de cette observation répond à cela que la foiblesse de ce malade, son mauvais état, & peut-être la trop grande étendue des brûlures concoururent ensemble à sa mort (*g*); mais en voilà assez sur cette matiere.

Alp. Encore un mot, s'il vous plaît, car il me reste à vous dire que [les Egyptiens brûlent & les empyèmes & les hydropisies, & les hernies & toutes les humeurs indolentes froides. Ceux qui mettent le feu sur la poitrine & au dos par trois ou quatre cylindres, ainsi qu'on

(*g*) Dans les douleurs de sciatique trop long-tems négligées, il se forme sur le périoste, ou dans l'articulation même de la cuisse, des dépôts avec carie; or les choses étant venues à ce degré de perversion, le feu seroit appliqué inutilement; il le seroit même au détriment de l'humanité en général, parce que d'un cas désespéré on tireroit des conséquences contre ceux où le même remede auroit les plus grands succès.

l'a dit, arrachent par-là à la mort nombre de malades dont les poumons fourniſſoient du pus. La ſuppuration ſubſéquente eſt un égout par lequel ſe vuide tout ce que la poitrine a d'humeurs viciées. Ce moyen a l'avantage de laiſſer ſortir peu à peu ces humeurs, ce qui ſe fait alors ſans danger (*h*); car *Hyppocrate* avertit que la mort eſt inévitable pour les malades chez leſquels le pus ou l'eau s'évacuent trop promptement dans les cas, tant d'hydropiſie, que de collection de pus dans le ventre ou dans la poitrine, ſoit que l'iſſue ait été faite par le feu, ſoit qu'elle l'ait été par le fer.

Dans les inflammations de poitrine ou des poumons, ainſi que dans les congeſtions d'humeurs froides, & pour les aſthmatiques, par cauſe froide & de tempérament froid, les Egyptiens emploient le feu; & en cela ils ne ſont pas déſavoués par *Hyppocrate*. A l'égard de l'hydropiſie, elle demande plus d'une ap-

---

[(*h*) Malgré toute la déférence qui eſt due à l'expérience des Egyptiens, je ne crois pas le feu utile dans les collections de pus. Il ne faut pas attribuer au meilleur des remedes les propriétés qu'il n'a pas dans la maladie dont il s'agit. Il faut ouvrir entre deux côtes pour pénétrer dans le foyer de l'abcès. Le fer ici mérite la préférence ſur les cauſtiques, & les cauſtiques ſur le feu, parce qu'en fondant l'eſcarre molle que forment ces cauſtiques, on peut en placer de nouveaux dans le ſillon qu'on vient de faire.]

plication des cylindres. Aux uns, il en faut trois ſous l'ombilic, avec la précaution d'entretenir une longue ſuppuration pour la ſortie des eaux. Aux autres ce ſera ſur la région de l'eſtomac ou du foie, ou de la rate, & ſous le nombril même qu'il conviendra de multiplier les brûlures. Cependant les Médecins d'Egypte ne ſont pas tellement bornés à l'uſage du feu, qu'ils ne ſachent auſſi ſe ſervir des cauſtiques, des véſicatoires. Ils appliquent ce genre de remedes ſous la plante des pieds de chaque côté, & au-deſſus des genoux au dedans des jambes; ils entretiennent par-là de longs écoulemens. Ils guériſſent par ce ſecours l'hydropiſie aſcite & l'hydrocèle, & même le ſarcocèle, ce qui eſt très-ſurprenant à l'égard de cette derniere maladie; car pour l'hydrocèle, on ſe perſuade ſans peine qu'elle peut être guérie par le feu ou par les cauſtiques. Cependant j'ai vu des ſarcocèles mêmes guéris par ce ſecours tout auſſi heureuſement que des tumeurs froides ou œdémateuſes, ou ſquirreuſes.

Guil. Mais qu'avez-vous obſervé ſur les tumeurs cancereuſes?

Alp. Qu'il y en a très-peu qui cédent à ce remede, à moins qu'elles ne ſoient attaquées dans leur commencement, & qu'elles ne ſoient

ni dans l'intérieur de quelque capacité, ni d'un gros volume. A l'égard des ſquirres qui ne ſont l'ouvrage que d'un phlegme épais, il eſt certain qu'ils ne réſiſtent pas, le feu les diſſout ou les diſſipe.

RÉFLEXIONS

SUR le remede employé par Auguſte contre la ſciatique, avec un eſſai d'explication du paſſage de Suétone *qui indique ce remede.*

LA douleur ſciatique qui tourmentoit Auguſte étoit à la cuiſſe gauche, & on le ſoulageoit par le remede du ſable & des roſeaux. *Coxendice, & femore, & pede ſiniſtro non perindè valebat, ut ſæpè etiam indè claudicaret, ſed remedio arenarum atque arundinum confirmabatur.*

M. *de la Harpe* a traduit ce paſſage de la maniere ſuivante. « Auguſte avoit la cuiſſe, la » hanche & la jambe gauche un peu foibles; » il boitoit même quelquefois, mais il ſe raffermiſſoit en appliquant du ſable chaud & un roſeau ſur la partie affectée ».

Cette traduction a été improuvée par un Anonyme dans le Mercure de France du mois de Janvier 1772, premier volume. « La phraſe » de *Suétone*; dit cet Anonyme, eſt claire &

» intelligible. Auguste avoit la goute sciatique
» qui occupoit la jambe, la cuisse & la hanche,
» ce qui le faisoit boiter ; mais il étoit soulagé
» par une fomentation de sable chaud & par
» un mêlange de suc de roseaux & de vinai-
» gre qu'on appliquoit sur la partie malade ».

L'Anonyme défend sa traduction en prétendant que presque tous les Auteurs Grecs & Latins font mention du jus de roseau ; il ajoute que *Dioscoride*, qui vivoit dans le siècle de *Néron*, dit expressément que les racines de roseau pilées & macérées dans du vinaigre, ont la vertu de faire sortir les échardes ou épines entrées dans la peau, & qu'on peut s'en servir utilement dans les douleurs des reins, dans les luxations & pour guérir l'érésypèle & toutes les inflammations.

Arundinis trita radix, per se, aut cum bulbis suis illita, spicula aculosque è corpore extrahit, luxata lumborumque dolores cum aceto mulcet. Virentia folia tusa & imposita ignibus sacris medentur & cæteris inflammationibus.

Malgré ce passage de *Dioscoride* qui paroît si concluant, ne seroit-il pas permis de douter que l'Anonyme ait trouvé le vrai sens du remede des roseaux ? La brièveté de *Suétone* donne à penser que les deux remedes dont il parle étoient très-connus, & alloient volon-

tiers de compagnie ; & je conjecture que les deux moyens de guérir consistoient à frapper la partie malade avec des petites baguettes de bois léger, telles que les roseaux, de la même façon à peu près que nous voyons les Pelletiers battre les fourrures ; après cela, on appliquoit sur la partie du sable chaud. Ce remede doit paroître tout au moins aussi méthodique que l'application du sable chaud remplacée ensuite par le jus de roseau ; car ce jus de roseau, dans l'esprit de l'Anonyme, a dû être appliqué après le sable chaud, lequel étoit sans doute destiné à ouvrir les pores de la peau au topique qui devoit le remplacer.

Il n'est pas douteux que cette percussion d'une partie attaquée de douleurs rhumatismales, en la faisant avec plus ou moins de force, plus ou moins de célérité, ne puisse être un remede très-actif pour réveiller le ressort des parties affectées de douleurs rhumatismales, & y rappeller une chaleur propre à y ranimer la circulation, & à donner du mouvement aux humeurs croupissantes dans la cuisse, humeurs dont l'acrimonie excite les douleurs. Cette chaleur soutenue d'abord après par celle du sable chaud, me paroît devoir être de la plus grande énergie, & bien supérieure au suc de roseau mêlé avec du vinaigre.

Je proposerai à cette occasion une espece de douche séche qui réuniroit les deux avantages de la percussion & de l'application du sable chaud; elle consisteroit à faire tomber sur la partie malade une pluie de graviers de la grosseur des noyaux de cerise, après leur avoir donné le degré de chaleur que la partie pourroit souffrir. La percussion seroit plus ou moins forte, suivant que le point de la chûte des graviers seroit plus ou moins élevé. Après cette douche, l'application des sachets remplis de sable chaud trouveroit encore très-avantageusement sa place. On pourroit aux graviers substituer du gros sel, pour avoir un remede un peu plus composé. Une pareille douche seroit sans doute de beaucoup supérieure à celle des eaux minérales chaudes. Elle offre comme la chûte de ces eaux une force de collision telle qu'on peut la desirer, attendu qu'il est facile de la graduer à volonté; mais ce qu'il y a de plus avantageux, c'est qu'elle donne une chaleur séche toujours plus salutaire qu'une chaleur humide quelconque aux parties attaquées de douleurs, d'humeurs âcres & pituiteuses, comme le prouvera une guérison que j'ai procuré par ce moyen aux eaux de Bourbon, & dont je rendrai bientôt compte.

Les propriétés stimulantes que j'attribue à

la percuſſion ne ſont pas inconnues à ces libertins chez qui les forces ne répondent pas aux deſirs ; il y a même un petit Traité de *Meybomius, de flagrorum uſu in re venereâ*, &c.

Il eſt encore un autre remede très-connu, très-recommandé, & qui a beaucoup d'analogie avec l'explication que je donne du paſſage relatif à Auguſte ; c'eſt la fuſtigation des parties malades avec des orties piquantes ; les douleurs occaſionnées par les aiguillons de l'ortie rendront la circulation du ſang & des eſprits animaux plus vive dans les parties fuſtigées.

L'explication que je propoſe n'eſt donc pas dénuée de vraiſemblance, & le remede qu'elle indique peut très-sûrement, en plus d'une occaſion, avoir beaucoup d'utilité : en voici un grand exemple.

On pourroit très-bien avec *Suétone* dire du conducteur dont il eſt parlé dans l'hiſtoire rapportée par *Rhasès, utebatur remedio arundinum*, car le mot *arundo* eſt chez les Latins d'un uſage fort étendu. On peut en donner pour preuve cet amuſement des petits garçons qui vont à cheval ſur un bâton, amuſement exprimé par *equitare in arundine longâ.* Cependant toutes ces conjectures peuvent être fauſſes à l'égard d'un Empereur Romain dont la ma-

jeſté auroit pu être regardée comme compromiſe par un pareil remede, à moins que l'uſage ne l'eût rendu très-familier, ce que le laconiſme de *Suétone* rend vraiſemblable, ainſi qu'on l'a déja fait obſerver.

Il faut pourtant convenir d'une invraiſemblance peut-être encore plus forte, fondée ſur le ſilence abſolu que les Médecins contemporains d'Auguſte, ainſi que ceux qui ſont venus après lui, gardent ſur les détails que j'ai haſardés ; mais ſur un texte auſſi obſcur que celui de *Suétone*, la conjecture la plus ſpécieuſe doit être celle qui préſentera le moyen de guérir le plus ſpécieux ; car qu'on examine combien il y a de choſes louches dans le paſſage dont le commentaire nous occupe, *remedio arenarum arundinumque confirmabatur.* Rien ne donne à entendre que ce ſable dût être chaud, que le ſuc de roſeau dût être mêlé avec du vinaigre ; les traducteurs ſont obligés de ſuppléer à ce laconiſme, ſe fondant ſur ce que l'application du ſable chaud eſt un bon remede, & ſur ce que le mêlange du vinaigre avec le ſuc de roſeau a été employé contre les douleurs ; mais n'eſt-il pas auſſi bien prouvé que la percuſſion ou la fuſtigation d'une partie malade a, de très-ancienne date, été miſe en œuvre pour ranimer des parties émaciées ou

affectées

affectées de douleurs, & que le terme de *roſeau* borné dans notre langue à une ſeule eſpece de plante, eſt dans le latin ſous celui d'*arundo* commun à tout ce que nous pouvons appeller baguette ou bâton léger, *equitare in arundine longâ*. Mais craignons d'imiter la prolixité ennuyeuſe des commentateurs ; qu'il nous ſuffiſe d'avoir préſenté à ceux qui ſont tourmentés de douleurs ſciatiques, & les moyens de ſe ſoulager dont on a cru qu'un Empereur Romain avoit fait uſage, & ceux par leſquels il m'a paru qu'on pouvoit remplacer ceux-là aveuglément.

Il ſeroit ſans doute de la plus grande inutilité de vouloir calculer ici ce que pourroit produire d'avantageux pour la guériſon de la ſciatique & des autres douleurs rhumatiſmales invétérées, la pratique de quelques hordes de ſauvages, contre un grand nombre de maladies. Elle conſiſte à faire courir les malades à perte d'haleine au ſortir du bain, en les fouettant très-rigoureuſement pendant cette courſe; il ſeroit même inutile de ſavoir de quelle maladie auroit quelquefois guéri par haſard le ſupplice militaire des verges. Malgré des notions préciſes à cet égard, il faudroit abandonner tous les avantages de ce moyen de guérir à ces habitans des forêts du Canada, qui

tiendroient au plus grand déshonneur de proférer la moindre plainte au milieu des tourmens longs & recherchés que leur font endurer leurs ennemis.

Les Gaulois, dont nous foulons la cendre, n'auroient pas craint d'acheter la ſanté à un ſi haut prix ; mais c'étoient des hommes de chaſſe & de combat dont les corps étoient robuſtes & la ſtature de pluſieurs pouces au-deſſus de celle des hommes civiliſés qui les ont remplacés, ſans leur ſuccéder.

OBSERVATION qui prouve les avantages de la chaleur ſéche ſur la chaleur humide dans les cas de douleur & d'engorgement extérieur.

LES beſoins de ma ſanté m'ayant conduit à la fin de Juillet de l'année 1772 aux Eaux de Bourbon - l'Archambault, j'y fus conſulté par Mlle *Engerrard*, âgée de ſeize ans, que Madame ſa mere avoit emmenée de la Rochelle à Bourbon.

La maladie de cette Demoiſelle étoit un engorgement conſidérable de toute la partie ſupérieure de la cuiſſe droite avec fievre lente, ſueurs nocturnes & maigreur conſidérable. Le

ſiége principal de l'humeur étoit dans l'articulation même de la cuiſſe avec la hanche; cette articulation étoit remplie d'une humeur qui repouſſoit la tête de l'os, de ſorte qu'en mettant les deux pieds à côté l'un de l'autre, celui de la cuiſſe malade outrepaſſoit l'autre de trois travers de doigt. Cette maladie, autant que je peux en juger par les détails qu'on a donné de celle qui nous a enlevé le Duc de Bourgogne, étoit la même que celle qui nous a privé de ce jeune Prince, après avoir donné lieu à un abcès fiſtuleux qui lui avoit ouvert l'articulation de la cuiſſe & carié les os.

Mlle *Engerrard* arrivée à Bourbon depuis trois ſemaines, avoit fait uſage, ſans le moindre ſuccès, des eaux minérales tant en bains qu'en boiſſon; on eſpéra tirer plus d'avantage de la douche que l'on donna à un degré de chaleur très-tempéré, & en ne laiſſant que deux pieds de chûte à l'eau; malgré ces ménagemens, il ſurvint des mouvemens convulſifs qui obligerent de ramener la malade au plutôt dans ſon lit. Ces mouvemens ſe ſoutinrent, mais en décroiſſant pendant toute la journée; ce fut à cette époque qu'on me conſulta pour cette Demoiſelle qui auparavant n'avoit jamais éprouvé de mouvemens convulſifs; la ſaiſon étoit des plus ardentes, & les

douleurs étant des plus aiguës dans l'articulation malade, je convins avec M. *Debrie*, Médecin des Eaux de Bourbon, très-digne de la confiance dont il jouit depuis long-tems, je convins, dis-je, qu'il étoit à propos d'appliquer ſur le centre du mal trois ſangſues. Cependant cette ſaignée locale ne procura qu'un très-foible ſoulagement. Une évacution aſſez abondante par un véſicatoire qu'on appliqua ſur le même local quelques jours après, n'ajouta que très-peu au mieux procuré par les ſangſues.

Je propoſai à Mlle *Engerrard* de faire brûler ſur le noyau de la douleur un cylindre de coton. On prévoit que cette propoſition ne fut pas facilement acceptée; cependant on ſe rendit, la brûlure fut ſuperficielle, & malgré cela dès le même jour elle procura le ſoulagement le plus ſenſible; la fievre & les ſueurs nocturnes ne ſe montrerent plus, & le ſommeil plus long, plus tranquille, dédommagea ſi bien la malade des douleurs de la brûlure, qu'elle ſe détermina huit jours après à une nouvelle application du même remede.

Les progrès du côté de la guériſon étant toujours plus ſenſibles, & l'application du feu ayant produit un effet diamétralement oppoſé à celui de la douche, je fis entendre à cette

Demoiſelle qu'étant à la veille de nous ſéparer par une diſtance de cent cinquante lieues, il lui convenoit d'avoir encore ſous mes yeux recours au même remede. Elle y conſentit beaucoup plus aiſément que je ne l'avois eſpéré, & pour faire diverſion à la douleur, elle chanta pendant tout le tems que le coton mit à ſe conſumer; trois jours après cette Demoiſelle monta deux étages, ſans ſecours étranger, pour venir me faire ſes remercimens au moment de mon départ. A cette époque, l'engorgement de la cuiſſe malade étoit tellement diminué, qu'elle étoit plus maigre que l'autre. Madame ſa mere en ayant quelqu'inquiétude, je lui fis comprendre que cette cuiſſe maléficiée depuis deux ans à un âge où toutes les parties du corps prennent de l'accroiſſement, n'avoit pu autant que l'autre s'enrichir des ſucs nourriciers que la circulation diſtribue également; que ces ſucs viciés & étrangers ayant été diſſipés par la force réſolutive du feu, cette cuiſſe ſe trouvoit réduite à un état de maigreur néceſſaire. J'ajoutai même qu'elle n'avoit pas pu prendre en longueur autant d'accroiſſement réel que l'autre, & que lorſque la guériſon ſeroit entiere, je ne ſerois pas ſurpris d'apprendre qu'elle étoit devenue plus courte que la cuiſſe ſaine, quoiqu'elle excédât

encore de quelques lignes la longueur de celle-là.

Depuis ce tems j'ai reçu deux lettres de Mde *Engerrard* qui peu après mon départ de Bourbon, retourna à la Rochellc. La premiere m'apprenoit que tout alloit de mieux en mieux, à une aſſez grande foibleſſe près dans la cuiſſe malade, & que le niveau n'étoit pas encore parfaitement rétabli entre les deux extrémités inférieures; que d'ailleurs la ſanté, les forces, le ſommeil & l'appétit ne laiſſoient rien à déſirer.

Ma réponſe fut que je n'avois pas ſans deſſein donné une petite proviſion de cylindres, qu'il falloit en faire brûler encore un, ce qu'une ſeconde lettre m'apprit avoir été exécuté avec ſuccès.

En voici une troiſieme du 13 Mars 1773, qui eſt d'autant plus intéreſſante à rapporter en entier, qu'on a voulu jetter des doutes ſur cette guériſon.

« Je ſuis, Monſieur, de plus en plus, dans » le cas de vous faire des remercimens pour le » ſoulagement que vos directions procurent à » ma malade. La derniere brûlure ſur-tout lui » a été vraiment ſalutaire, puiſqu'elle a fait » remonter entiérement la cuiſſe, & lui a ôté » tout ſentiment de douleur. Cette brûlure » faite le 5 Décembre, n'a commencé à ſe

» détacher & à entrer en ſuppuration que le » 24. Elle a duré 50 jours avec pluſieurs varia- » tions. Elle a commencé par une humeur blan- » châtre qui eſt devenue ſanguinolente, après » quoi elle a pris une couleur verdâtre & a » donné par fois un ſang noir & pourri. Tant » que la plaie a duré j'ai fait uſage du grand » emplâtre que vous m'avez indiqué (*i*), le- » quel, je crois, a auſſi bien fait. Ma fille eſt » actuellement au point de ne plus ſouffrir, » quelque mouvement qu'elle ſe donne, ſe » couchant de tous côtés, dormant bien, » mangeant de même, & rien ne l'incommo- » dant. Mais il lui reſte une foibleſſe extrême » dans la partie malade, & quoique cette » partie prenne de la nourriture, il paroît » cependant qu'elle en prend un peu moins » que l'autre ; cela ne ſe fait remarquer que » dans la feſſe, ce qui me feroit craindre qu'en » croiſſant elle ne devint difforme. La taille » de ma fille n'en eſt pourtant pas affectée ; les » os de la hanche ſont parfaitement d'accord, » les articulations de toute la partie affectée » ſont infiniment plus libres, mais la foibleſſe » empêche la malade d'en faire uſage, ce qui » m'inquiete.

(*i*) C'eſt l'emplâtre noir fait avec l'huile de noix à la place de l'huile d'olive.

» Auſſitôt que votre lettre me fut parvenue, » ma fille commença à faire uſage du lait » coupé avec de l'eau de ſquine qui a toujours » bien paſſé. Elle en prend un verre au lit dès » le matin ; à déjeuner elle en prend un autre » avec un peu de pain, & au ſouper une ſuf- » fiſante quantité pour n'avoir pas beſoin d'au- » tre choſe. Tout cela paſſe à merveille ; ſa » boiſſon journaliere eſt cette même eau pure » & ſimple, ayant ſupprimé la ſalſepareille, » le nouet d'antimoine & l'huile de tartre, » ainſi que vous me l'avez marqué.

» Je ſuis bien mortifiée, Monſieur de vous » importuner ſi ſouvent ; ma malade ſe trouve » ſi bien de vos conſeils, qu'elle ne veut » avoir recours qu'à vous. Je vous ſupplie de » les lui accorder & d'être bien perſuadé de » ſa reconnoiſſance & de la mienne ». A la Rochelle, ce 13 Mars 1773, ſigné d'*Engerrard*, née *Rondeau.*



QUATRIEME MÉMOIRE

SUR la Phthysie pulmonaire.

LA phthysie pulmonaire est l'exténuation, le dépérissement plus ou moins lent de toute l'économie animale, en conséquence d'une maladie du poumon. Que les premiers rudimens de cette maladie aient été aigus, ou qu'ils se soient montrés sous les symptômes les plus légers, les plus trompeurs, sa dénomination restera la même en général, sauf les divisions, les sous-divisions qu'une nomenclature exacte & méthodique établira entre les différentes especes de phthysie. Le point essentiel est de détacher de la définition de cette phthysie l'ulcération ou la purulence dans les poumons, ulcération qu'on ne trouve bien caractérisée que dans les phthysies précédées d'inflammation, ou pendant le cours desquelles cet accident est survenu par quelque cause étrangere au fond de la maladie (12). J'aurai soin de ne pas franchir les bornes que je me prescris, qui sont de décrire quelques observations plus pratiques que théoriques sur plusieurs especes de pulmonie. Je m'abstiendrai

même de parler de celles que je n'ai pas eu occaſion de voir, ou auxquelles je n'ai pu donner une attention ſuivie.

L'expoſé ſeul du ſujet annonce l'importance & l'utilité du travail que j'entreprends. De toutes les maladies qui dévaſtent l'eſpece humaine, la phthyſie des poumons eſt ſans contredit celle dont les ravages ont le plus d'étendue. Le cancer en effet, cet hydre ſi cruel, paroît au moins avoir quelques ménagemens pour l'enfance, pour la jeuneſſe; la phthyſie au contraire eſt non-ſeulement la maladie de tous les âges, de tous les états, des deux ſexes; mais elle s'attache particuliérement aux premiers périodes de la vie que le cancer paroît reſpecter. On accuſe même la pulmonie d'attaquer de préférence les perſonnes d'eſprit. Ce n'eſt pas aſſez que les premieres années de la vie ſoient plus en proie à cette maladie que tout autre point de notre exiſtence paſſagère; pourquoi faut-il encore que nous ayons ſi peu de reſſource contre ſes ravages? Comment, pendant la marche lente de cette maladie ne tire-t-on pas au moins quelque parti de l'aſſemblage vigoureux de toutes les pieces de l'animalité?

La phthyſie pulmonaire ſera-t-elle auſſi comme le cancer, le déſeſpoir de la Médecine?

Ramaſſons un aſſez grand nombre d'obſervations ſur les maladies chroniques des poumons pour les réunir dans un ſeul foyer; peut-être jetteront-elles une lumiere ſuffiſante ſur les différentes eſpeces de phthyſie pulmonaire, ſur leurs cauſes tant prochaines qu'éloignées, ainſi que ſur les moyens propres à combattre chacune de ces eſpeces. Mais avant de détailler les obſervations que j'ai à fournir, il eſt à propos de répéter que je comprends ſous le nom de phthyſie pulmonaire toute maladie chronique des poumons qui peut mener à la mort d'un pas plus ou moins tardif, par un dépériſſement ſucceſſif, par la conſomption.

Phthyſie phlegmoneuſe.

PREMIERE OBSERVATION.

M. Proton, âgé de trente ans, étant l'un des Aumôniers du grand Hôtel-Dieu de Lyon, ſe trouva à la campagne en Septembre 1753, lorſque ſa poitrine fut aſſaillie par une inflammation des plus aiguës avec une violente douleur dans le côté droit; il fut ramené dans cet hôpital le neuvieme jour de cette maladie. La douleur dont on vient de parler étant toujours très-vive, elle me parut déſigner le foyer

principal de cette maladie ; dès le lendemain, une expectoration abondante de crachats purulents diminua cette douleur dans le côté, à laquelle la pression du doigt avoit toujours donné & donnoit encore plus d'intensité, la fievre lente, les sueurs nocturnes remplacerent aussitôt la fievre d'irritation des premiers jours, & celle de suppuration qui l'avoit suivie de si près. La douleur toujours subsistante dans le même point, l'abondance des crachats, leur qualité incontestablement purulente, & une tuméfaction à l'extérieur d'une couleur plus animée que dans la peau circonvoisine, me firent juger qu'il s'étoit formé un sac purulent, & qu'il falloit l'ouvrir dans l'endroit si bien indiqué par cette douleur dont la place avoit constamment été la même sans la moindre variation.

M. *Proton* temporisa trois mois ; mais voyant qu'il dépérissoit sensiblement de jour en jour, il consentit enfin à l'opération qui ne présenta rien d'équivoque ni de difficile ; je pénétrai sans peine entre les côtes jusques dans la poitrine.

L'explosion subite de l'air hors de cette capacité éteignit la bougie, & le pus ne parut point du tout, mais demi-heure après l'application du premier appareil, il sortit avec

abondance, il étoit blanc & de belle consistance.

Cependant le malade alloit plus mal chaque jour; les sueurs, la diarrhée qui survint, & l'abondance du pus qui sortoit par la bouche & par la plaie faite à la poitrine, l'épuisoient. Dans ce déplorable état quelqu'un lui conseilla de manger du cresson de fontaine crud. La feuille hebdomadaire de Lyon venoit d'annoncer, je ne sais d'après quelle autorité, qu'un Médecin Anglois fatigué des importunités d'un pauvre pulmonique qui demandoit sa guérison, lui dit un jour, *mangez du cresson*; que le malade le fit, & qu'il fut bientôt en état de venir faire parler sa reconnoissance; mais que son Médecin ne le reconnut plus, tant le retour de l'embonpoint & d'une certaine fleur de santé le rendirent méconnoissable.

Ce récit releva le courage de l'Aumônier; il mangea du cresson à pleines mains, & même avec goût, & dans l'espace de douze jours, il fut radicalement guéri. La diminution journaliere du pus par la plaie fut si rapide que je craignis d'abord que l'ouverture faite entre les côtes ne se resserrât trop tôt, & ne retînt par-là le pus dans la poitrine; mais toutes les marques d'une bonne convalescence me rassu-

rerent. Je viens de voir le 6 Mai 1772 M. *Proton* ; il jouiſſoit d'une bonne ſanté, & ſa maladie ne lui laiſſe à regretter que les agrémens d'une très-belle voix qui eſt devenue rauque & caſſée.

IIe Observation.

Dans l'hiver de 1760, je fus appellé pour faire l'opération de l'empième au nommé *Badon*, habitant près de Saint Simphorien-le-Château ; le début de la maladie avoit été une inflammation de poitrine très-aiguë dont les moyens ordinaires n'avoient pu procurer la réſolution ; la quantité de pus qui fut évacuée dans le moment même de l'opération, & pendant douze heures que je paſſai chez le malade, peut être évaluée à trois livres ; je conſeillai le creſſon de fontaine, lequel mangé crud à la quantité de pluſieurs poignées par jour, aida rapidement la coalition parfaite & de la plaie extérieure & de l'excavation intérieure. Cependant deux mois après il fallut retourner auprès du malade ; un nouvel abcès ſe préſentoit à la partie moyenne antérieure de la poitrine du même côté que le premier ; je l'ouvris ; le malade mangea du creſſon ; il fut promptement & radicalement guéri. Sa ſanté s'eſt toujours bien ſoutenue, à une foi-

bleſſe près dans la reſpiration, occaſionnée ſans doute par la deſtruction d'une partie des poumons; car le ceintre formé par les côtes s'eſt affaiſſé du côté malade, & ce côté a même au coup d'œil moins de capacité que celui qui a toujours été ſain.

J'ai vu un affaiſſement des côtes encore plus conſidérable dans un malade auquel M. *Nodeau*, Maître en Chirurgie à Saint-Genis près Lyon, me pria de donner des ſoins. L'abcès phlegmoneux qu'il avoit dans le côté droit de la poitrine, préſentoit deux foyers à l'extérieur; je les ouvris l'un & l'autre, & le creſſon acheva de rétablir le malade, à un petit ſuintement près, qui ſe fait à travers de deux ouvertures fiſtuleuſes correſpondant à chaque abcès.

IIIe OBSERVATION.

Dans l'automne de 1766, je fus appellé pour ouvrir un abcès entre deux côtes ſurvenu à la ſuite d'une inflammation à M. *Roux*, Marchand Fabricant d'étoffes en dorure. Le pus qui en ſortit étoit blanc, ſans mauvaiſe odeur, & très-abondant. Le creſſon de fontaine lui rendit bientôt le même ſervice qu'aux autres malades ci-deſſus. Mais ayant paſſé l'hiver

dans un magaſin humide & ſouvent ſans feu, la poitrine au printems redevint bientôt malade; le creſſon employé après quelques remedes généraux fut ſans effet, à moins qu'il n'eût donné lieu à un tranſport de l'humeur ſur la partie moyenne antérieure de chaque cuiſſe, où il ſe forma deux grands abcès qui dévaſterent tout le tiſſu cellulaire; je n'en pus tarir la ſource que par de très-grandes dilatations, & dans une des cuiſſes, par la ſection tranſverſale du muſcle couturier.

La ſuppuration par ces deux abcès étoit très-abondante, malgré l'uſage du creſſon. La bouffiſſure, la diarrhée & mille ſoins domeſtiques mirent bientôt le malade aux abois. La diarrhée m'engagea à lui donner un matin dix grains d'hypécacuanha, mais cette drogue produiſit un effet tout oppoſé à celui que j'en attendois; elle arrêta toute évacuation par les ſelles, mais elle augmenta conſidérablement le cours des urines; je ne vis rien de mieux à faire que d'en réitérer chaque jour la même doſe, juſqu'à ce que la bouffiſſure des jambes & des cuiſſes fut entiérement diſſipée. Je diminuai enſuite peu à peu le nombre des grains, & M. *Roux* jouit encore à préſent d'une ſanté que je n'aurois pas oſé lui faire eſpérer. Ici l'hypécacuanha a fait l'office de diurétique,

ce

ce qui prouve combien il faut de circonſpection, en annonçant que tel remede procurera telle ou telle évacuation. Au reſte en mettant en queſtion ſi le creſſon de fontaine a pu donner lieu à un tranſport de quelques parcelles de l'humeur morbifique ſur l'une & l'autre cuiſſe, pour y former dans chacune un abcès conſidérable; je n'ai fait que me conformer au langage ordinaire, car rien n'eſt plus équivoque qu'un pareil repompement, & la jettée de l'humeur repompée ſur quelque autre partie, dès que la poitrine n'a pas été ſoulagée par ces deux abcès. Il eſt peut-être plus conforme aux loix de l'économie animale d'attribuer la naiſſance de ces ſortes d'abcès, à une irritation ſpaſmodique qui, des nerfs des poumons, agit ſympatiquement tantôt ſur la cuiſſe, tantôt ſur la jambe, tantôt ſur le tiſſu cellulaire qui environne le fondement; car on voit dans les maladies de poitrine vraiment purulentes, des abcès ſurvenir tantôt dans une de ces parties, tantôt dans l'autre; on en voit encore dans les régions ſupérieures au poumon, telles que le col, les oreilles, les bras. Cette matiere ſera plus amplement diſcutée, lorſqu'on parlera de la phthyſie pulmonaire, lymphatique ou tuberculeuſe.

Pour ſe déterminer à l'opération de l'em-

pyème dans les cas de phthyſie pulmonaire, il ne faut pas attendre qu'un engorgement extérieur en annonce la néceſſité. Un point de douleur invariablement fixé entre deux côtes depuis le commencement de la maladie & des crachats purulens rendus par gorgées abondantes, conſécutives & à des diſtances plus ou moins grandes, ſuffiſent pour indiquer une excavation dans la ſubſtance du poumon, & la néceſſité de faire au ſac purulent une ouverture à ſa partie la plus baſſe. Différer plus long-tems de frayer au pus une iſſue entre deux côtes, c'eſt lui donner celui de dévaſter le parenchyme du poumon, à tel point que la nature ne puiſſe plus le rétablir après l'opération (13).

IVe OBSERVATION.

M. *Duſieu* étant Chirurgien principal du grand Hôtel-Dieu de Lyon, reçut une violente contuſion ſur le côté droit de la poitrine par une chûte qu'il fit de deſſus un cheval. Les ſuites de cette chûte furent fâcheuſes par la formation d'un abcès dans la ſubſtance du poumon. M. *Duſieu* languiſſoit depuis pluſieurs mois avec une fievre lente & des ſueurs nocturnes, lorſque j'eus occaſion de lui voir rendre en peu de tems une aſſez grande quan-

tité de crachats blancs, & qui ſe ſoutenoient entre deux eaux. Je l'engageai à me montrer ſa poitrine à nud, & je vis que le côté malade étoit beaucoup plus évaſé que l'autre. Vous avez, lui dis-je alors, dans le côté droit de la poitrine un abcès purulent bien caractériſé par les crachats que vous rendez. La quantité de ces crachats devient toujours plus grande, ce qui fait aſſez voir que le pus détruit de plus en plus les parois de la poche qui le renferme. Le point de douleur invariablement fixé entre deux côtes depuis votre chûte, doit ſervir de bouſſole. La compreſſion par le doigt le rend beaucoup plus vif, & il y a ſûrement adhérence intime du poumon à la plevre. Le conſeil qu'il y a à vous donner, c'eſt de pénétrer juſques dans le foyer de l'abcès par l'opération de l'empyème qui eſt ici de néceſſité, & non d'élection. Il n'y a, il eſt vrai, aucun engorgement extérieur qui concoure avec la douleur à prononcer pour cette opération, mais ſi vous attendez que cet engorgement ſe forme, le ravage que le pus aura fait ſera peut-être irréparable. Faites donc un calcul de proportion entre ce que vous donne à craindre & à eſpérer l'opération de l'empyème dans les circonſtances critiques où vous êtes. Si le biſtouri

parvient heureuſement juſques dans le foyer du pus, les eſpérances de guériſon deviennent auſſitôt des plus brillantes, attendu ſur-tout que votre maladie n'a qu'une cauſe extérieure. Si au contraire, ce qui eſt dénué de toute vraiſemblance, on n'arrive pas à ce foyer, vous en ſerez quitte pour les douleurs d'une opération imparfaite, mais toute imparfaite qu'elle ſeroit, cette opération ſeroit-elle ſans avantage? & une ſaignée locale ne promet-elle rien pour l'engorgement du poumon? Si la main à laquelle vous donnerez votre confiance eſt expérimentée, vous n'aurez point à craindre qu'elle ouvre par malheur l'artère intercoſtale. Vous n'avez point à appréhender d'épanchement dans la poitrine, car ſans pouvoir vous dire quelle eſt l'étendue de l'adhérence qu'a contracté le poumon avec la plevre, je peux bien vous aſſurer qu'elle eſt aſſez grande, & que le biſtouri plongé dans le centre de la plus vive douleur pour faire une ouverture ſuffiſante à la plevre & aux muſcles intercoſtaux, n'outrepaſſera pas cette adhérence ni à droite ni à gauche. Enfin ſous quelque face que vous enviſagiez l'opération que je vous conſeille, elle donne infiniment plus à eſpérer qu'à craindre.

M. *Duſieu* prit un parti qui, à mon avis, ne

faiſoit honneur ni à ſon courage, ni à ſes connoiſſances; il n'en faiſoit pas davantage aux lumieres de ceux qui le détournerent de l'unique moyen qui lui reſtoit pour s'arracher à une mort certaine. Sept mois après il ſe fit porter à Clermont en Auvergne, où il mourut après un ſéjour de quelques jours ſeulement aux eaux du Mont-d'Or.

Réflexions que fourniſſent les obſervations ci-deſſus.

La qualité louable du pus qu'ont fourni les abcès dont on vient de parler, ſuffiroit ſeule pour conſtater que ces abcès avoient eu pour cauſe une inflammation phlegmoneuſe.

Toute inflammation de cauſe interne ſuppoſe néceſſairement la préſence de quelque cauſe irritante autour de laquelle le ſang s'embarraſſe, & détermine un engorgement inflammatoire. On peut s'en former une idée groſſiere par les abcès qui ſe forment autour d'une écharde qui s'eſt implantée dans le doigt, & dont la nature ne ſe débarraſſe que par une inflammation qui met en fonte les parties molles qui touchent ce corps étranger. On préſentera pour exception à cette regle générale les abcès qui ſe forment par irritation

ſympathique ſans matiere irritante dans leur foyer, tels que ceux qui ſurviennent ſous les aiſſelles à la ſuite d'une piquûre au doigt.

Dans une inflammation phlegmoneuſe du poumon qu'on n'a pu déterminer à la réſolution, la nature travaille donc à ſe débarraſſer de l'âcre irritant, en l'enveloppant de tous les côtés, en le briſant & triturant à coups redoublés par l'action des vaiſſeaux artériels, qui à la fin l'incorporent avec cette ſubſtance blanche de la conſiſtance de la crême, & qu'on connoît ſous le nom de pus.

L'abcès ſuffiſamment ouvert & le pus évacué, les parois de cet abcès ſont entiérement débarraſſés des impreſſions de cet âcre fronçant dont la nature n'a pu ſe délivrer qu'à ſes propres dépens; mais il ne ſuffit pas que le pus ait une iſſue facile par l'ampleur de l'ouverture & par la poſition de l'abcès; il faut encore qu'il y ait dans les parois de l'abcès aſſez de cette force reſtitutive, qui travaille à remplir l'excavation faite par le pus, ſoit que cet ouvrage important ſe faſſe par une vraie régénération, ou par la ſimple élongation des fibres cellulaires de tous les parois de l'abcès.

Quels que ſoient les procédés de la nature pour ce rempliſſage entier ou partiel, il demande des forces vitales que la maladie a

abbatues; alors l'ufage du creffon fournit des molécules ftimulantes qui vont réveiller le reffort des parties flétries par la fuppuration; les remedes onctueux & mucilagineux qu'on ne prodigue que trop dans toutes les maladies de poitrine, augmenteroient l'inertie & le dépériffement.

Le creffon n'a donc point ici de vertu fpécifique proprement dite; il n'a que des propriétés ftimulantes qu'il partage avec tous les antifcorbutiques chauds, & avec toutes les plantes en général dont le fuc rougit le papier bleu.

Cette propriété ftimulante du creffon employé pour l'extérieur m'a fourni une fois la plus heureufe reffource; ce récit ne fera pas ici déplacé.

M. *Giraud*, âgé de vingt-quatre ans portoit à la partie antérieure du genou une tumeur lymphatique très-confidérable. Je l'ouvris amplement de chaque côté de la rotule, & mon doigt paffa fans peine fous cet os qui formoit un pont avec communication entre les deux parties de cette tumeur. Bientôt les levres de chacune de ces divifions fe renverferent & acquirent un volume fi confidérable, qu'elles repréfentoient la tête d'un gros choux - fleur de chaque côté. Une fievre putride vint aggraver ce trifte état du genou qui réfiftoit à

tous les remedes tant intérieurs qu'extérieurs. Je me rappellai alors les effets ſalutaires du creſſon pour les ulceres intérieurs; j'engageai le malade à en manger, il s'en dégoûta bientôt. Il fallut donc ſe contenter de l'appliquer extérieurement ſans le hacher, & avec la ſeule précaution d'ôter les parties de la tige les plus groſſes & les plus dures. Il eſt difficile d'imaginer le changement en bien que ce topique opéra; l'uſage en fut continué juſqu'à guériſon parfaite.

Le dégoût du malade pour le creſſon m'avoit d'abord donné quelqu'inquiétude, parce que j'avois toujours obſervé que cette plante étoit plus nuiſible que ſalutaire à tous ceux dont le palais ne ſympatiſoit pas avec elle.

Il ne faut pourtant eſpérer de guériſon, par les remedes, même après l'ouverture extérieure du dépôt de la poitrine, que pour les malades chez leſquels la ſuppuration n'a pas trop dévaſté la ſubſtance du poumon. J'ai ouvert des cadavres dans leſquels on ne trouvoit du côté malade qu'une eſpece de tronçon formé par les premieres ſous-diviſions des bronches; tout le reſte étoit fondu, & il y avoit moins à s'étonner de leur mort, que de ce qu'ils avoient pu ſurvivre depuis ſi longtems à la deſtruction de la moitié d'un organe

aussi essentiel que le poumon. J'ai assisté, il n'y a pas long-tems, à l'ouverture de la poitrine d'une jeune Demoiselle, morte de cette maladie; on trouva une suppuration phlegmoneuse dans le centre des lobes du poumon du côté droit, ils avoient de toutes parts contracté des adhérences avec la plevre, & ces adhérences faisoient une espece de sac de trois lignes d'épaisseur, & d'une consistance presque cartilagineuse. Dans ce sac étoit contenu le produit purulent de l'inflammation, & les mains les plus hardies n'auroient pas osé pénétrer à travers des muscles intercostaux jusques dans un foyer aussi profond. On ne trouvoit au dehors aucune trace de cet engorgement pâteux que M. *Ledran* a vu, & qui, selon lui, annonçoit la présence d'une collection de pus dans le poumon; mais donnons avec quelque détail l'histoire de cette maladie.

Elle s'étoit déclarée le 11 Mai 1767 par une fievre très-aiguë avec vomissement d'une bile verte & très-foncée.

Le lendemain, toux quinteuse, oppression, douleur vague dans le côté droit, crachats teints de sang; la malade fut saignée deux fois dans le jour.

Dans la nuit du troisieme jour les sueurs

furent abondantes, elles se rallentirent le matin; mais la fievre, l'oppreſſion, ainſi que le point de côté, n'en devinrent que plus violens.

Le quatrieme, la tenſion du bas-ventre obligea d'avoir recours aux fomentations émollientes.

Le cinquieme, mêmes fomentations, liniment ſur la douleur, troiſieme ſaignée, bols avec le camphre, le nitre & le blanc de baleine.

Le ſixieme, une doſe d'émétique qui ne produiſit d'effet que par les ſelles; continuation des remedes ci-deſſus.

Je paſſe au douzieme jour où tous les accidens parurent avoir cédé; la malade fut purgée, elle demanda des alimens avec l'impatience d'un enfant de treize ans.

Mais le quinzieme, la douleur du côté, & l'oppreſſion revinrent accompagnées d'une fievre lente & de ſueurs nocturnes avec une bouffiſſure œdémateuſe de tout le corps, plus grande cependant du côté affecté de la douleur.

Appellé le dix-ſeptieme en conſultation, j'examinai la poitrine, en comparant un des côtés à l'autre; je trouvai que le côté droit ſe refuſoit plus au toucher que le gauche, & que ſa peau avoit une légere phlogoſe. La

malade ne pouvoit s'incliner ſur le côté ſain, ſans être violemment oppreſſée; c'eſt pourquoi elle reſtoit toujours fortement inclinée ſur le côté malade, & ce qu'il y a ſur-tout à obſerver, c'eſt que le côté qui contenoit le dépôt purulent paroiſſoit plutôt reſſerré qu'évaſé, de ſorte que la maſſe totale du poumon droit & du pus qu'il contenoit étoit moindre qu'avant la maladie, circonſtance que j'ai apperçue en quelques autres occaſions, & à laquelle il faut faire attention, parce qu'elle me paroît du plus fâcheux augure.

Phthyſie éréſypélateuſe.

L'éréſypèle du poumon ne differe que par le local de celle que la Chirurgie traite tous les jours à l'extérieur. Comme elle ſait que cette maladie ambulante paſſe très-facilement d'une partie à l'autre, elle s'occupe peu de l'application des topiques dans la crainte qu'ils ne faſſent l'office de répercuſſifs, & ne repouſſent ſur les viſcères intérieurs une inflammation qui alors peut faire les ravages les plus grands & les plus rapides. Peu de ſaignées, beaucoup d'évacuans par le haut & par le bas, l'uſage intérieur du camphre ſont les remedes eſſentiels. L'avantage ſur-tout que

procurent les évacuations, juſtifient l'opinion des anciens qui attribuent l'éréſypèle à une bile dépravée.

Si cette inflammation s'empare de la tête, ou forme une eſquinancie, les véſicatoires à la nuque deviennent le moyen le plus efficace pour détourner la cauſe humorale, & l'évacuer par des phlictaines artificielles qui ne ſurpaſſent qu'en étendue celles que l'éréſypèle forme ſi ſouvent ſur la peau.

Il n'eſt donc pas ſurprenant que dans les inflammations éréſypélateuſes du poumon les véſicatoires appliqués dès le commencement ſur le centre de la douleur au côté, l'emportent d'une maniere décidée ſur tous les autres remedes. J'ai vu ſouvent cette maladie qui, dans le printems, fait de ſi grands ravages, céder avec la plus grande célérité à une ample ſaignée faite au bras du côté malade, à un emplâtre véſicatoire appliqué en même tems ſur la douleur, & à un émétique donné peu d'heures après pour profiter de la détente occaſionnée par l'évacuation ſanguine.

L'éréſypèle du poumon peut, ainſi que celle des autres parties, ſe diſſiper par réſolution; mais après la gangrène qui enleve ſi rapidement les malades, la ſuppuration devient la plus fâcheuſe terminaiſon, attendu que les

inflammations éréſypélateuſes ne donnent qu'une ſuppuration ichoreuſe, ſemi-putride qui ne fait point de foyer, & qui ne forme que des ulcères très-difficiles à traiter, même à l'extérieur. La phthyſie pulmonaire qui peut ſurvenir après les inflammations éréſypélateuſes du poumon, eſt donc des plus fâcheuſes, & les reſſources de la Médecine échoueront preſque toutes contre une maladie qui donnera peu de tems pour les varier, car elle fera des progrès plus rapides que toute autre eſpece de phthyſie.

Si l'inflammation éréſypélateuſe s'empare des poumons déja obſédés de la phthyſie pulmonaire, le danger ſera en raiſon de ces deux maladies, & demandera les ſecours les plus prompts & les plus efficaces. L'obſervation ſuivante me paroît prouver combien le tems eſt précieux; elle m'a laiſſé le regret d'avoir trop différé l'application du véſicatoire & celui encore de n'en avoir pas continué l'uſage avec une ſorte d'opiniâtreté.

Ve OBSERVATION.

Une Dame, âgée de trente-deux ans, mere de deux enfans, reſſentoit depuis pluſieurs années à la partie antérieure de la poitrine

au-deſſus du ſein droit, un mal-aiſe habituel approchant de la douleur. Ce mal-aiſe étoit plus ou moins incommode, ſuivant les circonſtances, & correſpondoit aſſez ſouvent à l'épaule du même côté.

Elle touſſoit fréquemment, mais ſans efforts, quelquefois à ſec, d'autres fois pour rendre des crachats lymphatiques gris, jaunes, tachés de noir; ſi elle montoit ou faiſoit quelqu'exercice un peu vif, elle étoit arrêtée par une légere oppreſſion.

Aux accidens qu'on vient de détailler ſe joignit dans le mois de Novembre 1771 une fievre aiguë avec une toux très-fréquente, quinteuſe, beaucoup d'oppreſſion & des anxiétés qui rendoient le lit inſupportable tant la nuit que le jour. Un ſentiment de peſanteur & de chaleur ſur le devant de la poitrine, ainſi que des crachats teints de ſang, ne laiſſerent aucun doute ſur le ſiége & ſur le caractère de la maladie; d'ailleurs elle avoit pour principe occaſionnel non équivoque, une tranſpiration arrêtée après une promenade pénible; cette Dame ayant monté une côte rude & longue, ne ſe méfia pas aſſez de la fraîcheur de l'air qu'elle trouva ſur cette hauteur. Son pouls étoit fréquent avec des intermittences qu'il n'eſt pas poſſible de

décrire à cause de leur irrégularité; il étoit d'ailleurs petit & peu dur, mais ce qui fatiguoit le plus la malade étoient des palpitations de cœur.

Après quelques jours presque perdus à des remedes généraux, tels qu'un émétique qui fit un peu d'effet, j'appliquai le sixieme jour au-dessus du sein droit un emplâtre vésicatoire qui couvrit aussi le sternum. Il procura une très-abondante évacuation de sérosités, & dès ce moment les crachats ne furent plus teints de sang, la toux & l'oppression en furent même beaucoup allégées; mais cette évacuation soutenue & ranimée pendant quinze jours, ne procura pas un soulagement complet. L'écoulement par les vésicatoires ayant été arrêté, il survint une diarrhée habituelle, qu'aucun remede ne put maîtriser, & qui a continué jusqu'à la mort.

On ne se trompa point sur le caractère essentiel de cette maladie qu'on regarda comme une inflammation survenue à un ancien engorgement séreux & lymphatique du poumon droit. Les angoisses & les palpitations furent attribuées au volume plus grand de ce poumon, lequel, en repoussant le médiastin du côté gauche, mettoit le cœur à l'étroit & le comprimoit. Cette opinion étoit encore étayée

par d'autres circonſtances. Lorſque la malade ſommeilloit, elle éprouvoit les ſueurs à la tête & à la poitrine, ſi familieres à cette maladie, & ces ſueurs étoient beaucoup plus abondantes du côté droit que du côté gauche; lorſqu'elle eſſayoit de ſe coucher ſur ce côté, les palpitations devenoient beaucoup plus incommodes, & le véſicatoire, prêt à être deſſéché, fourniſſoit toujours plus de ſéroſité ſur les bords plus près de l'épaule droite, que ſur ceux qui étoient placés ſur le ſternum.

Les accidens toujours plus graves m'engagerent pluſieurs fois à regarder à nud la poitrine, pour chercher, quoiqu'en vain, quelque différence ſenſible entre l'un & l'autre côté, pour eſſayer la percuſſion recommandée par M. *Awenbrugger*, Médecin, comme un moyen de s'aſſurer quel eſt le côté affecté; mais comme la douleur placée ſur le devant de la poitrine avoit une correſpondance avec la pointe de l'omoplate du même côté, j'appliquai à cette pointe un véſicatoire qui fournit peu de ſéroſité, & ne procura aucune eſpece d'avantage.

Le ventre devint tendu & balonné avec un ſentiment de douleur pour la malade, & de dureté pour le toucher, ſur-tout dans la région de l'eſtomac, au-deſſous du cartilage xiphoïde. Un Médecin étranger, trompé par

ces derniers ſymptômes, crut que le foyer de la maladie étoit dans le foie, que le poids de ce viſcère, en tiraillant le diaphragme, excitoit la toux qui devenoit de plus en plus fâcheuſe. L'uſage intérieur de la crême de tartre & du tartre vitriolé mêlé avec les préparations de ſcille, ayant fait diſſiper l'enflure des jambes & des cuiſſes, il jugea à propos d'appliquer lui-même au fondement quatre ſangſues. Le ſang étant déja dans une ſorte de diſſolution, la malade en perdit plus de deux livres (*k*). Dès ce moment les accidens augmenterent toujours, & conduiſirent bientôt la malade au tombeau.

L'ouverture du cadavre ſe fit quarante-huit heures après la mort; on trouva à la partie antérieure ſeulement du poumon droit une adhérence de quatre pouces de largeur ſur ſix pouces de longueur : le poumon ſous cette adhérence étoit dans une diſſolution putride, qui s'étendoit à un pouce de profondeur ſans aucune trace de vraie ſuppuration. J'examinai avec ſoin la partie du poumon qui répondoit

---

(k) *Toties clari viri id notarunt, quod aperta vaſa hemorroidalia, ſæpè non ſufficienter poſtmodùm claudantur, hincque nimis fluere, hydropem ne mortem producant. A Galeno, in hoc uſque tempore, id Medicos luxiſſe, Tractatu de Hemorroidibus evici. De Haën ratio med. Tom. III, pag.* 56.

à l'épaule, & cela à cauſe de la douleur qui m'avoit engagé à y appliquer un véſicatoire; mais je reconnus à ſon état ſain que cette douleur n'avoit été que de correſpondance. La cavité de la poitrine du même côté contenoit beaucoup de ſéroſité teinte en rouge, & tout le poumon droit tuméfié pouſſoit le médiaſtin contre le poumon gauche; celui-ci, ainſi que le cœur, étoit dans l'état naturel.

A l'ouverture du bas-ventre il ſortit tout-à-coup beaucoup d'air qui formoit la tenſion & la dureté qu'on ſentoit vers la région de l'eſtomac; car on n'apperçut rien dans tous les viſcères du bas-ventre qui s'éloignât de l'état naturel. Le foie entr'autres étoit très-ſain à tous égards, quoique M. *Deſault* penſe que ce viſcère eſt très-ſouvent attaqué dans les maladies de la poitrine.

Si l'ouverture des cadavres ſert, comme le dit *le Comique François*, à faire connoître ce qu'il auroit fallu faire pour la guériſon du malade, il réſulte, je penſe, de celle-ci, que le poumon étoit depuis pluſieurs années malade d'un engorgement lymphatique qui auroit conduit à une phthyſie lente, ſi une inflammation éréſypélateuſe n'étoit pas ſurvenue; il réſulte encore qu'il auroit fallu, long-tems avant cette derniere ſurcharge de maux, tra-

vailler au dégorgement du poumon, ſoit par des véſicatoires, ſoit par l'application du feu, remedes dont pluſieurs obſervations prouveront les avantages ſupérieurs. Le véſicatoire ſur-tout étoit dès le début de la fievre, de l'oppreſſion & de l'éruption éréſypélateuſe ſur le poumon, le remede par excellence, le ſeul propre à extraire cette humeur cauſtique; il eſt prouvé par nombre d'exemples que ce remede, malgré ſa force ſtimulante, a eu les plus grands ſuccès contre les inflammations les plus ardentes.

Il faut à préſent juſtifier auprès de M. *Lieutaud*, la dénomination de phthyſie éréſypélateuſe, attendu que ſuivant lui (*), il n'y a d'éréſypèle qu'à la peau. Pourquoi ne pas appeller phthyſie éréſypélateuſe celle qui vient d'une inflammation des poumons, laquelle, portée ſur la peau, auroit donné naiſſance à une éréſypèle bien caractériſée? Les mots ne ſont rien par eux-mêmes, il n'y a qu'à convenir du ſens qu'on y attachera.

Il ſeroit ſans doute très-important de déterminer avec exactitude les ſignes qui diſtinguent l'inflammation phlegmoneuſe du poumon, d'avec celle qui tient du caractère de

(*) *Lieutaud Synopſis.*

l'éréſypèle ; mais ne pouvant encore le faire avec aſſez d'exactitude, je dirai ſeulement que dans le même printems j'ai vu des inflammations de poitrine réſiſter aux ſaignées multipliées & à tous les évacuans ; quelques-unes furent guéries preſque ſubitement par l'application d'une large ventouſe ſur le point de côté, & par l'évacuation de trois ou quatre onces de ſang qu'on tira en réappliquant la ventouſe après une aſſez ample & unique inciſion à la peau. Quelques autres eurent encore beſoin d'une application d'un emplâtre véſicatoire ſur le même point de côté, que l'évacuation ſanguine n'avoit que foiblement allégé. Laiſſons maintenant à déterminer ſi dans toute inflammation de poitrine il ne conviendroit pas de hâter l'application d'une large ventouſe ſur le point le plus affecté, de tirer par-là quelques onces de ſang après une inciſion ou des ſcarifications aſſez profondes, & d'appliquer peu d'heures après un fort véſicatoire ſur la même plaie, lorſque les ſymptômes ne paroîtront pas ſuffiſamment affoiblis. L'évacuation ſanguine donneroit une ſaignée locale de la plus grande utilité dans les engorgemens phlegmoneux, & diſpoſeroit à l'évacuation ſéreuſe que demandoient ceux qui tiennent de l'éréſypèle.

Phthysie de cause externe. Opération de l'empyème.

VIe OBSERVATION.

Le nommé *Plagnard*, Pêcheur de profession, demeurant hors de Lyon sur les bords de la Saône, tomba sur la bande d'un bateau, & reçut une violente contusion sur la partie latérale de la poitrine du côté droit. Cette contusion donna naissance à un abcès extérieur qu'on traita par des applications émollientes après trois semaines révolues depuis la chûte; son Chirurgien qui se disposoit à ouvrir bientôt cette tumeur, fut très-surpris un matin de la trouver diminuée de plus de la moitié, & de voir le malade oppressé avec une toux fatiguante accompagnée de quelques teintes de sang dans les crachats.

Je fus appellé, & ayant trouvé dans les restes de la tumeur une espece de gargouillement, je pensai que la matiere de l'abcès avoit usé les muscles intercostaux, & s'étoit épanchée dans la poitrine d'autant plus facilement que la violence de la contusion avoit pu altérer la trachée artère & ces muscles; en conséquence je me hâtai d'ouvrir cette tumeur de laquelle il ne s'échappa que de l'air, quoi-

qu'il y eût ſous la peau une excavation conſidérable.

Je cherchai l'ouverture que le pus avoit faite, & l'ayant trouvée, je l'aggrandis des deux côtés avec les ménagemens que demande l'artère intercoſtale. Cette opération ne donna d'abord iſſue qu'à une ſéroſité écumeuſe & ſanguinolente, quoiqu'elle eût un pouce de largeur. Le panſement fut fait avec une languette de linge effilé de chaque côté, & introduite en double.

Cette ouverture laiſſa ſortir peu à peu les matieres épanchées dans la poitrine, & le malade auquel je conſeillai de manger du creſſon de fontaine fut bientôt rétabli, à cela près que depuis douze ans il n'a pu recouvrer ſon premier embonpoint, & qu'il ne lui eſt plus poſſible de ſe livrer aux travaux pénibles de ſa profeſſion, ſans être arrêté par la toux, & une légère oppreſſion. Il eſt ſans doute reſté dans le poumon affecté par l'âcreté de la matiere que lui envoya l'abcès extérieur, quelque fâcheuſe impreſſion qui en a dérangé l'organiſation, ſans porter un préjudice notable aux fonctions de la vie.

Si j'avois vu ce malade dans le commencement, je ſerois en état de rendre un compte utile des influences que cette humeur exté-

rieure pouvoit avoir ſur le poumon, avant qu'elle perçât la plevre; mais je n'eus ſur les queſtions que je fis que des réponſes très-obſcures; ce que j'appris de plus poſitif, c'eſt que l'oppreſſion étoit déja aſſez vive avant que la tumeur extérieure diſparut; il y a à préſumer que le poumon étoit déja affecté par ce fâcheux voiſinage avant que le pus eût percé la plevre. Le poumon néanmoins n'avoit point contracté d'adhérence, & je ſuis bien sûr qu'il y eût un vrai épanchement, lequel ſe vuida ſenſiblement par l'ouverture que je fis entre les côtes.

Cependant il eſt très-poſſible que cette difficulté de reſpirer, dans le tems même que la tumeur extérieure avoit le plus de ſaillie, dépendit de celle que l'étendue de l'engorgement extérieur faiſoit éprouver au malade pour ſoulever les côtes & travailler à l'introduction de l'air dans les poumons.

En ce cas le crachement de ſang, la toux fréquente qui ſuivit l'ouverture que l'abcès ſe fraya du dehors au dedans de la poitrine, devroient être attribués à l'irritation faite ſur la tunique externe des poumons par l'âcreté de la matiere qui ſe répandit ſur elle, & qui a porté à cet organe une atteinte dont il ſe reſſentira toujours, ſans que la vie en ſoit

abrégée. Ce pus produisit alors le même effet à peu près, que produit une transpiration arrêtée, ou une maladie de la peau refoulée sur quelque partie du poumon, laquelle se trouve plus ou moins violemment irritée par ce refoulement.

Phthysie squirreuse & cancereuse.

VIIe Observation.

M. *Jacob*, âgé de cinquante ans, étoit depuis long-tems vexé par les douleurs les plus aiguës d'un rhumatisme vague, lorsque la carie d'une dent canine supérieure & les douleurs cruelles qu'elle lui faisoit ressentir, le déterminerent à faire arracher cette dent; il survint dans l'alvéole une excroissance fongueuse, dure & vraiment carcinomateuse, laquelle excitoit des douleurs si atroces, que l'opium pouvoit à peine les maîtriser. On enleva cette excroissance, on cautérisa le fond avec le fer rouge, & à un peu de mal-aise près, la guérison parut achevée; cependant après quelques mois, nouvelles douleurs & nouvelle excroissance. Je fus alors chargé du malade, & marchant sur les mêmes traces de mon prédécesseur, je coupai, je brûlai, & le malade se crut guéri.

Au bout de quelques mois de répit, il fallut encore travailler ſur une nouvelle tumeur formée au-deſſus de la place qu'occupoit la premiere. Pour y procéder aſſez amplement, je fendis la levre ſupérieure, je coupai, je ruginai, je brûlai & réunis auſſitôt cette levre par la ſuture entortillée. Ce traitement ne fut pas plus ſolide que les autres. Il ſe forma un nouvel engorgement ſous l'os de la pommette au-deſſus de l'alvéole canine. Il fallut donc fendre une ſeconde fois la levre, ſans ſe propoſer de la réunir par la ſuture; le fer & le feu vinrent encore au ſecours, & ſuivant pas à pas toutes les traces de la ſenſibilité vicieuſe qui ſe montrerent dans les panſemens, je fus contraint de pénétrer, avec le trépan perforatif, juſques dans le ſinus maxillaire.

A cette époque la guériſon ne laiſſa plus rien à déſirer, & pour le moment & pour l'avenir.

Je n'ai point parlé d'une longue ſérie de remedes internes qui ont été adminiſtrés pendant quatre ans. Le petit-lait, les bouillons altérans de différentes ſortes, le régime le plus ſévère, la diéte blanche, les pilules de ciguë, rien n'avoit été épargné. Une année & demie s'étoit écoulée depuis la derniere opé-

ration , lorſque M. *Jacob* fut attaqué d'une toux qui ne lui laiſſoit pas le moindre repos. Des douleurs aiguës dans la poitrine étoient aggravées à chaque convulſion de la toux. Je crus devoir en chercher la cauſe dans une jettée ſur les poumons, du même vice humoral qui avoit ſi long-tems & ſi cruellement affecté la mâchoire. Les pilules de ciguë furent donc données à grandes doſes, & le régime le plus doux & le plus exact fut preſcrit ; mais les accidens devinrent plus terribles de jour en jour, & la mort vint au bout de deux mois terminer une vie en proie depuis cinq ou ſix ans à tout ce que la douleur a de plus cruel.

VIII[e] OBSERVATION.

Une Dame d'un embonpoint exceſſif, & qui étoit dans l'âge critique, fut attaquée d'une toux qui me parut dépendre du déplacement d'une affection rhumatiſmale vague & invétérée. Quelques reſſemblances avec celle de M. *Jacob*, me déterminerent à recourir aux pilules de ciguë ; le ſuccès paſſa mes eſpérances, trois onces de pilules firent ceſſer entiérement cette toux, & je perdis bientôt de vue la malade qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire à la campagne. Elle revint à moi quel-

ques années après, pour me consulter sur un cancer au sein, contre lequel tous les remedes ont échoué, cancer qui s'étoit annoncé peu de tems après le rhume guéri par des douleurs dans le sein.

La premiere observation présente, à mon avis, une affection cancereuse extérieure, laquelle s'est portée sur la poitrine, & les exemples de cette transmigration n'ont pas été rares. La seconde au contraire présente un vice cancereux qui a d'abord fait son irruption sur les poumons, & a ensuite déployé au dehors toutes ses fureurs. Ce vice qu'on a voulu, par la théorie la plus abstraite & la moins intelligible, loger dans le fluide nerveux a donc aussi sa mobilité? Je suis toujours persuadé qu'il réside principalement dans le tissu cellulaire, & qu'il n'est peut-être qu'une affection rhumatismale plus exaltée ou plus concentrée. On pourroit, par une comparaison grossière, mettre entre ces deux vices la différence qu'on observe entre le vin & l'esprit qu'on en retire.

Les observations de M. *Ledran* insérées dans le troisieme volume des Mémoires de l'Acad. Royale de Chirurg. détaillent les ravages faits dans les poumons par le vice cancereux, ravages manifestés par l'ouverture des cadavres.

De la phthysie séreuse.

IXe OBSERVATION.

Une Demoiselle, âgée de vingt-trois ans, à laquelle la petite vérole avoit enlevé un œil dans la premiere jeunesse, étoit depuis quelque tems tourmentée de douleurs à la tête, & sur-tout d'une ophtalmie sur le bon œil dont elle craignoit les suites; en conséquence elle se détermina pour l'application d'un vésicatoire entre les épaules & le chignon. Le lendemain la malade se plaignit beaucoup de ce qu'il avoit occasionné une insomnie. Cependant elle n'étoit plus fatiguée par un rhume quinteux qui depuis un mois interrompoit souvent son sommeil. Le vésicatoire, malgré l'agitation dont son effet avoit été accompagné, avoit si exactement enlevé la cause du rhume, qu'il ne reparut aucun symptôme; ceux de l'ophtalmie furent aussi bientôt dissipés.

Cette petite observation peut jetter quelque jour sur la cause la plus ordinaire de la phthysie. Une transpiration arrêtée porte sur la poitrine, un rhume survient, on le néglige, parce qu'il est quelquefois assez léger, ou bien on emploie plusieurs petits remedes.

L'humeur, fourvoyée ſur les poumons, y forme des engorgemens lymphatiques, & ces engorgemens auront par le tems le caractère le plus indocile, & formeront des tubercules.

Rétablir la tranſpiration cutanée, ou ramener de force vers la peau, par le moyen d'un véſicatoire, l'humeur qui obſéde le poumon, ſont deux indications beaucoup plus sûres que celles qu'on ſe propoſe communément, & qui ſont le plus ſouvent ſi mal remplies par tous ces remedes pectoraux, mucilagineux ou inciſifs qu'on prodigue dans ces occaſions.

Xe OBSERVATION.

Dans le tems que je donnois mes ſoins à deux Demoiſelles de 10 à 12 ans, & à un petit garçon de neuf, chacun d'eux avoit une toux vive ſoir & matin, avec des crachats abondans & viſqueux, de l'oppreſſion & des ſueurs au point du jour, bornées à la tête & à la poitrine. Le garçon ſur-tout étoit très-oppreſſé, très-maigre, ſans appétit; la qualité & l'abondance des crachats faiſoient craindre une véritable ulcération des poumons. Tous les trois ſe plaignoient d'un ſentiment de pe-

ſanteur ſur le devant de la poitrine, même hors le tems des ſecouſſes de la toux.

La poitrine examinée à nud dans toutes ſes faces me parut avoir antérieurement plus d'élévation que dans l'état naturel ; c'eſt pourquoi après quelques remedes généraux j'appliquai ſur le ſternum un grand emplâtre véſicatoire. On ne ſauroit ſe perſuader combien l'effet de ce topique fut prompt & ſalutaire. Les deux Demoiſelles ont été par-là radicalement guéries, ſans qu'il ſe ſoit élevé aucun orage. A l'égard du garçon, il ſurvint un incident qui allarma beaucoup les parens, & qui les fit invinciblement réſiſter aux inſtances que je fis pour entretenir & ranimer l'écoulement juſqu'à l'entiere guériſon. Des urines épaiſſes, glaireuſes, teintes de ſang, rendues fréquemment en petite quantité & avec de vives douleurs, avoient trop ému leur tendreſſe. Il fallut ſe contenter d'une amélioration très-conſidérable qui releva ſinguliérement les forces du petit malade. Quelques remedes inciſifs, tels que le creſſon de fontaine, la tiſane des bois, avec l'exercice du cheval, ont augmenté peu-à-peu ce mieux qui laiſſe cependant encore quelque choſe à déſirer.

XIe OBSERVATION.

Le fils aîné de M. Fr.* * *, & un fils unique de M. de Ste-G.* * *, avoient la fievre lente, des ſueurs nocturnes, un peu de diarrhée & une toux fréquente qui faiſoit ſortir des poumons, des crachats pituiteux, épais, piquetés de jaune & de verd. Le premier avoit huit ans & le ſecond ſix. Ayant mis toute la poitrine à nud, je ne vis rien à l'extérieur qui put faire penſer qu'un de ſes côtés fut plus affecté que l'autre. Le véſicatoire fut donc placé entre les deux épaules, leſquelles plus élevées que dans l'état naturel, annonçoient une tuméfaction contre nature des poumons. L'évacuation fut d'abord abondante; elle fut ſoutenue pendant un mois à l'aide d'une mixture épiſpaſtique, & la guériſon de l'un & de l'autre a été radicale. Le fils de M. Fr.* * * eut les plus vives impreſſions ſur la veſſie de la part des cantharides, mais ſes parens plus raiſonnables me laiſſerent pleine liberté d'agir. Ces deux malades guéris il y a plus de douze ans, jouiſſent encore d'une parfaite ſanté, & ils la doivent, ſans contredit, à l'extraction par le moyen du véſicatoire, d'une ſéroſité âcre qui abreuvoit la ſubſtance ſpongieuſe des poumons.

XIIe OBSERVATION.

Les ſueurs qui, pendant le ſommeil, n'occupent que la tête & la poitrine, ſont toujours un ſymptôme formidable dans les maladies qui attaquent les poumons; cependant elles ne prouvent pas que le mal ſoit invétéré, ni qu'il ait jetté de profondes racines.

Dans le mois de Janvier 1770, mes pieds & mes mains furent entrepris par un rhumatiſme humoral du genre aigu, avec une enflure conſidérable, de la fievre & de vives douleurs. Le douzieme jour la poitrine s'embarraſſa, une toux très-fréquente me faiſoit rendre beaucoup de crachats purement ſéreux. Si le ſommeil fermoit mes paupieres, ſoit le jour, ſoit la nuit, la ſueur inondoit ma tête & ma poitrine. Comme l'épaule gauche étoit en même tems occupée par une douleur rhumatiſmale très-importune, dont la droite étoit exempte, je fis appliquer un grand emplâtre véſicatoire ſur la pointe de l'omoplate où cette douleur étoit plus vive. Dans les vingt-quatre heures la toux & les ſueurs furent entiérement enlevées. L'application d'une mixture épiſpaſtique ranima après quelques jours l'écoulement qui tariſſoit, & il ne reſta dans la poitrine aucune impreſſion de rhumatiſme.

Cette

Cette humeur en s'emparant du côté gauche de la poitrine, n'avoit occupé certainement que la ſurface des poumons, ſans pénétrer dans la ſubſtance de ce viſcère, quoique la fievre & les ſueurs partielles ſurvinſſent au moindre ſommeil.

Dans les pleuréſies inflammatoires avec douleur de côté, la toux & les crachats plus ou moins teints de ſang, de pareilles ſueurs ſe montrent dès le commencement; & cependant la cauſe humorale de cette maladie n'attaque le plus ſouvent que la ſurface de la plevre, auſſi ne ſauroit-on trop hâter en pareille circonſtance, l'application d'un fort véſicatoire ſur la douleur. J'ai ſouvent débuté par cette application, pour faire auſſitôt après une ample ſaignée du bras du côté affecté, laiſſer repoſer le malade quelques heures, & débarraſſer enſuite les premieres voies, & ſur-tout l'eſtomac, par un émétique. Si la maladie réſiſte à ce traitement, on peut aſſurer que toute la ſubſtance du poumon eſt entrepriſe, ou qu'un grand appareil de pourriture fait complication.

Lorſque la douleur eſt extrêmement aiguë & circonſcrite, l'application d'une grande ventouſe avec ſcarification, précéde très-utilement le véſicatoire, on tire par cette

ſaignée locale quelques onces de ſang, & par-là j'ai vu diſparoître, comme par enchantement, la douleur & l'oppreſſion, toutes les fois que celle-ci m'a paru tenir du caractère phlegmoneux, ce qui n'eſt pas, à beaucoup près, le plus ordinaire. Auſſi ne faut-il jamais négliger le véſicatoire. Cette pratique, qui étoit de toute ancienneté, a été heureuſement renouvellée de nos jours, par de célèbres Praticiens.

XIIIe OBSERVATION.

M. Civ..... Marchand Drapier, avoit été mouillé juſqu'à la chemiſe par la pluie, en traverſant les Alpes ; un rhume qui en fut auſſitôt la ſuite, parut ſi léger, qu'il le négligea ; imprudence trop ordinaire aux jeunes gens. Après ſix mois de petits ſoins, de petits remedes, les crachats furent piquetés de ſang, un ſentiment de peſanteur qui depuis long-tems s'étoit emparé de la partie antérieure de la poitrine devint plus importun ; il y ſurvint de plus des alternatives de froid & de chaud auſſi irrégulières, que contre nature. Une petite fievre revenoit chaque nuit, & elle étoit terminée par des ſueurs à la tête & à la poitrine ; ſemblable à une double tierce, elle

étoit une nuit plus violente que l'autre. Les crachats étoient en partie séreux, mêlés de concrétions lymphatiques, de couleur grise, jaune, & comme on l'a dit, piquetés de sang.

Après un émétique & deux purgations, le devant de la poitrine fut couvert par un grand emplâtre véficatoire, qui procura une évacuation de férosité très-abondante & très-falutaire. L'écoulement fut ranimé à plusieurs reprises pendant trois semaines, par le moyen d'une mixture épispastique, & la guérison fut terminée par l'usage du lait de vache, non comme remede, mais comme restaurant. Avant le véficatoire, le malade avoit eu recours à ce lait, mais il en avoit été fatigué. Aussi la facilité avec laquelle son estomac le digéra, quand la poitrine fut débarrassée, devint pour le malade une des fortes preuves de sa guérison. Depuis plusieurs années elle s'est très-bien soutenue.

Une transpiration arrêtée étoit sans contredit la cause essentielle de la maladie, comme elle l'est si souvent dans les maladies humorales de la poitrine.

Il ne reste plus qu'à faire observer que ce rhume qui menaçoit si fort de phthysie, avoit été contracté au mois de Septembre, dans un tems où la transpiration beaucoup plus

âcre qu'en hiver, étoit encore animée par une marche fatiguante.

XIVe OBSERVATION.

M. *Martin*, Négociant, âgé de trente-ſix ans, ayanteu chaud & froid, fut aſſailli par la fievre avec toux, oppreſſion, grande peſanteur à la partie antérieure de la poitrine, & quelques crachats teints de ſang. Une grande ſaignée, l'émétique, quelques purgations avec les minoratifs, les boiſſons béchiques, adouciſſantes, l'uſage fréquent d'un loch blanc pour adoucir un ſentiment d'âcreté au goſier, ne diminuerent en aucune façon ni la fievre continuelle avec redoublement le ſoir, ni les ſueurs qui inondoient au moindre ſommeil la moitié ſupérieure du corps. J'appliquai ſur le devant de la poitrine un grand emplâtre véſicatoire, & bientôt la guériſon fut entiere.

La différence eſſentielle entre cette obſervation & la précédente, ne porte que ſur ce que dans la derniere les ſymptômes plus graves allumoient une fievre plus aiguë, & dont les ravages auroient été plus rapides. Au reſte cet embarras au goſier eſt très fréquent dans les maladies de poitrine.

XVe OBSERVATION.

M. Lava..... ayant parlé avec beaucoup d'action dans une aſſemblée nombreuſe, alla goûter dans le mois de Septembre, ſur les bords du lac de Genève, une fraîcheur perfide. Il s'enrhuma, & malgré la plus grande attention dans la conduite & le régime, malgré tous les moyens auxquels il eut recours, la toux s'aggrava, bien loin de diminuer; car les crachats eurent quelque légère teinte de ſang. Etant revenu à Lyon deux mois après, il ſe plaignit d'un ſentiment obſcur & aſſez étendu de douleur au-deſſus du ſein droit. Un régime de vie très-ſévere, du lait coupé avec des infuſions de fleurs béchiques, & l'éloignement de toute fatigue le mirent en état de paſſer l'hiver dans une poſition équivoque entre la ſanté & la maladie.

Au mois de Mai 1771, il eut l'imprudence de reſter long-tems à l'air pour jouir du ſpectacle des fêtes brillantes données pendant la nuit à Madame la Comteſſe de Provence. Tous les accidens de l'automne revinrent traînant de plus à leur ſuite ces ſueürs de la partie ſupérieure du corps qui ne ſont jamais de bon augure. Le véſicatoire fut appliqué au-deſſus

du ſein droit. Le ſoulagement qu'il procura fut un encouragement pour le ranimer & le ſoutenir pendant un mois. Cependant la guériſon n'avançant pas avec aſſez de rapidité, j'appliquai à pluſieurs repriſes une large ventouſe ſur le centre de la douleur, pour extraire avec plus de force l'humeur trop adhérente au parenchyme du poumon.

Tous ces ſecours joints au régime, à l'uſage du quinquina, du lait, & même des bains qu'un Médecin étranger conſeilla, ne purent directement rien contre le vice humoral qui obſédoit les poumons. Mais la nature dans le tems qu'on y penſoit le moins, vint à bout de débarraſſer la poitrine. Elle déplaça cette humeur, qui en ſe portant ſur les jambes & les cuiſſes, y forma une eſpece de paralyſie qui avec le laps du tems, & le ſecours des eaux minérales d'Aix en Savoie, où le malade eſt allé prendre des bains, s'eſt changée en une ſimple gêne dans le mouvement des parties auparavant paralyſées. La ſanté d'ailleurs eſt aſſez bonne, la poitrine ſur-tout eſt ſans atteinte.

Il eſt eſſentiel de faire obſerver que le malade âgé de ſoixante ans, a toujours vécu dans la plus ſévère continence, ſans avoir jamais eu d'autre indiſpoſition qu'un écoule-

ment d'une ſanie fétide entre le gland & le prépuce. Cet écoulement fourni par les glandes ſébacées odoriférantes qui environnent le gland, excitoit de vives démangeaiſons avec inflammation au prépuce. Cette indiſpoſition avoit des retours irréguliers depuis un très-grand nombre d'années.

Un célèbre Chirurgien de Genève avoit fendu le prépuce pour guérir cette indiſpoſition, & M. Lav.... étoit dans la convaleſcence de l'opération, lorſqu'il fut aſſailli par le rhume dont on a parlé. Or depuis cette époque, la fauſſe gonorrhée n'ayant plus reparu contre ſa coutume, j'ai ſoupçonné que l'humeur à laquelle elle donnoit iſſue par une ſorte de criſe, a reflué d'abord ſur les poumons, lorſque ceux-ci ont été affoiblis par le rhume contracté au bord du lac. A la ſuite du tems, & par l'effet des remedes, & plus encore peut-être par l'effort d'une forte conſtitution bien ménagée, & qui en étoit à ſa premiere atteinte, la nature a rejetté ſur les parties inférieures l'humeur qui avoit été fourvoyée ſur les poumons; mais elle n'a pu lui retrouver une iſſue par les glandes odoriférantes du gland, leſquelles ſont comme deſſéchées depuis qu'elles ne ſont plus ſous l'abri du prépuce. Cette même humeur a donc

maléficié le ſyſtême nerveux des extrémités inférieures.

Sous ce point de vue, le meilleur conſeil à donner à M. Lav... ſeroit peut-être d'ouvrir un cautère à l'une & à l'autre jambe ; mais ſa confiance devenue très-indéciſe par les inquiétudes que lui a donné cette maladie, erre encore de Médecins en Médecins ; ſi elle revient un jour à moi, j'inſiſterai principalement ſur ce conſeil.

Cette évacuation d'une matiere jaune, fétide, avec une ſorte d'excoriation entre le gland & le prépuce, avec des démangeaiſons fâcheuſes, des cuiſſons & une enflure conſidérable du prépuce même, ſe préſente aſſez fréquemment, & il faut bien prendre garde de l'attribuer à une cauſe vénérienne, lors même que le malade a quelque choſe à ſe reprocher ſur les haſards qu'il a couru ; car le meilleur remede contre cette indiſpoſition eſt de n'en faire aucun. Il faut la regarder comme un effort de la nature qui vient de s'ouvrir un émonctoire. Il doit arriver quelque choſe de ſemblable dans les perſonnes du ſexe, mais je n'ai pas là-deſſus des obſervations bien décidées.

XVIe OBSERVATION.

Il eſt d'autant plus important d'avoir une connoiſſance exacte de ce moyen de dépuration, de ſa nature & de ſes cauſes, qu'on peut, en paroiſſant ſeulement héſiter ſur ſon vrai caractère, porter la déſunion & la haine entre les conjoints les mieux unis. M.***, au retour d'un voyage de pluſieurs mois, ſe livra aux empreſſemens d'une épouſe chérie & digne de l'être. Le troiſieme jour il vint me conſulter, le cœur navré de la douleur la plus amère; le gland & le prépuce étoient fort enflés, & le linge étoit taché par une humeur d'un jaune verd, de l'odeur la plus forte. Je reconnus d'abord qu'elle ne provenoit que des glandes ſébacées de la couronne du gland. Je n'oubliai rien pour diſſiper les ſoupçons injurieux que le malade avoit conçu ſur la vertu de ſon épouſe. Je refuſai même de lui faire aucun remede, dans la crainte qu'il ne crut leur devoir ſa guériſon. De fréquens lavages avec de l'urine furent tout ce que je lui conſeillai pour la propreté, & il m'a fait plus d'une fois les plus vifs remercimens de ce que mes conſeils n'avoient laiſſé en lui aucun ombrage ſur la conduite d'une épouſe vertueuſe à laquelle il eſt tendrement attaché.

Avant cette éruption par la verge, la même perſonne avoit eu quelques douleurs rhumatiſmales à une cuiſſe, qui enſuite ne revinrent que long-tems après cette époque ; mais cette évacuation critique n'ayant plus lieu alors, il ſurvint un rhume violent avec oppreſſion & douleur gravative ſur le devant de la poitrine. En conſéquence j'appliquai, après pluſieurs remedes internes donnés ſans ſuccès, un emplâtre véſicatoire ſur la cuiſſe qui avoit été affectée de douleur, eſpérant faire ſur cette partie une diverſion de l'humeur qui irritoit les poumons; mais il fallut me déterminer à appliquer l'épiſpaſtique ſur le devant même de la poitrine, ce qui eut l'effet le plus ſalutaire. Depuis neuf ans, époque de cette derniere maladie, la poitrine a été en fort bon état. Peut-être eſt-ce en partie la ſuite de la douleur qui eſt revenue à la cuiſſe, & qui ſe fait habituellement ſentir, mais foiblement. Je conſeillai à M. ***, la tiſane de ſquine pour boiſſon ordinaire, avec permiſſion d'y ajouter du vin en quantité modérée. Il a été fidele obſervateur de ce conſeil, & il croit lui devoir la perſévérance d'une bonne ſanté dans un corps de conſtitution délicate.

Inſtruit par les ſuites de l'opération faite à

Genève à M. Lav.... j'ai conſtamment refuſé d'en faire une pareille à un Marchand de bled de bonne conſtitution, qui étoit ſouvent inquiété par le même écoulement dont on a parlé. La fréquence de ſes retours & l'âcreté de l'humeur avoit ſi fortement, & à tant de repriſes excorié la tunique interne du prépuce, que celui-ci s'étoit étroitement reſſerré à ſon extrémité & menaçoit d'un phymoſis. Ce Négociant eſt devenu veuf, & depuis qu'il vit dans la privation des droits du mariage, l'écoulement ne s'eſt plus montré, & c'eſt à cette ceſſation qu'il attribue des éruptions dartreuſes, des douleurs avec enflure au goſier, qui depuis ce tems l'affligent plus ou moins gravement. Un émonctoire artificiel eſt la reſſource la plus sûre que j'aie pu lui indiquer, après avoir éprouvé ſans ſuccès mille adouciſſans. Un cautère à la jambe me paroiſſoit mieux placé qu'au bras, parce qu'il étoit plus près de la partie qui ſervoit d'émonctoire à la nature, mais des raiſons particulieres l'ont fait placer au bras gauche.

Ce n'eſt pas toujours ſur les différentes faces de la poitrine qu'on peut appliquer le véſicatoire avec le plus d'avantage.

Si la toux a été précédée par des douleurs rhumatiſmales en quelqu'endroit par des

éruptions cutanées, séches ou humides, ce sera sur ces mêmes parties autrefois affectées, que le vésicatoire doit trouver place ; l'avant-derniere observation fournit seulement une exception à cette regle générale.

XVIIe OBSERVATION.

Mlle Bref. . . . avoit eu dès l'âge de dix à douze ans un suintement sur le sommet de la tête, lequel mouillant ses cheveux, dérangeoit une coëffure pour laquelle elle prenoit tous les jours plus d'affection. On desfécha cet écoulement par tous les moyens qu'on crut propres à cet effet, & bientôt il fut remplacé par les avant-coureurs de la phthysie pulmonaire. On eut recours à un grand nombre de remedes destinés aux maladies de poitrine, mais ils ne produisirent aucun effet salutaire. Il fallut donc s'adresser directement à la tête dont je fis raser le sommet, & j'appliquai un fort vésicatoire sur le lieu qu'on indiqua pour être celui qui donnoit issue à l'écoulement. La poitrine fut aussitôt soulagée; elle fut ensuite guérie par la continuité de cette évacuation. Cependant quelques accidens sont revenus à des reprises plus ou moins distantes, toutes les fois que le suintement a

été tari pendant quelque tems. L'âge de puberté qui est survenu n'a pas été un remede suffisant ; il n'a donné que plus de sensibilité au systême nerveux, de sorte que quoique la poitrine ne fut pas attaquée par l'exsiccation de la tête, des mouvemens convulsifs avec délire sans fievre, se montroient, sur-tout avant, pendant & d'abord après les jours périodiques.

A vingt-trois ans cette Demoiselle s'est mariée; sa premiere grossesse a été heureuse. Elle en est à la seconde qui promet le même succès. Mais ne devroit-elle point cette santé solide dont elle jouit, à une perte blanche qui survint après les premiers jours de son mariage, perte qui par son abondance, sa couleur & les douleurs qu'elle excitoit vers les débris de l'himen, me parut avoir la plus grande affinité avec celle des glandes odoriférantes du gland & du prépuce dont nous avons parlé dans l'observation précédente.

XVIIIe OBSERVATION.

M. *Dunoyer* avoit eu au bras une douleur de rhumatisme très-aiguë ; elle avoit été presque entiérement détruite par un ample vésicatoire placé sur ce bras. Deux ans après il

eut pendant l'hiver un rhume très - violent avec une toux fréquente, quinteuse & presque convulsive, qui n'étoit suivie que de crachats séreux. Cet état empiroit tous les jours, & étoit aggravé par les sollicitudes d'un grand commerce & par l'approche d'un de ces quatre paiemens qui font l'honneur & la sûreté du commerce de la ville de Lyon.

J'avois à cœur de justifier la confiance sans bornes qu'il m'avoit toujours accordée; heureusement pour lui & pour moi je me rappellai cette affection rhumatismale du bras qu'il avoit eue autrefois, & je résolus aussitôt d'y appliquer un vésicatoire; mais il fallut s'orienter pour s'assurer lequel des deux bras avoit été malade; M. *Dunoyer* lui - même ne s'en souvenoit plus. Un grand emplâtre vésicatoire me le fit bientôt connoître, en rappellant dans le bras un sentiment de mal-aise, & sur-tout de pesanteur très-considérable. Vingt-quatre heures n'étoient pas encore écoulées, que cette toux assez fâcheuse, pour menacer les jours du malade, tant par sa violence, que par la fievre qui l'accompagnoit, fut à l'instant dissipée, & pour ne plus reparoître. Malgré le vésicatoire qui a flué long - tems, malgré l'usage d'une tisane sudorifique & purgative que des amis ont conseillé comme spé-

cifique, le bras eſt toujours plus ou moins affecté de rhumatiſme. S'il devient trop aigu, le malade a recours au véſicatoire comme à une purgation locale. S'il ſe fait ſentir trop foiblement, & qu'un certain mal-aiſe dans ce ſilence de l'âcre rhumatiſmal lui en faſſe craindre un funeſte déplacement, il a encore recours au véſicatoire, ce qui revient chaque année au printems, & quelquefois en automne. Par ce moyen il jouit à tout autre égard de la meilleure ſanté, de la ſanté même la plus brillante à l'extérieur.

Il n'eſt guere poſſible, vu l'obſcurité qui enveloppe les poumons, de dire quel eſt pour ce viſcère le degré de dépériſſement qui le met hors des reſſources de la Médecine. L'ouverture des cadavres montre quelquefois ces ravages portés ſi loin qu'ils ne permettent plus de rien augurer de poſitif ſur la valeur des moyens qui auroient pu en arrêter les progrès & rendre au moins la vie ſupportable. En fouillant dans la poitrine de ceux qui ont été enlevés par quelque maladie qui n'avoit rien de commun avec celle dont les poumons avoient précédemment été obſédés, on ne recueille guere plus de lumieres. Les recherches à cet égard ſont peut-être plus curieuſes qu'utiles, il ne faut pas néanmoins les négliger.

XIXe Observation.

Mlle Lamb. . . . eut à l'âge de dix-huit ans une douleur de rhumatiſme au bras droit aſſez violente, pour qu'elle fut obligée de porter ce bras en écharpe. La vivacité de cette Demoiſelle lui fit rejetter tout autre ſoin quelconque pour la guériſon de cette douleur; auſſitôt que le bras en fut débarraſſé, elle ſe plaignit des douleurs les plus aiguës au-deſſous du cartilage xiphoïde, & les rapportoit à l'eſtomac. Ces douleurs avoient tous les ſoirs à ſept heures & demie un redoublement périodique ſi cruel, qu'il traînoit à ſa ſuite les plus violentes convulſions. Pendant ce tems il falloit ſur-tout défendre la malade de ſes mains avec leſquelles elle cherchoit à déchirer la partie ſouffrante, étant alors ſans connoiſſance. Si les douleurs à l'eſtomac perdoient quelque choſe de leur atrocité, la poitrine s'embarraſſoit, la toux & l'oppreſſion étoient ſuivies de crachats épais, viſqueux, mêlés de jaune, de gris & piquetés de ſang. La fievre lente, les ſueurs nocturnes venoient aggraver ce triſte état, qui réſiſtoit à tous les remedes en apparence les mieux indiqués, tels que le lait & les mucilagineux de toute eſpece.

Dans cette poſition déſaſtreuſe, j'oſai préſumer

préſumer qu'il s'étoit fait un tranſport de l'humeur rhumatiſmale du bras ſur la poitrine & ſur la région de l'eſtomac, & même ſur le diaphragme. En conſéquence j'opinai pour l'application d'un véſicatoire ſur le ſiége même de la douleur. Mes eſpérances furent amérement trompées, l'évacuation des féroſités par le véſicatoire fut aſſez ample, mais aucun des ſymptômes ne fut allégé. Les accidens au contraire devinrent de jour en jour plus graves, & il fut décidé que la malade iroit prendre les eaux de Bourbon-l'Archambault.

Après ſix ſemaines de ſéjour à Bourbon, Mlle Lamb.... revint avec un embonpoint extraordinaire, vu l'état de maigreur qu'elle avoit en partant; ſa ſanté même auroit été parfaite, ſi elle n'avoit pas rapporté un léger ſentiment de douleur à la région de l'eſtomac, douleur très-ſupportable & qui ne dérangeoit aucune fonction.

Ce voyage fut fait en Avril, & le reſte de la belle ſaiſon ſe paſſa ſans orage; mais les fraîcheurs de l'automne ramenèrent tous les accidens auxquels l'hiver donna une nouvelle force; de ſorte qu'on attendit avec impatience le tems de retourner à Bourbon. On retrouva dans cette piſcine une guériſon

aussi prompte & aussi brillante que la premiere; mais malheureusement elle n'eût pas plus de solidité. Un troisieme voyage fut donc bientôt l'objet des vœux de cette Demoiselle, & le triste état dans lequel elle étoit retombée en faisoit attendre le tems avec la plus grande impatience; ses parens occupés à des affaires importantes s'y prêtoient avec d'autant plus de peine, que les eaux ne faisoient que suspendre le retour de la maladie. Je tâchai donc de mettre à profit la confiance entiere que m'avoit donné la malade, & sur laquelle elle n'avoit jamais varié, nonobstant toute contradiction à cet égard (*l*). Je dis à cette

(*l*) L'exposé de ces contradictions ne sera pas ici tout-à-fait déplacé. C'est une petite anecdote sur les désagrémens attachés à l'art de guérir. La tentative infructueuse des vésicatoires sur la région de l'estomac avoit donné de l'humeur à la mere de cette Demoiselle, Dame du plus grand mérite, mais dont la tête est meublée d'une infinité de recettes contre tous les maux possibles. Ce vésicatoire avoit été placé contre son avis, & à chaque visite que je faisois, elle proposoit pour le remplacer quelque nouveau remede, sans pouvoir obtenir le suffrage de la malade, ni le mien. Un jour que cette Dame insistoit avec plus de force sur je ne sais quel prétendu spécifique, j'eus la maladresse de lui dire qu'elle étoit à la vérité la plus aimable Dame, mais le plus mauvais Médecin du monde. J'ajoutai que j'espérois trouver grace auprès d'elle pour cette derniere expression, attendu qu'elle n'avoit sans doute aucune prétention à une science aussi compliquée que la Médecine. Ces paroles furent très-mal reçues; je cessai mes visites, & pour continuer de donner des conseils

Demoiſelle qu'une tranſpiration abondante procurée par les eaux de Bourbon, étoit ce qu'elles avoient produit de plus avantageux pour ſa guériſon; que j'étois toujours perſuadé qu'une humeur rhumatiſmale étoit la cauſe unique de tous les accidens auxquels elle étoit en proie depuis trois ans & plus. Je lui propoſai, d'après ces vues de boire avec abondance, une légere tiſane ſudorifique bien chaude, de ſe tenir dans le lit & de s'y procurer une grande ſueur artificielle, en plaçant ſous les couvertures autour des différentes parties du corps, des veſſies de cochon remplies d'eau bouillante.

Ce conſeil ayant été ponctuellement ſuivi, la malade me fit appeller pour m'apprendre qu'elle avoit au bras droit quelque reſſentiment de l'ancienne douleur dont il avoit été ſi vivement tourmenté, & qu'en même tems elle éprouvoit quelque allégement du côté de

---

à la malade, il fallut ſe ſervir de l'entremiſe d'une femme-de-chambre. L'eſprit de la Demoiſelle trouvoit enſuite les moyens de les propoſer & de les faire agréer. Ce ne fut qu'au printems qui ſuivit le ſecond voyage des eaux, que je fus rappellé. La malade ſe trouvant aſſaillie un ſoir par les mouvemens convulſifs les plus violens, & M. ſon pere lui propoſant d'appeller à ſon ſecours différentes perſonnes, il n'y eut que des *non* pour tous ceux qu'il nommoit; mon nom fut enfin prononcé; la malade répondit auſſitôt, il y a long-tems qu'il devroit être ici.

l'eſtomac. Sa maigreur extrême ne permettant pas de pouſſer bien loin les ſueurs, je propoſai de les arrêter avec précaution, & de profiter de cet heureux retour de la douleur au bras droit pour y appliquer un emplâtre véſicatoire ſous le nom de cautère volant, attendu que Madame ſa mere n'étoit pas encore revenue de ſa prévention contre les véſicatoires, depuis celui que j'avois appliqué avec ſi peu de ſuccès ſur la région de l'eſtomac.

Peu d'heures après l'application de l'épiſpaſtique au bras, un ſentiment de peſanteur s'empara de ce membre, & en même tems la douleur quitta ſans retour la partie du ventre qu'elle occupoit depuis ſi long-tems. La féroſité coula abondamment de ce bras, & j'en entretins la ſortie pendant plus de deux mois. Par ce moyen ſeul la guériſon fut ſi parfaite, que cette Demoiſelle ayant recouvré tous les agrémens qu'une ſi longue maladie avoit flétris, elle ſe maria un an & demi après; à quelques petits mouvemens près, que de violentes affections de l'ame ont excité à des diſtances très-éloignées depuis le mariage, ſa ſanté a été des meilleures. Cette Dame n'eſt cependant devenue enceinte que la troiſieme année. Sa groſſeſſe fut des plus heureuſes, l'accouchement très-naturel fut terminé par un travail de

quelques heures en Juillet 1770, & on étoit arrivé au ſixieme jour après l'accouchement, ce qui avoit commencé à relever le courage de cette Dame, dont l'ame depuis long-tems ne s'occupoit que des horreurs d'une mort prochaine.

A cette époque, me trouvant le ſoir auprès d'elle, pendant qu'elle étoit hors de ſon lit, ſon ame des plus actives & des plus irritables reçut tout-à-coup la plus forte ſecouſſe par la chûte lourde & imprévue d'une petite fille qui vint tomber à ſes pieds; elle l'aimoit tendrement, quoiqu'elle ne fût que ſa belle-mere. Je n'oubliai rien pour la raſſurer pendant le long ſéjour que je fis à ſes côtés; je lui conſeillai de ne prendre qu'un bouillon avant de ſe coucher. Je craignois d'autant plus les ſuites de cette émotion, que la malade avoit l'eſprit frappé par la mort d'une de ſes ſœurs au quatrieme jour de ſes couches; on l'avoit même ſurpriſe pluſieurs fois pendant ſa groſſeſſe, ſur-tout dans les derniers mois, fondant en larmes dans le ſilence de ſon cabinet, & on avoit ſoin de ne la laiſſer ſeule que le moins qu'on pouvoit, pour l'arracher à ſes noires réflexions. Le lendemain à ſix heures du matin je trouvai de la fievre & une douleur dans le petit baſſin, laquelle correſpondoit au crou-

pion. J'appris que dans la nuit ſon ſommeil, ſans doute léger, avoit été interrompu avec ſurſaut par un bruit aſſez foible, après lequel il reſta une inſomnie très-agitée. Appercevant ſans équivoque les premiers accidens d'une inflammation à la matrice, je preſcrivis la diéte la plus ſévère. On fit auſſitôt des fomentations avec le lait ſur le bas-ventre, on les réitéra à pluſieurs repriſes, & dans les intervalles on faiſoit des linimens avec de l'huile de lis chargée de camphre.

Je joignis à ces ſecours des potions adouciſſantes avec le camphre que j'avois vu agir comme ſpécifique contre des inflammations épidémiques du bas-ventre dans de nouvelles accouchées, & en pluſieurs autres occaſions analogues. Mais il fallut en ſuſpendre l'uſage après le quarante-cinquieme grain, parce que cette réſine paroiſſoit rendre les évacuations par la matrice, & plus abondantes & plus teintes de ſang, ſans procurer aucune amélioration ; enfin cette Dame mourut dans la nuit du huitieme jour, à dater de la chûte de l'enfant, laquelle avoit été l'occaſion de la maladie, & le quinzieme depuis l'accouchement.

A l'ouverture du cadavre faite dix-huit heures après la mort, en préſence de M. *Raſt*

le fils, Médecin, on trouva la matrice environnée d'un pus laiteux très-blanc, très-fluide & très-abondant, il avoit été fourni par le péritoine qui forme la tunique externe de la matrice, & ce péritoine étoit légèrement ulcéré dans de larges ſurfaces en pluſieurs endroits.

L'engorgement de la matrice n'étoit pas conſidérable, mais la ſurface extérieure étoit parſemée de points rouges par leſquels ſuintoient les lochies, dont le cours n'a jamais été ſupprimé; la qualité & la quantité de cette évacuation ayant toujours paru être dans l'ordre naturel.

La poitrine devant offrir des traces de la maladie dont elle avoit été autrefois ſi gravement attaquée, elle fut ouverte, & on trouva les lobes du côté droit très-adhérens entr'eux, & à toute la ſurface de la cavité qui les contenoit. A cette adhérence près, qui étoit générale, les poumons montroient l'état le plus ſain, ſans engorgement, ſans tubercules; on crut ſeulement appercevoir que les anneaux cartilagineux des ſous-diviſions de la trachée-artère étoient plus durs que ceux des lobes gauches. Ceux-ci étoient à tous égards dans l'état le plus ſain, ils n'avoient jamais ſouffert la moindre atteinte.

La région de l'eſtomac qui avoit été le théâtre des plus cruelles douleurs, ne montra pas la moindre trace de leur effet, ce qui joint à l'inutilité des véſicatoires que j'avois appliqué ſur cette même région, me paroît prouver qu'elle n'avoit pas été le ſiége de l'humeur dont j'avois ſoupçonné le déplacement, & le tranſport du bras ſur cette partie. Ainſi l'eſtomac n'avoit été affecté que par une irradiation nerveuſe, obſervation de la plus grande importance dont je profitai pour rendre la ſanté à une autre malade qui fait le ſujet de l'obſervation ſuivante.

XXe Observation.

J'avois déja conſeillé par écrit pluſieurs remedes à Mlle *** de Villefranche, & elle les avoit pris ſans ſuccès, pour de violentes douleurs dans la région de l'eſtomac dont elle ſe plaignoit depuis très-long-tems : je l'engageai à venir à Lyon pour me mettre à portée de juger plus ſûrement de ſon état. Comme la poitrine étoit entrepriſe par cette même douleur, & que l'oppreſſion l'accompagnoit lorſqu'elle étoit dans les fougues, je demandai entr'autres choſes à cette Demoiſelle ſi elle n'avoit jamais eu d'affection rhumatiſ-

male. Elle m'apprit qu le bras droit en avoit été fortement affecté, mais qu'il n'en restoit pas le moindre ressentiment. Elle ne put se rappeller si le commencement des douleurs vers l'estomac datoit de la cessation de la douleur au bras. Cependant j'osai promettre une prompte guérison par l'application d'un emplâtre vésicatoire à ce même bras droit, & en effet les douleurs à l'estomac céderent aussi-tôt que le vésicatoire commença à agir avec force sur le bras. L'écoulement a été entretenu pendant un mois, & ranimé à plusieurs reprises par la mixture épispastique. Ce qu'il y eut de singulier c'est qu'il fallut aussi employer le même topique sur le bras gauche qui se trouva ensuite affecté de douleurs, lorsque le droit & la région de l'estomac en furent débarrassés. Avant cette époque il n'en avoit point été atteint. Les deux bras auroient-ils été entrepris par le rhumatisme en même tems? La douleur vive qui occupoit le droit, & celle qui par irradiation s'empara si fortement de la région de l'estomac, auroient-elles par leur violence réduit à un profond silence l'humeur âcre qui s'étoit jettée sur le bras gauche, mais en moindre quantité? La solution de ces difficultés tient à la théorie très-abstraite

des correſpondances nerveuſes & de la ſenſibilité tant implicite, qu'explicite des nerfs.

XXIe Observation.

Dans la même ville de Villefranche en Beaujolois, je fus conſulté par une jeune Demoiſelle fraîche & graſſe, qui avoit à la région de l'eſtomac, deux doigts au-deſſous du cartilage xiphoïde une douleur des plus aiguës & circonſcrite à la circonférence à peu près d'un écu de ſix livres. La reſpiration étoit ſouvent laborieuſe, mais l'accident le plus formidable conſiſtoit dans des mouvemens convulſifs d'une force difficile à contenir par ceux qui accouroient au ſecours de la malade. Après une longue ſuite de remedes relâchans & autres donnés ſans ſuccès, je fis brûler un cylindre de coton ſur cette douleur. La guériſon fut entiere. La malade mariée deux ans après, eſt devenue mere & jouit encore à préſent de la meilleure ſanté. Je ne déciderai point ſi le noyau du vice humoral étoit dans la poitrine, les deux obſervations que je joins à celle-ci répandront peut-être quelque jour là-deſſus.

XXII[e] OBSERVATION.

Une paysane de vingt-deux ans avoit depuis l'âge de puberté la même maladie & au même endroit que la Demoiselle dont nous venons de parler. Elle n'étoit point réglée, les douleurs ainsi que les mouvemens convulsifs étoient d'une si grande violence, & accompagnés de cris & de hurlemens si affreux, qu'on jugea que le diable s'étoit emparé de cette fille. Sa maison étoit souvent remplie d'une populace de paysans persuadés de cette obsession; de pieux Ecclésiastiques entraînés par le torrent adopterent la même erreur, & ils espérerent chasser par des exorcismes cet esprit de ténebres & de malice. Mais les remedes spirituels ne furent pas plus efficaces que les remedes matériels de toute espece qu'on avoit employés à diverses reprises. Cette fille m'ayant été amenée par M. *Colomby* Négociant en dorure, je fis brûler chez lui un large cylindre de coton sur le centre de la plus vive douleur. L'oppression fut assez forte pendant la brûlure, cependant il n'y eut ni convulsion, ni perte de connoissance, les accidens à cette époque diminuerent beaucoup; il a fallu revenir au feu six mois après. Actuellement il ne reste qu'un léger sentiment de douleur,

mais la reſpiration eſt plus gênée que dans le tems des accidens, qui étoient ſi effrayans pour une populace ignorante. N'eſt-ce pas encore ici le cas de demander ſi le vice humoral, cauſe immédiate de la maladie, n'eſt pas plutôt dans la poitrine que là où il a paru toujours ſe montrer par les douleurs les plus aiguës.

XXIIIe Observation.

Madame Turt.... de Genêve pourvue de l'embonpoint le plus brillant, & des apparences de la plus belle ſanté, avoit depuis long-temps une douleur très-aiguë au même endroit que les deux malades ci-deſſus. La preſſion avec le doigt ſur cette douleur la rendoit plus aiguë, & il en étoit de même chez les deux autres, les mouvemens convulſifs avec des cris les plus perçans revenoient à des intervalles aſſez réguliers, & ſpécialement le ſoir. Quelques lambeaux du ver ſolitaire appellé *Tænia* s'étant montrés dans les ſelles, on eſpéra que ſon expulſion ſeroit auſſi le terme de la maladie, & c'eſt ce qui engagea cette Dame à venir à Lyon pour prendre de mes mains le ſpécifique contre cet hôte paraſite. Mais ſes eſpérances furent trompée; le ver expulſé, les douleurs &

les convulsions n'en eurent pas moins de véhémence.

J'opinai pour l'application d'un fort vésicatoire sur la douleur, & subséquemment pour celle du feu en derniere ressource. Ce conseil ne fut point reçu, & cette Dame partit. Deux ans après elle est revenue. La douleur vers l'estomac étoit alors assez légère; mais il y avoit toux, oppression, suffocation, crachement de sang, la glande thyroïde engorgée formoit un goêtre assez considérable; plus d'une fois j'ai vu l'engorgement de cette glande compliquer *per consensum* des maladies de poitrine. Pendant un séjour de quelques mois que cette Dame a fait à Lyon, l'oppression & la suffocation étant devenues un jour extrêmes, avec embarras & douleur sur le devant de la poitrine, & crachats teints de sang, j'appliquai sur ce local un emplâtre vésicatoire qui allégea aussi-tôt tous ces accidens, par l'évacuation abondante de sérosité qu'il procura. J'insistai de nouveau sur l'application du feu au noyau de la douleur fixe au-dessous du cartilage xiphoïde. La malade parut convaincue des avantages qu'elle retireroit de cette opération, mais elle n'eut pas le courage de s'y soumettre.

La suite de ces observations présentera plus

d'une fois & d'une maniere inconteſtable des correſpondances nerveuſes entre les poumons & des parties très-éloignées tant au-deſſus qu'au-deſſous de la poitrine. On verra différentes affections des organes de la reſpiration réagir ſur la tête, la veſſie, la matrice, les teſticules, les jambes, la marge de l'anus, &c. & fatiguer ces parties par des accidens qui ne ſe relâchent que par le meilleur état de celle qui eſt le véritable foyer de la maladie.

Plaçons ici en faveur des véſicatoires dont on a vu l'uſage ſi ſouvent répété dans ces Obſervations, le remede propoſé par le Docteur *Buſton*, dans ſon eſſai ſur la toux violente. Il ſe déclare d'abord contre la ſaignée, l'émétique & les purgations, excepté dans les cas extraordinairement preſſans; le remede qui, ſelon lui, réuſſit le mieux, eſt un ſcrupule de cantharides réduites en poudre très-fine avec autant de camphre, le tout mêlé avec trois gros d'extrait de quinquina. Il donne huit à dix grains de cette compoſition aux enfans, de quatre en quatre heures dans quelques cuillerées d'eau ou de julep, auquel on a ajouté du baume de Copahu. Il avoue que ce remede ne convient pas dans les toux qui dépendent d'une ſéroſité

âcre tombée ſur les poumons ; mais il aſſure que dans celles qui reconnoiſſent pour cauſe un phlegme épais, il manque rarement de produire un bon effet, & qu'il lui a toujours réuſſi juſqu'à préſent (14).

XXIVe OBSERVATION.

La fievre lente avec des redoublemens chaque jour alternativement plus forts un ſoir que l'autre, des ſueurs abondantes qui à la fin de ces accès découloient de la tête & de la poitrine, une maigreur exceſſive, des crachats abondans, viſqueux, à fond jaune, piquetés de taches, les unes griſes, les autres noires, & l'incommodité de ne pouvoir tenir au lit que couché ſur le dos un peu incliné du côté droit ; tels étoient les principaux accidens de la maladie dont étoit attaqué M. *Courtois* âgé de trente ans environ, lorſqu'il me fit appeller au printems de 1762. L'ayant fait déshabiller, pour examiner l'état extérieur de la poitrine, j'en trouvai la partie droite très-ſenſiblement plus évaſée que la gauche. *Præcordia in tumorem ſublata, omnibus quidem mala ſunt, præſertim verò illis, qui ex longo intervallo tabidi exiſtunt. Hypp. Coa. prænot. ſect. ſecunda.* En joignant à

ce ſigne extérieur le penchant que le malade avoit, étant au lit, à s'incliner du côté droit; je conclus que la poitrine contenoit dans ce même côté un fluide épanché, ou que le poumon étoit dans une œdématie qui en avoit conſidérablement augmenté le volume. Je penſai que c'étoit le cas d'appliquer un grand emplâtre véſicatoire ſur le centre de l'embarras. Cette application donna bientôt iſſue à une quantité exceſſive de féroſité, ce qui allégea auſſitôt tous les accidens. En ſoutenant enſuite, & réveillant au beſoin la même évacuation, le malade parvint dans le cours de deux mois, à une convaleſcence qui ne lui auroit laiſſé preſque rien à déſirer, s'il n'avoit pas eu à ſe plaindre d'une douleur circonſcrite & fixée entre la partie moyenne de la cinquieme & ſixieme des vraies côtes à droite.

Cette douleur ne ſe faiſoit ſentir que depuis que les eaux avoient été évacuées par le véſicatoire, & elle s'étendoit du dedans au-dehors juſqu'aux muſcles intercoſtaux; car la preſſion par le doigt la rendoit plus vive. Comme le ſuccès de ce topique évacuant m'avoit concilié toute la confiance du malade, je lui propoſai de brûler un cylindre de coton ſur ce point de douleur; cette brûlure aſſez profonde

profonde donna aux poumons de nouvelles forces, pour expulser le reste des humeurs dont ils étoient engoués. Cependant un an après ou environ, M. *Courtois* revint de la campagne pour être délivré par le même secours d'une autre douleur fixée au défaut de l'omoplate droite : le feu la détruisit avec le même succès que la précédente, & depuis cette époque, la poitrine a toujours été fort saine, & au tems où j'écris ceci (mois de Mars 1773) sa santé est encore des meilleures.

Y avoit-il œdème dans le poumon droit, ou épanchement d'eau dans la capacité qui le contenoit? J'opinerois volontiers pour l'épanchement; ce qui me fait incliner de ce côté, ce sont les douleurs qui ne se sont fait sentir entre les côtes qu'après l'évacuation des sérosités interposées entre le poumon & la plèvre. Cette interposition détruite, le poumon malade a touché immédiatement cette membrane, laquelle couvre intérieurement les côtes & les muscles intercostaux. Alors l'affection mal-saine du poumon a propagé par la douleur son impression jusqu'au dehors, & peut-être même sans le moyen d'aucune adhérence vicieuse de ces parties entr'elles.

N'auroit-il donc pas été à craindre que cet épanchement ne fût revenu, si l'action fon-

toute l'étendue de leur convexité, excepté à la partie poſtérieure où une petite ſurface de cet organe paroiſſoit libre de toute adhérence.

Ces lobes droits étoient livides, remplis d'un ſang diſſous qui donnoit ſa couleur aux poumons. Ils étoient encore garnis d'un nombre infini de petits tubercules de la groſſeur des grains de millet. Il n'y avoit ni dans les lobes droits, ni dans les lobes gauches aucune trace d'ulcère, ni de ſuppuration.

Je ne pus m'aſſurer du détail des accidens & des progrès ſucceſſifs de cette maladie, tant parce que ceux qui étoient à la ſuite de ce Seigneur en étoient peu inſtruits, que parce qu'ils parloient une langue que je n'entends point.

Dans le bas-ventre l'épiploon s'étendoit juſqu'à la région hypogaſtrique. Il étoit adhérent en deux ou trois points au péritoine des muſcles du bas-ventre. Le foie ne montroit d'abord aucune altération, ſoit dans ſon volume, ſoit dans la couleur ; il avoit cependant contracté une adhérence vicieuſe avec le diaphragme dans une grande étendue de ſa convexité; cette adhérence étoit ſur-tout très-forte vers le moyen lobe, lequel s'avançoit beaucoup dans la région hypocondriaque gauche.

Cette eſpece d'altération du foie, laquelle n'intéreſſoit en aucune façon ſa ſubſtance, me parut devoir être attribuée aux impreſſions contre nature, que le diaphragme avoit reçu du vice des poumons, & n'être point eſſentielle à ce viſcère.

Quoique toute l'étendue des poumons ait paru entrepriſe, tant à droite qu'à gauche, on peut croire néanmoins que l'affection primitive a été dans les lobes gauches, & que les lobes droits n'ont enfin été altérés que par communication nerveuſe avec les gauches, *per conſenſum*, & peut-être aſſez tard.

Juſqu'à quelle époque de la maladie auroit-on pu tirer avantage de l'application des véſicatoires ſur le côté gauche de la poitrine? N'y a-t-il point eu de tems pendant lequel on eût pu ſe promettre d'évacuer les eaux par le moyen de ce topique, & de voir enſuite après l'expulſion des ſéroſités, les lobes gauches ſe relever peu à peu de cette compreſſion, de cet affaiſſement extraordinaire où ils étoient réduits; peut-être alors leur auroit-on rendu par l'application du feu toute l'intégrité de leurs fonctions, comme dans l'obſervation précédente. Il n'y a point ſans doute de fondans, de réſolutifs ſur leſquels le feu ne l'emporte pour la fonte de ces tubercules qui ont

été l'ouvrage d'une tranſpiration âcre refoulée dans les véſicules bronchiques. Mais quelque efficacité qu'ait un remede, le moment favorable de le mettre en uſage avec ſuccès eſt toujours circonſcrit dans un eſpace de tems trop étroit. Négligez de profiter des circonſtances heureuſes, vous ne tirerez que des ſecours paſſagers, inefficaces d'un moyen de guérir qui, huit jours, quinze jours plutôt, auroit rempli toutes vos eſpérances. Ces réflexions conduiſent naturellement à l'obſervation ſuivante.

XXVIe Observation.

Avant que d'entrer dans les détails de la maladie qui eſt la matiere de cette obſervation, il ne ſera pas hors de propos de placer ici ce qu'en ont penſé trois célèbres Médecins de la Faculté de Montpellier que le malade alla conſulter en perſonne le 9 Juin 1773.

Conſultation pour M. le Vicomte.

M. le Vicomte eſt malade depuis le 8 du mois de Mai : les parties de chaſſe, les danſes & autres excès auxquels les jeunes gens ſe livrent ſans ménagement, joints à une conſti-

tution vive & délicate ont donné lieu à cette maladie. Ce fut au retour de la chasse, où il fut mouillé, qu'il ressentit un frisson vague; le sur-lendemain le frisson reparut, il fut suivi de la fievre accompagnée d'une petite toux séche. Cette fievre catharrale quoique traitée avec méthode s'est étendue & a pris le caractère de fievre lente. Le frisson vient presque tous les jours à six heures. La fievre qui est très-peu de chose dans la journée, augmente pour lors, elle dure toute la nuit, & se termine le matin par une moiteur générale. La toux est toujours vive & fréquente; de séche qu'elle étoit, elle est devenue humide, les crachats ont été blanc & épais; depuis deux jours jaunâtres, épais & de plus tachés de sang.

En examinant le malade, on voit qu'il est un peu mélancolique & épuisé, qu'il a le sang fort appauvri & fort âcre, que ce sang porte principalement ses impressions sur le poumon où il s'est formé des tubercules. Quelqu'un d'eux est tombé en fonte, & a fourni les crachats que nous avons vu ces derniers jours. Il paroît encore que le lobe antérieur du foie est un peu gorgé (*m*).

(*m*) Je n'ai pu reconnoître cet engorgement, quoique prévenu de son existence par cette derniere phrase.

Par l'exposé ci-dessus, on voit quel est le caractère de la maladie de M. le Vicomte, & quelles doivent être les indications à remplir; il s'agit de délayer, d'adoucir, de réembaumer le sang, & de remettre les digestions en bon ordre.

Pour remplir ces vues nous sommes d'avis de commencer par des bouillons qui seront faits avec un poulet maigre étouffé, écorché & bien nétoyé. On mettra dans le ventre une poignée d'orge mondé, dix grains de raisins secs, trois figues & huit escargots bien lavés & écrasés, on coudra le ventre du poulet, & on le fera cuire au bain-marie avec une poignée de lierre terrestre, dans ce qu'il faut d'eau pour deux bouillons, à continuer une douzaine de jours. On en prendra un le soir en se couchant, & l'autre le matin à jeun. En les finissant on se purgera avec trois onces de manne qu'on dissoudra dans une infusion de lierre terrestre; cela fait, on prendra la gelée suivante.

Gelée pour les maladies de poitrine.

« Prenez un moult de veau avec le cœur, » ouvrez les oreilles du cœur pour en vui- » der le sang, coupez le moult & le cœur

» en petits morceaux, & ſans le laver. Prenez » du cerfeuil, du creſſon de fontaine, deux » groſſes poignées de chacun, lavez-les bien » & les ſecouez dans un linge pour qu'il ne » reſte point d'eau : hachez ces herbes & les » mêlez avec le moult, mettez le tout en- » ſemble dans un flacon d'étain fait comme » un plongeon, que vous fermerez hermé- » tiquement, c'eſt-à-dire, avec un bouchon » de liége, enveloppant avec de la terre graſſe » le couvercle du plongeon, y ayant mis » auparavant trois cuillerées d'eau.

» Mettez le flacon dans un chaudron plein » d'eau, laquelle vous ferez bouillir, obſervant » que cette eau monte au-deſſus de l'endroit » du flacon auquel répond le moult de veau. » Ayez ſoin de mettre dans le chaudron de » nouvelle eau bouillante à meſure d'évapo- » ration, & faites bouillir ainſi pendant neuf » heures. Après cela débouchez le flacon, & » paſſez ce qu'il contient au travers d'un » linge que vous exprimerez aſſez fortement. » C'eſt-là le bouillon de moult de veau pré- » paré au bain-marie ».

Cinq heures avant que ce bouillon ſoit fait, prenez un quart de corne de cerf ra- pée, & deux douzaines d'eſcargots que vous ferez bouillir auparavant dans un pot à part

dans de l'eau commune, afin de pouvoir les tirer de leur coque; coupez-en le bout, écrafez les coques, & mettez le tout dans un pot d'eau, la corne de cerf étant bien lavée, les deux douzaines d'efcargots & leurs coques brifées. Faites bouillir le pot bien bouché, jufqu'à la diminution du tiers, coulez ce que contient le pot fans exprimer; c'eft une gelée de corne de cerf que vous mêlerez avec le bouillon de moult de veau, remuant le tout jufqu'à ce qu'il foit refroidi. Mettez alors cette gelée dans quatre affiettes ou foucoupes, placez-les dans un lieu frais, & les y laiffez prendre.

M. le malade prendra chaque jour en deux fois le quart de cette gelée, favoir, le matin à jeun, & à cinq heures après midi. Chaque prife fera fondue dans une taffe à café de bouillon de poulet. Quand ce bouillon fera chaud, on le mettra dans l'écuelle où on doit le boire, & on y ajoutera la gelée, ce qui fe fera de même pour le foir. Toute la quantité de gelée ci-deffus fera prife en quatre jours, & on répétera le même remede au moins trois fois.

Cette gelée finie, M. le Vicomte prendra les bouillons de tortue faits comme il fuit.

« Prenez la chair, le cœur & le foie d'une » tortue de grosseur ordinaire, les cuisses de » quatre grenouilles, une poignée de feuilles » de pulmonaire, demi-poignée de bugle. » Faites cuire le tout ensemble au bain-marie, » avec une verrée d'eau pendant six à sept » heures. On les continuera dix jours, après » lesquels on prendra les dix jours suivans, » chaque matin un bouillon qu'on fera avec » un petit poulet bien nétoyé, & farci avec » une pincée d'orge mondé, deux dragmes » de semences de fenouil, & autant d'anis. » On les fera cuire au bain-marie dans suffi- » sante quantité d'eau pour un bouillon. On » jettera ensuite dans le pot demi-once de » racine de bouillon blanc & de scorsonere » lavées & écrasées, & une poignée de feuilles » de poulmonaire. On fera bouillir un quart- » d'heure, & on passera le bouillon pour le » servir le matin au réveil ».

Ces bouillons pris, M. se purgera comme auparavant, & reviendra aux bouillons de tortue qu'il continuera douze ou quinze jours.

Quoi qu'il en soit du succès de ces remedes, nous sommes d'avis qu'il aille sur la fin de Juillet à Saint-Laurent-les-bains en Vivarais, pour y boire les eaux mêlées avec moitié

lait, & ſur-tout il aura le ſoin d'expoſer ſoir & matin la bouche ouverte à la vapeur de l'eau chaude, & d'y reſter une demie-heure chaque fois. Il continuera les bouillons du ſoir, ſoit avant, ſoit après les eaux de Saint-Laurent, & pour adoucir la toux autant qu'il ſera poſſible, il fera uſage dans le cours de la journée du remede ſuivant qui eſt une eſpece de ſyrop, que M. le Vicomte continuera autant que ſon eſtomac s'en accommodera, entremêlé avec les autres remedes.

Prenez deux poignées de choux rouges, & à ſon défaut autant de feuilles de ſcabieuſe & une forte poignée de pas-d'âne. Hachez légérement & faites bouillir dans trois ou quatre livres d'eau de fontaine pendant demi-heure & à petit feu, avec deux têtes de pavot concaſſées ainſi que leurs ſemences. Paſſez enſuite la liqueur, jettez le marc, mettez dans cette liqueur un quarteron de ſucre fin, une once de régliſſe effilée, & une once de ſalep, faites bouillir doucement juſqu'à la diminution d'un tiers. On en prend une demi-verrée quatre fois le jour, & le ſoir un petit verre en ſe couchant. Après l'uſage des bouillons de tortue, on reviendra au lait, & ſi on pouvoit s'aſſujettir à tetter une bonne nourrice, on en

tireroit un plus grand avantage que de tout autre lait.

Si le lait de femme ne peut pas avoir lieu, il prendra du lait d'âneſſe, commençant par une petite doſe, & augmentant peu-à-peu & par degrés ; deux bonnes cuillerées de la ſeconde eau de chaux, & une cuillerée d'eau de menthe ſeront ajoutées à chaque priſe qu'il prendra au réveil le matin. Il ſe nourrira avec des alimens doux, tendres & aiſés à digérer. Si le lait du matin paſſe bien, il prendra pour le ſoir une crême de ris, ou d'orge, ou de ſagou au lait.

A tous ces remedes on ajoutera l'équitation journaliere, les amuſemens, la diſtraction.

Comme la toux fatigue beaucoup M. le Vicomte, il convient qu'il prenne tous les ſoirs ſix grains de pillules de cynogloſſe. On les augmentera grain à grain, à meſure qu'il s'y accoutumera. A Montpellier le 9 Juin 1773.

M. le Vicomte avoit à peine fait les premiers pas dans la longue carriere de remedes qu'on venoit de lui preſcrire, qu'ayant appris que j'étois à Saint-Laurent, il anticipa le voyage qu'il devoit faire à ces eaux, & y arriva le premier Juillet.

Ce Seigneur me parut en très-mauvais état

par l'excès de la maigreur, & une toux preſque continuelle dont il étoit travaillé le jour & la nuit, pour rendre avec beaucoup de peine une quantité conſidérable de crachats épais, viſqueux, un peu jaunes, tachés de ſang. Les ſueurs de la nuit étoient aſſez abondantes, pour l'obliger de changer deux fois de linge. Le ſommeil preſque nul étoit à tout moment interrompu par le beſoin de touſſer & de cracher. Et M. *Duchaux*, ſon Médecin, m'avertit que depuis qu'il s'étoit mis en route pour aller à Montpellier, le dépériſſement avoit été des plus rapides. Auſſi ſa voix étoit-elle extrêmement rauque & caſſée, & tout menaçoit d'une mort prochaine.

J'apperçus d'abord que l'épaule gauche étoit ſenſiblement plus élevée que la droite; ce qui me fit préſumer que c'étoit du côté gauche qu'étoit le plus grand mal des poumons. Ce ſoupçon fut confirmé lorſque j'appris que M. le Vicomte accoutumé de coucher ſur le côté droit, lorſqu'il étoit en bonne ſanté, ne pouvoit plus s'y tenir ſans être oppreſſé & ſans donner une nouvelle force à la toux; il couchoit ſur le dos incliné du côté gauche. Je lui demandai de me laiſſer examiner la poitrine à nud : cette propoſition paroiſſant ſurprendre & inquiéter le malade,

que penſeriez-vous, lui dis-je, ſi vous aviez à vous plaindre d'un mal de jambe, que penſeriez-vous de celui qui voudroit en juger au travers du bas qui la couvre? Dans les maladies de la poitrine ſouvent, à la verité, un pareil examen n'apprend rien, mais auſſi il donne quelquefois les lumieres les plus grandes ſur le ſiége & même ſur le caractère foncier de la maladie. Permettez donc que je ne me diſpenſe pas d'une inſpection qui m'a toujours paru de la plus grande importance, & ſans laquelle je n'oſerois rien ſtatuer ſur votre maladie.

M. le Vicomte s'étant rendu à mes raiſons, on fut auſſitôt frappé du ſur-volume que montra le côté gauche de la poitrine, il parut devoir contenir trois ou quatre livres de ſubſtance quelconque, plus que le côté droit, auſſi l'épaule gauche étoit-elle beaucoup plus élevée que la droite, comme je l'ai déja dit. Il n'y avoit aucun engorgement pâteux aux tégumens; j'opinai pour un épanchement de ſéroſité dans le côté gauche de la poitrine, en me fondant ſur les raiſons que je vais détailler.

M. le Vicomte ayant été mouillé dans une partie de chaſſe faite les premiers jours de Mai, il y avoit eu arrêt de tranſpiration.

Cette évacuation ſupprimée avoit reflué ſur le côté gauche de la poitrine principalement. De-là, cette fievre aiguë & cette toux d'abord ſéche qui avoient été les premiers accidens de la maladie, & pour leſquels il ne faut pas recourir à ces cauſes vagues & trop bannales d'appauvriſſement, d'âcreté d'un ſang, dont on fait porter les impreſſions ſur le poumon; car un athlete, par exemple, qui auroit le ſang le plus pur, & la meilleure conſtitution, peut être par de pareils écarts de la tranſpiration aſſailli de la même maladie que M. le Vicomte.

L'exhalation qui ſe fait ſur la ſurface du poumon étant moins embarraſſée par l'impreſſion de cette humeur fourvoyée, que la repriſe par les pores abſorbans, il s'eſt fait accumulation & épanchement de ſéroſité dans la poitrine. Le poids de cette ſéroſité occaſionnoit un ſentiment de douleur ſur le diaphragme, lequel étoit diſſipé par la ſituation horiſontale du corps couché & incliné ſur le côté gauche, & ce ſentiment de douleur répondoit à la partie antérieure de la poitrine vers le cartilage xiphoïde.

Il y avoit donc tout lieu d'eſpérer que l'application d'un ample véſicatoire au défaut de l'épaule gauche, en avançant ſous le bras, ſeroit

ſeroit d'abord de quelqu'utilité ; en conſéquence il fut appliqué ; mais l'évacuation ne fut pas auſſi abondante que je l'ai vu dans d'autres occaſions en apparence parfaitement ſemblables. La vétuſté des cantharides dont il fallut ſe ſervir à défaut de plus récentes, dans un village dépourvu de tout, put en partie en être la cauſe, ce qui m'obligea, après trois jours, d'employer une mixture faite avec la poudre de cantharides & le miel. Par ce ſecours tous les ſymptômes diminuerent conſidérablement, la toux ſur-tout, ainſi que les ſueurs nocturnes ſi fâcheuſes, ſi abondantes, qui ſe réduiſirent à une ſimple moiteur.

Le véſicatoire continué & ranimé à pluſieurs repriſes pendant douze jours, ne préſentant pas une reſſource ſuffiſante pour dégorger le poumon embarraſſé de ſucs lymphathiques ; l'élévation du côté gauche de la poitrine, dont on a parlé, n'ayant pu être réduite qu'à la moitié ou environ, je propoſai de faire brûler un large cylindre de coton ſur ſon centre. Ce que je fis en effet le 28 Juillet ; mais il ne put être conſumé en entier, à cauſe de la ſéroſité qui tranſuda de la peau excoriée par le véſicatoire ; elle en humecta trop la baſe. J'aurois ſouhaité que le local pour l'application du cylindre eût

été déterminé par quelque douleur fixée & étendue jusqu'à l'extérieur, alors j'aurois eu des raisons suffisantes pour présumer que la partie du poumon la plus malade touchoit immédiatement la plèvre, qu'elle avoit même contracté des adhérences avec cette plèvre, & j'aurois eu lieu alors d'espérer que l'action extérieure du feu s'étendroit à raison de la continuité des parties, jusques dans le corps même du poumon malade, mais malheureusement le côté affecté a toujours été exempt de douleur, & il m'a paru que la sérosité épanchée entre le poumon & la plèvre s'est toujours opposée au contact, à l'adhésion de ces deux parties. Cette adhésion a pu aussi être contrariée par quelque substance intermédiaire, par cette coëne ou espece de gelée lymphatique qu'on trouve si souvent sur la surface des poumons qu'une maladie inflammatoire a ravagés. Toutes ces raisons de craindre que le feu ne remplit pas mes vues, furent amplement exposées à MM. *Durret* & *Duclaux*, Médecins de M. le Vicomte, & malgré cela il fut décidé qu'on emploieroit ce remede ; mais il procura en effet peu de soulagement. Il eut même peu après l'inconvénient de tarir l'écoulement déterminé par le vésicatoire, ce qui rendit bientôt la poi-

trine plus malade. Cependant la ſuppuration devoit ſe faire attendre plus d'un jour. On fut donc obligé d'y ſuppléer par une nouvelle application de véſicatoire à la circonférence de l'eſcarre.

En même tems il fut convenu que dans l'intention de diſſoudre les concrétions lymphatiques du poumon, on donneroit chaque matin le ſuc exprimé de huit cloportes mis dans une verrée d'eau minérale de S.-Laurent. Outre cela, le beſoin de ſoutenir les facultés digeſtives de l'eſtomac fit preſcrire un bol de vingt grains de quinquina & de douze grains d'extrait de gentiane à prendre avant le dîner, & autant avant une ſoupe de ſalep ou de ſagou, laquelle faiſoit tout le repas du ſoir. On n'oublia pas de recommander au malade de s'en tenir au plus étroit néceſſaire du côté des alimens; on lui fit ſentir que le chyle, auſſitôt qu'il a été aſpiré par les veines lactées, eſt conduit au cœur par le canal thorachique, pour paſſer d'abord après par les poumons; que les poumons étant notablement affoiblis, il étoit de la derniere importance de ne pas les ſurcharger par un chyle ou trop épais, ou trop âcre, ou trop abondant; qu'ainſi il falloit avoir la plus grande réſerve, & ſur la qualité & ſur la quantité des alimens. Des conſeils

auſſi rigides ont toujours été mal obſervés. M. le Vicomte ne comprenoit pas comment la ſouſtraction d'une partie des alimens qu'il prenoit depuis qu'il étoit malade pourroit contribuer au rétabliſſement de ſes forces, bien loin de les diminuer. Auſſi dès que je l'eus perdu de vue, il ſe livra à ſon appétit, & les accidens ne tarderent pas à augmenter; je retournai vers lui deux mois après, le dépériſſement me parut des plus conſidérables. L'évacuation extérieure avoit toujours été ſoutenue par l'application de l'écorce de garou ſur le côté gauche de la poitrine. Ce côté avoit même encore perdu du volume contre nature que je lui avois reconnu à mon départ de Saint-Laurent. Pluſieurs perſonnes conſeillerent alors le lait d'âneſſe au malade, quoiqu'il s'en fût très-mal trouvé trois mois auparavant. Il en prit donc, & les accidens ſe multiplierent de telle ſorte qu'il mourut les premiers jours d'Octobre.

Si j'avois été ſur les lieux, je n'aurois rien oublié pour obtenir la permiſſion de fouiller dans cette poitrine; j'y aurois ſans doute rencontré peu de ſéroſité; elle avoit été abondamment extraite par le véſicatoire, par l'écorce de garou; mais peut-être j'aurois vu les lobes gauches du poumon couverts de

cette coëne lymphatique (*n*), dont j'ai déja parlé. Cette coëne formée dès les premiers jours de la maladie, étoit peut-être très-épaiſſe, & c'étoit elle qui, poſée entre le poumon & les côtes, a pu empêcher que le mauvais état de la poitrine ne ſe ſoit jamais annoncé au dehors par aucun ſentiment de douleur. C'eſt cette même coëne qui a, pour ainſi dire, intercepté l'action pénétrante du feu, en l'empêchant de porter ſon action diſſolvante juſques dans la ſubſtance même des poumons.

Il eſt ſans doute des maladies chroniques où les organes de la reſpiration ſe trouvent, relativement au ſiége de la cauſe humorale, vivement affectés, comme des maladies aiguës qui peuvent les dévaſter. Tantôt cette cauſe irritante n'occupe que la ſurface du poumon, comme dans la pleuréſie, tantôt elle eſt cantonnée dans le centre même de la ſubſtance de cet organe, comme dans la péripneumonie. Dans le premier cas, le vice humoral eſt en partie ſous la main, ſoit pour être extrait

(n) *Phthyſis cellularis ea eſt quæ ſine ulcere pulmonum pendet ab anacatharſi cruſtæ alæ quâ ſolent obduci pulmones, poſt inflammationem ; quæ materies puriformis à pulmonis fungo tranſudat intùs. Haën. tom. 3. c. 5. p. 89.* La phthyſie de M. le Vicomte étoit, ſelon les apparences, cellulaire, ſuivant la définition que nous venons de rapporter.

par le véficatoire, foit pour être décompofé par l'action des topiques. Dans le fecond cas, c'eft à la nature à faire prefque tous lės frais de la guérifon.

De cette obfervation il faut conclure que c'eft compromettre les vertus éminentes du feu, que de l'employer contre des phthyfies qui ne s'annoncent pas au dehors par quelque point de douleur plus ou moins étendu, plus ou moins décidé, & cela, parce que le foulagement qu'il procure alors n'eft pas affez marqué pour les yeux du public. Quels torts n'ont pas fait aux progrès de l'inoculation quelques événemens fâcheux ou équivoques qui font venus étayer les préjugés que tant de gens ont encore contre cette pratique falutaire. Les bains de terre auroient peut-être été pour la maladie de M. le Vicomte le moyen le plus efficace? Il me refte le regret de ne les avoir pas propofés, & on jugera fi mes regrets font bien fondés, lorfqu'on lira les recherches que j'ai faites fur ces bains.

XXVIIe OBSERVATION.

M. *Rouftaing*, Négociant à Saint-Chaumond en Lyonnois, étoit par la nature de fon

commerce obligé de parcourir les montagnes qui environnent cette petite ville, dont les habitans travaillent à la fabrication des rubans. Dans ces voyages il contracta la gale, de laquelle il parvint à se guérir par l'application d'une pommade. A cette époque survint un petit rhume qui augmenta d'un jour à l'autre, & qui pendant sept ans résista à une infinité de remedes pris de toutes mains. La gale imprudemment supprimée avoit-elle réellement & par elle-même donné naissance à ce rhume? Cela me paroît très-difficile à débrouiller; on renverra à une autre observation l'examen des effets de la gale répercutée sur la poitrine.

Les crachats, lorsque je fus consulté au printems en 1768, étoient abondans, épais, visqueux, avec des taches grises & jaunes. Le malade se plaignoit d'une douleur fixée à la partie antérieure & supérieure de la poitrine sous le sternum. Cette douleur étoit assez circonscrite, & la pression par le doigt la rendoit plus vive: d'ailleurs on n'appercevoit à l'extérieur aucun engorgement sensible.

J'opinai d'abord pour l'application d'un vésicatoire sur la partie malade, dans l'espérance d'extraire & de ramener au dehors l'humeur de la gale refoulée dans la poitrine. Mais

l'évacuation par le véſicatoire entretenue & ranimée au beſoin pendant trois ſemaines ne produiſit qu'un foible ſoulagement. La fievre du ſoir, & les ſueurs nocturnes étoient toujours au même point.

Il reſtoit encore la reſſource d'appliquer le feu ſur le noyau de la douleur, & M. *Rouſtaing* le ſupporta avec la plus grande fermeté. L'action de ce topique occaſionna pendant vingt-quatre heures une ſurabondance de crachats, laquelle ſoulagea beaucoup la poitrine. La fievre & les ſueurs furent auſſitôt arrêtées, ainſi qu'un mal de goſier habituel qui occupoit les deux côtés. Les gencives de conſiſtance ſi molle & ſi rouge, qu'elles donnoient au malade des inquiétudes ſur l'exiſtence d'un vice ſcorbutique, ſe raffermirent auſſitôt & reprirent leur couleur naturelle. Pour juger du danger dont menaçoit ce dernier ſymptôme, il ſuffit de voir ce qu'en penſoit *Hyppocrate. In habitu phtyſiformi cum febre, ſi fluxio in dentes & gingivas exorta ſit, ingens malum. Hyp. in coac. prænotionibus.*

Profitant alors de toute la ſatisfaction que goûtoit M. *Rouſtaing*, & des eſpérances très-décidées que lui donnoit le ſoulagement qu'il éprouvoit, je lui dis que ce mieux étoit ſans contredit l'effet de l'action fondante &

tumultueuſe du feu, ſans qu'on pût en rien attribuer à une évacuation par la brûlure, puiſqu'il n'y avoit pas encore le moindre écoulement. J'ajoutai qu'à l'égard de l'avantage qu'il attendoit de la ſuppuration abondante à laquelle la brûlure donneroit lieu dans quelques jours, il ſeroit moindre; qu'ainſi lorſque cette ſuppuration commenceroit à tarir, je l'exhorterois puiſſamment à une ſeconde brûlure, & peut-être avec le tems à une troiſieme, à une quatrieme & qu'on ne pouvoit guères ſe flatter de diſſoudre à moins de frais une humeur auſſi profondément placée, puiſqu'elle étoit recouverte par un os aſſez épais, & de ſubſtance aſſez compacte, & qu'il ſentoit ſans doute toute la néceſſité de ne pas laiſſer la moindre parcelle de cette humeur viciée. M. *Rouſtaing*, recevant d'une brûlure à l'autre un ſoulagement plus décidé, s'y eſt ſoumis cinq fois dans le cours de ſix mois. Elle a toujours été faite ſur le même point de douleur. A la fin de l'année révolue il jouiſſoit d'une bonne ſanté; il ſe maria peu de tems après.

Ce nouvel état avec quelques fautes dans le régime qu'il entraîne néceſſairement, reproduiſit un malaiſe dans la poitrine. Les crachats épais & viſqueux lui donnerent de l'in-

quiétude. J'étois abſent, on lui donna de la tiſane des bois, la liqueur de *Wan-Swieten*, le lait, il reſpira différentes fumigations ſéches & humides. Ces remedes rendirent ſon état pire qu'il n'étoit avant de les commencer. Je revins heureuſement, & il eut la prudence de tout abandonner pour recourir de nouveau au cylindre de coton, qui le rétablit auſſi promptement que la premiere fois. Il jouit depuis deux ans, époque de cette derniere brûlure, d'une très-bonne ſanté, à cela près que ſa poitrine eſt un peu pituiteuſe.

Il faut obſerver que dans la conſtitution apparente de ce malade, rien n'annonce des diſpoſitions à la pulmonie. Outre les cauſes que j'ai déja rapportées ci-deſſus de ſa rechûte, il me dit encore que ſe portant fort bien, il avoit eu l'imprudence de prendre pluſieurs bains dans le rhône. Or l'eau de ce fleuve eſt toujours extrêmement fraîche pendant les plus grandes chaleurs, à cauſe de la fonte des neiges dans les montagnes où il prend ſa ſource.

Si l'obſervation précédente a pu faire ſoupçonner une gale imprudemment traitée d'être la cauſe de la phthyſie, celle-ci offrira des ſingularités ſur les effets du virus pſorique, & ſur ceux du feu.

XXVIIIe OBSERVATION.

Quelque tems après avoir été traité & guéri d'une gale, le nommé Antoine *Papillon*, Garçon Boulanger, entra au grand Hôtel-Dieu de Lyon le 3 Août 1771, pour cause d'une tumeur dure, rénittente, grosse comme un petit œuf, avec une fluctuation sourde. Cette tumeur étoit placée à la partie inférieure de la premiere piece du sternum, & on la regardoit comme compliquée par la disjonction de la premiere piece du sternum d'avec la seconde, disjonction faite par cause humorale. Elle étoit accompagnée d'oppression, de douleurs considérables dans toute la circonférence de la poitrine, qui paroissoit au malade comme fortement emmaillottée. Les articulations des deux bras avec l'omoplate ne pouvoient être mues, sans que le malade y ressentît également de vives douleurs, qui s'étendoient jusques dans le dos. On avoit déja employé les remedes généraux pour l'intérieur, & différentes applications anodines & résolutives pour l'extérieur, lorsque j'eus occasion de voir ce garçon : je conseillai d'abord de brûler sur la tumeur un cylindre de coton.

La nuit suivante il survint une sueur abondante qui se soutint trois jours, pendant les-

quels la gale reparut ſur la peau avec plus d'abondance que la premiere fois.

On mit coucher ce malade avec un autre galeux; la gale diſparut une ſeconde fois, mais les accidens revinrent avec une douleur très-vive au dos. On eut encore recours au cylindre de coton ſur la plaie réſultante de la premiere brûlure, & le lendemain ſur la douleur au dos qui n'avoit pas cédé. La gale reparut avec la même affluence; le malade fut laiſſé ſeul dans un lit, & il fut traité méthodiquement pour cette gale par les remedes intérieurs; il ſortit de l'Hôpital avec une parfaite ſanté, dont il jouiſſoit encore en Novembre 1772, que je le revis par haſard.

Le feu dans cette occaſion a rempli à un haut degré les fonctions d'un diaphorétique, & par les ſueurs qu'il a excitées, & par le retour de la gale ſur la peau qu'il a procuré à deux repriſes. Ce n'eſt pas là une de ces propriétés qu'il ſoit permis de perdre de vue, attendu qu'elle doit jouer un grand rôle dans toutes les guériſons opérées par ce moyen, ſoit que cette qualité diaphorétique ſe montre par des ſueurs, ou ſeulement par le rétabliſſement, ou l'augmentation de la tranſpiration inſenſible.

XXIXe OBSERVATION.

Dans le même tems on me fit voir un autre malade qui avoit reçu à six travers de doigt de la ligne blanche partie moyenne-supérieure-gauche, un coup de couteau qui n'avoit pas pénétré fort avant. Il avoit été guéri en assez peu de tems de cette blessure; mais à deux doigts plus près de cette ligne blanche, le malade âgé de vingt-cinq ans, ressentoit une douleur circonscrite par l'étendue d'un double louis ; elle étoit si violente qu'elle ne lui permettoit pas de se tenir debout. On ne voyoit ni enflure, ni rougeur, mais seulement une tension spasmodique des muscles du bas-ventre. Comme toutes les applications émollientes avoient été mises en œuvre sans succès, je proposai le feu. Le malade s'y résolut, encouragé par la guérison du malade précédent. La brûlure finie, il ne sentit plus de douleur, & il n'attendit pas pour sortir de l'hôpital, la guérison de cette brûlure qui, vu le local, n'avoit rien d'embarrassant, ni rien qui demandât des soins particuliers.

Il n'est pas aisé de décider qu'elle pouvoit être précisément la cause de cette douleur, puisque le coup ne s'étoit pas étendu jusqu'à

la place qu'elle occupoit. Quoi qu'il en ſoit, ce remede dont j'ai fait les premiers eſſais, lorſque j'étois Chirurgien principal du grand Hôtel-Dieu, & auquel je crois devoir moi-même la vie, étoit ſimplement renouvellé, ayant été ſucceſſivement très-commun chez les Grecs, les Arabes, les Egyptiens, les Chinois, les Japonois, les Lapons, & en général chez tous les peuples qui n'ont point de Médecine, puis totalement abandonnés parmi les modernes. *Severini*, Médecin-Chirurgien à Naples, a été le premier qui a prouvé par de grands exemples combien l'humanité avoit à ſe plaindre du diſcrédit, de l'oubli même dans lequel ce puiſſant topique étoit tombé, & il paroît que le courage & l'enthouſiaſme avec lequel *Severini* s'étoit efforcé de rétablir cette pratique, avoit donné belle priſe à la jalouſie de ſes contemporains, de laquelle il ſe plaint amérement. Notre ſiecle à cet égard vaut celui de *Severini*. Mais une grande guériſon dédommage une ame ſenſible de tous les ſarcaſmes auxquels elle a été en butte. Si ce n'eſt pas aſſez des morſures que la jalouſie dans ſa rage ſe fait à elle-même, la plus grande punition qu'on puiſſe lui infliger, ſera toujours de lui préſenter des ſuccès bien circonſtanciés, & de

la plus grande authenticité, que les bons principes ont produit, & qui ne ſont point marqués au coin du haſard.

On voit donc avec étonnement dans les anciens Auteurs les éloges magnifiques qu'ils font du feu; mais on voit auſſi avec une ſurpriſe égale qu'ils ne s'appéſantiſſent point ſur les détails des maladies dans leſquelles ils l'employoient, & qu'ils ſe diſpenſent de donner la théorie de la maniere dont il agit. C'eſt peut-être ce qui a induit les modernes dans l'erreur de croire qu'il falloit mettre ſur le compte de l'évacuation ſubſéquente à la brûlure, tout le mérite de ce remede, & par une erreur ultérieure ils ont eſpéré de le remplacer avec plus de douceur & non moins d'efficacité par l'uſage des véſicatoires, par celui des ſétons, & ſur-tout par celui des cautères faits avec les cauſtiques. Or dans le très-grand nombre des phthyſiques que j'ai vu ſupporter les incommodités d'un cautère, ſoit au bras, ſoit aux jambes, ſoit à la nuque, très-peu ont eu à ſe louer de ſon effet. Voulant en conſéquence avoir un objet de comparaiſon bien décidé avec le feu & les cauſtiques, j'ai eſſayé d'appliquer la pierre à cautère ſur un de ces points de douleur fixé à la poitrine. Mais ce que j'avois ſoupçonné eſt arrivé; il n'y a

point eu de ſoulagement, & il a fallu avoir recours au cylindre de coton, comme je le détaillerai bientôt.

A l'égard des véſicatoires, on peut ici le répéter, je ne les ai vu opérer des guériſons, même en les appliquant ſur le foyer de la maladie, que lorſque les poumons ſont ſeulement entrepris par une humeur rhumatiſmale, ou par quelque ſéroſité âcre; mais lorſqu'il y a engorgement lymphatique, lorſque ſur-tout les poumons ſont grévés de tubercules, les véſicatoires ne procurent qu'un ſoulagement très-éloigné encore de la guériſon radicale, comme on a pu le remarquer dans pluſieurs obſervations. Alors le feu appliqué & réappliqué ſur tous les points de la poitrine, notablement vexée de douleurs, eſt le vrai, le grand remede.

On ſuppoſe néanmoins que la maladie n'ait pas tellement délabré les poumons, que toute eſpérance ſoit perdue, car dans ce cas il faut ête ſoigneux de ne pas compromettre un moyen de guérir des plus ſalutaires, en l'appliquant à des maux évidemment incurables. Le diſcrédit dans lequel cette imprudence le jetteroit, fourniroit une trop ample matiere aux déclamations de tant de détracteurs des meilleures choſes, lorſqu'ils ne les ont ni découvertes

vertes les premiers, ni retrouvées. C'eſt ce que recommande très-ſagement le célèbre *Severini.*

XXXe OBSERVATION.

Un Seigneur Anglois ayant parlé long-tems & avec véhémence dans une ſéance du Parlement, ſe hâta trop de reſpirer un air très-froid; il monta enſuite dans une chaiſe de poſte pour ſe rendre à deux lieues de là. Cette imprudence fut auſſitôt ſuivie d'un rhume aſſez violent; après un long cours de maladie & de remedes, le malade vint en France, mais le changement d'air ne pouvoit plus rien avoir de ſalutaire pour lui. Il mourut à Lyon dans le plus grand maraſme, & ſans aucune enflure des extrémités.

A l'ouverture de la poitrine, je trouvai les poumons pâles, mous, flétris, ſans aucune adhérence à l'un ou à l'autre côté de la poitrine, il n'y avoit pas le moindre épanchement dans le thorax, ni aucune trace de tubercules dans la ſubſtance des viſcères; l'intérieur de la trachée-artère & celui des principales diviſions & ſous-diviſions des bronches, étoit tapiſſé d'une humeur gluante, viſqueuſe, & la tunique interne qui revêt ces canaux étoit un peu plus épaiſſe que dans l'état ſain & naturel.

D'après cette inſpection, j'augurai que la plus forte impreſſion du froid avoit agi ſur cette tunique interne de la même façon qu'on la voit engorger la membrane pituitaire, lorſqu'on contracte ce qu'on appelle un rhume de cerveau.

Je cherchai alors la cauſe de la mort dans une ſorte d'hémorragie ou d'excrétion ſurabondante de cette mucoſité dont eſt enduite la tunique interne des bronches & de la trachée-artère; & en effet j'appris que le plus grave des ſymptômes de la maladie qui avoit fait périr ce Seigneur, avoit été une expectoration fréquente & aſſez facile d'une humeur viſqueuſe qui tiroit ſur le jaune. La fievre lente, les ſueurs nocturnes & la diarrhée colliquative n'avoient été que les effets de cette conſomption du poumon.

Contre une pareille maladie, les remedes les mieux indiqués paroiſſent être ceux qui pourront immédiatement, ſous forme de vapeur ſéche ou humide, pénétrer juſques dans la trachée-artère, & s'inſinuer dans tous les canaux aériens; il y a dans le commencement des rhumes occaſionnés par une pareille cauſe, une ſorte d'inflammation plus ou moins vive; & alors les vapeurs humides conviennent à merveille; car elles ſont toutes de na-

ture émolliente, de quelque plante qu'on les tire par l'ébullition. Mais ces premiers tems passés, les relâchants doivent être plus nuisibles qu'avantageux ; & les fumigations séches toujours stimulantes sont propres à solliciter le dégorgement de la membane trachéale.

C'est par un pareil procédé que fut d'abord soulagé, à ce qu'on prétend, un phthysique qui huma, par hasard, & pendant un tems assez long la fumée qu'exhaloit un mêlange chaud de cire & de poix-résine, dans lequel il plongeoit des bouteilles pour les gouderonner. Ce soulagement inopiné l'engagea à recourir assez souvent à cette fumée salutaire pour qu'il en ait obtenu une bonne guérison. Le séjour dans les étables à bœuf qui a tant été préconisé pour les phthysiques, par les papiers publics ; est un remede qui a quelqu'analogie avec celui-là. On change en effet rarement la litiere des bêtes à cornes dont la fiente est molle, & qui urinent beaucoup ; de sorte qu'il s'éléve du fumier qui est sous ces animaux une vapeur ammoniacale qui peut pénétrer sans effort les plus petites sous-divisions des bronches, & leur rendre le ressort qu'elles ont perdu. Cette vapeur agit sur-tout lorsque les animaux sont rentrés dans l'écurie, parce que le mouvement de leurs pieds & la chaleur

qu'ils y exhalent eux-mêmes volatilisent davantage les particules animales de la litiere.

Ceux qui ne seront pas à portée de se procurer un pareil secours, n'en trouveroient-ils pas l'équivalent en humant la vapeur qu'exhale un mêlange d'eau de chaux, & de sel ammoniac? Cette vapeur est moins vive que celle de l'esprit même, ou du sel volatil ammoniac, & elle pénétreroit avec plus de facilité dans les poumons, sans exciter une toux fâcheuse. Ce qui me fait juger avantageusement de ce remede, vient du soulagement que j'ai toujours trouvé à humer de l'esprit volatil, lorsque j'ai eu des engorgemens un peu rebelles de la membrane pituitaire; c'est-à-dire, des rhumes de cerveau opiniâtres. Il m'a semblé alors que cette vapeur animale agissoit sur-tout comme résolutif, car je ne trouvois pas qu'elle donnât lieu à des évacuations de mucosité proportionnées pour la quantité au soulagement prompt que je recevois.

La fumée des fours à chaux qui a aussi été utile à quelques phthysiques, qu'elle est à charge & nuisible à d'autres, paroît aussi agir sur la tunique interne des bronches par un volatil alkalescent, auquel la respiration fait parcourir les canaux aériens.

Quelle est la nature des exhalaisons qui

ſortent de la terre qu'on laboure, & à quel titre a-t-on prétendu qu'il étoit avantageux aux phthyſiques de ſuivre pas à pas le laboureur? C'eſt ſur quoi je ne haſarderai aucune conjecture. Il faudroit auparavant qu'il fût bien conſtaté que le bon air, que l'air de la campagne, n'eût pas ſeul le droit de révendiquer un ſoulagement attribué à ces exhalaiſons d'une terre en labour.

XXXIe OBSERVATION.

Le ſieur *Michalet*, mon parent, âgé de quarante-ſix ans, avoit un engorgement très-dur & très-volumineux qui occupoit tout le gras de la jambe; les douleurs au commencement avoient été très-vives dans cette partie. Une ſuite de remedes évacuants avoit allégé ces douleurs, ſans diminuer le volume de la tuméfaction.

Il étoit dans cet état, lorſque par malheur il s'endormit à côté d'une fenêtre ouverte, c'étoit un jour d'été. A ſon réveil il ſe trouva ſaiſi par le froid, & de plus par un rhume qui augmenta d'un jour à l'autre avec un ſentiment obſcur de douleur & de peſanteur dans le côté droit de la poitrine. A meſure que l'embarras de cette partie aug-

mentoit, celui de la jambe gauche diminuoit, ce qui me détermina à envelopper le gras de cette jambe d'un ample véficatoire. Mes vues étoient de rappeller fur ce membre une humeur qui ne paroiffoit le quitter que pour attaquer de plus en plus le côté oppofé de la poitrine. Le véficatoire ne feconda point mes intentions.

La poitrine devint chaque jour plus malade, & l'évacuation procurée par le véficatoire n'apportant aucun foulagement ni à la jambe ni à la poitrine, j'examinai cette poitrine à nud, & je vis par l'élévation de l'épaule droite au-deffus de la gauche, ainfi que par un grand évafement de la poitrine du côté droit, que l'engorgement du poumon étoit là très-confidérable, & faifoit des progrès journaliers. La fievre lente, des fueurs nocturnes, des crachats abondans fans être trop épais & plus tachés de jaune que de gris, étoient chaffés avec peine par des fecouffes violentes pendant le jour, & plus violentes encore pendant la nuit.

Comme le fentiment de douleur qui répondoit à l'intérieur, entre la cinquieme & fixieme des vraies côtes, partie moyenne latérale droite, étoit un peu obfcur; & comme les tégumens qui recouvroient ce point de dou-

leur étoient tuméfiés par un engorgement œdémateux, je ſoupçonnai quelque collection de matiere dans la capacité de la poitrine, & je me propoſai d'en ouvrir le foyer par le moyen de la pierre à cautère. Après la premiere application de cette pierre, je fendis l'eſcarre, & dans le ſillon que je venois de creuſer, je plaçai un autre morceau de pierre à cautère, ce que je pratiquai une troiſieme fois ſans avoir pu aller au-delà des muſcles intercoſtaux.

Ce cauſtique ne produiſit pas ces grands effets qui ſuivent de ſi près l'action du feu. La chûte de l'eſcarre fut ſuivie d'une ſuppuration abondante qui ſoulagea beaucoup le malade en diminuant la fievre lente, & le volume contre nature du côté droit de la poitrine.

Mais la guériſon n'étoit point opérée, le gras de jambe étoit encore engorgé, quoique la tuméfaction des tégumens de la poitrine fût diſſipée. Alors je propoſai de brûler un cylindre de coton ſur le centre de la douleur, laquelle répondoit plus clairement qu'autrefois à la preſſion du doigt. L'effet de ce remede héroïque ne laiſſa rien à déſirer. Il procura pendant vingt-quatre heures une expectoration extraordinaire qui diminua de jour en jour. Bientôt le malade fut en état de ſe mettre

à la diète blanche. La jambe gauche revint à ſon état naturel, & la ſanté, ſans être athlétique, eſt très-bonne.

Je remarquerai à l'occaſion du lait, qu'il y a bien peu de maladies de poitrine où il convienne; ce qui me fait préſumer que ce n'étoit pas d'après ſon expérience propre qu'*Hyppocrate* recommandoit de donner celui de vache coupé avec de l'eau miellée pour réparer un peu les forces des malades exténués, & les mettre ainſi en état de ſupporter l'action du feu. *Poſtquam lacte bubulo, admixtâ tertiâ parte aquæ mulſæ, copiosè potato, tauroſior factus fuerit æger: ſi enim uſtio benè ſucceſſerit, morbum effugiendi ſpes eſt. De internis affectibus, cap. I & XXX.*

Je croirois au contraire qu'il convient de commencer par le feu pour paſſer à l'eſſai du lait quelques jours après. Je dis expreſſément l'eſſai, car j'ai obſervé que quoiqu'on paroiſſe le bien digérer, il procure la nuit des feux & quelques inſomnies qui obligent de l'abandonner. Ce ſeroit bien pis ſi on le prenoit avant d'avoir notablement ſoulagé le poumon par la brûlure.

Qu'ont penſé les Commentateurs d'*Hyppocrate*, de cette expreſſion, *ſi enim uſtio benè ſucceſſerit:* le ſens littéral qu'elle préſente,

forme un pléonaſme avec celle qui la ſuit, *morbum effugiendi ſpes eſt :* ſi la vraie interprétation de ce paſſage eſt celle-ci; *on peut eſpérer d'échapper à la maladie, ſi la brûlure réuſſit.* J'aimerois mieux faire dire à ce pere de la Médecine, *que la maladie pourra être guérie*, *ſi la brûlure eſt placée dans l'endroit convenable.* Mais quel eſt cet endroit convenable? *Hyppocrate*, ni aucun de ſes ſucceſſeurs ne l'ont déſigné d'une façon auſſi poſitive qu'il l'a été dans les obſervations précédentes; ce qui eſt cependant de la plus grande importance. J'en ai eu une preuve bien décidée dans une Demoiſelle qui avoit une douleur avec tumeur ſur le ſternum, partie ſupérieure. Pour éviter la difformité d'une cicatrice, elle voulut abſolument que le cylindre de coton fût appliqué un peu au-deſſous; mais n'en ayant reçu aucun ſoulagement, elle convint quelques jours après de la néceſſité d'une nouvelle brûlure ſur le noyau même de la douleur, & celle-ci ne trompa pas ſes eſpérances.

Revenons à M. *Michalet*, & ajoutons qu'à l'âge de vingt ans, il avoit eu une inflammation de poitrine dans le côté droit, qu'il s'étoit formé dans le poumon un dépôt purulent, que ce dépôt avoit fuſé entre les fauſſes-côtes où il s'étoit manifeſté par une

tumeur extérieure; que cette tumeur ayant été ouverte, elle avoit pendant long-tems donné iſſue à une abondante ſuppuration.

Beaucoup de peines de corps, beaucoup de ſoins domeſtiques, avec peu de ménagement, lui faiſoient depuis aſſez long-tems éprouver un malaiſe dans cette partie de la poitrine qui étoit reſtée foible depuis la maladie à laquelle il avoit échappé. Il étoit dans cet état équivoque entre la ſanté & la maladie, avec une petite toux ſéche, lorſque la douleur à la jambe gauche ſurvint, ce qui joint aux autres circonſtances que j'ai détaillées, établit quelque relation entre cette jambe gauche & le côté droit de la poitrine. Si ce croiſement eſt inexplicable, il n'eſt pas moins dans le fait, & dans les biſarreries de la nature.

J'ai vu l'engorgement du teſticule droit compliqué avec une maladie chronique de la poitrine, dont le foyer étoit ſûrement dans les lobes gauches du poumon, & dans l'obſervation qu'on vient de détailler, il paroît que l'engorgement de la jambe a d'abord été l'ouvrage d'un reſte de levain morbifique cantonné dans le côté oppoſé de la poitrine, depuis la maladie inflammatoire dont ce côté là avoit été attaqué. Il paroît encore que le froid enduré à côté d'une fenêtre eſt venu enſuite

donner à ce levain une nouvelle activité, & en a aggravé tous les accidens. Quoi qu'il en soit, le feu a procuré par lui seul une bonne guérison qu'on ne pouvoit plus attendre du caustique qui avoit été placé au même endroit.

XXXIIe OBSERVATION.

M. *Gardel*, Négociant de cette ville, âgé de quarante ans, avoit depuis deux ans vu mourir son épouse de la phthysie pulmonaire: depuis cette époque il avoit mené une vie triste & languissante, quoique distraite par les soins heureux d'un commerce considérable. Une petite toux avec des crachats épais, visqueux, & difficiles à arracher ne lui donna d'abord que de légeres inquiétudes sur l'état d'une poitrine bien conformée d'ailleurs, & qui avoit toujours été fort saine; mais bientôt il rendit des crachats piquetés de sang & de taches livides & brunes; il survint une fievre lente qui redoubloit tous les soirs, & étoit terminée le matin par des sueurs qui n'occupoient que la tête & la poitrine. De plus, il étoit survenu une enflure assez considérable aux pieds & aux mains, symptôme qu'on a toujours redouté. Toutes ces circonstances rappellerent enfin au malade

la marche ſucceſſive des accidens qui avoient conduit ſon épouſe au tombeau.

Je le trouvai la premiere fois que je le vis, dans un extrême abattement, plein des idées & de la crainte d'une mort prochaine, & rien n'étoit plus difficile que de relever ſes eſpérances. Je conviens, lui dis-je, que ſi l'on vous conduit par le long circuit des remedes que votre épouſe a parcouru, vous arriverez au même terme. Mais voyons s'il n'y a pas de reſſources d'une autre nature; vous avez un point de douleur fixe à la partie antérieure de la poitrine au deſſus du ſein, un autre à la partie poſtérieure vers la pointe de l'épaule, l'un & l'autre du côté droit; par l'examen que je viens de faire de votre poitrine miſe à nud, j'ai reconnu le ſiége de chacun de ces points, à un petit engorgement, ce qui m'a dirigé pour porter, ſans le moindre écart, le doigt ſur le centre même des douleurs, & cependant je n'étois aucunement prévenu ſur le ſiége d'aucune des deux. Mettons d'abord le feu ſur celle de ces douleurs qui vous fatigue le plus; ſi vous êtes par là notablement ſoulagé, nous y ſoumettrons l'autre quelques jours après. D'ailleurs ces brûlures ne ſauroient empirer votre état, & à ne les regarder que comme des cautères, en raiſon de la ſuppuration à

laquelle elles donneront lieu, vous en retirerez toujours quelqu'avantage. Obſervez encore que nous ſommes dans le printems, la plus belle ſaiſon de l'année pour la guériſon du plus grand nombre des maladies, pour celles de la poitrine, ſur-tout, ſuivant la remarque de *Bennet*, Médecin Anglois, qui a d'autant mieux écrit ſur cette maladie qu'il en étoit lui-même attaqué. Il aſſure que l'automne & l'hiver ſont les deux ſaiſons les plus fâcheuſes pour le traitement de la phthyſie. *Curatio phthyſeos, tempore hybernali & autumnali fruſtrà expectari ſolet.*

M. *Villerme*, ami, parent & Médecin du malade ayant facilement accédé à ce conſeil, je fis brûler à ſept heures du matin dans le mois de Mai, un cylindre de coton du diamêtre d'un écu de ſix livres, & un peu ovale, ſur le point de douleur placé au-deſſus du ſein.

Dès le même ſoir la toux fut moins incommode, un ſentiment continuel de malaiſe au goſier, ainſi qu'une enflure conſidérable aux gencives (*o*) ſe trouverent diſſipés le len-

(*o*) Il faut encore rappeller ici, ce paſſage d'*Hyppocrate : in habitu phtyſiformi cum ſebre, ſi fluxio in dentes & gengiras coorta ſit, ingens malum.*

demain, après un sommeil beaucoup plus long & plus profond que de coutume.

Cependant les crachats étoient toujours rouillés, & la douleur qui occupoit la pointe de l'omoplate postérieurement, se faisoit sentir plus aigrement depuis que le feu avoit dissipé la douleur antérieure : je me hâtai en conséquence d'attaquer par le coton, ce second point de douleur, & tout ce qui restoit encore des accidens de la phthysie se dissipa avec la plus grande célérité.

La suppuration fournie par la brûlure faite au dos, ayant été beaucoup plus abondante que celle qu'avoit donnée l'autre brûlure, je conjecturai que c'étoit-là où se trouvoit le foyer principal de la maladie; c'est pourquoi lorsque la cicatrice fut prête à se fermer, j'engageai M. *Gardel*, à une seconde brûlure en cet endroit, ce qu'il accepta sans peine. Cetre guérison est du printems 1768, & elle s'est très-bien soutenue, quoique le malade n'ait pas suivi le conseil d'*Hyppocrate*, qui défend le cheval & les secousses de la voiture à ceux qui ont craché du sang. *Post sputum sanguinis, licet nullum pus sequatur, quanquàm ægrotus optimè corpore sese habere videbitur, pectus & dorsum vicissim utrumque inurito, ulceribusque curatis per annum ebrietate abstineat, non im-*

plcatur suprà modum, neque manibus vehementer laboret, neque vehiculum conscendat, sed quàm maximè crassum corpus ipse reddat. De morbis, lib. 2, cap. *XX.*

Si je voulois donner plus de relief à cette guérison, je présenterois la maladie comme une phthysie par communication. M. *Gardel* en étoit persuadé, ayant souvent donné les plus tendres embrassemens à son épouse, même depuis qu'elle étoit malade. Il est sans doute très-dangereux de respirer de si près l'air qui sort d'une poitrine mal saine; mais une pareille cause de phthysie doit porter son impression directe sur l'intérieur des canaux aériens & produire une phthysie centrale. Celle au contraire que le feu a détruite se présentoit sur la surface des poumons. *Phthyseos contagio contracta, aliis phthysibus, cœteris paribus curatu difficilior.*

Frappé par la saillie que faisoient les deux points fixés l'un sur le devant, l'autre sur le derriere de la poitrine, je donnai plus d'attention à l'élévation de tout le côté affecté, relativement à l'autre; elle étoit assez considérable, pour que le malade dans sa convalescence se félicitât un jour auprès de moi de la trouver sensiblement diminuée. M. *Vacher*, célebre Chirurgien de l'Académie de Paris,

paſſant à Lyon pour aller occuper la place de premier Chirurgien du Duc de Parme, je demandai à M. *Gardel*, la permiſſion de l'emmener au premier panſement. Ce ſavant Académicien témoigna le plus grand plaiſir de voir une telle guériſon opérée par un moyen ſi peu uſité.

Pour avoir quelque idée nette ſur le vrai caractère de ce vice local du poumon que le feu a combattu avec tant de ſuccès, il faudroit ſaiſir l'occaſion d'ouvrir quelqu'un atteint de phthyſie qu'une mort violente eut fait périr long-tems avant que cette maladie fût arrivée à ſon dernier période. Ce concours de circonſtances ne pouvant être que très-rare, ſaiſiſſons ce que nous offre à cet égard une obſervation de *Morgagni*, *epiſt. ana.* XIX, N° 8. Elle a pour objet le cadavre d'un homme de moyen âge, & de ſtature moyenne, lequel étoit ſujet en marchant à être tourmenté par la toux, & par une difficulté de reſpirer. Cet homme ayant été pendu, fut livré au couteau anatomique. On trouva d'abord les poumons parſemés de taches rougeâtres, ce que l'on penſera facilement avec *Morgagni*, devoir être attribué à la ſtrangulation. Ses poumons n'avoient aucune adhérence avec la plèvre, excepté la partie ſupérieure du côté droit.

droit. Là il y avoit une dureté de la grosseur d'une pomme, elle étoit colorée d'une rougeur particuliere, comme une véritable inflammation, & cet endroit étoit fortement adhérent entre les côtes les plus voisines de la clavicule. Sans doute la strangulation avoit donné plus d'intensité à cette inflammation, comme elle en avoit produit une contre nature dans les poumons.

Morgagni, n'apprend point si cet homme ressentoit quelques douleurs correspondantes à ce point d'adhérence, il ne dit rien sur ce que le scapel pût découvrir de particulier dans l'épaisseur de ce tubercule, mais nous n'en serons pas, je pense, moins en droit de présumer que la combustion de quelques cylindres sur l'endroit désigné auroit pu dissoudre cette concrétion.

On ne pensera pas, à beaucoup près, aussi avantageusement des poumons d'un autre criminel puni du même supplice. Dans la cavité gauche de la poitrine de celui-ci, on trouva la plèvre hérissée çà & là d'un grand nombre de tubercules. Ils étoient durs, ayant les uns grosseur d'un pois, d'une fêve, les autres d'une lentille. Cette maladie, dit *Morgagni*, avoit été contractée par l'humidité du cachot dans lequel ce malheureux avoit croupi plus

d'un an. Il ajoute enſuite que ces tubercules de la plèvre avoient affecté le poumon même, car les lobes gauches avoient en quelques endroits une dureté contre nature. On trouva dans le même côté une quantité modique de ſérosité teinte en rouge.

XXXIIIe Observation.

Dans le même tems, j'ai employé le même remede avec un ſuccès encore plus rapide ſur Mlle *Ferlat*, âgée de ſeize ans. Son mal paroiſſoit être pire, par la fétidité extrême & par la quantité des crachats, & par l'atrocité ainſi que par les retours de la toux qui la nuit ſur-tout laiſſoit peu de relâche, & enfin par l'abondance de ſueurs qui accompagnoient toujours le ſommeil.

Le point de douleur qui ſe propageoit juſqu'à l'extérieur, étoit à la partie moyenne latérale & inférieure de la poitrine du côté droit. En comparant ce côté malade avec le ſain, je négligeai d'obſerver s'il paroiſſoit au-dehors quelque trace de l'engorgement intérieur.

Cette Demoiſelle ayant déja parcouru tout le cercle des remedes conſacrés aux maladies de poitrine, je me hâtai d'appliquer ſur la

partie malade un grand emplâtre véſicatoire; l'évacuation qu'on obtint par là ne ſervit qu'à rendre la douleur plus extérieure, plus irritable par la preſſion avec le doigt. L'écoulement arrêté, je plaçai un cylindre de coton; mais comme on s'y étoit ſoumis plus par docilité que par perſuaſion, on n'en ſupporta pas long-tems les douleurs de la brûlure; cependant le ſoulagement ayant été conſidérable dès la même nuit, & ayant même augmenté les jours ſuivants, je n'attendis que le cinquieme pour inſiſter ſur la néceſſité d'achever ce qui avoit été commencé ſous de ſi heureux auſpices. On conſentit à une ſeconde brûlure qui laiſſa conſumer la totalité du cylindre.

La premiere tentative de la brûlure rappella un écoulement abondant de ſéroſité à travers de la peau qui avoit été excoriée par le véſicatoire, & ce ne fut pas ſans contribuer à l'allégement de la poitrine. La ſeconde en concours avec la premiere eut les effets ſalutaires les plus rapides, & les moins équivoques. Si dans une des obſervations précédentes le feu a agi comme diaphorétique, dans celle-ci il pouſſa ſinguliérement du côté des reins. Les urines devinrent en effet très-abondantes, elles dépoſoient un ſédiment

glaireux, d'un gris ſale, & elles eurent pendant huit jours une fétidité ſi fâcheuſe, qu'une ſervante qui couchoit dans la chambre de la malade, ne pouvant ſupporter l'odeur de ces urines au moment même où elles venoient d'être rendues, étoit obligée de ſe lever pour aller auſſitôt vuider le vaſe de nuit. Cette occaſion eſt la ſeule où les reins m'ayent paru ſenſiblement être l'émonctoire choiſi par la nature pour l'échappée des humeurs diſſoutes & ébranlées par la force ſtimulante du feu. Cette guériſon s'eſt auſſi bien ſoutenue que celle de M. *Gardel*, la Demoiſelle a même acquis un embonpoint conſidérable. La ſeule choſe qui puiſſe faire ſoupçonner une ancienne affection de la poitrine, c'eſt le ſon de la voix qui eſt reſtée un peu rauque & caſſée. Cette Demoiſelle a eu quatre ans après une jauniſſe avec obſtruction au foie laquelle a facilement cédé aux remedes ſavoneux.

XXXIVᵉ OBSERVATION.

Madame Thi....... avoit toujours joui de la plus belle ſanté, lorſqu'elle fut aſſaillie par une douleur de rhumatiſme au bras gauche. Cette douleur aſſez vive fut cependant preſque abandonnée à elle-même; elle ſe paſſa enfin, &

auſſitôt il ſurvint une toux que la malade prit pour un rhume ordinaire. Les remedes d'uſage contre cette indiſpoſition furent ſans effet, & les premiers ſymptômes de la phthyſie pulmonaire ſe montrerent par l'opiniâtreté de la toux, avec oppreſſion, crachats gris, épais, jaunes, grumelés, ſouvent teints de ſang, ſans aucune marque de purulence.

Deux groſſeſſes parurent chacune alléger les accidens de la poitrine, ſur-tout vers les derniers mois, mais dans la convaleſcence des couches, & ſur-tout après, ils revenoient avec plus de force. Enfin dans l'été de 1769, j'eus la permiſſion d'examiner à nud l'état extérieur de la poitrine, & je vis deux points d'engorgement aſſez ſaillants au dehors, l'un à la pointe de l'épaule, l'autre à la partie ſupérieure & antérieure de la poitrine, tous deux du côté gauche.

Un cylindre de coton fut d'abord appliqué à la pointe de l'épaule, parce que la douleur qu'on reſſentoit en cet endroit étoit plus forte que ſur le devant de la poitrine. Un mois après cette ſeconde douleur fut attaquée par le même moyen qui avoit diſſipé celle de l'épaule. Cette double brûlure qui a fourni un écoulement très-long & très-abondant, n'a pas cependant procuré une guériſon radicale,

& j'ai pressé plus d'une fois cette Dame de revenir à un remede dont elle s'est si bien trouvée, & qui seul a pu la rendre à la société dont elle fait les agrémens. Mais elle differe d'une saison à l'autre, soit que la crainte de la douleur la retienne, soit que les soins antécédents & subséquents à la brûlure lui paroissent trop assujettissans. Je ne désespere pas de l'amener à des sentimens plus courageux ou plus raisonnables. Il est seulement à craindre que je n'y parvienne que lorsque quelqu'imprudence l'aura fait retomber dans l'état auquel elle a été arrachée par ces deux brûlures.

L'observation ci-dessus ne laisseroit-elle point de regret sur l'omission d'un vésicatoire à ce bras gauche qui avoit d'abord été attaqué de douleurs rhumatismales? On trouvera la réponse à cette objection dans l'observation suivante.

XXXVe OBSERVATION.

Mlle de D..... d'Avignon avoit eu au bras droit une douleur de rhumatisme très-aiguë. Cette douleur négligée disparut pour être remplacée par une toux assez vive, séche & qui expulsoit des crachats gommeux, tachés

de gris, de jaune & ſouvent de ſang. La moitié du corps du même côté étoit dans un tremblement continuel, ſouvent aggravé par des mouvemens convulſifs de tout le corps & aſſez violents.

Après pluſieurs tentatives de remedes infructueux, on jugea à propos d'amener à Lyon cette Demoiſelle au printems de 1770, pour lui faire reſpirer un air plus tempéré que celui d'Avignon. Elle avoit dix-ſept ans, & étoit nubile avec beaucoup d'irrégularité. Son embonpoint étoit fort au-deſſus du régime qu'elle étoit obligée d'obſerver. Je débutai par un ample véſicatoire au bras gauche, & contre mon attente il ne procura pas le moindre ſoulagement : il fut bientôt remplacé par un autre véſicatoire au bas de l'omoplate du même côté; Mlle de D..... reſſentoit là une douleur aſſez vive, & la pointe de cette épaule étoit ſenſiblement ſoulevée par un engorgement ſans couleur, dans lequel la preſſion avec le doigt excitoit un plus vif ſentiment de douleur. Ce véſicatoire malgré l'évacuation abondante qu'il produiſit ne ſoulagea pas plus la malade que le premier qui avoit été placé au bras. Alors Mlle de D..... ſe prêta au conſeil d'attaquer ce point fixe de douleur par la brûlure, elle la ſupporta avec la plus grande

fermeté, ſe plaignant de douleurs aſſez vives & dans le ſein & dans tout le bras du même côté.

Quelle fut ma ſurpriſe lorſque j'appris le lendemain que la douleur avoit fait un ſault de l'épaule gauche à l'épaule droite, & que le tremblement avoit auſſi paſſé de gauche à droite. J'examinai cette épaule nouvellement affectée, j'en trouvai la pointe ſoulevée & engorgée comme l'étoit la gauche avant la brûlure.

J'oſai eſpérer de la mobilité d'une humeur qui avoit fait une tranſition ſi ſubite; je crus pouvoir l'attaquer avec avantage par un véſicatoire, pour en faire l'extraction, avant qu'elle fût naturaliſée dans cette place; mais le véſicatoire ne pouvoit rien contre elle. Il fallut revenir au remede de douleur qui avoit débarraſſé l'autre épaule: il fut appliqué, la douleur diſparut, & ſur-tout le tremblement qui revint néanmoins au côté gauche, mais avec beaucoup moins de force, & ſans aucun retour de mouvement convulſif.

Deux mois s'étoient déja écoulés avec un mieux qui ne rempliſſoit pas cependant à beaucoup près mon attente, lorſqu'une nouvelle douleur vint aſſaillir cette Demoiſelle, & ſe fixa ſur la partie moyenne inférieure,

& un peu antérieure de la poitrine du côté gauche. Après avoir temporisé quelques jours, la malade ne voulut d'autre remede que le feu. Je lui avois depuis peu fait prendre des pilules de ciguë, & ensuite des pilules avec l'extrait d'aconit; le lait, le petit-lait avoient été essayés à différentes reprises & avec différentes précautions qui n'avoient pu le rendre digestible; les bouillons pectoraux de toute espece avoient fatigué l'estomac sans soulager la poitrine.

Si cette douleur céda au feu, ce fut pour se porter à la partie moyenne & antérieure de la poitrine près de l'articulation des côtes gauches avec le sternum, elle s'y montra aussitôt avec gonflement.

Dans le même tems parurent des boutons assez gros à la jambe gauche; je suivis cette apparence de diversion en appliquant à la jambe un vésicatoire que j'entretins deux mois, sans la moindre amélioration pour la poitrine; il fallut donc encore revenir au feu, pressé par la douleur locale, la toux, la teinte rouge des crachats, la fievre & les sueurs nocturnes. Cette brûlure dissipa tous les accidens qu'on vient d'énoncer, à un peu de toux près qui résista. Mais après quelques semaines, nouvelle douleur placée au-dessous de l'articula-

tion de la clavicule avec le ſternum. Cette articulation étoit même entrepriſe avec tuméfaction & une douleur très-ſuſceptible d'irritation à la moindre compreſſion.

Le feu paroiſſoit encore la reſſource contre cette nouvelle irruption de l'humeur. Je n'oſai pourtant pas la propoſer d'abord, vu la difformité que laiſſeroit la cicatrice ſur la poitrine d'une Demoiſelle deſtinée par ſa fortune à une alliance très-conſidérable. Quelques mois s'écoulerent employés infructueuſement à des eſſais du côté des alimens ; l'eſtomac depuis long-tems n'en pouvoit recevoir dans l'eſpace de vingt-quatre heures, qu'une très-petite quantité ; il étoit affecté par un ſentiment de douleur dont on aura occaſion de parler plus amplement à la ſuite de cette obſervation. Enfin, je bégayai quelques mots de brûlure, & je n'eus qu'à me repentir de ne les avoir pas plutôt articulés de la façon la plus nette & la plus préciſe. Mais ces regrets furent encore plus amers, lorſque le ſuccès incomplet de cette brûlure me procura de la part de la malade le reproche d'avoir laiſſé à l'humeur viciée le tems de jetter de profondes racines dans la place qu'elle occupoit : racines qui ne s'étoient pas moins étendues, diſoit-on, en ſurface qu'en profondeur, auſſi ne fut-ce que

par une troiſieme brûlure que ces racines furent enfin complettement détruites.

Lecteur bénévole ou malévole vous avez déja ſans doute compté ſur vos doigts ce grand nombre de brûlures. Croiriez-vous qu'il y en a eu encore trois autres de plus? Mais ne condamnez pas des procédés en apparence ſi impitoyables; & repréſentez-vous une Demoiſelle auſſi pleine d'eſprit que d'agrémens & de courage, qui deſire à quelque prix que ce ſoit de guérir d'une maladie dont elle a vu une infinité de victimes périr, quoique défendues par tout ce que la Médecine a de plus célebre; une Demoiſelle qui perſuadée par une foule d'exemples que le feu eſt devenu pour elle la ſeule & unique reſſource, s'y livre ſans crainte, en ſupporte les douleurs ſans ſe plaindre, montre au contraire un viſage tranquille, ſoit par ſa fermeté naturelle, ſoit par la crainte que la mienne ne chancelle; & trouvez mauvais, ſi vous le pouvez, que je faſſe brûler un nouveau cylindre ſur une douleur qu'elle indique au milieu du ſternum comme très-aiguë. Entendez cette courageuſe malade ne recevant aucun ſoulagement de cette brûlure, avouer quelques jours après que ſa vanité lui a joué un mauvais tour en l'engageant à indiquer le lieu de la douleur deux doigts

au-deſſous de ſon ſiége réel, & cela afin que la cicatrice occupât une place moins apparente. Entendez-là demander elle-même une brûlure nouvelle, & dire qu'elle a pris ſon parti d'avoir toujours la poitrine couverte d'un mouchoir.

Cette nouvelle brûlure ſera-t-elle au moins la derniere? Oui, pour la poitrine. Mais avant d'aller plus loin je vous ferai obſerver que chacune de ces brûlures qui avoient été placées, ſoit ſur le devant, ſoit ſur le derriere de la poitrine, étoit toujours accompagnée des plus vives douleurs dans le bras du même côté; douleurs plus aiguës que celles de la brûlure même, qu'elles effaçoient en quelque ſorte; douleurs qui ne paroiſſoient allégées que par de fortes extenſions de ce bras ſymphatiquement malade; douleurs enfin qui ſe ſoutenoient long-tems après la combuſtion totale du cylindre.

Du feu nous allons paſſer tout-à-coup à l'eau. J'ai dit que la région de l'eſtomac étoit affectée d'une douleur habituelle. La moindre compreſſion la rendoit plus importune, & elle étoit devenue plus aiguë depuis que la poitrine ſe trouvoit débarraſſée. Peut-être auſſi la malade y étoit-elle plus ſenſible parce que cette région étoit actuellement la ſeule ſouffrante? Quoi qu'il en ſoit, je propoſai pour

enlever cette douleur de ne vivre pendant quelques jours que de l'eau froide, ſans autre aliment quelconque, & ce régime ſévere fut ſcrupuleuſement obſervé pendant tout le mois de Juillet 1772, ſans le moindre affoibliſſement. Mais ce régime n'ayant rien donné pour la célérité de la guériſon qui parut comparable avec le feu, la confiance pour ce dernier revint avec d'autant plus de force, que j'étois à la veille de faire une longue abſence. Je brûlai donc un cylindre ſur la région même de l'eſtomac au-deſſus du cartilage xiphoïde, & après m'être aſſuré le lendemain que cette brûlure promettoit le plus grand ſuccès, je partis; & en effet une lettre que je reçus huit jours après, m'apprit que la douleur ne ſe faiſoit plus ſentir, que l'appétit ſe réveilloit avec force, & qu'on comptoit toucher à un parfait rétabliſſement. Trois mois après, Mlle de D.... s'eſt mariée, & m'a fait l'honneur de m'écrire une lettre de remerciment dans laquelle elle m'informe de la ſolidité de ſon rétabliſſement, & de la douceur des nœuds qu'elle vient de former.

Que cette Dame me permette de lui témoigner à mon tour ma reconnoiſſance, & pour la ſtabilité de ſa confiance & pour les encouragemens qu'elle même m'a ſouvent donnés.

XXXVIe OBSERVATION.

Dans le mois de Juillet 1772, j'ai été consulté par un Seigneur Russe qui ne me permet pas de mettre ici son nom. Son pere & sa mere morts de phthysie pulmonaire lui donnoient sur sa santé les plus vives inquiétudes. Il ne toussoit, il ne crachoit que suivant l'ordre ordinaire de la nature ; mais il avoit deux points de douleurs fixes & invariables à la poitrine du côté gauche. L'un étoit à la partie antérieure au-dessus du sein, très-près du sternum, & l'autre à la partie moyenne latérale & un peu inférieure. Attendu l'inutilité d'un très-grand nombre de conseils reçus de ce que la Médecine a de plus célebre en Russie, en Allemagne, en Hollande & en Italie, & suivis fort exactement, attendu l'inutilité des eaux minérales chaudes prises dans cette derniere région en bains, en douches & en boissons, je déterminai sans peine le Seigneur à attaquer par le feu l'une & l'autre de ces douleurs. La plus importune étoit sur le côté. Elle céda aussitôt à la brûlure, & quelques jours après, celle qui avoisinoit le sternum soumise au même remede ne fit pas plus de résistance. La saison se trouvant alors favorable pour voyager dans les montagnes de la Suisse, son départ pour

ce pays ne fut différé que de quinze jours, & il partit en bonne ſanté ſans autre incommodité que celle de deux brûlures qui fourniſſoient une abondante ſuppuration.

Cette obſervation n'eſt pas la ſeule où l'on voie dans le poumon des affections très-graves qui ne ſe manifeſtoient ni par la toux, ni par l'abondance contre nature des crachats, ni par une mauvaiſe qualité dans ſes crachats. J'en ai maintenant même deux exemples ſous les yeux. L'un eſt d'une Dame Religieuſe de Saint-Benoît, à laquelle il ne manque aucun des autres accidens de la pulmonie. Le ſentiment de la douleur eſt à la partie intérieure & ſupérieure de la poitrine du côté gauche, ſans s'annoncer au-dehors par aucune élévation contre nature de la cavité qui renferme le poumon malade, & ſans s'étendre juſqu'aux parties extérieures. Au reſte, le Seigneur Ruſſe dont on vient de parler, eſt âgé de vingt-ſix ans, & cette Dame de quarante-trois.

L'autre exemple m'eſt fourni par une Demoiſelle de quarante-cinq ans, que j'ai déterminée à l'application d'un véſicatoire à la partie antérieure de la poitrine, pour diſſiper une douleur qui ſe faiſoit ſentir juſques ſur le ſternum, un peu plus vivement du côté droit que du gauche. L'évacuation par le véſicatoire ayant

été des plus abondantes, non-ſeulement la douleur a été allégée, mais une petite fievre a ceſſé, ainſi que le dégoût & l'inſomnie qui l'accompagnoient.

Cependant le foyer humoral n'eſt pas encore entiérement épuiſé, car les tégumens ſur leſquels a été placé le véſicatoire, ne peuvent ſouffrir ſans quelque douleur l'attouchement du doigt, & des vêtemens. Il ſemble que le vice humoral ſoit, pour ainſi dire, entre cuir & chair, & ne lui demande que les ſoins de lui frayer une iſſue à travers de la peau. Mais ce qui me perſuade que le poumon même eſt encore affecté, c'eſt qu'il y a un dérangement fâcheux dans le cours des régles. Cette évacuation revient irréguliérement, & avec trop d'abondance de douze en douze, de quinze en quinze jours, & je ſuis perſuadé que ce dérangement dans les fonctions de la matrice eſt un effet ſympathique de quelque altération notable dans la ſubſtance des poumons: une nouvelle application de véſicatoire eſt le remede eſſentiel que j'ai ici à propoſer; attendu que cette douleur dont je viens de parler, n'a point de foyer circonſcrit.

Au reſte, il y a des affections très-graves du poumon qui dévaſtent ce viſcère d'une façon encore plus ſourde, & ce n'a été ſouvent que

que l'ouverture des cadavres qui a manifesté les ravages qu'elles avoient fait.

XXXVIIe OBSERVATION.

Dans le mois de Septembre 1767, Mlle R... fut attaquée d'une fievre intermittente très-irréguliere, car elle donnoit jusqu'à trois redoublement en vingt-quatre heures. Cette fievre, après quelques remedes généraux, devint tierce réglée, & bientôt on eut recours au quinquina sur l'usage duquel on s'obstina pendant cinq mois, ce qui jetta la malade dans la plus grande maigreur.

Aussi-tôt qu'on fut parvenu à arrêter la fievre, la poitrine se montra embarrassée par une oppression, & par une toux quinteuse, fréquente & assez vive pour exciter des vomissemens.

Sera-ce maintenant trop donner aux conjectures de penser que l'humeur fébrile attaquée par le quinquina à contre-tems, n'ayant pu être détruite par cette écorce, s'est jettée sur la poitrine, & est devenue la cause de tous les accidens que j'ai rapportés. Si le quinquina est un des meilleurs remedes qu'ait procuré le nouveau monde, il en est peut-être peu dont on ait tant abusé, & qui ait

par conséquent fait autant de mal en Europe. J'ai vu des cancers, des affections scorbutiques, des obstructions dans le bas-ventre, & des hydropisies survenir à la suite du quinquina donné mal-à-propos, & sur-tout dans les saisons qui ne sont pas propres à seconder ses effets. On peut dire en général que le printems est le seul tems de l'année où il soit moins dangereux de le prodiguer, attendu que les chaleurs de l'été acheveront de travailler, de triturer le levain fébrile déja dénaturé & décomposé, & de le chasser ensuite par différens émonctoires, & sur-tout par des sueurs grasses. Toute la vertu spécifique du quinquina n'a aucune prise directe sur les causes humorales de la fievre, elle n'en a que sur les solides, & particuliérement sur les nerfs qu'elle rend insensibles à l'âcrimonie de ces causes, en attendant que le systême vasculaire aidé par l'activité de la saison, ait la force de pousser au-dehors cet âcre morbifique. C'est par cette raison que l'opium est un bon fébrifuge contre les fievres intermittentes, & c'est encore par la même raison qu'un purgatif a souvent rappellé la fievre arrêtée par le quinquina; il a alors arrêté par les selles les particules de cette écorce dont les impressions sur le systême des nerfs donnoient à la

fievre un frein qui en ſuſpendoit les mouvemens.

Ne craignons donc pas de mettre ſur le compte du quinquina la maladie de poitrine de Mlle Roch...., car dès le printems ſuivant la nature ne put renouveller la fievre tierce pour dompter, ſuivant ſes allures ordinaires, pour travailler par la violence des accès qui reviennent en cette ſaiſon, & expulſer tous les reſtes d'une humeur fébrile, laquelle étoit reſtée pendant le froid de l'hiver plus ou moins profondément aſſoupie. Auſſi ſurvint-il tout-à-coup dans le mois de Juin un crachement de ſang des plus fâcheux. On évalua à plus d'une livre la quantité de ce fluide précieux rendu dans l'eſpace de huit jours, & depuis ce tems les crachats reſterent toujours plus ou moins teints de ſang. Le même crachement revint encore l'année ſuivante, ſans être d'auſſi longue durée, & ce retour fut occaſionné par un effort que la malade fit en badinant. Au reſte, depuis la malheureuſe époque de cette fievre intermittente bridée par le quinquina, les dérangemens dans la ſanté toujours ſubſiſtans, n'avoient varié que du plus au moins.

Ce fut en Janvier 1770, trois ans environ depuis la premiere époque de la maladie, que je fus appellé auprès de cette Demoi-

ſelle ; elle étoit dans la plus grande maigreur, & ſuffoquée par une oppreſſion continuelle & ſi violente, qu'elle l'empêchoit abſolument de ſe coucher ſur le côté gauche, & même ſur le dos. Une fievre lente continue avec des redoublemens le ſoir, ainſi que des ſueurs à la tête & à la poitrine au moindre ſommeil, augmentoient chaque jour l'épuiſement de la malade. Le goſier toujours irrité par un ſentiment de douleur, de ſéchereſſe & d'âcreté, avaloit très-difficilement. Cet embarras étoit même plus grand dans le côté droit de ce goſier, que dans le côté gauche, ſans qu'on pût y rien voir contre nature. Cette Demoiſelle étoit réduite à une très-petite quantité d'alimens ſous une forme liquide, malgré cela les vomiſſemens étoient continuels, ſans être même excités par la toux.

La poitrine étant miſe à nud, la malade placée de façon que je puſſe en comparer un côté avec l'autre, je découvris ſans peine que le côté droit étoit plus évaſé que le gauche. L'épaule droite ſoulevée par les côtes étoit à plus d'un pouce au-deſſus de ſon niveau naturel, & la pointe de l'omoplate étoit à l'égard de l'épine du dos à un éloignement preſque double de celle de l'omoplate gauche. A ces ſignes je conclus pour l'épanchement de

quelque sérosité dans la cavité droite de la poitrine, ou pour un engorgement séreux & lymphatique très-étendu des lobes que cette cavité renferme, & peut-être même pour l'un & pour l'autre. En conséquence j'appliquai un ample vésicatoire au défaut de l'omoplate droite. Il donna issue à une très-grande quantité de sérosité, ce qui procura aussitôt une diminution sensible de tous les accidens.

La saison étant fâcheuse pour mettre souvent la poitrine à nud, comme le demandoit le pansement du vésicatoire, je remplaçai celui là après trois semaines par un autre vésicatoire au bras du même côté. Il donna issue à beaucoup de sérosité, & il diminua dans ce bras la vivacité des douleurs que la malade y ressentoit avant le vésicatoire à la poitrine, & que ce premier avoit déja allégées.

Cependant ces grandes évacuations de sérosité ne donnerent qu'une espece de répit de quelques mois, car dès les premiers jours d'Avril suivant, tous les accidens revinrent avec la même violence, & accompagnés de mouvemens convulsifs dont on n'a encore rien dit dans les détails de la premiere époque, parce que je n'en fus témoin que dans cette seconde. Ces mouvemens de la plus grande violence étoient accompagnés de suffocation &

défaillance. Le plus ordinairement ils ne revenoient que de deux jours l'un, & vers le soir, suivant en cela les allures de la fievre intermittente leur cause éloignée, mais ils se montrerent tous les jours, lorsqu'ils furent parvenus à la plus grande intensité.

En conséquence le vésicatoire fut de nouveau appliqué sur la poitrine au défaut de l'épaule, mais il ne procura pas cette fois le même soulagement. Je n'en fus pas surpris, car je n'avois pas trouvé avant de l'appliquer ce grand évasement dans le côté droit de la poitrine lequel m'avoit montré il y avoit quelques mois, un épanchement séreux dans cette capacité. Les signes de cet épanchement avoient été remplacés par un engorgement extérieur & très-sensible placé à la pointe de l'épaule droite. Il indiquoit le foyer subjacent d'une douleur toujours subsistante à cette épaule, douleur tantôt plus tantôt moins vive, & qui se faisoit sur-tout ressentir depuis l'extraction des eaux par le vésicatoire. La moindre compression de la partie engorgée réveilloit cette douleur qui par sa correspondance avec le gosier, occasionnoit une sorte d'étranglement. Elle fut donc le 16 d'Avril attaquée par un cylindre de coton à base assez large, & pendant tout le tems de la brûlure, la ma-

lade fut tourmentée d'une violente douleur dans le bras droit, & ſur le devant de la poitrine, & dans le ſein du même côté; elle fut auſſi tourmentée par cette autre douleur qui occupoit la moitié droite du goſier, & ôtoit preſque le jeu de la reſpiration par cette ſorte de ſtrangulation dont on a parlé.

Après cette brûlure, il fallut paſſer ſucceſſivement à trois autres qui ſe touchoient de très-près, en avançant toujours vers le devant de la poitrine, parce que dans le principe de la maladie, tout le côté droit ſe trouva affecté. On s'adreſſa donc d'abord au point de la plus vive douleur; celui-ci détruit, ſon voiſin ſe fit ſentir avec plus d'importunité; & comme d'ailleurs les forces, le ſommeil, l'appétit & la facilité de la reſpiration augmentoient chaque jour, comme les crachats moins abondans revenoient à une conſiſtance moins éloignée de la naturelle, la ſeconde brûlure devint une raiſon décidée d'encouragement pour la troiſieme; & celle-ci pour la quatrieme. Obſervons ſur-tout que les mouvemens convulſifs n'avoient point reparu depuis la premiere, & que cette ſtrangulation qui reſſerroit avec tant de douleur le côté droit du goſier, pendant l'action du feu fut beaucoup moins fâcheuſe, ainſi que la dou-

leur au bras pendant la ſeconde brûlure, encore moins pendant la troiſieme; elle fut preſque nulle pendant la quatrieme.

L'hiver altéra peu-à-peu une ſanré qui pendant le cours de la belle ſaiſon avoit paru à peu de choſes près entiérement rétablie; on ſentit donc quelque malaiſe ſous les brûlures, & on lutta néanmoins contre cette fâcheuſe ſenſation, juſqu'à ce qu'il ſe préſenta une autre douleur à la partie antérieure & ſupérieure droite de la poitrine, avec une tuméfaction aſſez ſaillante & circonſcrite par l'étendue d'un écu de ſix livres. La peau étoit même dans cet endroit d'une couleur plus animée qu'à la circonférence. Enfin les mouvemens convulſifs avec perte de connoiſſance & de ſentiment revinrent aggraver le mauvais état de la poitrine. La malade reconnut elle-même la néceſſité de recourir encore à la brûlure, malgré la difformité inévitable d'une cicatrice dans une place que les perſonnes du ſexe par une coutume que la vanité a établie, laiſſent volontiers à découvert.

Le bras & le goſier furent encore pendant la brûlure, le ſiége des plus vives douleurs, plus difficiles ſouvent à ſupporter que celles qu'on reſſent ſous l'embraſement du cylindre de coton.

Des obſervations multipliées m'ont appris

qu'on allége ces douleurs par des extenſions fortes & ſoutenues du bras ſouffrant. Elles montrent de plus que le feu appliqué en différens points de la poitrine, a preſque toujours des correſpondances de douleur avec la partie poſtérieure, s'il eſt placé ſur le devant, & avec la partie antérieure, s'il agit ſur quelque point du dos. Le bras du même côté éprouve auſſi des douleurs pénétrantes, ſur-tout à ſa partie poſtérieure, ainſi qu'au coude & à l'avant-bras, & même juſqu'au petit doigt.

Cette 5[e] brûlure amenée preſque à cicatrice, fut renouvellée par une ſixieme, pour diſſoudre un reſte d'embarras. Le retour de la belle ſaiſon contribua enſuite à un rétabliſſement de ſanté qui bientôt ne laiſſa à déſirer que de la ſtabilité. Il a été un peu traverſé par le froid de l'hiver de 1772 à 1773, & par les fautes de régime que cette Demoiſelle a faites, par exemple, en mangeant furtivement des fruits cruds, & en ſe livrant à ſon goût pour les acides que j'ai obſervé être très-nuiſibles dans les affections de la poitrine.

Sans prétendre au reſte que le feu ſoit une panacée univerſelle, on peut aſſurer qu'il eſt d'une efficacité merveilleuſe dans

les maladies chroniques de la poitrine ; mais il a cela de commun avec les autres remedes, qu'il ne faut pas le contrarier par certains écarts dans le régime, & qu'il faut en quelques cas en répéter, & même ſouvent l'application. Les anciens qui en connoiſſoient bien la vertu vont juſqu'à preſcrire de l'appliquer quelquefois en ſept endroits différens, ſavoir à la pointe de chaque épaule au-deſſous & au-deſſus de chaque ſein, & enfin ſur le ſommet de la tête.

Ce ſera ſur-tout dans les phthyſies centrales qui ne ſe montrent vers l'extérieur par aucune douleur, par aucune chaleur contre nature, par aucun engorgement qui indique le point du plus grand embarras ; ce ſera dans ces phthyſies déſeſpérantes qu'il faudra inveſtir les poumons de toutes parts, les attaquer par de puiſſantes commotions nerveuſes capables de réveiller l'inertie ſous laquelle ils languiſſent opprimés par les humeurs qui les engorgent.

Mais dira-t-on ſans doute, que peut pour les poumons le feu appliqué ſur la tête? Faudra-t-il donc regarder avec les anciens & parmi les modernes, avec Charles *Lepois*, faudra-t-il regarder la tête comme un réſervoir d'où découlent des ſéroſités âcres, qui

vont abreuver de leur malignité les parties ſubjacentes ? *Caput eſt fons, ſeu labrum à quo diminat tota illuvies, tota proluvies, tota exuvies ſeroſa.* Non, cette théorie n'eſt rien moins que sûre, quoiqu'aſſez fréquemment une tranſpiration arrêtée à la tête & fourvoyée dans le tiſſu cellulaire, puiſſe d'une maniere ſenſible & non équivoque, deſcendre par ce tiſſu & ſe porter au goſier & delà ſur les poumons, comme des obſervations exactes me l'ont prouvé plus d'une fois ; mais ce point important peut être développé par les deux obſervations qui ſuivent immédiatement celle-ci.

XXXVIIIe Observation.

Mde L. . . . . une de mes ſœurs, âgée de quarante ans, grande & proportionnée en toutes ſes parties de façon à n'avoir rien à craindre de la pulmonie, ſi elle dépendoit de quelque défaut dans la conformation de la poitrine, reſſentoit une douleur avec chaleur importune ſur toute la partie antérieure du thorax. Elle avoit une toux ſéche, des crachats viſqueux, du dégoût, de l'inſomnie & un ſentiment d'âcreté continuel au goſier. Entr'autres remedes qu'on lui adminiſtra, il

fut convenu entre mon pere & moi de lui appliquer un véſicatoire ſur le devant de la partie ſouffrante. L'évacuation qui ſe fit par cette iſſue ayant procuré un ſoulagement ſenſible, on ranima quelques jours après cette évacuation de ſéroſité par le moyen d'une mixture avec les cantharides. L'impreſſion de ce ſtimulant fut vive ; elle occupa l'un & l'autre ſein en ſe propageant juſques ſous l'aiſſelle ; mais ce qui réveilla ſur-tout mon attention, ce fut une douleur aſſez vive qui vint occuper le ſommet de la tête, de la ſurface d'un écu de ſix livres ; elle perſévéra quatre jours en diminuant d'un jour à l'autre. Il y avoit quelque tems qu'elle étoit éteinte, le beſoin de renouveller l'écoulement qui ſoulageoit la poitrine revint ; je ne craignis pas de réappliquer l'épiſpaſtique, mais avec plus de ménagement. La douleur ſur la tête reparut auſſitôt & garda pour ſon intenſité des proportions avec la force du véſicatoire.

Si par cette obſervation on a une preuve ſuffiſante de l'action nerveuſe de la poitrine ſur la tête, pourra-t-on conteſter celle de la tête ſur la poitrine ?

La chûte des cheveux donnée comme un des ſymptômes de la phthyſie confirmée, n'a lieu que rarement, parce qu'il y a peu d'af-

fections de la poitrine qui ſympathiſent d'une certaine façon avec la tête, & c'eſt de ce petit nombre ſeulement que ſont celles qui pourroient être ſoulagées par cette application ſi connue du feu à la réunion des ſutures ſagittales & coronales. Cette chûte de cheveux ne feroit-elle pas une indication preſſante d'avoir recours à ce dernier expédient, en le faiſant concourir avec les ſix brûlures de la poitrine.

XXXIXe OBSERVATION.

Un petit garçon de trois ans & demi languiſſoit & dépériſſoit lentement depuis trois mois; tout-à-coup il ſe plaignit de violens maux de tête auxquels ſe joignirent des mouvemens convulſifs qui rendoient tout ſon viſage difforme. Les criſes de douleur & des convulſions étoient fréquentes, l'enfant faiſoit alors les hauts cris, ſe frottant ſans relâche & avec violence le nez & le front, le viſage s'enflammoit, & j'obſervai que la joue gauche étoit alors d'un rouge plus animé que la droite, ce qui m'engagea à faire pluſieurs queſtions relatives à la poitrine, mais les réponſes ne m'apprirent rien.

On fit raſer la tête de cet enfant, & l'impreſſion du raſoir parut lui faire plaiſir ainſi

que le frottement avec des linges chauds. On avoit appliqué à la nuque un véſicatoire, on en plaça un ſecond ſur le ſommet de la tête; dix-huit heures de calme pendant leſquelles il y en eut huit de ſommeil, firent bien eſpérer de l'effet des véſicatoires. Lorſque tout-à-coup les accidens de douleur, & les convulſions revinrent avec une violence & une continuité qui enleverent le malade en vingt-quatre heures.

Ayant obtenu la permiſſion de faire ouvrir le cadavre, on fouilla avec ſoin dans tous les replis du cerveau, on examina toutes les anfractuoſités du nez & des ſinus frontaux qu'on ſoupçonnoit pouvoir contenir quelques vers, mais toutes ces parties étoient dans l'état le plus naturel.

La poitrine ouverte, rien ne ſe montra d'abord contre nature. Ce ne fut qu'en fouillant plus profondément dans cette cavité que je trouvai dans le lobe inférieur du côté gauche une tumeur irréguliere du volume en tout d'un œuf moyen. Le noyau de cette humeur étoit formé par la collection d'une tumeur blanche de la conſiſtance du ſuif de chandelle. Le reſte du lobe étoit ſain, ainſi que le lobe ſupérieur, & il n'y avoit point d'adhérence avec la pleuvre.

Les viſcères du bas-ventre étoient dans l'état le plus naturel, j'obſervai ſur-tout avec attention l'état du foie que je trouvai très-ſain.

La cauſe de la maladie lente & de la mort violente de cet enfant, laquelle arriva à huit jours de date des premiers mouvemens convulſifs, réſidoit ſans doute dans la poitrine, & vu la nature, le ſiége & la conſiſtance de l'engorgement, elle étoit cette cauſe au-deſſus des reſſources les plus actives de la Médecine; la fille à qui le ſoin de cet enfant étoit particulierement confié ne craignit plus de s'expliquer ſur tout ce qui avoit précédé les grands ſymptômes de la maladie, elle dit que l'enfant ne touſſoit pas, mais que depuis long-tems il avoit en montant la reſpiration gênée, que ſi en jouant avec d'autres enfans il faiſoit des mouvemens trop accélérés, il ſe plaignoit auſſitôt d'une douleur dans le côté gauche de la poitrine, mais que ſa vivacité lui faiſoit bientôt oublier un malaiſe qui ne paroiſſoit que momentané.

Voilà donc encore une affection de la poitrine qui agit ſympatiquement ſur la tête, ce qui fait préſumer que les affections qu'on procureroit à la tête pourroient réagir efficacement ſur la poitrine. Il eſt vrai que ce ne ſera que

dans quelques cas particuliers; c'eſt-à-dire; lorſque l'irritation nerveuſe des poumons correſpondra par des rapports tout-à-fait indéchifrables avec la tête plutôt qu'avec les jambes, les parties de la génération, & autres placées au-deſſous de la poitrine.

XLe Observation.

M. l'Abbé *de la Genette*, de Saint-Gérard-le-Puits, âgé de trente ans, tomba dans la phthyſie pulmonaire par la ſuite d'un rhume qu'il avoit contracté en faiſant la proceſſion des Rogations en Mai 1770; il n'a craché du ſang que deux fois en petite quantité & par la violence de la toux.

Lorſqu'il eſt venu à Lyon le 12 Septembre de l'année ſuivante, la phthyſie avoit déja fait des progrès ſi rapides, qu'il y avoit une grande maigreur, de la fievre lente, des ſueurs nocturnes & de l'enflure aux jambes; ce dernier ſymptôme à la vérité étoit ſurvenu pendant la route.

Il ſe plaignoit depuis long-tems d'un embarras au goſier, & d'une dureté d'oreille, l'un & l'autre du côté droit, ce qui me faiſoit préſumer que le vice des poumons ſeroit principalement de ce côté.

Cependant la poitrine miſe à nud, & le côté

côté droit exactement comparé avec l'autre ; je ne vis rien qui fut extraordinaire & contre nature ; point de douleurs non plus dans la poitrine. Je jugeai que le vice des poumons en occupoit le centre plutôt que les ſurfaces. Le malade ſe tenoit d'ailleurs couché ſur l'un & l'autre côté, ſans éprouver de fatigue.

Lorſque le vent du midi ſouffloit, la tête étoit embarraſſée & principalement au front & au ſommet, & alors à la ſurdité de l'oreille droite ſe joignoit un bourdonnement dans la même oreille.

Comme par l'abſence de toute douleur à la poitrine, & de toute tuméfaction extérieure, il n'y avoit aucun point favorable pour l'application du feu ſur cette partie, les ſymptômes relatifs à la tête qu'on vient de ſpécifier me déterminerent à faire brûler un cylindre de coton ſur le ſommet de cette tête, ce qui fut exécuté le 22 Septembre.

Le premier effet de cette brûlure ne porta pas ſenſiblement ſur la poitrine, mais l'oreille droite en devint plus libre. Cependant la nuit du vingt-ſeptieme jour promit beaucoup, & elle ſe paſſa ſans fievre, ſans ſueurs, & je profitai de cette amélioration pour engager le malade à une ſeconde brûlure qui fut faite à côté & en arriere de la premiere. La nuit

ſuivante fut très-bonne, l'embarras de l'oreille & celui du goſier furent beaucoup moindres.

La douleur réſultante de ces brûlures faites le matin, fut affoiblie peu-à-peu dans la journée, & elle ſe diſſipa totalement le ſoir. Peu de jours après, M. *de la Genette* retourna à Saint-Gérard avec des eſpérances pour l'avenir, qui ne ſe ſoutinrent pas, car il ne ſurvéquit que trois mois à ſon retour dans ſa famille.

J'ai toujours obſervé que les plus fâcheuſes phthyſies ſont celles qui ne ſe manifeſtent par aucune ſenſation ſur l'extérieur de la poitrine. Plus au contraire l'extérieur eſt affecté, plus il y a de reſſources pour la guériſon.

Cependant le feu appliqué & réappliqué ſur le ſommet de la tête avoit d'abord procuré un ſoulagement aſſez décidé par la ſuſpenſion de la fievre & des ſueurs, & peut-être eût-on obtenu une guériſon complette, en ſoumettant à l'action du feu, & dans le même tems, les ſix points de la poitrine indiqués par les anciens. Les poumons ainſi réchauffés de tous les côtés par les oſcillations nerveuſes les plus fortes, les plus actives, auroient pu ſe ſouſtraire à la malignité de l'humeur dont ils étoient obſédés. Ils auroient eu le tems de travailler à cette eſpece de coction qui ſe manifeſte à la fin des rhumes

ordinaires, par des crachats épais & abondants, & dans lesquels la nature semble envelopper les humeurs viciées, ne pouvant s'en débarrasser autrement. Cette espece de phthysie est encore une de celles contre lesquelles il conviendroit d'employer les bains de terre.

XLIe OBSERVATION.

M. ***, âgé de trente-six ans, avoit eu des douleurs de rhumatisme assez aiguës. A l'époque de leur cessation, il contracta un rhume qui en peu de mois le jetta dans tous les accidens de la phthysie pulmonaire, avec crachement de sang.

Un des symptômes les plus incommodes de cette phthysie étoit une douleur fixée à la partie antérieure latérale droite de la poitrine, à la hauteur du mammelon. On examina la poitrine à nud sous toutes ses faces, sans pouvoir découvrir aucun engorgement extérieur, & on fut déterminé par la douleur à faire brûler un cylindre de coton sur le point de cette même douleur. Mais ce point de douleur devenoit-il plus aigu lorsque le doigt le comprimoit? C'est ce que j'ignore: quoiqu'il en soit, la brûlure dissipa la douleur, & modéra tous les accidens phthysiques; mais

dès le lendemain le malade se plaignit d'une douleur vive à la tête fixée sur le pariétal droit; elle devint de jour en jour si cruelle, que le malade ne désira rien plus ardemment que de la voir soumise au même remede qui avoit enlevé celle de la poitrine. On se rendit à ses instances, & la douleur fut dissipée comme par enchantement. La tête se trouva même le lendemain si bien débarrassée, que le malade passa quelques heures sur des livres de compte. Mais ce travail contentieux rappella bientôt cette douleur à la tête, que rien n'a pu ensuite détruire. Les accidens directement relatifs à la phthysie revinrent aussi; en vain eut-on recours à mille expédiens; l'opium seul modéroit à peine cette douleur qui chaque jour prenoit une nouvelle intensité. Un cylindre brûlé à la nuque n'apporta aucun soulagement, ni par l'action stimulante du feu, ni par la suppuration subséquente. Cette suppuration toute abondante quelle étoit ne put prévenir une paralysie de tout le côté gauche, que des douleurs aiguës dans ce même côté accompagnoient. C'étoit une paralysie de mouvemens & non de sentimens. Enfin le malade succomba à tant de maux. Je n'avois été consulté par ce malade que postérieurement à sa brûlure sur

la tête. La paralyſie du côté oppoſé à cette brûlure me faiſoit craindre que cet accident ne fût l'ouvrage de quelque ſuppuration dans les membranes du cerveau occaſionnée par l'action du feu. En conſéquence je demandai l'ouverture du cadavre, & ſans ſuivre ici l'ordre dans lequel elle fut faite, je dirai d'abord qu'on ne trouva rien dans la boîte oſſeuſe qui parut être ou l'effet du feu, ou même la cauſe de la paralyſie. Rien en effet de plus naturel que ce qu'offrirent & le cerveau & le cervelet, ainſi que la dure & la pie-mere, même ſous l'endroit correſpondant à la brûlure; car on donna à ce local une attention d'autant plus exacte, que le crâne mis à découvert par cette brûlure depuis plus de deux mois, n'avoit encore montré aucune apparence d'exfoliation. Dans le bas-ventre tout étoit ſain, le foie ſeulement avoit une couleur trop pâle, avec des bords d'une couleur trop foncée.

La poitrine devint donc l'objet principal de l'attention, & à la levée du ſternum les poumons parurent aſſez ſains, dans l'un & l'autre côté, point d'épanchement dans la capacité qui les contenoit, & ſur-tout point d'adhérence qui pût ſervir d'explication de la vivacité des douleurs que le malade avoit

correſpondance nerveuſe, ſans matiere, dans des parties même fort éloignées du foyer d'irritation, moins on eſt content des idées théoriques que l'imagination ſe plaît à enfanter pour en rendre raiſon. Le moyen en effet d'expliquer pourquoi & comment dans une phthyſie la cauſe humorale qui vicie les poumons réagit par ſympathie nerveuſe ſur la tête, dans une autre, ſur les organes générateurs, &c. ces variations dépendent-elles de la qualité ſpécifique de l'âcre humoral, ou du local qu'il occupe dans telle ou telle portion du lobe, & où il corrode telle ou telle fibrile nerveuſe ? La qualité ſpécifique de l'humeur irritante préſente d'abord la théorie la plus vraiſemblable. Mais attendons que des obſervations multipliées & répétées avec la plus grande attention, nous apprennent ſi le vice ſcorbutique, par exemple, dépoſé en quelque partie que ce ſoit des organes de la reſpiration, ne réagit pas conſtamment ſur telle autre partie, tandis que les vices vénériens, dartreux, pſorique, rhumatiſmal, gouteux, auront chacun un autre point fixe & conſtant de correſpondance. Si l'on parvenoit un jour à ces précieuſes découvertes, on auroit fait un grand pas dans le traitement des maladies chroniques de la poitrine,

On n'auroit plus en effet tant à conjecturer ſur leur cauſe, & par conſéquent ſur le moyen à employer contre tel ou tel vice humoral. Eh pourquoi déſeſpéreroit-on d'avoir un jour des ſignes indicateurs de la cauſe individuelle de chaque eſpece de pulmonie, de débrouiller la complication de pluſieurs cauſes humorales réunies dans un même foyer, agiſſant chacune à leur maniere ſur les mêmes nerfs, de pouvoir attaquer directement & ſans mépriſe chacune de ces cauſes enſemble ou ſéparément; & enfin après avoir rendu par cet amas de connoiſſances le traitement des maladies chroniques plus éclairé, de ſauver une partie des victimes que la routine vague à laquelle on eſt aſſervi, fait ou laiſſe périr?

XLIIe OBSERVATION.

M. *Lecour*, âgé de trente ans, demeurant à Saint-Andéol-le-Château, eut à l'âge de quinze ans une douleur rhumatiſmale à la cuiſſe gauche; le remede le plus actif qu'on employa fut l'application ſouvent réitérée de la peau d'un mouton récemment écorché. Cette cuiſſe & la jambe ſont reſtées plus courtes & plus minces que les parties ſemblables du côté droit.

A vingt-deux ans ſurvint une douleur à la

partie antérieure & ſupérieure de la poitrine, près du ſternum du côté gauche. On ne pouvoit preſſer avec le doigt la place qu'elle occupoit, ſans exciter les douleurs les plus vives. Dès ce moment les crachats ſéreux furent très-abondans.

Trois ou quatre ans après, nouvelle douleur au bord ſupérieur de l'omoplate près de l'épine ; elle ſe préſenta d'abord ſous le ſentiment d'une ſimple preſſion aſſez étendue & incommode ; elle ſe reſſerra enſuite & prit le vrai caractère de la douleur pungitive. A cette derniere époque les crachats furent ſouvent teints de ſang, & des ſaignemens par le nez auparavant très-abondans, diſparurent pour toujours.

Après avoir pris une infinité de remedes ſans ſuccès, après avoir ſur-tout plus d'une fois eſſayé la diéte blanche, le malade vint à Lyon, ſe plaignant de plus de grands maux de tête qui empêchoient toute application, & de violentes douleurs à l'eſtomac, avec un appétit vorace & irrégulier ; il rendoit preſque continuellement une ſalive aſſez claire, & ſes crachats étoient abondans, gris, jaunes, tachés de ſang, d'une conſiſtance glutineuſe. Le ſommeil cependant étoit aſſez bon, & le lit étoit le lieu où il ſe trouvoit le moins mal.

La poitrine du malade ayant été miſe à nud, les bras pendans de chaque côté, je reconnus à un engorgement extérieur le point de douleur qui occupoit la partie antérieure & ſupérieure de la poitrine du côté gauche. Celui qui étoit poſtérieurement à l'omoplate correſpondante & à la même hauteur, fut facile à reconnoître au même ſigne. M. *Lecour* venoit d'éprouver une forte ſecouſſe par l'effet violent d'un émétique & de trois purgations très-vives priſes tout de ſuite, ſuivant le conſeil d'un Médecin. Pendant le mois qui avoit précédé ces derniers remedes, M. *Lecour* avoit fait un grand uſage des anti-ſcorbutiques, tels que le creſſon, les raiforts, & ſurtout les bourgeons de ſapin. C'étoit moi qui lui avois conſeillé ce genre de remedes, déterminé en partie par le mauvais état des gencives molles, enflées, d'un rouge violet, & d'où découloit une ſanie fétide. Pluſieurs obſervations que j'ai rapportées m'avoient appris que cette affection de la bouche, ſans avoir rien de ſcorbutique, étoit ſympathique avec la poitrine, mais je ne l'avois pas vue portée à un ſi haut point; & d'ailleurs avant que d'en venir au feu, il étoit naturel de tenter ce que pourroient les anti-ſcorbutiques chauds ſi recommandés contre la phthyſie pulmonaire.

Le 19 Janvier 1773, je fis brûler un cylindre de coton ſur la douleur qui occupoit le devant de la poitrine. La ceſſation de cette douleur par l'effet du feu rendit celle de l'épaule plus à charge ; il fallut donc l'attaquer huit jours après par le même remede, & en même tems je conſeillai de quitter l'uſage de la viande & du poiſſon, pour s'en tenir aux végétaux, parce qu'il y avoit toujours beaucoup d'embarras & même une douleur à la pointe du cartilage xiphoïde & au-deſſous.

Après trois ſemaines, il me parut convenable de réitérer la brûlure antérieure ; tous les accidens énoncés ci-deſſus étoient déja preſque diſſipés, & entr'autres le mauvais état des gencives, qui affectoit beaucoup le malade. Il reſtoit une douleur dans le ventre au-deſſous de la poitrine, le malade déſira qu'on la combattit par le feu. Je me prêtai volontiers à ſa demande, & un cylindre de coton brûlé au-deſſous du cartilage xiphoïde diſſipa cette douleur. Le lendemain le malade ſe trouva ſi ſoulagé à tous égards qu'il partit avec les plus grandes eſpérances pour un parfait rétabliſſement. Je lui recommandai néanmoins de modérer la vivacité de ſon appétit. Il revint à Lyon au mois de Novembre de la même année pour me faire des

remercimens de la ſanté dont il jouiſſoit, il ne ſe plaignoit que d'un appétit trop vorace, que je l'exhortai beaucoup à maîtriſer.

Voilà encore une brûlure ſur le ventre au-deſſous du cartilage xiphoïde, laquelle eſt devenue néceſſaire pour enlever des reſtes de phthyſie pulmonaire, mais ce qui rapproche cette obſervation des trois précédentes, c'eſt la douleur habituelle à la tête, dépendante du mauvais état de la poitrine, douleur qui céde au feu en même tems que l'enflure des gencives.

Toutes ces douleurs ſympathiques peuvent ſans doute avec le tems devenir le foyer de quelque engorgement humoral, & alors elles ſont très-dangereuſes. Mais ce qu'il eſt encore important d'obſerver, c'eſt qu'elles ſubſiſtent lors même que le feu paroît avoir détruit le noyau d'irritation placé dans la poitrine, d'où ces douleurs émanoient, c'eſt que le feu eſt encore pour les diſſiper le moyen le plus sûr, comme celui qui agit avec le plus de promptitude, c'eſt enfin que l'action du feu à laquelle on les ſoumet, contribue ſenſiblement à une plus grande amélioration de la poitrine.

Du refus que fait une douleur par ſympathie, de céder lorſque le foyer d'irritation

qui la caufoit a été détruit, faut-il toujours conclure que cette affection fympathique a produit quelqu'engorgement dans les parties où elle fe fait fentir ? C'eft-là une queftion fur laquelle je n'oferois prononcer. Je rappellerai feulement une particularité effentielle de l'obfervation rapportée en traitant des phthyfies éréfipélateufes. Il y eft parlé d'une douleur violente vers la région de l'eftomac dans un phthyfique dont l'état étoit devenu violent par la furcharge d'une inflammation éréfipélateufe. L'ouverture du cadavre ne préfenta pas le moindre dérangement dans aucune partie du bas-ventre, & la tenfion qu'on trouvoit à la partie fupérieure de cette capacité n'étoit due qu'à une efpece de tympanite; c'eft-à-dire, à une collection d'air qui s'échappa avec bruit & affaiffement fubit du bas-ventre, auffitôt que le fcalpel eut ouvert le péritoine. Si le feu eût été employé contre cette phthyfie, & que le fuccès eût été heureux relativement aux poumons, peut-être eût-il encore été néceffaire de l'appliquer à la région fupérieure du bas-ventre, pour chaffer l'air qu'on y trouva & pour diffiper les douleurs cruelles qui s'y faifoient fentir.

XLIIIe OBSERVATION.

Un François, âgé de trente-cinq ans, attaché au ſervice d'un Anglois, eſt venu me conſulter en Novembre 1773, ſur les ſuites d'une contuſion faite avec plaie à la tempe droite. Ces ſuites ſont un embarras continuel dans la tête & une altération ſinguliere dans la vue, qui d'ailleurs eſt notablement affoiblie. Cette altération conſiſte à ne voir les objets qu'à côté de leur place réelle, lorſqu'ils ne ſont pas en ligne directe avec les yeux & au-deſſus de cette ligne. Le malade ajoutoit qu'à l'époque de ce coup il avoit été délivré d'un ſentiment de douleur & de chaleur ſur le devant de la poitrine, avec toux, oppreſſion, & ſur-tout avec des douleurs dans l'un & l'autre teſticule. Aucune enflure n'accompagnoit ces douleurs. Il penſoit que la poitrine avoit été guérie à l'époque du coup à la tempe par pluſieurs ſaignées qui lui avoient été faites alors. Pour moi je penſai tout autrement, quoique je ſuſſe combien on recommandoit en Angleterre les ſaignées ſouvent réitérées dans la phthyſie pulmonaire; ces ſaignées, à mon avis, ne peuvent rien directement contre le vice humoral qui attaque les poumons. Elles ne peuvent ſeulement être

utiles que contre la phthysie de cause externe, & seulement encore lorsque cette maladie seroit récente. Je pensai donc que les poumons étoient toujours essentiellement affectés, malgré toute la santé dont paroissoit jouir la poitrine, & que ce coup à la tête n'avoit que détourné sur cette partie l'irradiation nerveuse de la maladie de poitrine, qui avant ce coup agissoit sensiblement sur l'un & l'autre testicule. Je me proposai en conséquence de détruire cette nouvelle irradiation en attaquant la maladie de poitrine dans son foyer, & pour cela j'appliquai sur le devant de la poitrine un grand emplâtre vésicatoire, attendu que c'étoit-là où s'étoient fait sentir les plus grands embarras, lorsqu'avant le coup à la tempe les poumons étoient sensiblement affectés.

Le vésicatoire donna issue à une très-grande quantité de sérosité, & bientôt le malade se félicita auprès de moi de n'être plus sous la tyrannie de mille idées noires qui lui faisoient craindre d'avoir contracté à Londres le *splen* des Anglois, & qui le tourmentoient la nuit & le jour, la nuit sur-tout dont le sommeil venoit rarement abréger la triste durée.

La vue se rectifia sensiblement, elle reprit même des forces. Mais le malade sentoit dans

la poitrine plus d'embarras qu'avant l'application du véſicatoire, quoique cet embarras pour la force fût beaucoup au-deſſous de celui qui le fatiguoit avant le coup à la tête. Ceci m'affermit dans la perſuaſion où j'étois que les poumons avoient toujours été eſſentiellement affectés, que la contuſion à la tempe avoit émouſſé la ſenſibilité de cet organe, en la détournant, & que le véſicatoire avoit ramené cette ſenſibilité à ſon foyer primordial. Au reſte, ce malade m'eſt échappé, lorſque ſon état déja conſidérablement amélioré me donnoit l'eſpérance de le conduire à une guériſon entiere; il partit avec ſon maître, & je n'ai plus rien ſu de lui.

XLIVe OBSERVATION.

On n'a parlé que très-ſommairement dans une des obſervations précédentes des diviſions à faire de la phthyſie pulmonaire en ſcorbutique, arthritique, pſorique, &c. parce que je n'ai pas pu obſerver des ſymptômes aſſez bien caractériſés, pour établir chacune de ces diviſions. Les mépriſes à cet égard peuvent être de la plus grande conſéquence, puiſqu'elles détermineront de faux procédés dans le traitement. L'enflure, par exemple, la rougeur & la molleſſe des gencives ſeroient

un ſymptôme très-douteux du ſcorbut, & l'on a vu deux ou trois obſervations par leſquelles il eſt prouvé que ces apparences ſcorbutiques ont été détruites en vingt-quatre heures par le feu appliqué ſur des points de douleur à la poitrine, répondans à l'extérieur. On ne ſe tromperoit pas moins ſi dans un phthyſique on regardoit l'enflure, la dureté d'un teſticule, ainſi que les douleurs concomitantes, comme le produit d'un skirre eſſentiel, d'un vice cancereux; ſi l'on croyoit toujours que des douleurs dans les bras & même dans les jambes, & à la tête, des engorgemens de l'un ou de l'autre côté du goſier déſignent une maladie vénérienne, quand même le malade en auroit été antérieurement attaqué & traité. Nous en ſommes encore aux premiers pas dans la connoiſſance intime, & dans le traitement méthodique de chaque maladie de la poitrine; & on place ici cette aſſertion avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'elle devient une conſolation pour l'humanité, à qui elle donne à eſpérer que de nouvelles recherches procureront de nouvelles découvertes & de nouvelles reſſources. Il eſt tems de reprendre la ſuite de nos obſervations.

M.*** Doyen de la Sainte-Chapelle à Chambery, âgé de trente ans, ſe refuſa obſti-

nément au conſeil que je lui donnai d'appliquer le feu, ou tout au moins un fort véſicatoire ſur un point de douleur aſſez vive placée à la pointe de l'omoplate droite. Tous les accidens de la phthyſie pulmonaire concourroient avec cette douleur, à établir le beſoin urgent des ſecours les plus efficaces. Le conſeil parut trop dur, on en ſuivit de plus doux, & on les varia, je ne ſais à quel point, mais ils furent de ſi peu d'efficacité, qu'il ſurvint au coude & au poignet du côté droit une de ces tumeurs lymphatiques que dans l'enfance on regarde comme dépendantes d'un vice ſtrumeux. Comme il n'y avoit aucune raiſon antécédente de ſoupçonner un pareil vice chez M. le Doyen, je regardai ce dépôt comme un effet ſympathique de la maladie des lobes droits du poumon, & cette ſympathie a été invinciblement conſtatée dans pluſieurs obſervations précédentes, par les douleurs que quelques phthyſiques reſſentoient dans le bras, l'avant-bras & même dans les doigts du côté malade, douleurs portées au plus haut degré pendant l'action ſalutaire du feu ſur la poitrine. Voilà donc encore des apparences trompeuſes de phthyſie ſcrophuleuſe dans un malade qui n'avoit jamais eu le moindre ſymptôme des écrouelles.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait des phthysies qu'on doive regarder comme dépendantes essentiellement d'un vice scrophuleux; mais qu'est-ce que ce vice, ainsi que nous l'avons déja donné à entendre, si ce n'est un vice rhumatismal ou dartreux, ou galeux combiné avec le mauvais état des solides dans les enfans, & déposé ou sur les glandes tant du dedans, que du dehors, ou sur les viscères ou sur les articulations.

On prévoit assez que l'ouverture de l'un & de l'autre de ces dépôts symptômatiques, ni l'abondance d'une suppuration séreuse qui en fut la suite, ne put faire l'office, d'ailleurs si rarement salutaire dans la phthysie pulmonaire, de ces cautères qu'on place aux bras ou aux jambes, & qui loin du foyer humoral, n'en peuvent rien ou presque rien détourner.

Ce malade périt au bout de quelques mois; mais aussi ces engorgemens qui dans la pulmonie se forment à des distances plus ou moins grandes, ne m'ont jamais paru salutaires, ni critiques, & je n'ai eu garde de les prendre pour l'ouvrage d'une véritable métastase; c'est-à-dire, d'un transport réel de l'humeur qui affectoit les poumons. Il s'établit facilement, dit le célèbre *Duret*, des poumons aux jambes, & des jambes aux poumons une sorte de flux

& de reflux. *A pulmone ad crura, ab his ad pulmones faciles refluxiones*, *p.* 242. Mais eſt-ce par un véritable flux de quelque humeur viciée d'une de ces parties à l'autre? C'eſt à quoi je ne ſaurois acquieſcer. On ne voit pas en effet qu'un dépôt ſur les jambes, au fondement, ait jamais été l'époque d'une guériſon ſolide dans aucun pulmonique. J'ai vu plus d'une fois l'engorgement d'un des teſticules aggraver la phthyſie, & non la ſoulager, quoiqu'*Hippocrate* diſe que la toux ſéche eſt enlevée par une douleur au teſticule. *A dolore forti ad teſtes irruente, tuſſis ſolvitur; conſ.* 2, *epid. ſect.* 5. Au même endroit dans la ſection premiere, il dit que l'engorgement d'un teſticule eſt enlevé par la toux, *& vice versâ. Si teſtium inflammationi tuſſis superveniat, inflammatio ſolvetur & contrà.* Je rappelle encore ici volontiers cette correſpondance nerveuſe établie entre la poitrine & les organes de la génération: je ne perds pas de vue la toux qui ſurvenoit chaque fois qu'on appliquoit de la glace ſur un teſticule attaqué d'humeur rhumatiſmale; cette toux au contraire devient une preuve contre un tranſport réel, car elle ne contribua en aucune façon à débarraſſer le teſticule, & il fallut le ſoumettre à la brûlure égyptienne,

ainſi que je l'ai rapporté dans les obſervations ſur les douleurs de rhumatiſme guéries par le feu. Cette obſervation prouve ſeulement qu'il peut y avoir des phthyſies par ſympathie nerveuſe, c'eſt-à-dire, des phthyſies dont la cauſe efficiente ne ſeroit point dans la poitrine, telle ſeroit une phthyſie qui ſeroit cauſée par une affection du teſticule, & qu'on ne pourroit guérir qu'en guériſſant auparavant ou en amputant cet organe; une pareille phthyſie ſeroit vraiment ſympathique, & non eſſentielle, attendu que ſa cauſe humorale & efficiente ſeroit dépoſée dans le teſticule & non dans la poitrine.

XLVe Observation.

M. ***, âgé de quarante-cinq ans, avoit eu deux ou trois accès de goute réguliere aux pieds, lorſqu'il fut aſſailli dans le mois de Décembre par un rhumatiſme aigu qui occupa les pieds, les genoux & les mains avec une enflure conſidérable de ces parties. Le huitieme jour de cette maladie, le côté gauche de la poitrine fut entrepris par la même humeur, ce qui excita une toux vive & fréquente, avec abondance exceſſive de crachats ſéreux. Au moindre ſommeil la tête & la poitrine

étoient inondées de ſueurs ; comme la douleur de la poitrine répondoit ſur-tout à la pointe de l'épaule gauche, j'appliquai à cette pointe un ample véſicatoire, lequel enleva auſſitôt les trois-quarts de la toux, ainſi que de l'expectoration ; il arrêta ſur-tout les ſueurs qui étoient fort incommodes. Le véſicatoire ranimé enſuite le quatrieme jour ne laiſſa vers la pointe de cette épaule, qu'un malaiſe aſſez leger, qu'il eut fallu ſans doute totalement détruire par de vives extractions de féroſité, à l'aide des cantharides ; mais on le négligea, attendu que la convaleſcence faiſoit à tout autre égard des progrès rapides. Comme le véſicatoire a été le remede eſſentiel contre l'accident le plus grave de cette maladie, on ſupprime à deſſein l'hiſtoire des moyens de relâchement employés pendant qu'elle a eu plus de force, on ſupprime celle des évacuans donnés ſur ſon déclin. On ne ſauroit croire, vu le peu d'alimens avec leſquels ce malade a ſoutenu ſa frêle exiſtence pendant ſix ou ſept mois, & cela en vaquant toujours aux affaires de ſon état, combien il y a de reſſources dans la diéte ſévère, & combien peu de nourriture ſuffit pour ſoutenir un corps malade, & prévenir ſa ruine totale. Mais juſqu'à quel point faut-il porter cette eſpece de parcimonie, & dans le cas

préſent combien de tems eut-il fallu lui être fidele, pour obtenir une guériſon radicale?

Les accidens étoient preſqu'entierement détruits, & l'appétit ſe trouvoit irrité par les alimens dont on étoit bien réſolu de n'uſer qu'avec la plus grande modération; mais un appétit fougueux l'emporte preſque toujours ſur la raiſon, c'eſt ce qui arriva à ce malade; il en prit avec plaiſir, & même avec une amélioration extérieure de ſa ſanté; mais il en prit un peu trop, & bientôt un nouvel accident vint l'avertir de l'état toujours fâcheux de ſa poitrine; cet accident fut un engorgement avec douleur du teſticule gauche.

Le malade ſe hâta en conſéquence de revenir à un régime plus exact, il paſſa l'été à la campagne où il fit beaucoup d'exercice, n'ayant que de foibles reſſentimens de douleur de poitrine correſpondantes ſoit à l'épaule droite, ſoit à la partie antérieure de cette capacité.

Dans le mois d'Octobre, quelques ardeurs ou douleurs s'étoient fait reſſentir plus vivement dans l'un & l'autre des endroits qu'on vient de déſigner, je fis appliquer un véſicatoire ſur la partie antérieure latérale droite de la poitrine, j'entretins un écoulement toujours ſéreux par le moyen d'un mêlange de

cérat & de mouches cantharides qu'on plaça ſur l'excoriation ; le linge fin ſur lequel il étoit étendu fut récouvert avec un large emplâtre agglutinatif, le panſement ne fut renouvellé qu'au bout de deux jours. Les premieres heures furent marquées par une chaleur aſſez âcre qui s'étendit juſqu'au menton dans la ſuite, ſur-tout lorſque la charge des mouches étoit un peu forte, elle venoit juſques ſous l'aiſſelle droite, alors même quelques petites glandes s'engorgerent ſous cette aiſſelle, mais cela fut paſſager. A l'égard des ardeurs d'urine, effet ordinaire de l'impreſſion ſouvent réitérée des cantharides ſur la peau, il n'en ſurvint point. Il ne s'enſuit pas néanmoins que dans tous les cas de cette eſpece l'irritation nerveuſe excitée par ces mouches portât toujours juſqu'au menton plutôt que ſur la veſſie. Mais de quelque façon que ſe propage cette irritation, elle ne ſeroit jamais un accident, ne devant être regardée que comme un inconvénient momentané ; elle pourroit même devenir avantageuſe, lorſqu'elle aboutit à la veſſie, en ce qu'elle pourroit exciter un cours d'urine plus abondant, & déterminer par-là l'éjection d'une partie du vice humoral qui cauſe la maladie du poumon,

Pendant dix-huit mois la ſanté fut très-bonne à quelque malaiſe près répondant toujours à la pointe de cette épaule. Le malade rendoit encore, mais rarement, & toujours avec facilité quelques crachats gris & limphatiques. Ce calme fut troublé dans le mois de Juin par une violente douleur dans le bras gauche & une augmentation notable de celle de l'épaule. Un mouvement fébrile accompagné d'une légère moiteur ne laiſſoit pendant les nuits qu'un ſommeil foible & ſouvent interrompu. Quelques remedes généraux & le régime le plus ſévere ne rempliſſant pas les deſirs du malade, j'appliquai un véſicatoire ſur la douleur du bras gauche; elle n'en fut point allégée. Je reconnus alors que cette douleur n'étoit qu'une irradiation ſympathique de la cauſe humorale dépoſée ſur le poumon gauche. Je plaçai donc un autre véſicatoire à la pointe de l'épaule du même côté, mais le ſoulagement fut très-léger. Je m'obſtinai vainement à ranimer l'écoulement avec force & à pluſieurs repriſes, il fallut le laiſſer tarir pour pouvoir brûler un cylindre de coton ſur la pointe de l'omoplate, toujours tuméfiée & toujours plus ou moins vexée par un ſentiment de douleur; celle qu'excita la brûlure s'étendit avec violence dans tout le bras gauche. Mais quelques heures après

le malade ſe trouva notablement ſoulagé. De jour en jour il étoit mieux. Les crachats furent moins abondans & de qualité plus douce, & de plus le côté gauche du goſier toujours importuné par un ſentiment de douleur & de ſéchereſſe, revint bientôt à ſon état naturel.

Un pareil malaiſe du goſier eſt aſſez commun dans les affections du poumon, & quelquefois il s'étend juſqu'à l'oreille. Mais eſt-ce toujours du côté gauche, comme le prétend l'Auteur d'une thèſe de Médecine, ſoutenue aux Ecoles de Paris? Non certainement, attendu que le poumon droit n'a point de privilége particulier pour être exempt des irruptions humorales qui peuvent conduire à la phthyſie. Il eſt vrai que ce n'étoit pas là l'objet principal de la thèſe dont on vient de parler, il s'agiſſoit ſeulement de diſcuter ſi le ſagou eſt utile aux phthyſiques, *an ſagu phthyſicis, &c.* & elle conclut pour l'affirmative.

Quelques jours s'étant écoulés, le malade ſentit que le côté droit de la poitrine étoit auſſi entrepris. La pointe de l'épaule droite ſe trouvoit occupée par une douleur ſurvenue en même tems que celle de la gauche avoit été aggravée. Mais comme la douleur nouvelle étoit beaucoup moins vive, je penſai qu'elle ne ſeroit que de correſpondance; je ne chan-

geai d'avis que parce que depuis la brûlure ; elle se soutenoit avec la même force. Comme elle étoit de nouvelle date, je l'attaquai d'abord par le vésicatoire, & par un régime encore plus sévere, ne permettant au malade que quelques cerises pour tout aliment.

Après quinze jours d'abstinence qui procura le plus grand calme, je fis prendre au malade quatre grains de kermès qui chasserent de l'estomac des matieres bilieuses & putrides. Une purgation donnée après un jour de repos, fit un grand effet, mais en allant à la selle le malade ressentit une douleur dans l'épididime du testicule gauche. Il y porta la main, & trouva un engorgement qui le lendemain fut suivi de celui du testicule même, lequel devint gros, quoiqu'avec peu de douleur. Un suspensoire & un emplâtre émollient rétablirent lentement le testicule dans son état naturel, mais l'épididime resta tuméfié.

Les fraîcheurs du mois de Novembre vinrent aggraver les accidens de la poitrine, & le malade ayant de plus ressenti des douleurs dans le testicule droit, je me hâtai d'appliquer de nouveau le feu à l'une & à l'autre épaule, pressé sur-tout par la douleur de la droite, qui se propageoit le long du bras & s'étendoit jusqu'au petit doigt, & à son voisin.

Malgré une ſuppuration abondante entretenue à chaque épaule par l'application ſouvent réitérée de l'écorce de garou, après la chûte des eſcarres, le malade ne put ſe défendre de la fievre & de l'inſomnie que par l'abſtinence la plus ſévère; le moindre aliment rappelloit un embarras incommode de chaque côté du goſier, il augmentoit l'expectoration des crachats tantôt ſéreux, tantôt limphatiques, & faiſoit reſſentir des douleurs ſur le devant de la poitrine, ſpécialement du côté droit. La nuit, après le premier ſommeil, le malade avoit de grands & fréquents bâillemens qui n'étoient probablement que des efforts de la nature pour débarraſſer la poitrine d'une pituite glaireuſe, abondante, légèrement ſalée. Il lui paroiſſoit à lui-même que chaque bâillement faiſoit remonter cette humeur des lobes droits du poumon. Lorſqu'enfin ces lobes avoient été ſuffiſamment débarraſſés par une ſuite preſque continue de vingt à trente bâillemens, le ſommeil revenoit bientôt plus long, plus profond, & plus reſtaurant que le premier.

L'état actuel de ce malade donne de grandes eſpérances pour l'avenir, il a paſſé aſſez heureuſement la ſaiſon des frimats, pendant laquelle ſa ſanté a fait quelques progrès. Il en

eſt redevable en partie à la ſévérité du régime qu'il a obſervé, ſe bornant à un repas léger & unique. J'ai laiſſé tarir le véſicatoire de la poitrine dès les premiers jours de Novembre, & j'y ai ſuppléé en lui donnant quatre grains de kermès minéral qui l'ont fait vomir; une ſeconde doſe avalée après un jour de repos l'a purgé ſeulement; les doſes données enſuite à diſtances plus ou moins grandes, n'ont quelquefois produit aucun effet ſenſible, d'autrefois elles lui ont ouvert le ventre par une ſelle; mais de quelque côté que le kermès ait agi, ſoit comme évacuant, ſoit comme altérant, il s'en eſt conſtamment bien trouvé, & je lui ai conſeillé d'en continuer l'uſage pendant pluſieurs mois, mais à petites doſes.

Il ne me reſte plus qu'à rendre compte d'une douleur qui avertit le malade de la moindre ſurcharge qu'il donne à ſon eſtomac; elle eſt placée à la partie moyenne antérieure du tibia de la jambe droite. Elle n'occaſionne point d'enflure, & on manie la place ſouffrante, ſans augmenter cette douleur, qui ſe diſſipe lorſque l'eſtomac & les poumons ſont délivrés du travail de la digeſtion.

Depuis que tout écoulement par le véſicatoire eſt arrêté, & il ne l'a été qu'au bout de deux mois, on tient toute la partie an-

térieure de la poitrine couverte par un grand emplâtre de diapalme, on en met deux autres au dos, un ſur chaque omoplate. Le malade dès les premiers jours de cette application s'eſt apperçu qu'elle diminuoit ſenſiblement quelques légères douleurs ou chaleurs qui affectoient le devant & le derriere de la poitrine, elle détermine de plus un léger écoulement de ſéroſité par les cicatrices qu'ont laiſſée les brûlures à la pointe de chacune des omoplates, & ſur-tout de la droite.

De quelle façon ces emplâtres opérent-ils le ſoulagement dont on vient de parler? ſeroit-ce en excitant à travers de la peau qu'ils recouvrent une tranſpiration plus abondante? Non certainement. Car qu'on laiſſe ces emplâtres en place pendant huit jours de ſuite, qu'on les leve, & on verra qu'ils ont plutôt arrêté que favoriſé la tranſpiration. Aura-t-on recours pour réſoudre cette difficulté à l'aſpiration par les pores abſorbans des particules médicamenteuſes de l'emplâtre? Mais qu'y a-t-il dans le diapalme? De l'huile, de la litharge, un peu de vitriol & la cire; or on ne voit ni dans chacune de ces drogues priſes ſéparément, ni dans leur alliage, rien de ſalutaire à aſpirer pour les poumons. Il eſt vraiſemblable que les papilles nerveuſes de la

peau, ſous la tutelle de l'emplâtre, ſont conſervées dans un état de ſoupleſſe & de relâchement, lequel eſt communiqué par irradiation nerveuſe juſqu'aux parties contenues dans la capacité de la poitrine.

De grandes & amples applications d'emplâtres ſur la poitrine peuvent donc être de quelque utilité aux poumons mêmes, quoi qu'elles diminuent réellement le cours de la tranſpiration cutanée; & comme tel ou tel emplâtre affectera de telle ou telle façon les papilles nerveuſes de la peau qu'il recouvre, & que ces papilles ſont comme le premier reſſort de toute organiſation animée, il y auroit ſans doute un choix à faire entre les différens emplâtres qu'on pourroit mettre en uſage.

Quant à l'engorgement ſurvenu, comme nous l'avons dit, par correſpondance nerveuſe à l'un & à l'autre teſticule, j'ai conſeillé au malade de porter un ſuſpenſoir recouvert d'une toile fine uſée, & en pluſieurs doubles.

Je placerai ici une obſervation anatomique de *Morgagni*, qui a la plus grande analogie avec celle qu'on vient de lire; elle montre auſſi la correſpondance nerveuſe des poumons malades avec la tête. Elle eſt la premiere de l'immortel ouvrage de cet Auteur, ſur le ſiége

&

& les causes des maladies reconnues par l'inspection anatomique. Mais elle est placée sous un titre qui n'annonce pas une maladie de poitrine pour cause essentielle de la mort.

« Un jeune garçon de treize ans, de beau-
» coup d'esprit, & dont un frere & une sœur
» étoient morts phthysiques, avoit lui-même
» été malade l'année précédente d'une inflam-
» mation du poumon dans le côté droit, lors-
» qu'il fut assailli par une douleur à la tête
» au-dessus des yeux ; l'organe de la vue étoit
» aussi en souffrance avec effusion d'une ma-
» tiere épaisse. Le lendemain il tomba dans le
» délire avec les yeux fixés sur les assistans,
» & il vomit des matieres gluantes, ce qui
» fut bientôt suivi de convulsions qui le jet-
» terent dans une affection comme soporeuse.
» Il étoit néanmoins souvent arraché à cet
» assoupissement par les convulsions ; enfin il
» mourut.

» Le ventre ouvert, on trouva tous les
» viscères sains; l'estomac contenoit des ma-
» tieres ferrugineuses. La vessie & la vésicule
» du fiel étoient pleines, l'une d'urine, &
» l'autre de bile.

» Dans la poitrine le poumon gauche étoit
» à la vérité sans aucune adhérence avec la
» plèvre, mais on trouva à sa partie supé-

» rieure un tubercule qui avoit presque la
» grosseur d'une noix. Dans ce tubercule on
» voyoit des cavités remplies d'une matiere
» qui par sa couleur & par sa consistance
» ressembloit à la substance médullaire du cer-
» veau. A l'égard du poumon droit qui avoit
» été, comme on a dit, attaqué d'inflamma-
» tion, il étoit vers le dos adhérent aux côtes.

» Le cerveau ouvert, la dure-mere parut
» sur les côtés des vaisseaux sanguins altérée
» par des taches de couleur cendrée. En dé-
» tachant cette membrane de la crête de coq,
» il s'échappa un peu de sérosité sanieuse, &
» une autre sérosité limpide à la quantité d'une
» once, sortit du voisinage des nerfs optiques.
» Tout le cerveau parut d'ailleurs très-sain,
» à la glande pinéale près, dont la grosseur
» contre nature frappa tous les assistans. Cette
» derniere circonstance est remarquable dans
» un enfant plein d'esprit, si l'on fait atten-
» tion à l'opinion de tant de Physiologistes
» qui, d'après *Descartes*, ont placé dans cette
» glande le siége de l'ame & de la pensée.

» Au reste, la maladie a commencé par
» des douleurs à la tête & aux yeux; & il
» paroît que le vomissement, les convulsions,
» le délire & l'assoupissement ont donné la
» mort, ou tout au moins y ont sourdement

» diſpoſé le malade. On peut auſſi attribuer au » délire la dilatation de la veſſie, & celle de » la véſicule du fiel. Car ceux qui délirent ne » ſentent point le beſoin d'uriner, & refuſent » les alimens; or c'eſt le poids de ceux-ci » contre la véſicule du fiel qui fait ſortir la » bile. Cependant une partie de cette bile pa- » roît avoir été repouſſée du côté de l'eſtomac, » à l'occaſion du vomiſſement, car cet enfant » rejettoit par la bouche des matieres vertes. » Ce ſont encore les convulſions qui don- » noient lieu à l'aſſoupiſſement, en laiſſant » après elles le cerveau comprimé, état qui » étoit interrompu lorſque le retour des con- » vulſions diſſipoit cette affection ſoporeuſe. » Mais cette ſéroſité qu'on trouva ſur le devant » de la tête, étoit-elle l'effet ou la cauſe des » convulſions ? On peut également adopter » l'une ou l'autre opinion ».

Nous ne ſuivrons pas *Morgagni*, dans ſes conjectures ſur l'accumulation de cette ſéroſité, ſur l'âcrimonie que ce fluide a pu contracter, pour être capable d'irriter les méninges dans le voiſinage des yeux, & même les nerfs optiques. Je me contenterai d'obſerver que ce tubercule du poumon gauche ſi ſemblable à celui que j'avois découvert dans l'enfant de trois ans & demi, a pu cauſer, par une irri-

tation immédiate ſur le poumon qui l'entouroit, tous les accidens qui ont aſſailli la tête. Les douleurs cruelles que cette derniere partie a ſouffertes, & l'hémiplégie ſurvenue dans les derniers jours, ſont encore des raiſons pour le croire.

On ſe propoſe de donner par l'obſervation ſuivante un exemple frappant de la correſpondance nerveuſe entre la poitrine & les parties de la génération, entre la poitrine ſur-tout & la matrice dans les perſonnes du ſexe.

XLVIe OBSERVATION.

Une Demoiſelle fit à vingt-trois ans un effort violent pour ſoulever ſon pere qui venoit de tomber en apoplexie. Elle eut auſſitôt un crachement de ſang qui céda à un petit nombre de remedes; quelques mois après, elle ſe plaignit d'une douleur dans le côté gauche de la poitrine, à la ſuite d'une tranſpiration arrêtée. Cette douleur étoit vraiement pleuritique, avec toux, fievre & crachats teints de ſang; un fort véſicatoire appliqué ſur la douleur, une ſaignée, l'émétique & quelques purgations parurent avoir détruit tout germe de maladie.

Cependant quelques mois s'étant écoulés,

une petite toux ſurvint accompagnée d'inſomnie, d'une petite fievre, & ſur-tout d'une douleur à la partie antérieure de la poitrine près du ſternum, & à la hauteur du ſein. C'étoit préciſément dans le côté oppoſé à celui qui avoit été débarraſſé par le véſicatoire; on en appliqua bientôt un autre ſur ce côté droit, mais il ne put cette fois enlever la douleur, ſon effet ſe borna à alléger tant ſoit peu les autres accidens.

Tout écoulement étant tari, je demandai la permiſſion d'examiner la poitrine à nud, & de comparer le côté ſouffrant avec celui qui avoit autrefois ſouffert. J'apperçus un gonflement aſſez ſaillant à la jonction des côtes avec leur cartilage, & j'appris de cette Demoiſelle qu'elle reſſentoit & qu'elle avoit reſſenti, même avant le véſicatoire, des douleurs vers la région de la matrice & au croupion, qu'elle avoit de plus quelques difficultés d'uriner, accompagnées d'une perte blanche ſurvenue depuis peu de tems. Je ne dois pas oublier de dire que la preſſion du doigt ſur le gonflement des côtés, rendoit les douleurs plus vives. La fievre, la toux, les ſueurs nocturnes, la mauvaiſe qualité des crachats teints de ſang, & l'émaciation de la malade, impoſerent la loi de chercher au

plutôt un moyen de guérir plus efficace que tous ceux qu'on avoit déja employés.

On ſe détermina donc à l'application d'un cylindre embraſé ſur le noyau de la douleur de la poitrine ; & ce qui doit principalement ici fixer l'attention, c'eſt que pendant la combuſtion de ce cylindre, la malade reſſentit dans la région de la matrice & dans le croupion les douleurs les plus cruelles, ſuivies bientôt de mouvemens convulſifs, avec perte de ſentiment & de connoiſſance. Ce grand orage dura une heure, après laquelle la malade ſe trouva beaucoup mieux à tous égards. Elle me dit que pendant la brûlure la perte blanche avoit été plus abondante, & d'une conſiſtance beaucoup plus épaiſſe.

Un nouveau point de douleur s'étant préſenté plus haut, & toujours dans le côté droit, on conſentit de nouveau à l'application du cylindre, conſentement qui dit aſſez combien on avoit reçu de ſoulagement par la premiere brûlure. Pendant la combuſtion la malade eut tous les accidens décrits ci-deſſus auxquels il faut encore ajouter une ſorte de ſtrangulation dans le côté droit du goſier, & de vives douleurs dans l'épaule & le bras du même côté, que j'avois oubliées.

Auſſitôt après cette ſeconde brûlure tous

les accidens relatifs à la poitrine se trouverent presqu'entiérement détruits. Il n'en fut pas de même de ceux qui attaquoient par sympathie nerveuse les organes de la génération. Car outre de légères difficultés d'uriner, les douleurs dans la matrice, dans les reins, aux aînes, au croupion, subsisterent & furent très-à charge, sur-tout pendant les jours périodiques. Ce tems critique n'avoit rien néanmoins qui ne fût assez régulier, à l'augmentation près des douleurs dont on a parlé; mais elles étoient si violentes, que pour en prévenir les exacerbations, je proposai de faire sur la région de la vessie au-dessus du pubis, l'application du même topique dont la poitrine se trouvoit si bien. La pudeur allarmée s'y opposa quelque tems, mais la force de la douleur l'emporta enfin; je fis donc brûler un cylindre de coton à la partie la plus inférieure du ventre, & un peu plus du côté droit qu'au milieu, attendu que les douleurs étoient plus vives de ce côté-là, & que c'étoit celui qui répondoit à la partie souffrante de la poitrine.

Lorsque le feu eut fait quelques progrès dans le coton, quel fut mon étonnement d'entendre la malade se plaindre du renouvellement de toutes ses douleurs à la poitrine, &

dire que ces douleurs qui étoient ſur les cicatrices des premieres brûlures étoient beaucoup plus violentes que ſous le cylindre même qui étoit en combuſtion. Mais bientôt cette complication de douleurs cauſa des mouvemens convulſifs avec perte de ſentiment & de connoiſſance. J'étois familiariſé avec ces accidens. Je n'arrêtai pas la combuſtion du cylindre. Ils durerent près de deux heures. Un ſommeil de quatre heures vint enſuite réparer les forces de la malade.

Au réveil nouvel accident auquel je n'avois pas lieu de m'attendre ; c'étoit une rétention abſolue des urines qui demanda le ſecours de la ſonde, après qu'on eut employé ſans ſuccès les relâchans d'uſage en pareil cas, & qui ne ceſſa qu'au bout de cinq jours, après quoi la malade ſe trouva dans la meilleure convaleſcence. La ſuppuration réſultante de cette derniere brûlure fut des plus abondantes ; le mieux qui avoit paru pendant quelques mois ne rien laiſſer à déſirer, ne ſe ſoutenant pas après ce tems, la malade ne craignit pas de ſe ſoumettre de nouveau à deux brûlures faites à deux jours de diſtance, l'une à la poitrine, & l'autre ſur la région de la veſſie ; & ſi depuis trois ans que cette double brûlure a été faite, la poitrine & le ventre ne ſont pas entiérement

revenus à un état naturel, la ſanté eſt du moins dans un point où, pour ſe ſoutenir, elle ne demande que des ménagemens. J'ajouterai encore ici que chacune de ces dernieres brûlures montra de nouveau la correſpondance nerveuſe de la poitrine avec la matrice, & celle des organes de la génération avec les organes de la reſpiration? J'ajouterai même que l'écoulement utérin étoit pendant chaque brûlure plus abondant, ſoit que ce fut la poitrine qui fût ſoumiſe directement à l'action du feu, ſoit que ce fût la matrice. J'obſerverai encore en paſſant que rien n'eſt plus commun que les pertes blanches dans les perſonnes du ſexe dont la poitrine ſe trouve plus ou moins viciée; ces pertes ne les empêchent pas de devenir fécondes, elles paroiſſent au contraire donner à la matrice une diſpoſition particuliere à la conception, tandis que des pertes en apparence de même nature y mettent obſtacle, lorſqu'elles ſont eſſentielles, c'eſt-à-dire, lorſqu'elles dépendent d'une maladie propre à ce viſcère. A l'occaſion de ceci, on pourroit peut-être demander pourquoi les poitrines malades ſe trouvent ſoulagées pendant les derniers mois d'une groſſeſſe; eſt-ce par la ſuſpenſion des pertes blanches? non; car elles ſont quelquefois auſſi abondantes que dans tout autre

tems. Eſt-ce par la nature de l'affection nerveuſe qu'éprouve la matrice, affection douce qui correſpond par la même qualité avec les poumons? Le fait eſt connu, mais comme en bien d'autres choſes, le comment ne l'eſt pas encore.

Qu'il me ſoit permis de revenir encore ſur notre obſervation, qui eſt aſſurément bien importante. Elle rappelle que ſi les affections contre nature des poumons peuvent avoir les influences les plus décidées ſur les organes de la génération, & même y occaſionner des altérations ſenſibles, ces organes à leur tour peuvent porter juſques dans la poitrine des affections par ſympathie & des altérations organiques qu'il ne faudroit pas prendre pour eſſentielles. La mue de la voix dans le tems de la révolution de la puberté, dépend ſans doute directement de cette révolution, comme l'on ſait que l'excès dans les plaiſirs de Vénus altère la poitrine, & ſur-tout les agrémens de la voix.

J'ai été étonné ſans doute de la violence des douleurs qui tourmentoient la matrice pendant que le feu agiſſoit ſur la poitrine, & de celles de la poitrine, pendant qu'il agiſſoit près du pubis; je le fus encore plus de la rétention d'urine qui ſuivit cette derniere brûlure. Deux

obſervations en effet m'avoient appris que le feu ſur la région de la veſſie étoit un excellent remede contre quelques maladies de cet organe, & M. *Carret* de ſon côté y avoit eu recours à l'Hôtel-Dieu de Lyon, pour une incontinence d'urine pure & ſimple qu'avoit dès la plus tendre enfance un jeune ſoldat de vingt-deux ans renvoyé du ſervice du Roi, à cauſe de l'incommodité qu'en recevoient les compagnons de lit de ce ſoldat. Un cylindre de coton conſumé près du pubis, avoit agi comme par miracle, ayant auſſitôt arrêté cette incontinence. Cette guériſon s'eſt-elle ſoutenue? c'eſt ce que M. *Carret* ignore; il ſait ſeulement que la maladie ne reparut pas pendant quinze jours qu'on garda ce malade à l'hôpital après la brûlure.

J'ai employé le même ſtimulant pour une de ces veſſies baveuſes dont la tunique interne fournit une mucoſité abondante. Cette mucoſité condenſée par le froid, & dépoſée au fond du vaſe, paroît être du pus, tandis qu'elle n'eſt qu'une véritable morve ou l'excrétion trop abondante du mucus dont eſt enduite la tunique interne de la veſſie. Le malade dont je parle n'avoit point de rétention d'urine, mais il la rendoit fréquemment, difficilement & avec ardeur. Ces accidens

n'ont pas été détruits, mais ils ont été considérablement diminués. L'action immédiate du feu eut d'abord beaucoup de part à ce changement, & ensuite la longue & très-abondante suppuration séreuse qui survint. Le malade étoit âgé de soixante-cinq ans.

Ce remede paroît convenir à presque toutes ces rétentions d'urine des personnes âgées, qui le plus souvent dépendent d'une humeur catharreuse, arthritique, rhumatismale ou autre, déposée sur les membranes du réservoir des urines, & non d'une véritable inflammation; aussi ai-je observé dans la pratique que les saignées, les bains & autres relâchans étoient alors beaucoup plus nuisibles qu'avantageux; ils ne conviennent pas plus qu'aux péripneumonies froides des vieillards, & à ce qu'on appelle rhume de cerveau, maladies produites non par des engorgemens sanguins, mais par des engorgemens séreux ou lymphatiques-séreux.

M. *Verceil*, Maître en Chirurgie à Trévoux, est le sujet de l'autre observation concernant l'utilité du feu sur la région de la vessie. J'espere qu'on en verra volontiers le détail, quoiqu'il n'ait pas un rapport immédiat avec la phthysie pulmonaire.

M. *Verceil* avoit eu pendant plusieurs mois

dans le talon droit un ſentiment de froid ſi incommode, qu'au fort même de l'été il étoit obligé de le préſenter à un feu vif pour ſe ſoulager. Ce froid paſſa, & il lui vint des difficultés & des ardeurs d'urines. Un ſentiment obſcur de douleur occupoit ſans ceſſe la veſſie, & les efforts qu'elle faiſoit pour l'expulſion des urines étoient ſi violens, qu'ils étoient accompagnés de la ſortie des matieres fécales. M. *Verceil* crut devoir attribuer ces accidens à des embarras dans l'urètre, attendu qu'il n'y avoit rien de particulier dans les urines. Le régime, les abſtinences, les bains, tous les relâchans mis en uſage aggraverent ces accidens, bien loin de les alléger; la fievre ſurvint avec tenſion douloureuſe de tout le bas-ventre, & dans ce triſte état il vint à Lyon chercher des ſecours.

La maladie datoit déja de deux ou trois ans; elle avoit fait peu de progrès, excepté depuis quelques ſemaines. Je faiſois paſſer très-facilement la ſonde dans la veſſie, mais cela ôtoit du moins toute crainte de carnoſité dans le canal, & me fit ſoupçonner que le tranſport de quelque humeur dans la veſſie étoit la cauſe du triſte état de ce viſcère. En conſéquence je demandai au malade s'il avoit eu la goutte, quelque rhumatiſme, quelque maladie de la

peau répercutée. Ces queſtions lui rappellerent le ſouvenir de ce froid au talon dont on a parlé, & alors je ne vis d'autre reſſource efficace que l'application du feu ſur la région de la veſſie ; une diverſion tentée par le véſicatoire aux jambes, me faiſoit craindre l'action ſympathique des cantharides ſur la veſſie; l'ail, la moutarde & autres rubéfacians appliqués aux pieds ne me paroiſſoient pas aſſez énergiques contre une humeur de nature froide cantonnée depuis ſi long-tems dans le basventre. J'exigeai cependant que le moyen que je propoſois fut diſcuté par ce que la Chirurgie & la Médecine avoient à Lyon de plus éclairé. Les opinions ſe réuniſſant preſque toutes pour revenir ſur une longue ſérie de remedes relâchans déja employés ſans ſuccès, le malade preſſé par les ſymptômes urgens de ſa maladie, jugea que ces remedes ne méritoient plus ſa confiance, & dès le même jour il ſe détermina pour le feu.

Le premier effet de ce topique réſolutif fut un allégement ſenſible dans le mal-être de la veſſie ; mais peu d'heures après, une violente douleur dans le rein gauche me parut être le tranſport de l'humeur atténuée par le feu ; il fallut, pour calmer cette douleur, avoir recours au laudanum liquide, tant elle étoit

conſtante & cruelle. Ce calmant, opéra tout ce qu'on en attendoit, le ſommeil qu'il procura fut ſuivi d'un réveil plein de douceurs, par la ceſſation de tous les accidens antérieurs à la brûlure, comme fievre, tenſion du bas-ventre, douleurs à la veſſie, &c. Je ne crus pas devoir laiſſer faire des efforts à la veſſie pour ſe débarraſſer des urines, la ſonde y ſuppléa, & M. *Verceil* l'introduiſit bientôt lui-même chaque fois que le beſoin d'uriner ſe préſentoit avec un peu de vivacité. Quelques jours ſuffirent enſuite pour mettre M. *Verceil* en état de retourner à ſes affaires. Et depuis ce tems, il a joui d'une très-bonne ſanté, à cela près qu'il a toujours recours à la ſonde pour ſe débarraſſer des urines. Cependant j'ai cru pouvoir lui pronoſtiquer que le reſſort de la veſſie pourroit ſe rétablir par le développement de quelque accès de goutte régulier ſur les pieds, en ajoutant qu'il ne devoit rien négliger pour déterminer & accélérer même ce retour.

C'eſt à l'aide de ces ſympathies nerveuſes entre une partie & une autre partie; c'eſt à l'aide de cette propriété occulte qu'ont les nerfs d'être au loin ébranlés, irrités à l'occaſion de l'irritation formelle des nerfs de certaine autre partie, qu'on peut expliquer

comment les Japonois parviennent à guérir la colique, en appliquant aux pieds le cautère actuel; comment les Chinois dissipent les douleurs des dents par le même remede appliqué au muscle abducteur du pouce, & comment enfin le feu appliqué sur le sommet de la tête devient une espece de spécifique contre la paralysie, l'épilepsie, la phthysie pulmonaire, &c.

XLVIIe Observation.

La goutte a pour cause une de ces humeurs peut-être indomptables qui s'étendent sur toutes les parties du corps. Tout ce que la nature aux prises avec cette maladie peut remporter d'avantage, est de la reléguer sur les extrémités & sur les inférieures par préférence. Mais combien de fois est-elle obligée de plier & d'abandonner à ses ravages les viscères les plus importans, & combien de fois encore s'est-on mépris aux formes & aux apparences sous lesquelles se cachoit cet ennemi, sur-tout lorsqu'il en étoit à ses premieres hostilités, lorsqu'il ne s'étoit point encore décelé par des traits dirigés contre les pieds ou les mains? C'est une triste expérience que j'ai faite personnellement en 1758; & lorsqu'en 1760 je rendis compte de la maladie de poi-

trine

trine dont le feu & la diète blanche m'avoient délivré, j'ignorois encore que la goute en fût la ſeule & unique cauſe; elle l'étoit pourtant, comme on le verra par les détails dans leſquels je vais entrer.

Et d'abord ne croyant pas à la tranſmiſſion des maladies de génération en génération, je regarde comme une choſe inutile de dire que mon grand-pere maternel étoit gouteux & archi-gouteux ; qu'une de ſes filles Religieuſe a eu des accès de goute bien marqués. J'en viens ſans délai aux cauſes occaſionnelles de celle dont je ſuis atteint ſans aucun germe inné ou puiſé dans le ſein de ma mere.

Dès l'âge de quinze ans, j'ai été ſujet pendant le printems & l'été à des ſaignemens par le nez des plus abondans; je n'ai jamais rien mis en œuvre pour m'oppoſer tant ſoit peu à ces hémorragies. Je les voyois même arriver avec plaiſir, parce qu'elles me délivroient d'un mal de tête ſourd qui en étoit toujours l'avant-coureur & dont le ſiége étoit le front.

A dix-neuf ans, j'eus l'imprudence de plonger les bras juſqu'à l'épaule dans une eau infectée par les os d'un cadavre que j'y avois mis pour les faire blanchir. Cette dangereuſe occupation dura un quart-d'heure.

Huit jours après, je fus attaqué d'une vive

douleur de rhumatiſme au genou gauche, avec une fievre violente, & un engorgement conſidérable du genou. Cette maladie fut diſſipée par les remedes généraux & par une ſueur abondante qui ſurvint d'elle-même & qu'on ſoutint pendant huit jours. A quelque tems de-là je commençai à être tourmenté à différentes repriſes par des coliques qui ſurvenoient toujours la nuit. Elles étoient quelquefois ſi aiguës, que j'étois obligé d'avoir recours au laudanum. Venoit enſuite une conſtipation de quelques jours, lors même que je n'avois fait aucun uſage des narcotiques. Je fus long-tems incertain ſur la cauſe de ces coliques, que j'attribuois volontiers à la qualité des derniers alimens dont j'avois fait uſage, mais je la reconnus cette cauſe, enfin de façon à ne plus craindre de mépriſe.

Un jour d'été, je pris, ayant aſſez chaud, une robe de chambre beaucoup plus légère, que l'habit que je quittois. La fraîcheur que je m'étois par-là procurée me parut même incommode, & ayant reſſenti dans la nuit ſuivante des douleurs de colique des plus violentes, je compris que je les devois ainſi que les précédentes à une tranſpiration arrêtée dont le reflux avoit porté ſur les inteſtins. J'eus dès-lors le plus grand ſoin de ne pas m'expo-

ſer aux ſuppreſſions de la tranſpiration, ayant plus à craindre que jamais le retour de ces coliques. Les premieres en effet avoient occupé la partie inférieure du bas-ventre ; les ſuivantes avoient attaqué ſa partie moyenne, & ces dernieres avoiſinoient de très-près l'eſtomac qui étoit même affecté. Je craignis donc qu'un nouveau reflux de tranſpiration ne vint aſſaillir les viſcères de la poitrine.

Dans le mois de Septembre 1758, m'étant levé à ſix heures du matin, je m'occupai à écrire juſqu'à dix, le corps étoit chaudement vêtu, mais je n'avois aux pieds que des pantoufles très-légères, j'y reſſentis un froid incommode ; cependant l'occupation à laquelle j'étois livré, empêcha toute réflexion ſur les conſéquences de ce froid. Le lendemain je me réveillai avec un rhume qui augmenta pendant ce jour-là & les ſuivants. J'eus une toux d'une violence, & d'une âcreté que je n'avois jamais éprouvées ; elle me détermina à garder la chambre. Le matin du troiſième, je fus réveillé à cinq heures par une douleur à l'eſtomac beaucoup plus atroce qu'aucune de celles que j'avois pu reſſentir dans les inteſtins. La vivacité de cette douleur me fit recourir à la ſaignée, malgré une aſſez abondante ſueur d'irritation. Mais n'en étant aucunement ſou-

lagé, j'usai du laudanum liquide de *Sydenham*; qui me procura du sommeil.

Pendant tout le tems que je fus en proie aux douleurs de l'estomac, je fus absolument délivré de la toux & de l'embarras dans la poitrine qui l'accompagnoit; aussitôt que le narcotique eut dissipé les douleurs de l'estomac, la toux revint avec cet embarras dans le côté gauche de la poitrine.

La cause humorale de ces douleurs fut pendant plusieurs jours comme errante, elle retournoit tantôt sur l'estomac, tantôt sur les parties extérieures gauches de la poitrine, en occupant le bas du même côté, & lorsqu'elle siégeoit dans le poumon je n'avois plus de douleurs extérieures.

J'observois avec inquiétude les vicissitudes de cette humeur que je croyois alors toute rhumatismale, & pour la combattre j'employai d'abord les remedes généraux. Je me mis à une diéte sévère & adoucissante, j'appliquai même un emplâtre vésicatoire au-dessous du cartilage xiphoïde; mon intention étoit d'évacuer par la peau une partie de cette humeur, & de la ramener sur les viscères du bas-ventre, malgré les douleurs qu'elle leur avoit fait éprouver, tant la nature des parties qu'elle irritoit dans la poitrine me donnoit d'allarmes,

ſur-tout après avoir vu quelques légères teintes de ſang dans mes crachats.

Le véſicatoire procura une évacuation de ſéroſités aſſez abondante, mais je n'en reſſentis aucun allégement. J'étois néanmoins ſans fievre, & moyennant la diéte, les adouciſſans, un émétique, & quelques purgations légères, je parvins à une ſorte de convaleſcence. Cependant le vice humoral étoit fixé dans le côté gauche de la poitrine avec une douleur circonſcrite très-ſupportable, laquelle s'étendoit juſqu'au dehors. La toux devint fort légère. Je recouvrai aſſez d'appétit & d'embonpoint, à quoi contribuerent l'exercice du cheval, & l'air de la campagne. Je bus encore du petit-lait, mais je ne crois pas en avoir retiré aucun avantage.

Dans le mois de Novembre ſuivant, la maladie & la mort d'une épouſe chérie me cauſerent une ſi grande révolution que je fus ſaiſi par la fievre. La toux revint avec violence, la douleur dans le côté devenue plus aiguë m'obligea de reſter couché ſur le dos, ne pouvant abſolument m'incliner du côté malade, & le poids de mon bras gauche étant à charge à ce même côté lorſque je m'inclinois ſur le droit. A tous ces ſymptômes ſe joignoient des douleurs entre les épaules & au mammelon gauche,

une toux séche, vive & fréquente, laquelle néanmoins donnoit souvent issue à des crachats sanieux, beaucoup de dégoût, peu de sommeil, & une maigreur qui chaque jour devenoit plus grande. J'appréhendai tous les ravages de la phthysie pulmonaire, mais ce qui me rassuroit un peu c'est que je n'avois pas des sueurs pendant la nuit.

Après avoir temporisé trois mois, sentant de plus un embarras incommode dans le côté gauche du gosier, & fatigué sur-tout par une douleur fixée entre la sixieme & la septieme côte, partie moyenne, douleur que la pression avec le doigt, que le moindre aliment rendoit plus importune, & du foyer de laquelle me paroissoient venir les crachats. Je pris sans succès plusieurs purgations & émétiques. Alors je me déterminai à attaquer cette douleur immédiatement par le feu, quoique je n'eusse encore fait aucun usage de ce remede en semblable occurrence. M. *Dussausoir*, mon cher confrere, voulut bien m'aider dans cette opération. Elle fut faite à dix heures du soir par la fusion de deux cylindres de coton du diamètre d'un écu de trois livres placés & pressés l'un contre l'autre. Je sentis d'abord la partie échauffée par une chaleur agréable, qui devint bientôt incommode & auroit été

même insuportable, si sa violence avoit été de longue durée : mais je savois par les expériences heureuses que j'avois déja faites de ce remede sur plusieurs malades, que la douleur perdoit quelque chose de sa vivacité aussitôt que le feu avoit détruit les mammelons de la peau, quoique le feu continuât à s'étendre plus profondément dans le corps même de cette peau. Cette cautérisation dura près d'un quart-d'heure, après quoi un large emplâtre noir fut tout le pansement.

Une demi-heure après, le sommeil vint calmer toute douleur : il fut de six heures consécutives ; depuis deux mois il n'avoit été ni aussi long, ni aussi tranquile. Je me réveillai de plus sans aucun ressentiment de mon ancienne douleur, & il ne restoit de la brûlure qu'une espece de tiraillement à la circonférence de l'escarre. Je répris dès le lendemain le cours ordinaire de mes occupations qui n'a plus été interrompu, mes crachats parurent aussitôt plus abondans, épais & lymphatiques ; ils devinrent de jour en jour d'une qualité plus louable, & enfin moins abondans. Peut-être aurois-je pu me passer de tout autre secours; je jugeai néanmoins à propos de me mettre à la diéte blanche d'autant plus volontiers, que j'avois pour le lait un goût décidé.

Je reçois en ce moment une lettre très-intéressante que je me fais un devoir de publier. C'eſt M. *Faure*, mon confrere, avec lequel je ſuis lié par des ſentimens inviolables d'eſtime & d'amitié qui me l'écrit. L'objet en eſt important, & l'on verra qu'il n'eſt point étranger à la matiere que je traite, & que cette lettre par conſéquent n'eſt point ici une épiſode déplacée.

« J'eſpere, mon cher confrere, opérer en » vous une converſion, en vous déſabuſant de » l'application ſi générale que vous faites du » feu immédiatement appliqué ſur la maladie » que vous traitez. Vous ne pouvez ignorer » que le feu ne faſſe un meilleur effet par ſa » chaleur que par la combuſtion, ſi ce n'eſt cependant dans le cas où il eſt indiſpenſable » de détruire la partie malade. Mais comme » il n'eſt pas toujours queſtion de brûler, & » qu'en même tems il eſt néceſſaire de détruire la maladie en conſervant la partie, la » chaleur alors rend des ſervices ſi importans » que je n'en excepte pas même le cancer dont » vous arrêtez les douleurs, en l'échauffant » avec aſſiduité, ſans le brûler.

» J'ai pardevers moi l'expérience d'une pareille maladie traitée par la chaleur, & je » ſuis les progrès de ce traitement pour en

» rendre compte au public lorſqu'il en ſera
» tems. Cette obſervation fait partie d'une
» collection de près de cinquante toutes fort
» concluantes, & qui prouvent que la chaleur
» eſt le grand, le ſuprême agent de la na-
» ture. Vous ſavez que M. d'*Amberger*, MM.
» *Méad* & *de Haën*, &c. ont obſervé que la
» chaleur étant montée du trentieme degré
» juſqu'au quarantieme du thermometre de
» M. de *Réaumur*, toutes les liqueurs animales
» devenoient plus fluides. J'ai reconnu ce phé-
» nomène derniérement. Un Chirurgien de ce
» pays preſſoit inutilement un ulcère pour
» exprimer le pus, à moins qu'il ne fit mal
» au malade. Je lui conſeillai de le chauffer
» de très-près avec un charbon allumé, & en
» même tems j'approchai un thermometre.
» Lorſque la température fut au degré ci-deſ-
» ſus énoncé, nous vimes le pus tranſuder
» facilement de l'ulcère. Ce n'eſt pas tout,
» M. de *Sauvages*, a obſervé dans ſa Noſolo-
» gie qu'à cette même température les tuyaux
» animaux prenoient le *maximum* de leur dia-
» mètre. A bon entendeur demi mot. Appli-
» quez cette théorie à ma pratique conſtante
» dans ſes bons effets, tant pour les plaies
» que pour les ulcères, & vous regarderez
» comme un tréſor une pareille découverte.

» L'insolation fait le même effet lorsque la » saison le permet; c'est-à-dire, lorsque la » chaleur du soleil est assez vive pour équi-» valoir à celle du charbon allumé. » A Avignon, le 13 Novembre 1773.

RÉPONSE.

Et vous aussi, mon cher confrere, vous qui avez vu de si grandes guérisons par le feu, vous m'accusez d'en faire un trop grand usage, de l'outrer, dès-que je ne crains pas de détruire par son action la portion de la peau sur laquelle j'applique le cylindre embrasé. Mais si je fais voir que je n'employe ce moyen extrême que lorsque je ne peux, sans destruction des tégumens, porter à une profondeur suffisante une chaleur du trentieme au quarantieme degré, ne me trouverai-je pas à couvert de toute espece d'inculpation? S'agit-il de donner de la fluidité à des sucs épaissis dans les parois d'un ulcère, de réveiller l'oscillation des fibres qui doivent travailler le pus; sans doute alors il suffira de présenter à cet ulcère un feu qui aille jusqu'à la brûlure exclusivement, & il n'est point de stimulant, point de détersif qui puisse entrer en comparaison avec celui-là. C'est un ap-

perçu dont on vous doit les prémices, & d'après lequel vous avez agi avec le plus grand ſuccès pour la guériſon des ulcères invétérés; vos eſpérances de conduire par ce moyen à cicatrice des ulcères carcinomateux, ne me paroiſſent pas deſtituées de fondement, pourvu que l'ulcère n'ait pas dans ſes parois une certaine épaiſſeur ; une épaiſſeur qui ne puiſſe pas être pénétrée dans ſa totalité par un feu auſſi ſuperficiel. On trouve dans les obſervations de *Rhuiſch*, autant que je peux m'en ſouvenir, l'hiſtoire d'un carcinome à la langue dont on n'affoibliſſoit les douleurs que par l'application d'une eſpece de cueiller d'or extrêmement chaude. Or, d'un ſoulagement notable à la guériſon, il ſemble qu'il ne reſte plus que quelques pas à faire.

Il y a long-tems, vous le ſavez, que la chaleur ſans brûlure a été miſe en œuvre pour la guériſon des engelures non ulcérées, & ſans doute les ulcérées en retireroient le même avantage. J'ai obſervé à cette occaſion en guériſſant par ce moyen une engelure au bout du nez de mon frere qui eſt actuellement à Avignon près de vous, dans la Sœur *Vialis* qui eſt à la tête de la pharmacie de l'Hôtel-Dieu de Lyon, & dans une Demoiſelle de cette ville

l'hiver dernier ; j'ai obſervé, dis-je, que les premieres impreſſions de la chaleur ſur ces engelures ſont ſi vives, qu'il faut tenir le charbon ardent à une diſtance qu'on peut diminuer peu-à-peu, à meſure que ſe fait la réſolution ou fonte des ſucs engorgés. Je préſume qu'il en doit être à peu près de même des ulcères qu'on attaque par la chaleur d'un charbon en feu. *Celſe* diſſolvoit les engelures par la chaleur du cuivre qu'il approchoit de ces engelures auſſi près que le permettoit l'extrême ſenſibilité de la partie. *Marco-Aurelio-Severini*, dans ſa Pyrothecnie au ch. XIIe, qui traite des ulcères qui ne peuvent être cicatriſés, & de tous les ulcères intempérés en général, ſe glorifie d'être le premier qui ſe ſoit aviſé de les attaquer par l'eſprit de vin enflammé. Il couvroit pour cela toute l'étendue de l'ulcère avec du linge ; du coton ou des étoupes bien humectées d'eſprit de vin, pour y mettre auſſitôt après le feu, ce qu'il faiſoit plus ou moins ſouvent, ſelon le beſoin. Il ajoute que pour ceux qui ſont délicats & que la flamme de l'eſprit de vin pourroit effrayer, on remplit des canules de cuivre ou de roſeau avec des charbons allumés, pour les faire rouler en travers ſur la partie ulcérée. Ce traitement eſt également avantageux & aux

ulcères secs & à ceux qui fournissent beaucoup de sanie ; & *Severini*, assure avoir opéré par-là des guérisons nombreuses & surprenantes. Quelquefois il saupoudroit de son la partie ulcérée, & par-dessus il répandoit de la poudre à canon à laquelle il mettoit ensuite le feu. Le son ne trouvoit là de place que pour défendre la poudre de l'humidité de l'ulcère. Mais pour revenir à la chaleur des charbons ardens dont vous vous servez contre les ulcères, *Severini* dit l'avoir vu employée avec succès par un Turc qui y exposoit les attaqués de la goute, & cela jusqu'à ce que toute douleur fut dissipée. Ainsi vous voyez que ce grand maître en l'art de traiter les maladies par le feu, a connu toutes les gradations de l'effet de ce remede, & n'a eu recours à ceux qui consument & détruisent, que lorsqu'il y a été forcé par la nécessité. Ce principe m'a toujours dirigé. L'effet destructif du feu m'a toujours paru un grand inconvénient. Mais comment sans la combustion entiere des tégumens parvenir jusqu'à la substance des poumons à travers les muscles intercostaux? Pensez-vous que la chaleur appliquée à l'extérieur d'une cuisse qui a été chassée en partie de son articulation supérieure par l'accumulation contre nature de la synovie , puisse

aller avec trente ou quarante degrés de force jusques dans cette articulation, tant pour rendre la fluidité à cette synovie, que pour réveiller l'action des vaisseaux de reprise, qui doivent en pomper le superflu: or c'est ce que j'ai vu opérer à Bourbon, & à Saint-Laurent-les-Bains par le feu que j'ai appliqué sur le grand trochanter de deux cuisses dans le plus mauvais état, prêtes à être luxées de cause interne, étant déja plus longues de deux ou trois travers de doigt que leur congenère.

Vous conviendrez avec moi que l'action fondante du feu ne peut être d'une certaine énergie que depuis le trentieme degré du thermometre, & vous conviendrez aussi que pour le faire parvenir avec ce degré de force à un foyer qui a une certaine profondeur, il faudra nécessairement que le feu en exerce une beaucoup plus vive sur les tégumens. Permettez-moi à cette occasion de vous rétracer la théorie que j'ai donnée des effets de la brûlure en 1770, dans les mêlanges de Chirurgie, p. 23. Je considérois l'action du feu sur les parties animées dans son rapport avec les fluides & les solides. Les particules ignées, disois-je, rarefient tous les corps dans lesquels elles sont insinuées en quantité suffisante. Cette raréfaction est plus ou moins grande en raison de

la cohérence des corps à raréfier, & de la quantité de feu qui les pénetre.

On peut envisager cette raréfaction sous trois tems différens, dans le premier elle se borne à augmenter le volume des substances à dissoudre en diminuant la cohésion des particules qui les composent. Dans ce second degré de raréfaction la cohésion est entiérement détruite, & dans le troisieme les particules raréfiées s'exhalent & se dispersent en tout ou en partie. Le feu appliqué sur quelque partie du corps humain peut donc agir par diminution de cohésion dans les fluides, par destruction de cohésion, & par évaporation ou dispersion. Le premier effet peut avoir lieu sans le deuxieme, celui-ci sans le troisieme; ils peuvent encore se trouver tous réunis, comme dans la brûlure qui détruit la peau.

Le feu considéré dans son rapport avec les solides releve leur inertie, & augmente leur sensibilité. Etant au premier degré, il augmente la capacité de tous les vaisseaux, & rend plus vive leur action & leur réaction, tant sur les liqueurs qu'ils contiennent, que sur celles qui sont en stagnation dans le tissu cellulaire. Et ce sont les dernieres sur-tout qu'il importe de dénaturer par les sistoles & diastoles des plus petites artérioles.

Par le deuxieme degré du feu les vaiſſeaux portés au dernier terme de leur extenſibilité triturent, pour ainſi dire, avec la plus grande force les fluides renfermés entre leurs interſtices. Ceux-ci ayant acquis en même tems la plus grande fluidité, la plus grande décompoſition poſſible ſans exhalation, ils ſont obligés par cette trituration de paſſer dans les cellules qui ſont à l'abri des grandes impreſſions du feu. D'y paſſer même ſous de nouvelles combinaiſons formées tant par la trituration que par la raréfaction, ce qui les diſpoſe très-avantageuſement à la réſolution; c'eſt-à-dire, à la repriſe par les veines lymphatiques. Le feu enfin conſidéré au troiſieme degré détruit l'aſſemblage des ſolides, fait évaporer les fluides, & ne laiſſe que cette croûte noire, dure & ſéche qu'on appelle eſcarre.

C'eſt ſans doute cette croûte, & la difformité des cicatrices qu'elle laiſſe néceſſairement, qui peut le plus juſtifier l'horreur naturelle qu'on a pour le cautère actuel; auſſi ai-je toujours déſiré qu'on pût trouver le moyen d'employer, ſans deſtruction de la peau, un degré de chaleur auſſi vif, & capable de pénétrer à la même profondeur que celui qui va juſqu'à conſumer la peau, & c'eſt à quoi on ne

parviendra

parviendra jamais, ni par l'insolation la plus forte, ni par aucun de ses équivalens.

Dans cet enthousiasme pour le feu dont je fais ma gloire, enthousiasme qui deviendra celui de quiconque en aura fait usage avec connoissance de cause, j'ai eu soin de distinguer les effets primitifs du feu, de ses effets consécutifs, & je n'ai pas craint de répéter d'après les anciens, que ses effets primitifs sont d'amollir & de résoudre, de diviser, d'altérer, de dessécher, de relâcher, de servir d'aiguillon & d'anodin. J'ai sur-tout eu soin de faire observer que l'avantage que promet la suppuration qui suit la chûte des escarres n'est que secondaire ; c'est à cette suppuration, ai-je dit, qu'on a attribué dans ces derniers tems les succès de la cautérisation employée contre les douleurs rhumatismales. De telle sorte que le produit de ce remede a été mis au niveau de celui des caustiques, des vésicatoires ; c'est-à-dire, que l'évacuation par la partie brûlée a été regardée comme la seule cause de la guérison.

Les anciens, ai-je, ajouté, ne sont point tombés dans cette erreur qui n'apprécie les effets du cautère actuel que par la suppuration qui en devient la suite : ils ont soigneusement distingué l'action primitive du feu de

ſes effets conſécutifs ; & s'ils ont recommandé d'entretenir pendant long-tems la ſuppuration occaſionnée par la cautériſation, leur intention ſe bornoit à laiſſer une longue iſſue aux ſucs que l'action du feu avoit diſpoſés à ſuivre les routes ouvertes pour cet écoulement. Ils n'avoient aucune théorie lumineuſe ſur les effets des cauſtiques comparés à ceux du feu, & l'expérience leur avoit ſuffi pour reconnoître les effets pernicieux des cauſtiques, & l'action toujours ſalutaire du cautère actuel. *Glandorp*, qui a écrit de la brûlure, parle des cauſtiques comme d'un genre de médicament dont il avoit une eſpece d'horreur, & à tel point qu'il préféroit pour lui-même l'application ſept fois réitérée du fer rouge à celle d'un ſeul de ces cauſtiques. *Ego vero, ut verum fatear, in totâ praxi meâ à ſepticorum uſu abhorrui, illudque cane pejus, & angue fugi, ac tanquam zizaniam relegavi, rejecique.*

Albucaſis, *Severinus*, *Proſper-Alpin*, *Fabrice ab Aquâ-pendente*, penſent à-peu-près comme *Glandorp*, & *Proſper-Alpin*, qui parle avec tant d'éloge de la méthode Egyptienne ou l'application du feu, dit formellement qu'on eſt obligé de reconnoître dans les cauſtiques une qualité vénéneuſe qui éteint la chaleur naturelle, & diſſipe l'humidité excrémentitielle

dont pourroit être abreuvée la partie que l'on brûle.

D'ailleurs, Monſieur, le grand cri des anciens eſt que le feu fortifie, *ignis firmat*. Et vous en avez vu la preuve la moins équivoque, en faiſant chauffer juſqu'à la brûlure excluſivement, des ulcères rebelles à tout médicament. Vous avez vu les ſolides dont l'inertie étoit réveillée par la chaleur, agir avec plus de force ſur des fluides moins rebelles alors aux oſcillations vaſculaires, en raiſon de la fluidité que leur donnoit cette même chaleur. Ce que vous avez obſervé ſur les ſurfaces s'opére de même dans toute la profondeur à laquelle cette chaleur artificielle peut atteindre. Mais n'eſpérez pas de l'y faire parvenir, ſans la deſtruction de la peau. J'ai prouvé que cette deſtruction a quelquefois d'aſſez grands avantages à cauſe de l'échappée qu'elle ouvre à des ſucs pervertis; j'ai prouvé qu'elle eſt inévitable lorſqu'on eſt obligé de faire pénétrer le feu à une certaine profondeur, je conviens en même tems qu'une chaleur vive pouſſée juſqu'à brûlure excluſivement, ſera toujours préférable lorſqu'elle ſera ſuffiſante, & j'ai tout lieu d'eſpérer, après les détails dans leſquels je ſuis entré, qu'il y avoit une grande conformité entre votre

façon de penſer & la mienne ſur les avantages du feu, & ſur ſes inconvéniens.... Je ſuis, &c.

Reprenons à préſent le fil de l'obſervation que cette lettre & ma réponſe avoient coupé; j'en étois aux effets ſalutaires de la diéte blanche que je continuai plus d'un an, buvant chaque jour juſqu'à cinq livres de lait, & mangeant avec abondance toute ſorte de fruit crud, ou cuit. Je n'ai eu relativement au lait que deux attentions, l'une de ne jamais le dénaturer par la coction, le rappellant l'hiver au degré de chaleur naturelle par le bain-marie; & l'autre de veiller avec le plus grand ſoin à ce que la vache qui fourniſſoit le lait ne fut pas pleine. Deux fois j'ai été trompé à cet égard, & deux fois ce mauvais lait a décélé ſes qualités par les mauvais effets qu'il produiſit en moi. Une fois donc on m'apporta celui d'une vache qui avoit été couverte la veille. Je lui trouvai un goût de bouquin des plus rebutans, & qui ſe ſoutint en diminuant pendant trois ou quatre jours, terme où il fallut diſcontinuer l'uſage du lait, à cauſe des douleurs d'eſtomac qu'il me donna avec des rapports âcres & ardens au goſier. On prit de plus ſoigneuſes informations ſur l'état de la vache, & on apprit qu'elle avoit été couverte pendant l'abſence de la perſonne qui étoit

chargée de la traire, & de m'apporter le lait.

Ce goût ſingulier étoit-il produit par la ſemence du taureau mêlée avec le lait, ou l'effet de l'irritation des ſolides par l'acte vénérien, & de la réaction de ceux-ci ſur les liquides. Cette derniere théorie me paroît la plus vraiſemblable.

Le ſommeil, l'appétit & les forces revenoient chaque jour, & la tête n'étoit plus en proie à mille idées triſtes & noires qui l'obſédoient; pour me ſouſtraire à tout amuſement de la ſociété trop actif ou trop tumultueux, j'entrepris de revoir les mémoires & obſervations dont j'avois amaſſé les matériaux pendant mon ſervice au grand Hôtel-Dieu de Lyon, & je les donnai ſous le nom de Mélanges de Chirurgie. Je croyois alors en rendant compte dans cet ouvrage de l'effet du feu ſur ma poitrine, je croyois n'avoir combattu qu'une affection rhumatiſmale, & j'ignorois qu'elle fût réellement du genre gouteux. Mais je n'ai pu à la fin en douter, ayant eu enſuite la goute avec enflure à l'un & à l'autre pied. Avant qu'elle ſe déclarât ſur cette partie, la goute ſe porta un jour à la partie ſupérieure du péronné de la jambe droite; elle y forma un engorgement avec de vives douleurs cir-

conſcrites à l'étendue d'un écu de ſix livres; & le moindre mouvement rendoit ces douleurs beaucoup plus aiguës. Dans le même tems je reſſentis quelques douleurs dans ce côté gauche de la poitrine que le feu avoit ſi bien débarraſſé. Je craignis que l'humeur qui affectoit la jambe droite ne ſe portât du côté gauche de la poitrine. Ce côté fut donc de nouveau brûlé, & bientôt ma ſanté ſe rétablit, ce ne fut que plus d'un an après que les pieds furent pour la premiere fois aſſaillis par la goute, & pendant cet accès il ne ſe paſſa rien de particulier du côté de la poitrine. Je continuai la diéte blanche auſſi long-tems qu'il me fut poſſible; mais après quinze mois, ce régime ſe trouva au-deſſous des forces digeſtives de mon eſtomac, auquel il fallut donner néceſſairement des alimens plus ſolides.

Depuis cette époque ma poitrine a toujours été en bon état, juſqu'à celle d'un rhumatiſme aigu qui attaqua toutes les articulations, & ſe porta à l'épaule gauche, ainſi que j'en ai rendu compte.

Si cette obſervation montre les avantages du feu contre une goute fourvoyée & cantonnée depuis long-tems hors des extrémités qui ſont ſon ſiége naturel, elle porte en même

tems à juger que le feu ne doit jamais être appliqué ſur les pieds, ni ſur les mains quelqu'affectés qu'ils ſoient de la goute. Le feu en effet fortifie les parties qu'on lui a ſoumiſes, *ignis firmat*; & il eſt à craindre qu'une partie délivrée de la goute par ce moyen, n'ait perdu par-là toute diſpoſition à la recevoir au retour d'un nouvel accès, il eſt à craindre qu'à ce retour la goute ne ſoit obligée de ſe jetter ſur quelque viſcère de la tête, du bas-ventre ou de la poitrine. Les Japonois, au rapport de *Kempfer*, emploient le moxa qu'ils placent ſur les parties affectées de cette maladie, & ſur le centre même de la plus vive douleur, quoique la brûlure ſoit aſſez ſuperficielle, néanmoins elle délivre de la goute la partie ſouffrante; ce procédé adopté par les Anglois, ſur le récit de *Kempfer*, eut d'abord de grands ſuccès par ce prompt ſoulagement qu'il donnoit. Mais on ne tarda pas à reconnoître qu'il ne détruiſoit pas le germe de la goute, & que cette humeur au retour d'une nouvelle effervescence faiſoit ſa jettée ſur toute autre partie que celle qui avoit été ſoumiſe au moxa, ce qui expoſoit au danger d'une irruption ſur les viſcères du bas-ventre, de la poitrine, & même de la tête.

Le feu ſoit par le moxa des Japonois & des

Chinois, ſoit par le coton des Arabes & des Egyptiens, ſoit par l'écorce du vieux bouleau & l'amadoue des Lapons, ne doit donc être oppoſé à la goute que lorſqu'elle eſt anomale, & que des moyens plus doux n'ont pu la déloger de quelque viſcère, pour la ramener ſur les articulations des pieds ou des mains.



CINQUIEME MÉMOIRE

SUR le Rakitis, & ſpécialement ſur la gibboſité, ſur les cauſes de cette maladie & ſur les remedes propres à la combattre.

LA gibboſité a les plus intimes relations avec la phthyſie pulmonaire, elle eſt en effet très-ſouvent compliquée par quelques ſymptômes plus ou moins graves de cette maladie, auſſi reçonnoît-elle pour cauſe la plus ordinaire quelqu'écart de tranſpiration arrêtée, ou le déplacement de quelque maladie de la peau : que de pareilles humeurs refoulées ſe portent ſur les os qui forment l'enveloppe oſſeuſe de la poitrine, & s'y arrêtent ; elles annonceront d'abord leur préſence par un ſentiment de douleur aſſez léger, pour que de jeunes perſonnes ne s'en plaignent pas, ou plutôt pour que les plaintes qu'elles en feront ne frappent que foiblement les oreilles de ceux aux ſoins de qui elles ſeront confiées. Cette douleur négligée ſera bientôt ſuivie d'une tuméfaction de la membrane qui recouvre immédiatement les os, & preſque en même tems de celle de la ſubſtance propre de l'os. Mais

ſans nous arrêter ici trop long-tems ſur des détails théoriques, paſſons tout de ſuite à l'obſervation pour ſavoir ſur-tout quels ſont les meilleurs remedes à oppoſer à la gibboſité commençante. Le remede d'une maladie trouvé, il eſt beaucoup plus facile de s'élever à de bonnes conjectures ſur ſa nature & ſur ſes cauſes, que de parvenir au ſpécifique en partant des calculs théoriques les plus ſavans & les plus ſpécieux.

Gibboſité du col.

PREMIERE OBSERVATION.

Jean-Jacques *Colomb*, âgé de dix-ſept ans, né à Lyon, Tailleur d'habits, travaillant auprès d'une fenêtre dont un des carreaux étoit caſſé, fut ſaiſi à la nuque & entre les épaules par une douleur dès le même moment aſſez vive. Cette douleur pendant la nuit gagna le derriere de la tête, & en redeſcendit en entier une heure environ après le ſommeil, & n'occupa que ſa premiere place. Le meilleur expédient qu'eût pu trouver le malade pour ſe ſoulager, étoit de ſoutenir ſa tête d'une façon ſtable ſur les épaules, & cela en la ſerrant fortement entre les mains. C'eſt peut-être à cette ſtabilité ſi ſolidement pro-

curée à toute l'épine, au col & à la tête par la machine de M. *le Vacher*, membre de l'Académie Royale de Chirurgie, ancien Professeur du College de Saint-Côme, actuellement premier Chirurgien du Duc de Parme, que sont dus les avantages qu'on lui a reconnus, avantages dont sans doute il ne faut pas attendre la guérison d'une maladie toute humorale. Cette tête, lorsque le malade me fut envoyé par M. *Chataignier*, très-habile Médecin du College de Lyon, dans l'été de 1770, tomboit sur le devant de la poitrine, sans pouvoir être relevée. L'obstacle invincible qui s'y opposoit étoit dans une enflure très-considérable de toute la partie postérieure des vertèbres du col, des supérieures sur-tout. Aussi trouvoit-on à la nuque une tumeur osseuse de la plus grande dureté, la peau qui la recouvroit étoit légèrement enflée, mais nullement enflammée.

Dès le commencement de la maladie, *Colomb* avoit été reçu à l'Hôpital, & là on n'avoit pas oublié les évacuans de toute sorte, tels que les purgations, légers émétiques, les tisanes sudorifiques, les fondans de toute sorte. De plus les vésicatoires avoient été appliqués & réappliqués jusqu'à trois fois sur la tumeur, & une quatrieme fois entre les épaules. Ce

remede étoit le ſeul qui apportât quelque allégement à la violence des douleurs. Voyant donc qu'à ce topique près, tout ce qu'on avoit employé auparavant étoit abſolument inutile, & qu'il n'y avoit plus rien à attendre des reſſources ordinaires, je fis brûler un large cylindre de coton ſur la partie ſaillante de cette gibboſité. C'étoit-là auſſi où les douleurs étoient les plus aiguës, c'étoit-là où la preſſion par le doigt les réveilloit avec plus de force. Ces douleurs ayant auſſitôt été conſidérablement affoiblies tant à l'égard du col que de la tête, une ſeconde brûlure fut faite trois ſemaines après la premiere, & une troiſieme un mois après cette deuxieme.

Les facultés du malade ne lui permettant pas de ſubſiſter à ſes dépens ſans travailler, il fut obligé de retourner à l'Hôpital le premier Janvier 1771. Je le recommandai à M. *Carret*, Chirurgien principal, qui voulut bien donner des ſoins particuliers à cette maladie. Il réitéra juſqu'à trois fois l'application du feu ſur les reſtes de cette tumeur oſſeuſe dont le volume diminuoit à chaque brûlure, ce qui ſe reconnoiſſoit à une plus grande facilité de relever la tête : une tumeur plate & avec douleur étant ſurvenue ſur le bord de l'os occipital près du pariétal gauche; il fallut l'atta-

quer par le feu conformément au vœu du malade qui ne fut point trompé dans ſon attente. Car le feu diſſipa rapidement cette tumeur. Pour terminer enfin ce récit, on dira que ce jeune Tailleur a ſupporté quinze à ſeize fois la brûlure; qu'enthouſiaſmé, pour ainſi dire, par le ſoulagement notable & momentané qu'il avoit reçu de la premiere, il me demanda lui-même la deuxieme & la troiſieme; qu'étant à l'Hôpital il prioit M. *Carret*, d'en faire de nouvelles, auſſitôt qu'il préſumoit la guériſon de la derniere aſſez avancée, préſentant à M. *Carret*, des cylindres de coton qu'il avoit appris à fabriquer, dans la crainte de quelque délai. Enfin par ces brûlures réitérées, *Colomb* eſt parvenu à une entiere & radicale guériſon, la tête eſt revenue à ſa poſition naturelle, avec l'entiere liberté de tous ſes mouvemens ſur le col, tout engorgement, toute gibboſité de la partie poſtérieure des vertèbres ſont diſſipés.

Cette obſervation eſt ſans doute de nature à jetter le plus grand jour ſur les cauſes les plus ordinaires de la gibboſité. Ne dit-elle pas en effet bien nettement que ſur quelque point de la colonne vertébrale que ſe porte une humeur vicieuſe, ce point ſe tuméfiera avec plus ou moins d'étendue, plus ou moins

de célérité, & fera verser l'épine du côté opposé.

Gibbosité des vertèbres lombaires.

IIe Observation.

Une paysane de quinze ans, souvent couchée sur des prés humides, avoit eu de vives douleurs dans les apophyses transverses des lombes du côté gauche; ces apophyses très-considérablement tuméfiées & au point de ne présenter qu'une masse osseuse de forme ovale, faisoient verser l'épine du côté opposé. Le mouvement & le sentiment étoient obscurcis dans la jambe & la cuisse gauche, & il y avoit de plus une fievre lente, des sueurs & une émaciation de tout le corps.

Ce triste état demandant des secours aussi prompts qu'efficaces, je n'hésitai pas à l'attaquer par le feu, en faisant brûler sur le centre de l'exostose un très-large cylindre de coton. Cette brûlure réitérée quatre fois en cinq mois a, sans aucun autre secours rétabli la malade. L'avantage sensible procuré par la premiere brûlure fut d'abord d'éteindre presqu'entiérement les douleurs que la malade ressentoit dans la tumeur osseuse, d'arrêter la fievre lente, de ranimer le sentiment & la liberté du mouvement dans l'extrémité inférieure. On peut pré-

ſumer que les nerſs qui s'y diſtribuent étoient comprimés par l'engorgement des trous qui leur livrent paſſage à travers les vertèbres. Cette fille au reſte a toujours ſupporté ces brûlures réitérées avec une fermeté à laquelle M. *Figuiere*, mon confrere, qui en fut une fois le témoin & l'admirateur chez moi, ne put refuſer des éloges. Cette pauvre fille venoit ſe faire brûler, & après quelques heures de repos, elle retournoit à la campagne & le plus ſouvent à pied. Les premieres brûlures furent ſuivies d'une ſuppuration ſéreuſe beaucoup plus abondante que les dernieres.

Gibboſité des vertèbres du dos.

IIIe OBSERVATION.

Mlle ***, âgée de dix-huit ans, ſœur de Madame Cord...., languiſſoit depuis trois ans, ayant une petite toux avec des crachats épais, viſqueux, fievre lente, & douleurs à la poitrine, ſpécialement à la pointe de l'épaule droite. Cette partie examinée à nud montra une élévation ſenſible de cette épaule avec déviation non moins conſidérable de l'épine du côté oppoſé. En appuyant le doigt ſur la convexité du cintre de l'arc formé par cette déviation latérale de l'épine, on réveilloit vivement une douleur habituelle, mais aſſez

foible ; on auroit pu en reconnoître le foyer par une légère tuméfaction de la peau.

Après un émétique & quelques purgations, j'appliquai un ample véficatoire fur la partie malade, c'eft-à-dire, à la pointe de l'épaule, ce qui procura un foulagement fenfible. Mais ne le voyant pas augmenter, malgré le foin d'entretenir & de ranimer l'écoulement, je donnai à la malade quelques jours de repos, pour lui propofer enfuite l'application du feu. Elle y confentit, & le cylindre fut placé dans l'endroit défigné ci-deffus pour centre de la maladie. Dès la même nuit tous les accidens déja allégés par le véficatoire, parurent diffipés, les parties revinrent peu-à-peu à leur conformation naturelle, & pour donner à la guérifon une folidité qui depuis plufieurs années s'eft très-bien foutenue, je brûlai encore un autre cylindre au bout de deux mois, lequel enleva tout refte de douleur & d'engorgement.

Si on a le foin de faire des recherches exactes fur les fymptômes primitifs de la gibbofité, on verra toujours que cette maladie s'eft annoncée par des douleurs dans la partie qui s'eft enfuite déformée en fe tuméfiant. Le vice humoral dont la préfence & l'âcreté occafionnent & ces douleurs & ces exoftofes, fe jette le

le plus ſouvent ſur les parties latérales des vertèbres du dos, de l'un ou de l'autre côté ſeulement, quoique les autres vertèbres n'en ſoient pas exemptes, comme le prouvent la premiere & la deuxieme obſervation. La premiere en particulier indique les effets de la tuméfaction de la partie poſtérieure des vertèbres, ou de leurs apophyſes épineuſes. Quelquefois, mais très-rarement le vice humoral ſe dépoſe ſur le corps même des vertèbres & intérieurement. Alors l'épine eſt renverſée, avec un fâcheux prognoſtic, attendu que le ſiége de la cauſe humorale, n'eſt pas à la portée des topiques, & ſur-tout de l'application du feu.

On ne ſauroit donner trop d'attention à ces douleurs qui affectent de la maniere la plus conſtante la partie de l'épine, qui en ſe tuméfiant fait verſer cette colonne du côté oppoſé. Comment ſans elle acquérir des lumieres ſûres ſur les cauſes immédiates de toute gibboſité, & ſur les indications que préſente cette maladie. Ces douleurs ſont la bouſſole qui doit diriger dans le traitement, & il importe d'obſerver, que tant qu'elles ſubſiſtent, il y a encore pour la guériſon d'aſſez flatteuſes eſpérances. Mais tout ſentiment de douleur eſt-il abſolument éteint; alors concluez que le vice

humoral a été dompté par les reſſources de la conſtitution, & que la défectuoſité locale qu'il a laiſſée eſt devenue une ſeconde nature. Cette défectuoſité ne donne aucun lieu de craindre un accroiſſement ultérieur, ni d'eſpérer une diminution; les os déformés ont acquis une ſolidité, un nouvel état de nature, contre leſquels tous les moyens méchaniques, ſoit d'extenſion, ſoit de compreſſion, & tous les médicamens tant intérieurs qu'extérieurs ſeront ſans effet.

Gibboſité ſurvenue dans un âge adulte.

IVᵉ OBSERVATION.

Si l'enfance & la premiere jeuneſſe ſont plus expoſées qu'un âge plus avancé, à la gibboſité, c'eſt qu'alors les os ayant moins de ſolidité ils ſont plus diſpoſés à la tuméfaction contre nature. Cependant le vice rachitique a quelquefois montré à tout âge au-deſſus de la jeuneſſe aſſez de malignité, pour altérer les os même les plus durs, & à plus forte raiſon ceux de l'épine qui ont, à proportion des grands os, beaucoup plus de ſubſtance ſpongieuſe que de ſubſtance compacte.

Madame *Reverony*, Religieuſe Urſuline, avoit eu dans ſa premiere jeuneſſe un rhumatiſme vague qu'on avoit cru guéri par les bains

& les douches des eaux thermales : cependant à l'âge de vingt-huit ans, un reſte de ce levain rhumatiſmal ſe réveilla pour ſe jetter ſur les vertèbres du dos, & en occuper le côté droit. On omet à deſſein le narré trop long d'une longue ſuite d'accidens & de remedes, pour dire que dans le tems que je fus conſulté par cette Dame, elle ne pouvoit depuis pluſieurs mois faire un pas, qu'elle étoit obligée de tenir le corps toujours courbé en avant avec des douleurs continuelles, principalement à la partie poſtérieure de la tête ; douleurs qui ne permettoient pas la moindre application, & nuiſoient beaucoup à l'organe de la vue. Celles qui occupoient le dos étoient des plus aiguës, lorſque le doigt en comprimoit le foyer. A quel remede ſoit intérieur, ſoit extérieur, cette Dame n'avoit-elle pas eu recours pour ſa guériſon ? La diète blanche qu'elle avoit obſervée de la maniere la plus rigoureuſe, n'avoit procuré aucun ſoulagement.

La partie malade étant miſe à nud de façon à pouvoir juger de l'état relatif de l'une & de l'autre épaule, je vis d'abord que la pointe de la droite s'éloignoit de l'épine d'un pouce au moins de plus que celle de la gauche. Le pouce appuyé ſur cette épine & un peu à droite, dans un endroit où la colonne ver-

tébrale faisoit un léger coude pour verser du côté gauche, ce pouce, dis-je, rencontra le foyer des plus vives douleurs, & les réveilla. Je ne vis que le feu à proposer; il fut accepté & employé avec un tel succès, que dès le même jour Madame *Reverony* put se redresser, & faire quelques pas dans sa chambre, se promener le lendemain dans les dortoirs, & même descendre & monter deux étages.

On peut juger de la sensation que fit cette espèce de miracle dans une Communauté Religieuse qui, depuis long-tems, compatissoit avec sincérité aux douleurs auxquelles étoit en proie Madame *Reverony*. Mais comme les miracles d'*Esculape* n'ont pas toujours toute la perfection qu'onleu r désire, il revint quelqu'embarras dans l'épine & dans la faculté de marcher, lorsque la suppuration fut réduite à peu de chose. Il fallut de nouveau avoir recours au feu, en l'appliquant sur d'autres points de douleurs circonvoisins, & la clôture des cicatrices occasionnant toujours quelques accidens, je pris pour les prévenir le parti d'entretenir un écoulement habituel par le moyen de l'écorce de garou à laquelle on a recours deux ou trois fois la semaine. Tant il est difficile de dissoudre, d'extirper radicalement des sucs pervertis profondément, & depuis trop

long-tems implantés dans le tiſſu ſpongieux des os.

Cette Dame jouit à préſent d'une très-bonne ſanté, à l'aide néanmoins de cet écoulement qu'on entretient, & qu'il faudra bien ſe garder de laiſſer tarir. L'exacte vérité veut qu'on ajoute encore que l'épine n'eſt pas abſolument quitte de tout malaiſe, & que les jours périodiques, ainſi que les tems nébuleux & pluvieux font ſentir, quoique foiblement, leur influence.

Autre gibboſité des vertèbres du dos.

Ve OBSERVATION.

Mlle G***, jouant à l'âge de neuf ans, un jour d'automne aſſez chaud dans une prairie humide, & vêtue trop légèrement, fut aſſaillie à l'épaule droite par une douleur dont elle ne ſe plaignit pas, & que la vivacité de la malade lui fit ſans doute mépriſer. Cependant le ſon de ſa voix devint bientôt rauque & caſſé, quoiqu'il n'y eût ni toux ni crachats contre nature. On vit peu après l'épaule droite s'élever au-deſſus du niveau de la gauche, & annoncer un commencement de gibboſité. En examinant à nud les parties affectées, je vis une courbure déja trop ſenſible dans l'épine, qui ſe courboit du côté gauche. La pointe de

l'épaule droite étoit ſoulevée, elle étoit auſſi trop diſtante de la colonne vertébrale. De plus une légère tuméfaction de la peau près des apophyſes épineuſes droites indiquoit le foyer principal de la cauſe humorale de cette difformité. Ce foyer étoit auſſi celui d'une douleur habituelle à laquelle la preſſion avec le doigt donnoit beaucoup plus d'intenſité. La malade avoit alors douze ans.

Après quelques remedes généraux, les véſicatoires furent d'abord employés; comme j'en attendois peu, mes eſpérances ne furent pas trompées; il fallut donc recourir à la brûlure le 12 Mars 1773, & pendant qu'elle agiſſoit ſur le dos, la malade ſe plaignit des plus vives douleurs dans le bras du même côté, au coude, aux doigts, & ſur-tout au-deſſous du ſein. Ces deux ſymptômes avoient auſſi beaucoup fatigué la Dame Urſuline, avec cette différence, que la douleur occupoit le ſein même, & non le deſſous de ce corps glanduleux; ces deux douleurs ſont communes à tous ceux auxquels on applique le feu au défaut des épaules, tant à raiſon de la gibboſité, que d'une maladie de poitrine. Mais ce qu'il y a dans cette obſervation qui ſort de la regle ordinaire, c'eſt que cette douleur ſous le ſein placée ſous le cartilage des fauſſes-côtes, faiſoit preſque oublier

celle de la brûlure, & qu'elle ſe ſentoit conſtamment. Je ne la regardois néanmoins que comme l'effet d'une correſpondance nerveuſe qui ſe réveilla avec beaucoup de furie, lorſque ſix ſemaines après j'appliquai le feu au défaut de la même épaule; elle fut même ſi vive & ſi conſtante, que la malade déſira de la voir attaquée par le feu. A quoi je ne conſentis néanmoins qu'au bout de deux mois. En faiſant cette brûlure, l'épaule en ſentit la correſpondance par le réveil de la douleur dont elle avoit été affectée, & que deux brûlures avoient éteintes preſqu'entiérement, douleur qui ne pût être détruite que par une troiſieme application du même remede. Pour cette fois la malade ne reſſentit rien ſous le ſein, ce qui parut être de meilleur augure pour une entiere guériſon, à laquelle on a tâché de donner une plus grande ſolidité, en ſoutenant très-long-tems la ſuppuration ſubſéquente à la brûlure, & pour cela on n'a pas héſité d'avoir recours à une pommade avec les cantharides qu'on appliquoit à des diſtances plus ou moins grandes.

On a renvoyé à la fin de ce récit deux circonſtances pour leſquelles on a déſiré une attention plus particuliere. La premiere a pour objet des engelures à chaque main, qui en toute ſaiſon tenoient les doigts enflés en forme de

boudin, & formoient l'hiver plusieurs ulcérations qu'on ne pouvoit guérir qu'au retour de la belle saison. Or cette enflure fut diminuée sensiblement dès le jour même de la premiere brûlure, & elle disparut bientôt pour toujours. Le même phénomène vient de se montrer à la suite d'un vésicatoire appliqué à la pointe de l'épaule droite contre une douleur fixée en cet endroit, avec menace de phthysie pulmonaire & même de gibbosité.

La deuxieme circonstance beaucoup plus essentielle, est celle d'une douleur habituelle dans l'estomac qui se faisoit ressentir depuis deux ans avant celle qui survint à l'épaule, à l'occasion indiquée ci-dessus. Cette douleur avoit souvent de cruelles exacerbations, elle en eut entr'autres une qui pensa être funeste, à la suite d'un émétique qu'on hasarda dans l'idée qu'elle dépendoit de la saburre de ce viscère; il n'est plus resté aucun sentiment de cette douleur, dès que l'épaule droite a été malade, aussi n'ai-je pas craint de faire prendre un léger émétique dont l'effet a été abondant & sans orage, quoiqu'on m'eût averti des ravages qu'avoit fait celui dont on a parlé.

Il paroît donc que la cause humorale de ces douleurs à l'estomac résidoit dans l'épaisseur même de ses membranes, & qu'elle avoit

la plus grande relation avec le vice rhumatiſmal. Il paroît qu'à l'occaſion d'une tranſpiration arrêtée, d'un ſentiment de fraîcheur humide, elle a quitté ce viſcère pour ſe porter à l'épaule droite, & même ſur les poumons, puiſque le ſon de la voix en fut auſſitôt notablement altéré, ſans que cette altération fut accompagnée de toux, ni de crachats contre nature; l'abſence de ces ſymptômes n'eſt pas toujours une preuve complette de l'intégrité des organes de la reſpiration, elle la fait ſeulement préſumer, & cette préſomption eſt ici ſans doute ſuffiſamment affoiblie par cette raucité ſurvenue tout-à-coup au moment de la ceſſation de la douleur à l'eſtomac; elle l'eſt encore par une légère impreſſion d'un moment que cette Demoiſelle éprouve en montant, & à laquelle elle n'eſt devenue ſujette que depuis qu'elle ne reſſent plus de douleur à l'eſtomac.

Contuſion, cauſe de gibboſité.

VIe OBSERVATION.

Un Garçon Maréchal, âgé de quinze ans, reçut au milieu de la cuiſſe, partie antérieure, un coup de pied de cheval. En vain ſe hâta-

t-on d'appliquer les remedes les plus forts ; de les varier, de les continuer avec persévérance ; l'os de la cuisse enfla beaucoup sur le devant, & le malade ressentoit dans cet os d'assez vives douleurs. La jambe & la cuisse tomberent dans une grande maigreur, & le marcher depuis le coup reçu fut toujours laborieux, avec foiblesse & douleur : cependant la peau & les muscles paroissoient assez bien débarrassés de tout reste d'extravasation. Quatre mois après l'accident je fus consulté par le malade, je ne vis rien de mieux à faire que de brûler un large cylindre de coton sur le centre de la tumeur osseuse, & ce fut avec le plus grand succès : le feu dissipa presque aussitôt les douleurs, & la guérison a été radicale par cette seule & unique brûlure, l'os étant revenu à son volume, & à son état naturel.

Un coup assez violent porté à la poitrine, sur le dos & pénétrant jusqu'aux os qui forment la colonne épiniere, eut pu sans doute devenir une cause active de gibbosité par la tuméfaction subséquente de la partie des vertèbres qui en auroit souffert les impressions. Combien de maladies de cette espèce peuvent être imputées à des peres, des meres, des instituteurs emportés & furieux. J'ai vu beaucoup

de dépôts froids dans les enfans avec enflure & carie des os ſubjacens ſurvenir après des contuſions peu violentes en apparence. Ces contuſions affoibliſſent le reſſort des parties meurtries, & font éclater les vaiſſeaux à plus ou moins de profondeur; elles donnent enfin lieu à des extravaſations de ſucs de toute ſorte par le déchirement de ces vaiſſeaux qui les contiennent. Si la réſolution de ces ſucs extravaſés n'eſt pas totale, le peu qui reſte en arriere s'altère, devient âcre de plus en plus, & forme un foyer d'irritation qui bientôt donne naiſſance à l'abcès du plus mauvais caractère; & de-là ces humeurs froides qui n'occupent pas le corps glanduleux; de-là ces anchiloſes fauſſes dans différentes articulations; de-là, enfin, la gibboſité, & quelquefois des abcès ſur le dos, ſur les lombes, ou ſur le col, leſquels, outre la tuméfaction des vertèbres, entraînent ſi ſouvent la carie des os ſpongieux.

Dans les recherches ſur le vice cancereux on a établi la plus grande analogie entre l'âcre rhumatiſmal & l'âcreté que peut acquérir le ſang extravaſé par une contuſion. Ainſi en partant de la diviſion donnée pour le cancer à raiſon de ces deux cauſes, on appellera gibboſité de cauſe externe celle qui a été le ſujet de cette derniere obſervation, & ſi l'on demande pour-

quoi les coups les plus violens donnés à des enfans n'ont si souvent aucune suite fâcheuse, tandis que des contusions qui paroissent beaucoup plus légères, traînent quelquefois après elles les plus grands désordres; on répondra que cela peut dépendre, & de certaines modifications dans le coup porté, lesquelles sont indéterminables, & de la qualité des sucs épanchés, & des hasards de la constitution; c'est ainsi que les plus rudes contusions au sein ont été radicalement guéries, tandis que de plus légères ont donné naissance au cancer du plus mauvais caractère.

Gibbosité très-fâcheuse par contusion.

VIIe Observation.

Lorsque je pensois avoir mis la derniere main à cet ouvrage, j'ai été consulté par un malade qui me présenta tous les dangers des fortes contusions faites à la colonne vertébrale. Cette observation me paroît des plus décisives en faveur de la cause que j'ai assignée à la gibbosité, & que j'ai fait consister dans l'âcrimonie de quelque suc extravasé, ou sur le périoste, ou dans le corps même de l'os.

Un écolier de dix-sept à dix-huit ans, don-

na en badinant deux ou trois coups de poing à François, âgé de douze ans, fils du ſieur *Prat*, de Villefranche en Beaujolois; ils furent portés ſur les apophyſes épineuſes des vertèbres du dos par l'articulation moyenne du doigt du milieu, le poing étant fermé, & cette articulation étant ſaillante.

La douleur fut aſſez vive dans le moment; le troiſieme jour il ſurvint une violente oppreſſion qui obligea d'avoir recours à la ſaignée. En même tems on appliqua de la verveine, & ſucceſſivement grand nombre de topiques réſolutifs.

Tous ces remedes donnerent peu de ſoulagement, & le mois n'étoit pas écoulé qu'on apperçut déja dans l'épine une difformité ſenſible. Le dix-huit Octobre, même année, le malade me fut amené par M. *Carret*, ſon parent, & Chirurgien principal de l'Hôtel-Dieu de Lyon, nous obſervâmes que trois apophyſes épineuſes étoient enflées, ce qui faiſoit plier en avant la colonne épiniere, en voûtant le dos. La poſition naturelle des côtes & du ſternum ſouffroient notablement de cette courbure, ce qui ſe montroit ſur-tout par une forte ſaillie en avant des premieres fauſſes-côtes.

Il reſtoit ſur les apophyſes épineuſes qui

avoient été frappées un ſentiment de douleur continuel, mais obſcur, la preſſion par le doigt le réveilloit vivement, principalement ſur la vertèbre du milieu.

Le malade avoit un viſage maigre & de couleur plombée, & une voix foible, la fievre lente & des ſueurs nocturnes: il faut joindre à ces ſymptômes des douleurs dans les jambes & dans les cuiſſes, le dégoût & l'inſomnie.

Contre une maladie dont les progrès étoient ſi rapides le feu étoit devenu la ſeule reſſource efficace; M. *Carret*, à qui de nombreuſes guériſons en ont montré les avantages l'avoit déja propoſé, & en inſiſtant ſur le même conſeil je parvins à fixer l'irréſolution du malade ſur un remede dont à douze ans on a bien de l'averſion par la crainte de la douleur.

Dès le lendemain M. *Carret* fit brûler un large cylindre de coton ſur celle des trois apophyſes épineuſes que la contuſion avoit le plus affectée, c'étoit celle du milieu; peu d'heures après cette opération, le ſoulagement fut des plus ſenſibles; le malade revint chez moi le vingt-un, ſe félicitant du ſoulagement notable qu'il éprouvoit à tous égards, & ſur-tout pour le ſervice de ſes jambes qui étoient auparavant très-foibles & dans une ſorte d'engourdiſſement.

Il eſt revenu à Lyon au mois de Janvier ſuivant pour ſe ſoumettre de nouveau à l'efficacité du feu ; c'eſt encore M. *Carret* qui a fait cette opération, & le malade va de mieux en mieux. Combien de fois faudra-t-il encore réitérer la brûlure ? & doit-on ſe promettre que par ſon ſecours on rendra au corps ſa forme naturelle, & à la ſanté ſa premiere vigueur ? Le tems ſeul nous mettra en état de prononcer définitivement là-deſſus. Qu'il nous ſuffiſe d'avoir fourni un grand exemple de gibboſité de cauſe externe, & d'avoir prouvé que le feu eſt dans ce cas le remede héroïque, le ſeul qui puiſſe procurer la guériſon.

Contraction muſculaire, cauſe des gibboſités, mais ſans tuméfaction des os.

VIIIe OBSERVATION.

Dans les mêmes recherches ſur les cauſes du vice cancereux, on a donné, en diſcutant celles du cancer de cauſe externe, un long expoſé des ſuites d'une contuſion faite à la partie inférieure du ſternum par une chûte ſur le ſeuil d'une porte ; on ne retracera pas ici cette longue obſervation, mais on rap-

pellera seulement que le devant de la poitrine étoit devenu angulaire, & qu'aussitôt que par une incision faite sur la partie contuse du sternum on eût émoussé la sensibilité extraordinaire des nerfs qui avoient reçu l'atteinte du coup, cette forme angulaire & prééminente s'affaissa, de sorte que la poitrine vraiment bossue sur le devant, revint à sa forme naturelle. Cet état contre nature étoit l'ouvrage d'une contraction spasmodique & constante des muscles antérieurs de la poitrine, lesquels comprimoient toujours & avec une force égale les côtes, & sur-tout les fausses côtes plus dociles, & delà cette saillie en avant du sternum, de-là dans cet os la forme angulaire qui en étoit l'ouvrage.

Cette observation rappelle le sentiment de *Majou* sur les causes de la gibbosité; cet Auteur ne les met en aucune façon dans la substance même des os qui, selon lui, croissent & se nourrissent chez les Rikets comme chez tous les autres enfans; mais il prétend que les muscles, faute de fluide animal ou de suc nerveux, ne se nourrissent pas & se flétrissent chez les malades. Que l'on attache, dit-il ensuite, une corde à un jeune arbre, laquelle fasse un effort continuel pour le plier, il est certain que l'arbre venant à croître se courbera;

bera; or les muſcles chez les enfans qui deviennent boſſus, font l'office de cette corde; ils tirent l'épine & la font courber, lorſque les muſcles ſont d'un côté moins fournis que de l'autre en ſucs nerveux & en fluide animal. Ainſi *Majou* place la cauſe de la gibboſité du côté de la concavité contre nature de la colonne vertébrale, & j'ai prouvé qu'il falloit la chercher au contraire du côté de la convexité. D'ailleurs le point eſſentiel qu'avoit à remplir *Majou*, étoit d'indiquer les cauſes de cette prétendue exténuation des muſcles, pour remonter de-là aux remedes capables de leur rendre tout ce qui leur manquoit en ſuc nerveux ou fluide animal, & c'eſt-là ce qu'il n'a pas fait; c'eſt ce qu'il n'auroit pu faire, étant parti d'un principe auſſi erroné que celui qu'il établit.

La cauſe de la contraction des muſcles antérieurs de la poitrine eſt beaucoup plus facile à débrouiller dans la Demoiſelle qui fournit l'obſervation qui nous occupe; elle eſt toute dans l'irritation nerveuſe, dans la ſenſibilité extraordinaire de la partie contuſe, ſenſibilité portée à un tel excès, que des mouvemens convulſifs les plus violens avec perte de ſentiment & de connoiſſance, ſurvenoient au plus léger attouchement de la partie ma-

lade, à celui du linge, d'un fétu, du vent même. Cette irritation fut d'abord émoussée par une ample incision cruciale, & réduite quelques jours après à très-peu de chose, quand on eut tâché d'enlever par le fer tout ce qui avoit reçu les atteintes du coup; mais la guérison n'a été entiere, que lorsque par plusieurs cylindres de coton on a eu consumé jusqu'à la moindre parcelle de ce levain qui occasionnoit des ravages si bisarres, si extraordinaires, qu'on ne peut en faire le récit sans choquer la vraisemblance.

Ne craignons pas de revenir sur une circonstance essentielle de cette observation; je parle du retour à l'état le plus naturel de cette poitrine rendue si long-tems difforme & angulaire par la contraction tonique de ses muscles. Observons sur-tout que la maladie ayant commencé à sept ans, & n'ayant été guérie qu'entre treize & quatorze, la partie antérieure de la poitrine a été plus ou moins sous le joug de cette contraction tonique pendant le cours d'un accroissement très-considérable, & si, malgré cela, la nature a été assez puissante pour résister à cette conformation vicieuse que devoit lui donner la contraction tonique des muscles, si la poitrine est revenue à l'état naturel aussitôt que cette con-

traction a été détruite, que pensera-t-on des moyens méchaniques qu'on peut employer pour redresser des os qui se déforment ? moyens qui ne seront jamais ni aussi puissans, ni aussi constamment en action que cette contraction par laquelle la végétation naturelle de la partie antérieure de la poitrine n'a pu être altérée.

On profitera de l'exposé qu'on vient de faire de la doctrine de *Majou*, pour dire un mot de celle de *Glisson*. Cet Auteur compare la colonne épinière à une colonne composée de pierres assemblées en différentes pieces. Qu'on enfonce des coins entre les jointures de ces différentes pieces, il faudra nécessairement que la colonne incline du côté opposé : or le suc nourricier fait entre les mains de *Glisson*, l'office de ces coins, en s'insinuant avec plus d'abondance dans un des côtés de l'épine vertébrale que dans l'autre. Il n'y auroit rien à désirer dans cette théorie, si sans avoir recours aux coins, on eut simplement vu un accroissement contre nature dans l'épaisseur d'un des côtés des pieces qui forment la colonne. Il auroit ensuite suffi de déterminer la cause de cette sur-épaisseur, sans l'attribuer d'une façon aussi vague que l'a fait *Glisson* à l'inégalité de la nutrition. Est-ce en effet le

haſard qui détermine cette inégalité? ſont-ce des cauſes extérieures & méchaniques? On ne trouve point de réponſe à ces queſtions dans *Gliſſon* qui auroit dû ſe les propoſer & les réſoudre, ou elles ſe trouvent pleinement réſolues par ces obſervations qui prouvent qu'un vice humoral, en s'annonçant par un ſentiment de douleur plus ou moins importun, vient occuper le périoſte, pénétrer juſques dans le tiſſu ſpongieux des os, y troubler l'harmonie naturelle de la circulation, engorger ce tiſſu & augmenter l'épaiſſeur de ces corps que leur dureté paroît d'abord mettre à l'abri d'un pareil inconvénient.

Rapportons encore d'après M. *de Sauvages*, le phénomène que préſente ſous le ſcapel anatomique le redreſſement ſubit du cadavre d'un homme qui depuis pluſieurs années avoit le corps plié en avant, ſans qu'on ſoupçonnât la cauſe réelle de cette difformité. Le haſard fit découvrir que cette cauſe réſidoit dans la contraction contre nature des muſcles placés ſur le devant du bas-ventre ſous le nom de muſcles droits. Auſſitôt en effet que le couteau anatomique eut coupé tranſverſalement ces muſcles, le corps reprit ſubitement la rectitude qui lui eſt naturelle. Qu'une auſſi forte, & auſſi conſtante contraction des muſcles droits, n'ait

rien perdu par la mort, par cet époque du plus grand relâchement, ce n'eſt pas ici ce qui doit nous occuper, mais nous ne négligerons pas de répéter à cette occaſion que de fauſſes attitudes dans l'enfance, dans la jeuneſſe, que la mauvaiſe fabrication des corps à baleine ſont contre toute raiſon miſes chaque jour au nombre des cauſes de la gibboſité. La nature en effet eſt plus forte que toutes les entraves méchaniques qu'on lui oppoſe, puiſqu'une poſture ſenſiblement déformée ſur le devant par la contraction tonique, & toujours ſubſiſtante des muſcles qui s'attachent à cette partie eſt revenue à l'état de la plus belle conformation, auſſitôt que la cauſe de cette contraction a été détruite : d'ailleurs quel obſervateur un peu attentif n'a pas eu occaſion de voir des jambes arquées, & plus ſouvent encore des genoux déjettés en dedans de la façon la plus difforme. Qui n'a pas vu, dis-je, ces défectuoſités ſe réformer peu-à-peu ſans aucun ſecours méchanique de l'art, & cela malgré le poids du corps, malgré même l'uſage de ces bottes de fer & d'autres inventions auxquelles on a trop ſouvent attribué des guériſons qu'elles avoient retardées, ou tout au moins contrariées.

Recherches particulieres ſur les cauſes de la gibboſité.

Si l'on rappelle de nouveau ces cauſes aſſez miſes en évidence par les obſervations qu'on vient de lire, c'eſt pour qu'on ne les attribue pas à un prétendu vice rachitique ou ſcorbutique ou vénérien. C'eſt afin qu'on ne les cherche pas dans des attitudes habituellement mauvaiſes, ou dans la défectueuſe fabrication des corps à baleine. Qu'on faſſe les recherches les plus exactes ſur tout ce qui a précédé les rachitis en général, & la gibboſité en particulier, on trouvera ou les écarts d'une tranſpiration arrêtée, ou le déplacement de quelques-unes de ces maladies de la peau ſi ſalutaires aux enfans, qu'il faut ou abandonner à la nature ou traiter avec la plus grande circonſpection : on reconnoîtra enfin quelque forte contuſion ou quelque effort violent, &c.

La convaleſcence des maladies aiguës, & ſur-tout des maladies éruptives, telles que la rougeole, la petite vérole, &c. eſt ſouvent ſuivie des premiers ſymptômes de la gibboſité, ſi l'on expoſe trop tôt les enfans au grand air ſans la précaution de les tenir chaudement vêtus, les petites filles ſur-tout dont l'ajuſtement laiſſe toute la circonférence ſupérieure

de la poitrine & du col à découvert. On ſait que la dépuration des maladies exanthématiques continue à ſe faire aſſez long-tems encore après la guériſon, & ſi dans quelques circonſtances l'impreſſion d'un air trop frais vient la ſurpendre, en arrêtant la tranſpiration inſenſible, on prévoit aſſez tout ce qu'on doit redouter relativement à la nature & à la délicateſſe des parties ſur leſquelles ſe fera le reflux de cette évacuation ſupprimée.

Ce reflux porte-t-il ſur les parties oſſeuſes qui renferment les viſcères de la poitrine, il n'eſt aucune d'elles qui ne puiſſe en être le réceptacle, mais il ſe placera très-ſouvent ſur la colonne vertébrale. Il ſe fera le plus ſouvent alors ſur les apophyſes tranſverſes, tantôt à droite, tantôt à gauche, vers la pointe de l'une ou l'autre épaule. De plus, un ſentiment de douleur fera toujours compagnie fidelle à ce reflux, mais l'enfant ne s'en plaindra que foiblement, ou l'on ne fera pas aſſez d'attention à ſes plaintes. L'humeur qui d'abord n'occupoit que le tiſſu cellulaire des chairs & peut-être encore le perioſte, pénétrera juſques dans la ſubſtance ſpongieuſe de l'os, elle en fera enfler le tiſſu, & pervertira la forme naturelle de cet os. Que l'expérience vienne ici ſur tous les points à l'appui de cette théorie, &

pour cela il faut faire déshabiller le malade; le faire plier en avant pour mieux reconnoître le point le plus ſaillant de la convexité ſurvenue latéralement à l'épine, lui demander s'il reſſent, ou s'il a reſſenti quelque douleur en cet endroit; j'oſe d'avance répondre pour l'affirmative, mais au défaut d'une réponſe aſſez exacte, il n'y qu'à comprimer avec le pouce ce point déſigné, & en uſer de même ſur le côté oppoſé ; la différence de ſenſation que le malade éprouvera ſous l'une & l'autre compreſſions dira aſſez quel eſt le côté dont les nerfs ſont vexés par un fluide âcre & irritant.

Sera-t-il à préſent difficile de faire ceſſer l'accuſation ſi ſouvent intentée contre les corps à baleine, de déformer la taille, & d'occaſionner la gibboſité. Voyez, dit-on, les filles de la campagne qui ne font aucun uſage de ces corps, voyez même dans les villes les petits garçons auxquels on n'en fait point porter. Il eſt rare de voir la taille des uns & des autres ſe déformer, & on le voit arriver aſſez ſouvent à celle de tant de jeunes Demoiſelles qui ne quittent les corps à baleine qu'au moment du coucher: mais toute cette déclamation contre les corps à baleine eſt-elle bien fondée? Pour les accuſer d'être les cauſes méchaniques de la gibboſité, il faudroit que ce défaut fût com-

mun à l'un & à l'autre côté de l'épine, ou que la coupe de ces corps fut entiérement défectueuse, il faudroit qu'une moitié ne fût pas exactement semblable à l'autre, ce qui est impossible, vu le procédé des Tailleurs, qui coupent l'une & l'autre moitié du même coup de ciseau.

Cependant il faut convenir que ces corps à baleine sont une des principales causes occasionnelles des défectuosités de la taille; mais ce n'est pas par leur action méchanique sur les parties qu'ils enveloppent, qu'ils compriment.

Observons qu'un corps à baleine est une cuirasse assez forte, ou plutôt une piéce d'habillement très-chaude relativement aux personnes du sexe, dont le buste est d'ailleurs toujours vétu à la légere. Au retour d'une promenade d'été, d'une visite dans un appartement très-chaud, on se hâte de se débarrasser de cette armure incommode, sans la précaution de prendre des habillemens moins légers. On goûte avec délices une liberté & sur-tout une fraîcheur perfide. La transpiration qui avoit été rendue très-âcre est arrêtée par cette fraîcheur, elle reflue sur les os de la poitrine, & souvent même sur les viscères qu'ils renferment, & de-là quels ravages à

appréhender tant pour le dedans que pour le dehors.

Qu'on ne s'en prenne donc pas au Tailleur de corps, des difformités qui arrivent à la taille, qu'on ne compte pas de trouver dans différentes combinaiſons de la ſtructure de ces corps, des reſſources efficaces contre une défectuoſité à laquelle des moyens méchaniques ne peuvent pas mieux remédier qu'à un accès de fievre, qu'à une péripneumonie, qu'à la douleur de côté dans la pleuréſie (15). Tous les expédiens qu'on met alors en œuvre pour contenir une épaule qui s'éleve au-deſſus de l'autre, & s'obſtine à ſortir de l'épaulette, pour repouſſer un omoplate dont la pointe fait une ſaillie ſi difforme; pour redreſſer enfin une épine qui ſe dévie, tous ces expédiens ne peuvent qu'aggraver le mal par la compreſſion des parties malades, qu'il faudroit ſoulager, bien loin de rendre plus vif, plus importun le ſentiment de douleur qui les moleſte. Mais qu'on faſſe les recherches les plus ſcrupuleuſes ſur tout ce qui peut avoir fourni la cauſe humorale qu'il importe de détruire; contuſions, efforts ou entorſes, maladies de la peau ſupprimées ou par art ou trop promptement par la nature, tranſpiration arrêtée, voilà les cauſes principales de rachitis, de

gibbosité, qu'il faut combattre directement, avant de s'occuper de leur produit sensible, quelque fâcheux qu'il soit pour les yeux, quelque fâcheux qu'il soit pour l'amour propre, & de quelque conséquence qu'il soit aussi pour le fonds de santé.

Rien n'est donc plus injuste que ce qu'on a tant dit & tant répété contre les corps à baleine, comme causes méchaniques de la gibbosité. Ce n'est pas que la mauvaise structure de ces corps n'ait point des inconvéniens; mais les ressources de l'art dont l'abus peut aller à déformer la nature sont moins puissantes dans l'objet dont il s'agit, que celles de cette bonne nature pour rentrer dans ses droits ou pour les défendre. D'ailleurs les corps à baleine ne sont que des entraves de neuf à dix heures de suite, & il en reste communément quatorze ou quinze, dans le cercle de vingt-quatre heures pour réparer le mal que ces entraves auroient pu faire.

Un des plus grands défauts dans la fabrication de ces corps est d'être trop étroits par derriere ou de n'avoir pas assez de quarrure. Ils tirent trop en arriere les épaules, effacent presqu'en entier l'intervalle de quatre ou cinq pouces qu'a mis la nature entre l'une & l'autre omoplate. Cette position allonge de force les

mufcles antérieurs de la poitrine, & fait conjointement avec le corps une compreffion continuelle fur toute la circonférence de cette capacité dont elle empêcheroit le développement, fi la nuit n'amenoit pas réguliérement les heures de repos & de délivrance. On ne dira rien de cette fineffe qu'on veut procurer à la taille en divifant le corps en deux parties comme celui des fourmis. Les dérangemens auxquels on expofe la fanté pour fe procurer ainfi des agrémens d'opinion ne font pas du reffort de cet ouvrage, dès qu'ils n'ont pas trait directement au rachitis, à la gibbofité.

Ce qu'on vient d'expofer foit à charge, foit à décharge des corps à baleine, eft la réfutation de tant de petits moyens gravement propofés pour réparer les défectuofités de la taille. « Un enfant, dit M. *Andry*, dans fon » orthopédie, penche-t-il une épaule fur le » côté gauche, par exemple, dites-lui de fe » foutenir fur le pied droit, car en fe foute- » nant ainfi fur ce pied à l'exclufion de l'autre, » il arrivera néceffairement que l'épaule droite » qui fe levoit trop, baiffera, & que la gauche » s'abbaiffera.

» Un autre moyen, continue ce Médecin, » pour corriger un enfant qui baiffe ou leve » trop une épaule, c'eft de lui mettre quelque

» chose de lourd sur l'épaule qui baisse, & » ne point toucher à celle qui leve; car le » poids qui sera sur l'épaule qui baisse la fera » lever, & obligera en même tems celle qui » leve à baisser. Il blâme ensuite l'erreur de » ceux qui pour obliger un enfant à baisser » l'épaule qui leve trop, lui mettent un plomb » sur cette épaule, s'imaginant que ce poids » la lui fera baisser, puisqu'au contraire c'est » le moyen de la lui faire lever davantage.

» Au lieu de mettre un poids sur l'épaule » qu'on veut faire lever, on peut se contenter » de faire porter par l'enfant avec la main qui » est du côté de cette épaule quelque chose » d'un peu lourd; il ne manquera point alors, » en soulevant ce poids, de lever l'épaule de » ce côté-là, & de baisser l'autre. Cet expé- » dient est sur-tout d'une grande utilité, » quand un enfant a la taille considérablement » plus tournée d'un côté que de l'autre; car » il n'y a alors qu'à lui faire lever le poids » avec la main qui est du côté où la taille se » panche; il ne manquera point de se pancher » du côté opposé; ou bien faites-lui porter » sous le bras quelque chose de pesant, un » gros livre, par exemple, le même effet ar- » rivera ».

M. *Andry* ajoute encore trois ou quatre

autres moyens auſſi efficaces, mais il ne dit pas combien d'heures de ſuite il faut tenir l'enfant à cette eſpece de faction. Combien de fois dans la journée il faut la répéter ; il ne dit rien ſur-tout des avantages qu'il en a vu retirer ; mais ſi je ne me ſuis point trompé ſur la cauſe de la gibboſité, ſi, comme je l'ai dit, elle eſt toute humorale, toutes ces petites reſſources, ouvrage de l'imagination, tombent d'elles-mêmes.

Même jugement à porter de la ſuſpenſion par le col, indépendamment des inconvéniens qui lui ſont particuliers ; je ne rappellerai que ce qu'on reproche avec raiſon à cette ſuſpenſion dans le Mémoire de M. *Levacher*, T. IV du Recueil des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. « Quelque plaiſir, » dit cet Académicien, que l'enfant trouve » d'abord à ſe ſentir balancer dans l'eſcarpo» lette, la laſſitude s'empare bientôt de tous » ſes membres, & au bout d'un quart-d'heure » au plus, il demande avec inſtance qu'on le » délivre de la gêne qu'il éprouve. Or que » peut produire pour la guériſon du rachitis » une extenſion d'auſſi peu de durée, le poids » des parties pendant le reſte du jour a bientôt » détruit tout cet effet ; en vain on réitere » l'exercice, l'alternative d'extenſion & d'af-

» faiſſement, débilite les muſcles & les liga-
» mens, & la colonne de l'épine devenue plus
» ſouple, ſe courbe davantage ».

M. *Levacher* paroît avoir obvié à tous ces inconvéniens par le moyen de ſa machine qui ſoutient tout à la fois la tête, le col, le dos & les reins, & avec laquelle on étend & on allonge ces parties par des gradations qu'on dirige à volonté. On peut la porter ſans incommodité auſſi long-tems qu'on le juge à propos. A ces titres ſans doute, l'invention de M. *Levacher* mérite des éloges ; mais celui de ces avantages qui me frappe le plus & que l'Auteur a négligé de faire valoir, c'eſt de ſoutenir la force de contraction des muſcles de l'épine lorſqu'ils tendent à redreſſer machinalement cette colonne pour vaincre la réſiſtance que leur oppoſe le gonflement des vertèbres. Elle eſt ſi forte cette réſiſtance, que ne pouvant la ſurmonter, ces muſcles ſont obligés pour ſoutenir l'épine dans la perpendiculaire, de lui donner deux ou trois inflexions contraires à la premiere. On reviendra à cette méchanique pour en parler avec l'étendue qu'elle mérite.

Remedes contre la gibboſité.

Une cauſe toute humorale rejettant tout moyen méchanique, à moins que ce ne ſoit comme remede auxiliaire, de quel côté tournera-t-on ſes vues pour parvenir à la guériſon? Faudra-t-il la demander cette guériſon au concours de la Médecine interne & de la Médecine externe? Oui ſans doute, & on ſeroit trop heureux ſi la maladie n'eſt pas encore parvenue à ce point où elle n'eſt plus ſuſceptible de guériſon, ou bien au point où elle ne l'eſt que de foibles diminutions. Les évacuations par les remedes généraux, tels que purgations, émétiques, ſe préſentent d'abord comme des préliminaires preſque toujours indiſpenſables. Ils débarraſſent les premieres voies & agiſſent ſouvent comme réſolutifs; on connoît leur efficacité contre quelques affections rhumatiſmales, maladies qu'on voudra bien ne pas perdre de vue dans le traitement de celle-ci, vu l'affinité qu'elles ont ſi ſouvent entre elles. Après des évacuations proportionnées à l'âge, au ſexe & au tempérament des malades, on les mettra à l'uſage de la tiſane des bois ſudorifiques; on ajoutera dans chaque verrée quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, ou encore mieux quelques gouttes d'une

d'une forte décoction de cette ſuie de cheminée qui ſe ramaſſe en pierres. Les alkalis peuvent en ce cas être recommandés comme les vrais ſpécifiques, & il convient de donner aux moins âcres la préférence, augmentant la doſe par gradation. On ſe gardera bien de preſcrire aucune formule, des indications générales ſuffiſent dans un ouvrage tel que celui-ci, le traitement de chaque individu demandant des différences.

On pourroit indiquer un grand nombre de pommades, d'onguens, d'emplâtres, cataplaſmes, ſachets, &c. tous pris dans la claſſe des remedes inciſifs, ſtimulans, réſolutifs, qu'on croit propres à réveiller le reſſort des parties malades, à leur fournir des ſecours, des forces, pour l'expulſion du vice humoral qui les engoue. Mais il eſt à craindre qu'on ne perde, en les employant, un tems toujours trop précieux, quand même leur activiré ſeroit ſoutenue, animée par des frictions fortes, longues & ſouvent réitérées, par des frictions faites dans l'intention de diſſoudre des ſucs extravaſés, épaiſſis & dénaturés.

Hâtez-vous donc auſſitôt après avoir débarraſſé les premieres voies, d'appliquer ſur le nœud de la gibboſité un aſſez ample véſicatoire; ne craignez pas, dès que l'écoule-

ment séreux que vous aurez procuré languira, de le ranimer, en appliquant sur l'excoriation quelque épispastique plus ou moins mordant. Ne faut-il pas que la force extractive du remede soit proportionnée à la force d'inhérence du vice humoral, & de la profondeur à laquelle il est parvenu. Comme pour remplir cet objet important, les cantharides seront toujours le topique le plus puissant, ne redoutez nullement les ardeurs d'urine qui suivent quelquefois leur application. Les suites n'en sont jamais fâcheuses; c'est-là un mal du moment dont on est bien dédommagé par l'ample évacuation de sérosité qu'on a arraché, pour ainsi parler, de la partie malade.

Si enfin de tous les remedes capables de fondre, de dissoudre des engorgemens invétérés & formés par des sucs de mauvais caractère, le feu est le plus puissant, s'il est celui qui promet encore des succès lorsque tous les autres ont échoué; il ne faudra pas craindre de l'employer. Il agit comme les autres résolutifs pour dissiper les sucs épaissis & accumulés, il agit en aiguillonnant les fibres engourdies & opprimées sous le joug du vice humoral; mais il a de plus un avantage dont il jouit exclusivement, celui de dissoudre par raréfaction, de changer par la chaleur la con-

figuration vicieuſe des ſucs expoſés juſqu'à un certain point à ſon action immédiate. Quelle différence n'a pas mis le feu entre la ſaveur & la conſiſtance d'un fruit cuit & celle d'un fruit crud, comparaiſon groſſière, à la vérité, qu'il ne faut pas trop analyſer.

On n'a rien dit des reſſources que préſentent contre les affections rhumatiſmales en général, & que peuvent par conſéquent préſenter contre la gibboſité en particulier, les bains, les douches, les étuves des eaux minérales chaudes.

Cependant ces moyens de guériſon méritent quelque confiance, & il faut ſur-tout les employer lorſque le vice rachitique occupe pluſieurs articulations, lorſqu'il montre moins une maladie locale, un rhumatiſme particulier, qu'une maladie générale, ou un vice rhumatiſmal généralement répandu.

C'eſt ſpécialement contre la gibboſité que j'aimerois à employer ces douches ſéches que j'ai propoſées à l'occaſion de la douleur ſciatique d'*Auguſte*, douches qu'on pratiqueroit en faiſant tomber ſur la partie malade une pluie de petits graviers extrêmement chauds, douches qui réuniroient le double avantage de la chaleur ſéche & des frictions remplacées alors par une percuſſion dont la violence peut

être graduée à volonté, ainſi que la chaleur. Ces douches plus commodes que les eaux thermales peuvent avoir lieu en tout tems, & ſans déplacement.

Le feu & les véſicatoires ſont donc les deux remedes extérieurs les plus puiſſans à employer contre la gibboſité, le feu comme le fondant le plus actif des humeurs croupiſſantes dans la ſubſtance même des os. Le véſicatoire comme le moyen extractif le plus décidé de ces mêmes humeurs, lorſqu'elles ont encore aſſez de fluidité pour obéir à cette ſorte d'extraction. Ce ſera donc toujours ſur le noyau de la gibboſité que ſeront placés ces deux topiques qu'on peut appeller héroïques; mais on s'adreſſera d'abord au véſicatoire comme le plus ſimple, pour y avoir encore recours après même qu'on aura été obligé d'employer le feu. Alors après la chûte de l'eſcarre on mettra quelquefois ſur les chairs vives de la brûlure, quelque pommade avec les cantharides, on ſe procurera ainſi une ſuppuration plus ſéreuſe, plus abondante.

On voit combien je m'écarte ici des vues de ceux qui remarquant que la tête des rachitiques eſt trop groſſe à proportion du reſte du corps ont conſeillé, au rapport du célèbre *Wanſ-wïeten*, de placer le véſicatoire à la

nuque entre la ſeconde & la troiſieme vertèbre du col... « C'eſt un bon moyen que celui-là, » dit *Gliſſon*, qui a ſi bien écrit ſur le rachitis, » c'eſt un bon moyen pour tirer de la tête » ces ſéroſités ſuperflues qui en augmentent dé- » ſagréablement le volume, & pour empêcher » le trop grand accroiſſement des os, & pour » deſſécher les humidités de la moëlle épiniere. » Cependant, ajoute *Gliſſon*, comme le col des » rachitiques eſt ſi foible qu'il ne ſauroit em- » pêcher la tête d'être vacillante & de paroître » mal aſſiſe, ce remede pourroit être trop à » charge, & il ne faut y avoir recours que lorſ- » que les progrès de la maladie ſont venus » à tel point qu'ils ne montrent plus de reſ- » ſource que celle-là. » Ces dernieres expreſ-ſions font bien ſentir les craintes de *Gliſſon* ſur la déperdition des forces par l'effet de ce topique évacuant. Auſſi recommande-t-il encore de ne l'employer que lorſque la gibboſité ou le rachitis ſeroient compliqués avec quelque maladie aiguë. C'eſt ainſi que la vertu émétique de l'antimoine étoit autrefois la reſſource équivoque pour des agoniſans; mais ſi de nouvelles réflexions ont appris à employer l'émétique au commencement même des maladies aiguës, de nouvelles réflexions peuvent auſſi procurer à l'opinion de *Gliſſon*, ſur les

inconvéniens des véſicatoires, le même ſort qu'à celle des Médecins qui, ayant *Guy-Patin* à leur tête, déclamerent ſi hautement dans le ſiécle dernier contre l'antimoine & ſes préparations.

Mais quelle eſt donc la cauſe de cette groſſeur de la boîte oſſeuſe quelquefois ſi diſproportionné avec le reſte du corps? Je n'ai point à cet égard de réponſe à donner qui puiſſe pleinement ſatisfaire; je dirai ſeulement qu'on a ſouvent trouvé dans les rachitiques le foie auſſi peu en proportion que la tête avec le reſte du corps, & ce viſcère alors a néanmoins paru ſain dans toutes ſes parties, ſans avoir rien dans ſa ſubſtance à démêler avec les ſéroſités ſuperflues qu'on dit avoir trouvé dans le cerveau des rachitiques.

Qu'on obſerve au reſte que plus le ſujet étoit jeune lorſqu'il a été attaqué de gibboſité, que plus cette maladie a fait de progrès rapides, plus auſſi cette groſſeur tant de la tête que du foie eſt devenue conſidérable. Cela me rappelle une obſervation anatomique dont j'ai donné ailleurs les détails, & qui montre que dans le fœtus toutes les glandes qui ont un canal excréteur telles que le foie, les reins, le pancréas & le cerveau ſont, proportion gardée, plus groſſes que dans l'adulte;

il n'y a d'exception à cette loi générale que pour le cervelet dont les nerfs font pour lui-même, ainsi que pour le cerveau l'office de canaux excréteurs. Le cervelet garde toujours des proportions très-exactes avec le reste du corps.

C'est après la naissance que commence cette réforme dans cette disproportion, laquelle ne s'efface entiérement qu'à l'âge de puberté, & il paroît que cette réforme est contrariée par le rachitis, par la gibbosité, j'ai même remarqué qu'elle l'est encore par le vice scrophuleux porté à un certain degré. La disproportion dans la grosseur de la tête, la face exceptée, sera donc plus ou moins saillante, suivant l'âge auquel les glandes désignées ci-dessus auront été surprises par le rachitis, par la gibbosité, par les humeurs froides. Il en sera de même du foie, du pancréas & des reins, sans qu'il y ait d'ailleurs dans leur organisation rien qui soit contre nature ; & voici à ce sujet une recherche que je propose à faire à ceux qui auront occasion d'ouvrir le cadavre de quelque rachitique ou bossu, dont la maladie aura commencé les premieres années après la naissance. Ils sont priés d'examiner si les reins qui dans le fœtus sont bosselés; c'est-à-dire, divisés par plusieurs sillons

extérieurs, n'auront pas conſervé dans l'âge adulte, cette forme qui eſt particuliere au fœtus. Pluſieurs obſervations annoncent que cette forme boſſelée qui s'efface peu-à-peu après la naiſſance, a été retrouvée dans les cadavres de quelques adultes: mais elles ne diſent pas s'ils étoient boſſus ou rachitiques, & ſi cette difformité étoit ſurvenue dès le plus bas âge, à celui dans lequel les reins n'ont pas encore acquis cette ſurface unie qui les fait reſſembler ſi exactement à des feves de haricot.

On ne ſauroit diſcuter les moyens de guériſon propoſés contre le rachitis, ſans parler des bains froids ſi recommandés dans cette maladie. Or comme l'on a fait voir que le rachitis avoit dans ſes cauſes beaucoup de relation avec le rhumatiſme, nous citerons d'abord une obſervation de M. *Maret*, qui prouve l'efficacité de ces bains contre l'affection rhumatiſmale; ayant ainſi pris les premiers conſeils de l'expérience, on fera des pas plus aſſurés dans cette théorie.

« Un Curé d'un village peu diſtant de Di-
» jon, étoit perclus des jambes par des rhu-
» matiſmes & une eſpece de ſciatique qui non-
» ſeulement lui cauſoit les douleurs les plus
» vives, mais encore lui enlevoit la liberté

» des mouvemens, au point que ſon état ap-
» prochoit de celui d'une paralyſie complette.
» Il tenta toute ſorte de remedes diaphoréti-
» ques, ſudorifiques, fondans, purgatifs; il
» alla aux eaux thermales, y prit les bains
» & la douche, & en but amplement, & en re-
» vint dans un plus mauvais état que celui
» où il y étoit allé.

» A ſon retour ce malade déſeſpéré du peu
» de ſuccès des remedes chercha des recettes
» dans les livres, ouvrit par bonheur pour lui
» le Dictionnaire de Médecine, & il vit le bain
» froid préconiſé pour le rhumatiſme; auſſitôt il
» ſe fit porter à une petite riviere qui paſſe au
» bas de ſon presbytère, la ſaiſon étoit froide,
» puiſque ç'a été ſur la fin de Novembre qu'il
» a pris ce bain: il reſta dans l'eau cinq mi-
» nutes, fut porté enſuite dans un lit. Juſqu'à
» ce moment il ne pouvoit faire aucun mou-
» vement, il ſentit un ſoulagement notable dès
» le quatrieme bain, & il put aller prendre
» le cinquieme, à l'aide d'un bras. Huit bains
» l'ont guéri, j'ai vu, continue M. *Maret*, ce
» malade à la Ville il y a trois mois, il me
» conta l'hiſtoire entiere de ſa maladie & de
» ſa guériſon, alors il marchoit fort bien,
» quoique lentement. » *Mémoires ſur les Bains d'eau douce de mer*, pag. 117.

Cette obſervation prouve ce que je n'ai fait qu'indiquer dans le Mémoire ſur le cancer, les avantages qu'on pouvoit retirer contre cette maladie qui a auſſi fonciérement les mêmes cauſes que le rachitis, les avantages, dis-je, qu'on pourroit retirer de la tranſition ſubite d'un bain d'étuve ou de vapeur à un bain d'eau bien froide, ſuivant la pratique des Ruſſes. Ce paſſage bruſque du chaud au froid auroit peut-être achevé radicalement la guériſon de ce Curé dont le marcher encore lent annonçoit que le vice rhumatiſmal n'avoit pas été totalement expulſé. Conviendroit-il auſſi de le mettre en œuvre contre le rachitis? On ne peut pas prononcer là-deſſus, faute d'expérience; mais je ne vois rien qui s'oppoſe à quelques tentatives, lorſque le rachitis n'attaquera point les os de la poitrine, & que les viſcères que contient cette capacité ſeront dans un état ſain.

La pratique apprend en effet qu'au moment de l'immerſion dans un bain froid on eſt ſaiſi d'un reſſerrement univerſel, que le viſage pâlit, les lévres deviennent livides, la reſpiration eſt plus ou moins laborieuſe, un tremblement convulſif agite les mâchoires & les membres, le pouls ſe concentre, devient petit & irrégulier, & que le ſentiment du froid

eſt ſi vif, que la mort ſeroit inévitable ſi celui que l'on baigne étoit foible, ou ſi on le laiſſoit long-tems dans le bain.

La pratique apprend qu'après un ſéjour dans ce bain ordinairement de quelques minutes, mais qui pour certains malades peut être pouſſé plus loin, la chaleur revient peu-à-peu, que le pouls s'anime, qu'il ſurvient même une eſpece de fievre aſſez vive dont le froid a été comme le précurſeur, c'eſt-à-dire, ce qu'on appelle le friſſon de la fievre, que le viſage & la peau ſe colorent, que la reſpiration devient grande & forte, & que le plus ſouvent une ſueur copieuſe s'établit.

La théorie nous dit enſuite que pendant ce bain, il y a un reſſerrement ſpaſmodique avec une ſenſation auſſi vive qu'importune, leſquels changent le ton des nerfs, & le relevent d'abord pour l'anéantir, ſi l'immerſion étoit trop longue; elle dit que toutes les fibres ſenſibles ſont dans un état de reſſerrement & de tenſion, qui en précipite les oſcillations, en les rendant moins étendues, moins développées, que la circulation eſt ralentie, la chaleur générale plus ou moins réduite, que toutes les ſécrétions ſont embarraſſées, & que celle de la tranſpiration ſur-tout eſt ſupprimée. D'où il ſuit que le bain froid étant un des

remedes les plus violens, & les plus contraires à la nature; on ne doit les regarder que comme un moyen d'amener la révolution ſalutaire dont on va parler.

Cette révolution eſt l'ouvrage des forces vitales qui deviennent après le bain d'autant plus actives, qu'elles ont été plus déprimées: la circulation ſe ranime, devient beaucoup plus forte, plus rapide qu'avant le bain, toutes les ſécrétions ſont plus abondantes, toutes les oſcillations des fibres ſont plus actives, plus développées. Les ſucs dépravés & contenus dans le tiſſu cellulaire ſont broyés, triturés, amalgamés avec les ſucs graiſſeux par la réaction extérieure, ou le diaſtole des vaiſſeaux entre leſquels ils ſont placés. Ces ſucs triturés ont plus de fluidité, ils ſont plus facilement repris par les veines lymphatiques qui les reportent dans la circulation pour être préſentés de nouveau aux différens organes de ſécrétion & d'expulſion, tandis qu'une partie de ces mêmes ſucs viciés trouve une échappée directe avec la ſueur à travers de la peau.

Si cette théorie donne à eſpérer les effets les plus grands, les plus ſalutaires de la part des bains froids, il n'en eſt que plus néceſſaire de lui donner pour fondement l'expérience qui apprend que le reſſerrement qu'occaſionne le

froid, agit de la circonférence au centre, repousse quelquefois au dedans des sucs dépravés qui étoient presqu'à la surface du corps, qu'il peut faire refouler ces sucs sur des parties que la chaleur la plus vive ne pourra en débarrasser. C'est ainsi que j'ai vu une douleur de rhumatisme au bras répercutée par l'eau froide, pénétrer dans la substance même de l'os, le faire enfler avec des douleurs atroces, dégénérer en vice cancereux & en occasionner tous les ravages.

La crainte trop bien fondée de donner lieu à un pareil refoulement rendra donc toujours rè s-circonspect, sur l'usage des bains froids & sur l'application extérieure de la glace, & s'il étoit quelque moyen de prévenir ce danger, on le trouveroit peut-être dans une boisson abondante de quelque tisane avec les bois sudorifiques dont on rempliroit en quelque façon les vaisseaux avant le bain. Il seroit même à propos de la donner très-froide, afin que les parties intérieures accoutumées à cette sensation souffrissent moins de celle qui leur sera pour ainsi dire communiquée par la peau. Cette précaution est encore désignée par celle des Russes, qui étant dans le bain de vapeur qui doit précéder l'immersion dans l'eau glacée, boivent à la glace & en abondance, ou man-

gent de la neige. J'inſiſte d'autant plus volontiers ſur ces additions à faire aux bains froids, que je n'ai vu retirer que de très-foibles avantages de ces bains, quoique pris avec perſévérance par pluſieurs enfans rachitiques, faiſant l'immerſion des extrémités ſeulement.

Quoi qu'il en ſoit de la poſſibilité de guérir le rachitis par les bains froids, il n'en ſera pas moins décidé que ces bains ne conviennent nullement aux boſſus proprement dits, ainſi qu'à tout malade dont les organes de la reſpiration ſont déja léſés ou diſpoſés à l'être. Le bain froid ne pouvant d'ailleurs agir contre le rachitis, qu'en excitant une ſorte de fievre dont il aura d'abord donné le friſſon, il eſt indiſpenſable, avant que d'y plonger le malade, d'avoir fait un calcul exact des forces & des reſſources du principe de chaleur & de vie qui l'animent, parce que c'eſt de ce calcul qu'il faut partir pour déterminer & le degré de froid du bain, & le nombre des minutes qu'on y tiendra le malade, bien entendu que celui qui l'aura preſcrit ſera préſent.

Considérations particulieres sur quelques phénomènes de la gibbosité.

LES épines contournées en forme de ſerpent ſeront l'objet de la premiere conſidération; elles montrent communément trois inflexions, ou trois courbures vicieuſes de la colonne vertébrale. La ſupérieure & l'inférieure ſont d'un côté, celle du milieu ſe trouve de l'autre, & d'abord on demandera s'il y a engorgement ou enflure des vertèbres, à chacune des convexités que préſentent ces inflexions.

On répond à cette queſtion que le vice humoral n'agit immédiatement que ſur la convexité d'une de ces inflexions & toujours ſur celle du milieu lorſqu'il y en a trois, & que les deux autres ſont ſans le moindre engorgement des vertèbres, leur formation étant une ſuite de la premiere, & voici comment.

Lorſque le corps d'une ou de deux vertèbres vient à ſe tuméfier latéralement par la préſence d'un vice humoral, la colonne ſe panche néceſſairement du côté oppoſé, de façon que l'épine ſeroit pliée à angle plus ou moins ouvert, ſi elle obéiſſoit purement & ſimplement à cette déviation. Mais la ſtructure de l'homme tendant toujours à la ligne droite, il arrive que la force de contraction de ce grand nombre

de muſcles qui garniſſent l'épine de chaque côté, fait un effort continuel pour redreſſer cette colonne; or cette force quelqu'active quelle ſoit, ne peut vaincre & affaiſſer l'enflure humorale des vertèbres, elle n'a donc alors d'autres reſſources que celle de former de nouvelles inflexions, pour contrebalancer cette premiere qu'elle trouve inſurmontable. Ces nouvelles inflexions ouvrage de la force muſculaire ſeule, ſont aſſez faciles à ſe former dans la premiere jeuneſſe plus expoſée à la gibboſité que tout autre âge, & cela parce que les cartilages intermédiaires ſont plus ſouples, & de ſubſtance plus molle que dans l'âge plus avancé. Ils s'allongent donc avec moins de difficulté du côté où la force muſculaire réleve l'épine, pour s'affaiſſer de l'autre côté diamétralement oppoſé. Il y a plus encore, c'eſt que dans ce dernier côté qui eſt celui de la concavité de l'épine, les vertèbres bien loin de prendre leur accroiſſement ſucceſſif, ſont tellement comprimées par gradation, qu'elles perdent peu-à-peu l'épaiſſeur qu'elles avoient acquiſes, & deviennent quelquefois extrêmement minces.

Cette théorie n'eſt pas de pure & ſtérile ſpéculation, elle indique le foyer de la cauſe humorale, le lieu par conſéquent qui doit être l'objet

l'objet principal de notre attention, ainſi que le point central ſur lequel doit porter l'action des remedes. Elle fait voir qu'il faut négliger les inflexions ſecondaires, pour ne s'occuper que de l'inflexion primitive, de celle où la préſence du vice humoral s'eſt manifeſtée par un engorgement, & plus ſûrement encore par un ſentiment de douleur dont on ne trouve pas le moindre indice, le moindre veſtige ſur la convexité des autres inflexions.

Si on veut à préſent apprécier les difficultés que réſout cette théorie fondée d'ailleurs ſur une obſervation facile à vérifier; il n'y a qu'à voir les efforts impuiſſans qu'ont faits les Auteurs, pour expliquer la forme ſerpentine de la colonne vertébrale dans quelques boſſus. M. *Méry* l'attribuoit à la contraction des muſcles d'un côté, tandis que les muſcles de l'autre côté étoient ſans action, attendu que leurs nerfs étoient comme obſtrués par compreſſion. Mais le célèbre *Morgagni*, objecte contre cette explication la néceſſité de ſuppoſer que la paralyſie réſultante de cette compreſſion eſt dans une épine contournée, tantôt dans un des côtés, & tantôt dans l'autre. Il paroît néanmoins diſpoſé à adopter cette explication telle qu'elle, faute d'une meilleure.

« Soit ſuppoſée, dit-il, au haut de l'épine » une courbure dont la concavité ſera du côté » droit, alors les trous latéraux des vertèbres » ſeront reſſerrés, diminués dans ce côté droit. » Ce qui en comprimant les nerfs auxquels ces » trous donnent paſſage, paralyſera les muſcles » placés plus bas ; c'eſt-à-dire, ceux auxquels » ces mêmes nerfs ſe diſtribuent après être » ſortis obliquement de l'épine de haut en bas.

» Dans cette ſuppoſition les muſcles qui » ſont dans le côté gauche pour répondre di- » rectement à ceux du côté droit, ne ſeront » pas paralyſés comme ces derniers, ils tireront » fortement à eux la colonne des vertèbres & » la feront verſer de leur côté. Cette nouvelle » inflexion obſtruera à ſon tour les nerfs qui » ſortent du côté gauche, & les vertèbres au- » deſſous ſeront tirées par les muſcles placés » encore plus bas dans le côté droit, ce qui » donne déja trois inflexions ».

Morgagni, ne donne cette théorie que comme une invitation à en chercher une meilleure, & je ne craindrai pas de dire qu'elle eſt en tout point erronnée ; & en effet l'obſervation prouve que l'embarras dans le cours du fluide nerveux n'eſt pas du côté de la concavité de l'épine; mais du côté de la convexité, & cela à cauſe du gonflement des ver-

tèbres du côté de cette convexité; gonflement commun aux trous par lesquels les nerfs quittent latéralement la moëlle épiniere. La théorie de *Morgagni*, a de plus un vice particulier, en ce qu'elle ne donne pas la cause de la premiere courbure, de celle qui est en haut, & il est de toute nécessité de présenter cette cause. Un vice de plus à reconnoître dans la même théorie, c'est qu'elle suppose que la courbure supérieure est la premiere en date, & cette supposition porte à faux; car les inflexions vicieuses de l'épine commencent toujours par celle du milieu, ainsi qu'on l'a déja fait observer.

Au reste, comme j'ai traduit librement ce texte de *Morgagni*, qui m'a paru un peu embrouillé, on fera bien de le consulter dans l'ouvrage qui a pour titre: *de causis & sedibus morborum per anatomen indagatis*, à la fin du livre second, *de morbis thoracis*. Cet embarras, ce défaut de clarté se trouve toujours dans les explications dont l'Auteur qui les donne n'est pas lui-même satisfait. Ce qu'on a conçu clairement, s'exprime de même.

L'adhésion osseuse de plusieurs vertèbres entr'elles est dans quelques bossus un phénomène moins frappant que celui dont on a déja dit quelque chose, celui de ces vertèbres devenues

ſi minces d'un côté, qu'elles ont perdu les trois quarts & plus de leur épaiſſeur naturelle. Cet amincissement s'obſerve également & dans la concavité répondante à la convexité de cette cauſe humorale, & dans les autres concavités formées par ces efforts muſculaires qui ont tendu à redreſſer l'épine. La ſeule différence à obſerver dans le ſquelette des boſſus à épine contournée, eſt que dans la courbure du milieu les vertèbres ont du côté convexe une épaiſſeur contre nature; une épaiſſeur à proportion plus grande que dans les courbures que nous avons dit n'être que ſecondaires. On en ſent aſſez la raiſon tirée de l'abſence ou de la préſence du vice humoral capable de tuméfier la ſubſtance propre des os. A l'égard de l'amincissement, il eſt ainſi que la coalition de deux, de trois vertèbres entr'elles, l'ouvrage de la compreſſion graduée & continuelle que ſouffre le côté concave de l'épine, ſoit par le gonflement des vertèbres dans l'inflexion qui tient le milieu, ſoit par les autres inflexions, dans la force contractile des muſcles qui tendant à relever l'épine, ont formé ces inflexions du ſecond ordre qu'on peut nommer inflexion de cauſe muſculaire, par contraſte avec celles qu'on a prouvé être de cauſe humorale.

Hâtons-nous d'arriver à des conſidérations d'un autre ordre : elles ont en effet le moral pour objet encore plus que le phyſique. Quant à ce dernier qui ne ſait pas combien le dérangement des parties contenantes doit déranger les parties contenues ; qui ne ſait pas de combien de manieres la ſanté peut être altérée par la compreſſion des poumons & du cœur, par les nouvelles places dans leſquelles ils ſont peu-à-peu renvoyés, & par les nouveaux rapports que prennent ces parties avec toutes les autres, ſur la façon d'être deſquelles elles ont de ſi fortes influences.

Mais ſi l'altération dans le phyſique des boſſus préſente des bras longs & maigres, un viſage étroit, allongé, à menton pointu, & une groſſeur plus que naturelle dans le reſte de la tête, ſi elle montre dans cette tête un caractère ſi décidé qu'on puiſſe à la ſeule inſpection ſoupçonner ou plutôt annoncer les défauts du corps auquel elle appartient, ne ſera-t-on pas en droit de penſer que le cerveau, le cervelet ainſi que tous les nerfs qui partent de cette tête ont reçu des modifications conſéquentes à la forme contre nature de la boîte oſſeuſe qui les renferme. Ne ſera-t-on pas par une conſéquence ultérieure, en droit de conclure que les opérations de l'ame d'un boſſu

ne ſont plus exactement telles qu'elles auroient été, ſi le corps eût reſté à l'abri de cette défectuoſité. On vante ſans doute, à juſte titre, l'eſprit, le génie des boſſus en général, on regarde leur enjouement, leur perſpicacité comme un dédommagement accordé par la nature pour les formes vicieuſes auxquelles elle a abandonné le corps. « Rien de plus gai pour » l'ordinaire, dit M. *le Vacher de la Feutrie*, » pag. 114, que les rikets qui jouiſſent d'une » bonne ſanté. L'enjouement & les ris les ac» compagnent par-tout : avec une facilité peu » commune de concevoir les idées, & de pein» dre en paroles, ils ſont preſque toujours les » délices de la ſociété, comme les frais de » la converſation ? Si leur reſpiration eſt cour» te, leurs phraſes ſont des axiomes, des ſen» tences où brille l'eſprit le plus fin. Conſi» dérez juſqu'aux enfans attaqués du rachitis, » leurs penſées ſont neuves & charmantes, ce » ſont des ſaillies aſſaiſonnées du meilleur ſel. » En un mot ſi dans un ſujet ſimple il m'étoit » permis d'uſer d'expreſſions relevées, je di» rois que ſi la nature s'eſt montrée marâtre » à l'égard des rikets quant à l'organiſation » corporelle, elle a épuiſé toute la tendreſſe » d'une mere, & les tréſors d'une reine quand » elle a formé leur eſprit, & qu'elle les a dotés

» avec tant de profuſion de ſes plus précieux
» avantages ».

Les couleurs de ce tableau ſont ſi agréables qu'on auroit d'abord quelqu'envie d'en être l'original, ſi on n'avoit pas de juſtes raiſons de craindre que ce feu, ces ſaillies qu'on admire chez les boſſus ne ſont le plus ſouvent que l'effet des plaiſanteries auxquelles ils ſont en bute de bonne heure, & de la néceſſité de la ripoſte.

On ſait l'hiſtoire de ce cerveau à penſées très-communes, qui en conçut d'un ordre ſupérieur à la ſuite d'un coup reçu à la tête & de l'opération du trépan qui fut faite en conſéquence. Mais quelle foule d'obſervations de coups reçus à la tête, leſquelles montrent chaque jour un produit diamétralement oppoſé.

Concluons que vu la forme contre nature que prennent les parties contenantes de la tête, il faut inconteſtablement que l'organiſation de celles qui ſont contenues en ſouffre quelque changement. Mais ſi cette forme amene une amélioration morale, elle ne ſera qu'accidentelle; le changement pouvant arriver en bien ou en mal. Une telle incertitude laiſſe ſubſiſter la néceſſité d'obvier au plutôt & par les moyens les plus efficaces à l'altération phy-

ſique dont nous parlons, & à tous ſes hasards.

Aucun riket ſans doute ne me ſoupçonnera d'avoir voulu lancer quelqu'un de ces traits auxquels ils ſont injuſtement expoſés. Perſonne ne compâtit plus ſincérement que moi à leur infortune, & perſonne ne s'eſt occupé plus ſérieuſement que moi, des cauſes, des moyens de les prévenir, & d'en anéantir les premiers effets. Mais n'ayant pu concevoir comment l'eſprit pouvoit être enrichi par les défauts du corps, j'ai pu dire librement ma penſée, & déſirer ſur-tout des preuves plus exactes & plus concluantes que celles qu'on a données juſqu'à préſent.

Il me reſteroit maintenant à rechercher comment les défectuoſités de l'épine influent non-ſeulement ſur les parties placées au-deſſous, mais encore d'une maniere ſi ſenſible ſur celles qui ſont au-deſſus. Le déplacement, la compreſſion des poumons & du cœur, la direction changée dans les vaiſſeaux qui partent de cet organe ſuffiront-ils pour donner quelqu'éclairciſſement ſur cette influence? Faut-il encore y ajouter les inflexions de la moëlle épiniere, les compreſſions plus ou moins fortes qu'elle éprouve ainſi que les nerfs qui en partent, une légère interception dans le cours

des eſprits animaux & une ſorte de reflux de ces eſprits vers les parties placées au-deſſus des embarras de la colonne vertébrale? Eſt-ce à ce reflux ou une moindre effluence de ce fluide animal dans les parties inférieures qu'il faut attribuer la groſſeur contre nature du cerveau & du cervelet, & les phénomènes qui en dépendent? Mais comme de pareilles recherches ſont trop abſtraites, qu'elles ſont ſurtout plus curieuſes, qu'utiles, n'apprenant rien ſur les cauſes & les remedes de la gibboſité, je ne m'en occuperai pas.

Réponſes à quelques queſtions importantes.

Ces queſtions ont été faites par MM. *Dionis*, *Bercher*, *Borry* & *Guenet*, Commiſſaires nommés par la Faculté de Médecine de Paris, pour examiner le Traité du Rachitis, ou l'art de redreſſer les enfans contrefaits, par M. *le Vacher de la Feutrie*; ouvrage ſur lequel ils s'expriment ainſi dans le rapport aſſez ample qu'ils en font à cette Faculté.

« Nous ne pouvons donc, Meſſieurs, nous » empêcher de rendre juſtice à la méthode cu- » rative du rachitis dont nous avons été té- » moins; de louer les travaux de notre con- » frere, & de donner la plus authentique ap-

» probation à un ouvrage dont il nous ſemble » que l'humanité peut retirer les plus grands » avantages ». Aux Ecoles de Médecine de Paris, le premier Juillet 1771.

PREMIERE QUESTION.

« Le rachitis eſt une de ces maladies dont » on connoît les effets, ſans en pénétrer au » juſte la cauſe ; ſon ſiége même dans le corps » humain n'eſt pas bien déterminé. Eſt-ce un » virus deſtructeur qui, circulant par toute » l'habitude de la machine humaine, y cauſe » des altérations de toute eſpece & les plus » grands ravages » ?

RÉPONSE.

M. *de la Feutrie*, n'admet pour cauſe eſſentielle du rachitis que la foibleſſe des os, en conſéquence il reſte l'uſage de tout remede intérieur donné avec intention de combattre quelque prétendue cauſe humorale ; une pareille cauſe, ſuivant cet Auteur, étant ici toute imaginaire, il ne connoît & ne propoſe de ſpécifique contre la courbure des os que l'uſage des machines, telle eſt entr'autres pour la gibboſité celle qu'on trouve dans le qua-

trieme volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie ; machine inventée par M. *le Vacher*, membre de cette Académie, & Profeſſeur au College de Chirurgie. Mais MM. les Commiſſaires ne paroîtroient-ils pas par le ſeul énoncé de leur premiere queſtion douter que leur confrere ait établi avec aſſez de ſolidité la cauſe du rachitis. Quoi qu'il en ſoit, nous oſons leur préſenter une autre cauſe du rachitis dans le vice humoral de quelque tranſpiration arrêtée, dans la répercuſſion de quelque maladie de la peau, des yeux, des oreilles, dans l'âcrimonie de quelque fluide extravaſé par des efforts, par des contuſions. Nous aſſurons que le poids des parties les unes ſur les autres ne concourut jamais en aucune façon à la formation de cette maladie ; de telle ſorte que le ſéjour dans le lit, que la poſition la plus horiſontale verront également le rachitis faire tous ſes progrès, ſoit par la courbure des grands os, ſoit par les déviations & les tortuoſités de l'épine : de plus, la moleſſe naturelle aux jeunes os, leur courbure, la contraction des muſcles, n'ajoutent rien ici à la peſanteur du corps ; ainſi le rachitis eſt une maladie de cauſe humorale ; le ſiége de l'humeur viciée ſe trouve dans le tiſſu cellulaire, par les cellules duquel cette humeur peut ſe

porter ou ſur un os ſeulement, ou ſur pluſieurs en même tems; ſur l'épine, par exemple, ou ſur le ſternum, ou ſur les côtes, ſans déranger tant ſoit peu l'épine ; ſur les os du tronc ou des extrémités, ſans s'arrêter ſur ceux dont on vient de parler. Ainſi le rachitis comme le rhumatiſme peut être univerſel ou particulier ; il peut, comme lui, être plus ou moins aigu ou chronique, quoi qu'il ſe range preſque toujours dans la claſſe des maladies chroniques.

SECONDE QUESTION.

« Les ſolides ou les fluides ſeuls ſont-ils » affectés, ou les fluides & les ſolides le ſont-» ils en même tems » ?

RÉPONSE.

La cauſe efficiente du rachitis eſt toujours un vice des fluides placés ainſi qu'on l'a dit hors des voies directes de la circulation. Cette cauſe humorale attaque enſuite les ſolides, & dans les enfans elle fait communément enfler les parties oſſeuſes dans le tiſſu ſpongieux deſquelles elle s'inſinue. Si cette tuméfaction des os eſt beaucoup plus rare chez les adultes,

c'eſt que les os adultes ſont d'une nature plus compacte, d'une nature par conſéquent capable de réſiſter plus fortement aux cauſes de tuméfaction.

TROISIEME QUESTION.

« Les nerfs & les organes de la digeſtion, » ſont-ils eſſentiellement léſés dans cette mala-» die, eſt-elle une maladie de tout le ſyſtême » animal, ou bien ſe borne-t-elle à la colonne » de l'épine qu'elle déjette & contourne de » différentes manieres ? »

RÉPONSE.

Le ſyſtême général des nerfs & les organes de la digeſtion ne ſont point eſſentiellement léſés dans cette maladie ; il n'y a de compromis que quelques nerfs en particulier, à proportion de ce que le vice humoral plus ou moins épars dans le tiſſu cellulaire, irrite par un contact immédiat un nombre plus ou moins grand de fibrilles nerveuſes qui parcourent ce tiſſu. A l'égard des organes de la digeſtion, ils ne ſont pas plus en bute au vice rachitique qu'aucun autre ; ils peuvent être affectés par l'irritation générale, ils peuvent l'être ſympathiquement

par une irritation locale & même éloignée, par celle d'un autre viſcère tel que le poumon, par exemple, voyez les obſervations ſur la phthyſie pulmonaire; iis peuvent l'être enfin par une irritation immédiate, comme ils le ſont quelquefois par la goute, par le rhumatiſme; lorſque ceux-ci marchent à l'anomalité, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils quittent les parties extérieures, leur ſiége naturel, pour ſe porter ſur les viſcères par la voie du tiſſu cellulaire. Ainſi à la diſparition d'une douleur habituelle ou autre, ſoit de l'eſtomac, ſoit des inteſtins, on a vu paroître l'enflure des os de l'épine ou la gibboſité, comme il eſt dit dans la cinquieme obſervation. Le rachitis n'eſt donc pas une maladie de tout le ſyſtême animal, quoiqu'il puiſſe en affecter tous les ſolides, tous les os à la fois ou chacun d'eux en particulier.

Paſſons aux contours multipliés que le rachitis donne quelquefois à cette ſuite d'os qui forment la colonne vertébrale. Chacun de ces contours n'eſt pas l'ouvrage immédiat du vice rachitique, ces contours, nous l'avons déja dit, ſont aſſez ſouvent au nombre de trois, & alors celui du milieu eſt ſeul le ſiége du levain humoral, les autres courbures ne ſont dues qu'à l'effort que fait la nature pour reprendre par la contraction des muſcles de l'é-

pine la ligne perpendiculaire, ſans laquelle l'homme ne peut marcher. Cet effort auſſi actif qu'involontaire peut même entraîner méchaniquement la déformation des os du baſſin; & cela par la violence que ces os éprouvent de la part des muſcles qui s'y attachent pour monter à la colonne vertébrale. Ce n'eſt peut-être que ſous ce point de vue qu'on pourroit eſpérer quelque choſe des corps à baleine dans les cas de la gibboſité, non pour la guérir, mais pour en modérer les progrès. Il en eſt de même des machines plus compoſées; l'avantage des uns & des autres ſe bornant à ſoulager, à ſoutenir même l'action de ces muſcles qui tendent à rétablir la rectitude des pieces oſſeuſes de l'épine déformée.

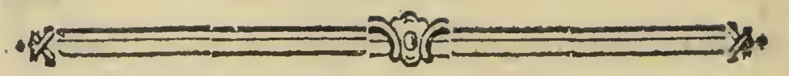
Mais de quel côté ſe trouve cette déformation des os du baſſin qui fait relever la hanche ou l'os des îles proprement dit. L'obſervation apprend que c'eſt toujours du côté oppoſé à la courbure primitive de l'épine, à celle qui doit ſon origine à un vice humoral. Cette défectuoſité de la hanche ne dépend donc pas immédiatement d'une cauſe humorale, elle reconnoît au contraire une cauſe méchanique, ou des efforts conſtamment répétés par les muſcles puiſſans qui s'attachent à l'os des îles, pour ſe porter aux vertèbres

& les mouvoir. Efforts faits par ces muſcles pour redreſſer l'épine, pour contrebalancer la force irréſiſtible qui fait dans le côté oppoſé de l'épine, tuméfier les vertèbres.

Au reſte de toutes les léſions d'organes à craindre dans le rachitis, celle des poumons eſt la plus ordinaire, & ſans doute la plus dangereuſe, ſoit que les vertèbres ſe montrent déformées, ſoit que la gibboſité ne ſe manifeſte que dans les autres pieces oſſeuſes, telles que les côtes, le ſternum. Ce ſera moins cependant par le déplacement, par la compreſſion du cœur, & des poumons que cette gibboſité ſera dangereuſe, que par la malignité de ſa cauſe humorale. Cette malignité en attaquant les os pénétre auſſi quelquefois juſqu'aux viſcères & les dévaſte, ainſi que le prouve l'expérience de tous les jours, à l'égard ſur-tout de ceux de la poitrine. Par conſéquent le traitement de la gibboſité eſt preſque toujours celui de la pulmonie, ou des rudimens de cette maladie. Gardons-nous donc de circonſcrire avec notre célèbre Jean-Louis *Petit*, ces cauſes du rachitis en général, & de la gibboſité en particulier, dans la moleſſe des os, dans leur courbure naturelle, dans la contraction des muſcles & ſpécialement dans la peſanteur du corps. Nous n'adopterons pas mieux l'opinion de

de M. *Levacher*, qui décide, « que l'indica-
» tion la plus essentielle à remplir dans la cu-
» ration du rachitis, c'est d'ôter le poids de la
» tête & de toutes les autres parties qui y
» sont attachées, & d'empêcher par consé-
» quent leur action sur l'épine; indication à
» laquelle satisfont pleinement les secours mé-
» chaniques & spécialement la machine de
» M. *Levacher*, soit en étendant la colomne
» épiniere, soit en comprimant les endroits
» saillants pour faire rentrer les parties déjet-
» tées dans la direction verticale.... attendu
» que la cause prochaine de cette maladie
» réside essentiellement dans la simple foiblesse
» des fibres osseuses & non dans la molesse
» contre nature des os ».

Fin du Tome I.



NOTES

DU PREMIER VOLUME.

Notes (1) & (2) *page 16.*

Le corps de la mamelle eſt compoſé de deux ſubſtances, l'une glanduleuſe, l'autre graiſſeuſe. Elles ſont contenues dans une maſſe de tiſſu cellulaire ſerré & jaunâtre qui eſt adhérent au muſcle pectoral & aux tégumens. Il eſt difficile de déterminer la nature du corps glanduleux : quelques-uns l'ont regardé comme une glande conglomérée unique, d'autres comme un aſſemblage de différentes glandes, ayant chacun un conduit excréteur particulier. M. *Walther*, célèbre Anatomiſte de Berlin, après avoir tenté divers moyens pour injecter ces conduits, a imaginé une machine au moyen de laquelle il peut porter dans chacun d'eux des matieres différemment colorées, & il regarde le corps glanduleux comme n'étant ni abſolument vaſculaire, ni compoſé par une ſeule glande conglomérée, mais comme un aſſemblage de pluſieurs glandes qu'il appelle laiteuſes (1). Les

---

(1) Voyez un Ouvrage intitulé : *du Lait conſidéré ſous ſes différens aſpects* par M. Colombier, & le Rapport qui a été lu à la Société Royale de Médecine ſur cet Ouvrage par Meſſieurs Lorry, Varnier & Vicq d'Azyr.

conduits excréteurs ſont membraneux & forment une grande partie de la maſſe glanduleuſe au dehors de laquelle ils deviennent plus étroits; ils ſe renflent enſuite & ſe rétréciſſent enfin dans le mamelon. Le cercle de communication décrit par *Winſlow*, d'après *Nuck*, eſt abſolument imaginaire; il n'y a point de valvules dans ces conduits, & les replis qu'ils forment ſont le ſeul obſtacle qui s'oppoſe à la ſortie du lait. Ils ſont au nombre de quatorze à quinze dans l'aréole; on trouve un réſeau vaſculeux, des glandes ſébacées & des papilles nerveuſes très-ſenſibles. La papille eſt composée principalement du tiſſu même de la peau qui recouvre, en ſe pliſſant, les conduits laiteux, les vaiſſeaux, les nerfs & le tiſſu cellulaire dont ces parties ſont environnées. Il y a auſſi des glandes ſebacées & des papilles nerveuſes d'un ſentiment exquis. Des vaiſſeaux ſanguins très-nombreux ſe rendent aux mamelles où ils portent abondamment la matiere néceſſaire à la ſécrétion qui s'y fait.

En ſoufflant dans le tiſſu cellulaire ſitué à la partie poſtérieure de la mamelle, on voit les vaiſſeaux lymphatiques ſe gonfler. Ils ſe réuniſſent & ſe rendent à pluſieurs glandes conglobées, d'où naiſſent d'autres vaiſſeaux qui ſe dirigent vers le *plexus* axillaire, dans l'interſtice des muſcles voiſins. *Meckel* a prouvé que ces vaiſſeaux ont une communication immédiate avec les conduits laiteux, circonſtance qui favoriſe ſingulièrement la depu-

ration du lait, comme il ſera dit dans la note ſuivante.

Il eſt démontré par ces détails qu'il n'y a point de réſervoir proprement dit dans le ſein. Le tiſſu cellulaire, les glandes elles-mêmes & les conduits excréteurs ſont les ſeules parties deſtinées à contenir le lait qui ſe répare avec une grande facilité.

Ce fluide eſt un des premiers produits de la digeſtion, un chyle élaboré. Il exiſte dans le ſang des individus des deux ſexes. L'*uterus* & la mamelle ſont les parties vers leſquelles il ſe porte avec le plus d'intenſité. Lorſqu'aucun de ces organes n'eſt développé, ſa quanitté eſt moins conſidérable, & au contraire il ſurabonde lorſqu'ils ſont exibés & diſtendus. Il en eſt d'eux comme des autres organes ſécrétoires qui ſéparent une quantité de fluide d'autant plus grande, que leur irritation eſt plus forte & plus durable.

Un court examen de la nature du lait nous donnera des réſultats ſatisfaiſans ſur la nature des maladies dont il eſt la cauſe.

On trouve dans le lait beaucoup d'eau, des matieres muqueuſes & des parties huileuſes. Si on le laiſſe expoſé à l'air, il ſubit la même décompoſition que les émulſions artificielles y éprouvent ; la crême ſurnage, c'eſt une matiere huileuſe, unie à une certaine quantité de corps muqueux, & par ſon intermede à une certaine quantité d'eau. Le lait étant devenu plus aqueux, moins épais, la partie muqueuſe ſe coagule, & le

fluide ſéreux filtré eſt un phlegme chargé de ſels. Le mouvement ſuffit pour dégager dans la crême, les matieres huileuſes de celles qui ſont étrangères. Le lait entier ſe coagule par la chaleur; le corps muqueux ou caſeeux ſe condenſe. La plupart des liqueurs ſalines ou ſpiritueuſes coagulent le lait, les unes plus, les autres moins, & les ſubſtances qui participent de leur nature ont la même propriété.

On ſait que le lait ſe coagule dans l'eſtomac. La partie fluide entraîne avec elle tout ce que le caillé contient de plus ſoluble & d'alimenteux pour contribuer à la formation du chyle, tandis que le réſidu de la maſſe parcourt le tube inteſtinal pour être enſuite évacué.

La partie la plus fluide ou ſéreuſe du lait contient elle-même un corps muqueux ſucré aſſez abondant qui ne fait point d'efferveſcence avec les alkalis, qui ne rougit point le ſyrop de violettes, & qui fournit par l'analyſe abſolument les mêmes produits que le corps muqueux ſucré lui-même. Il eſt important de noter que le ſel marin qu'on retire du petit lait n'eſt point le ſel de cuiſine, mais le ſel de *Sylvius*; de ſorte que le petit lait contient un corps muqueux, une ſubſtance ſaline & un peu de matiere extractive qui forme l'eau-mere.

Le beurre, outre le phlegme abondant qui entre dans ſa compoſition, fournit deux eſpeces d'huile très-diſtinctes. La partie caſéeuſe donne par

l'analyſe un phlegme alkalin, & l'on ne peut s'empêcher de voir beaucoup de rapport entre elle & la partie glutineuſe du froment.

Si on compare le ſang au lait, on trouve dans l'un & l'autre un *ſerum* & du corps muqueux. Il y a dans le lait une ſubſtance coagulable par les acides ou par la chaleur. La partie glutineuſe du ſang eſt dans le même cas. La partie colorante de ce dernier étant inflammable, il paroît qu'on peut la rapporter à la partie huileuſe du lait.

Ces réflexions font aſſez ſentir pourquoi les maladies dépendantes du lait ſont auſſi nombreuſes. 1°. Cette humeur eſt une des plus groſſieres; 2°. c'eſt une de celles dont les parties conſtituantes ſont le moins unies entr'elles, & ſe ſéparent le plus aiſément. 3°. La nature & l'abondance de ce fluide varient beaucoup dans les différentes époques de la vie. 4°. Ses mouvemens & déplacemens ſe font bruſquement & avec force; ainſi les engorgemens, les obſtructions, la dégénéreſcence acide ou putride, les métaſtaſes, les cachexies ſont des léſions qu'il eſt facile d'expliquer, & dont le méchaniſme ſe développe aiſément. Il nous importe ſur-tout ici de diſtinguer deux eſpeces d'obſtructions propres aux organes dans les vaiſſeaux deſquels le lait eſt le plus ſouvent contenu. Quelquefois la partie la plus épaiſſe de ce fluide ſe condenſe & s'arrête, ſoit dans les couloirs du ſein, ou dans ceux de la matrice & de ſes annexes; alors il y a dureté, peſanteur, diſtenſion;

mais les parties organiques ont peu souffert. D'autres fois ces dernieres sont attaquées dans leur substance la plus intime, & le tissu des fibres est dérangé ; celles-ci sont baignées par des sucs âcres & qui ont éprouvé une dégénérescence plus ou moins marquée. Elles deviennent plus sensibles & plus irritables : ce vice occupe la substance glanduleuse même du sein qui se boursouffle, dont les inégalités sont plus saillantes, & dans laquelle on éprouve un sentiment de pointillement, de chaleur âcre & brûlante qui est l'effet de la rupture & du déchirement des fibres. Ce mal est très-différent du premier. Dans l'un la condensation du fluide est presque le seul accident que l'on ait à combattre ; dans l'autre il a changé de nature, il est devenu putride & capable de porter un trouble funeste dans les fonctions organiques : telles sont les principales différences des simples obstructions & des squirres, des dépôts & des ulcérations cancereuses.

Note (3) *page* 17.

La résorbtion du lait se fait principalement par les veines ; on peut le prouver de la maniere suivante. En injectant à la maniere de *Meckel* & de *Walter* un vaisseau laiteux avec du mercure coulant, ayant soin de suspendre le mamelon avec un fil, afin que la matiere injectée ne puisse s'échapper, le mercure passe aisé-

ment juſqu'aux glandes, & enſuite juſqu'aux veines mammaires, & delà dans le tronc de la veine axillaire; de ſorte que les réſeaux des veines, tant internes qu'externes ſont bientôt remplis. Si l'on a la précaution de lier tous les rameaux veineux, la matiere injectée revient par un autre orifice laiteux qui s'ouvre ſur le mamelon. On peut introduire un tuyau dans celui-ci & y porter de l'injection, & ainſi il eſt poſſible de les remplir ſucceſſivement de maniere à pouvoir les compter. On voit par-là que les tuyaux laiteux s'anaſtomoſent entr'eux par l'extrémité de leurs plus petits rameaux, & non par leur tronc, & qu'il y a une communication immédiate entre les vaiſſeaux laiteux & les veines ſanguines. La matiere injectée dans les vaiſſeaux laiteux, lorſque la ligature a été faite, paſſe auſſi, mais plus difficilement, dans les vaiſſeaux lymphatiques (1). Ce ſont donc les veines ſanguines qui pompent le plus de lait; & comme il eſt ſouvent très-néceſſaire qu'une grande quantité de lait ſoit abſorbée, cette voie eſt plus libre & plus commode, & remplit ces vues d'une maniere plus étendue & plus avantageuſe.

---

(1) Ces expériences ſont rapportées & détaillées dans l'Ouvrage de M. Colombier ſur le Lait, maintenant ſous preſſe.

Note (4) *page* 37.

Suivant M. *Pouteau*, la communication des nerfs entr'eux peut ſeule expliquer comment il ſe forme un engorgement cancereux loin du foyer principal de ce vice, ſans que la réſorbtion ait lieu, & tous les autres accidens du cancer doivent être expliqués de la même maniere. Nous ne pouvons diſſimuler que M. *Pouteau* a donné trop d'extenſion à ſon idée, & pour la reſtreindre dans ſes juſtes bornes, nous diſtinguerons deux ordres de ſymptômes concomitans de cette terrible maladie. Les uns ſont des douleurs de tête, de poitrine, des affections très-opiniâtres de l'eſtomac, des tiraillemens, des ſpaſmes, des convulſions, des inſomnies. La léſion des nerfs ſans ceſſe agacés par une humeur âcre peut donner lieu à ces accidens. M. *Pouteau* cite un grand nombre de faits qui aideront à en développer le méchaniſme. Les différences dans le degré de léſion & dans la réaction organique des viſcères, qui n'eſt pas la même dans tous les ſujets, rendent raiſon des nuances & des variétés que préſente le tableau des ſymptômes.

Mais il y a une autre claſſe d'accidens qui tiennent à la contagion & que la ſeule communication des nerfs ne peut expliquer. La contagion peut s'étendre ou d'un individu à un autre, ou d'une partie à une autre; ainſi dans la petite vérole artificielle, le virus ſe porte du lieu de la

piquûre vers toute l'habitude du corps où il se fait une assimilation de l'humeur muqueuse de la peau avec l'humeur varioleuse. Il faut bien que cette derniere soit repompée pour opérer au loin cette assimilation, sans quoi la sympathie nerveuse pourroit seule produire le virus de la petite vérole dans une partie, ce qui est impossible. Cet exemple que nous avons choisi exprès, afin de relever une faute commise par M. *Pouteau*, qui a adopté, au sujet du développement des boutons varioleux, le sentiment que nous combattons, peut s'appliquer au vice cancereux. Lorsque les glandes du sein forment une grosse masse ulcérée, les humeurs putrides & imprégnées de ce vice sont résorbées sur-tout par les veines, & elles peuvent porter ce germe funeste dans les autres glandes du corps humain : l'observation le prouve sans réplique, tantôt c'est le sein opposé qui s'engorge & s'ulcère, tantôt ce sont les glandes axillaires, d'autres fois la matrice, quelquefois enfin le tissu osseux lui-même ; & à quelle autre cause qu'à la résorbtion peut-on attribuer ces ravages ? Pourquoi les veines alors plus dilatées que jamais cesseroient-elles leurs fonctions ? En un mot la sympathie des nerfs irrités peut bien donner lieu à un engorgement, à une inflammation, à une suppuration, mais non a une maladie particuliere, & ayant un caractere propre comme le cancer, sans qu'il y ait auparavant une disposition prochaine, telle qu'une certaine quantité de

levain cancereux résorbé par les veines & porté vers l'organe où s'en fait la métastase.

Note (5) page 43.

M. *Pouteau*, en faisant sentir le danger qu'il y auroit d'employer d'autres moyens que l'extirpation pour le traitement des personnes attaquées du cancer, dit qu'il seroit en quelque sorte dangereux de les guérir autrement, quand bien même cela seroit possible, parce que l'humeur malfaisante ne manqueroit pas de se porter sur quelqu'autre partie organique peut être plus essentielle à la vie que celle qu'elle auroit quittée. Cet Auteur convient donc que le virus cancereux ou les fluides qui en sont imprégnés peuvent être déplacés, résorbés & portés par métastase vers des lieux éloignés de leur foyer, assertion contraire à celle que le même Auteur a avancée plus haut, en disant que les nerfs sont par leur sympathie les seuls instrumens de ces différentes lésions.

Ces notes ayant pour objet de rendre la lecture de l'Ouvrage plus utile, nous avons cru devoir relever les fautes légères commises par l'Auteur, que la rapidité de ses idées a quelquefois entraîné au-delà des bornes qu'il se seroit certainement prescrites lui-même, s'il avoit relu son ouvrage, & s'il en avoit été l'éditeur.

Note (6) page 80.

Les pilules faites avec la manne & le beurre d'antimoine, quoique louées par M. *Pouteau*, ne doivent être employées qu'avec la plus grande circonſpection dans le traitement d'une maladie quelconque. On ſait combien le beurre d'antimoine a de force, & combien il ſeroit dangereux d'oublier un moment l'activité d'un pareil remede.

On a dit avec raiſon qu'il n'y a aucunes maladies pour le traitement deſquelles on ait conſeillé autant de remedes que pour celui des maladies incurables. Le cancer eſt malheureuſement dans ce cas. Les perſonnes qui en ſont attaquées ont beſoin du plus grand ménagement, leurs nerfs ſont tourmentés par la préſence d'un virus des plus mordans. Leurs fibres ſont irritées par la douleur, & cependant on ne craint pas de leur prodiguer les remedes les plus énergiques & les plus capables d'augmenter le trouble de leurs fonctions.

On a employé à l'extérieur des préparations très-irritantes, telles que le mercure ſublimé corroſif conſeillé par Jean *de Vigo* (1) & dans *Amatus Luſitanus* (2) ; l'eau alumineuſe employée par *Rodericus à Caſtro* (3), le mercure diſſous

(1) *In Practic. Lib. II.*

(2) *In Curat. Med. Centuriâ III.*

(3) *De univ. morbor. medelâ, Lib. I.*

dans l'eau-forte par Claude *Chappuis* (1) ; le ſoufre & l'arſenic par Grégoire *Horſt* (2) & par tant d'autres ; l'huile de Saturne, *oleum Saturni* par Jean *Vigier* (3) ; le ſuc des ſolanées & du plantain par François *Pecetti* (4) ; l'arſenic diſſous dans l'eau-forte par *Alliot*, au rapport de François *Rondel* (5) ; la chaux-vive mêlée avec le miel & une poudre préparée avec le vitriol, l'alun, l'orpiment, le verdet & le ſel-gemme par Pierre-Michel *Heredia* (6) ; enfin les vapeurs gaſeuſes par les Modernes (7).

Les remedes internes les plus forts n'ont pas été conſeillés avec moins de témérité dans le traitement des cancers. C'eſt ainſi que les ſolanées étoient déja en uſage du tems d'*Aétius* (8). David *Rulard* (9) a indiqué un médicament compoſé de limaille de cuivre, de fer & d'écorce de grenade. Un mêlange de verdet, ſoit avec la gomme ammoniaque & le ſoufre, ſoit avec d'autres ſubſtances à la maniere de *Michel*, de *Langelot* ou de *Baſile* (10), a été célébré par pluſieurs Médecins.

---

(1) Traité des Cancers 1607.

(2) *In Obſ. Med. Lib. IX.*

(3) *In Operat. Chir. Lib. I.*

(4) *In Chir. Pr. Lib. I.*

(5) *Epiſt. ad Alliotum, de curâ Cancerum.*

(6) *In Op. Med. T. IV. Lib. II.*

(7) Hiſt. de la Soc. Royale de Médecine, années 1777 & 1778.

(8) *Apud Aëtium, Lib. XVI, cap.* 44 *&* 50.

(9) *In Pharmacop. p.* 113.

(10) Voyez Etmuller *in Schroderi mineral.* Geffroy, *Mat. med. T. I.* & Boheraave, *Mat. med.*

La ciguë, la bella-dona ont été louées par M. *Storck*, ſans que l'on en ait éprouvé de grands effets en France. Parmi les Modernes, quelques-uns ont conſeillé des pilules de verdet à aſſez grande doſe (1). D'autres ont réuni le verdet avec la ciguë (2); enfin un homme qui ſe diſoit Médecin n'a pas craint de conſeiller l'uſage intérieur de l'arſenic diſſous dans l'eau & adouci avec le lait & le ſyrop diacode. Malgré tous ces efforts, le mal eſt reſté incurable, & on n'a fait qu'en aggraver les ſymptômes.

Il y a cependant toujours eu des perſonnes qui ont blâmé cette marche précipitée. *Fallope* s'eſt élevé contre les topiques trop actifs, contre les cauſtiques (3), & il conſeille la décoction de ſquine intérieurement. *Burrows* (4) réunit les plus fortes preuves pour démontrer les dangers du ſublimé corroſif & l'inutilité de la ciguë & de la bella-dona comme curatives. Ces vérités ſont maintenant connues de tous les Médecins ſages & éclairés, & l'on ſait que les anodins, les calmans & les anti-putrides ſont les ſeuls remedes convenables en pareil cas, non pour guérir, mais pour pallier le mal.

---

(1) M. Gerbier. Voyez le Mémoire de M. Solier de la Romelas à ce ſujet.

(2) Le ſieur Gamet.

(3) *Lib. de Ulceribus.*

(4) Nouvel Eſſai de Médecine-pratique ſur les Cancers, 1767. Voyez auſſi de belles Obſervations du Docteur *Fotherghill* ſur le traitement de cette maladie.

Note (7) *page* 130.

La néceſſité de l'extirpation des tumeurs cancereuſes, lorſque cette opération peut ſe faire, eſt aſſez démontrée par les ſuites funeſtes de cette maladie. Une mort affreuſe en eſt l'effet inévitable. Aucun remede ne peut conſerver la vie à ceux qui en ſont atteints; & quelles que ſoient les promeſſes des Empyriques, on n'a juſqu'ici obtenu aucun ſuccès dans les eſſais qui ont été tentés. Au contraire, ſi l'on extirpe le cancer de bonne heure, ſi on laiſſe long-tems ſuppurer la plaie, ſi on établit deux cauteres, ſi en même-tems on emploie les dépuratifs & les purgatifs répétés, on eſt preſque certain de cicatriſer ſans danger la plaie & de prévenir les dangers de la réſorbtion. Il n'y a que deux cas dans leſquels ces précautions deviennent inutiles: c'eſt 1°. lorſqu'on a trop attendu, ce qui n'eſt que trop fréquent; c'eſt 2°. lorſque la dégénéreſcence cancereuſe a dépravé toutes les humeurs, ce qui eſt fort rare.

Note (8) *page* 134.

L'Auteur conſeille alternativement les influences du chaud ou du froid, telles qu'une boiſſon glacée dans une étuve, ou l'immerſion dans l'eau froide à la ſortie d'un bain de vapeurs *à la Ruſſe*. Nous craignons que ces ſecouſſes, auxquelles un homme robuſte & ſain réſiſteroit à peine, ne ſoient beaucoup trop fatiguantes pour un malade épuiſé par

des douleurs antécédentes, & par les souffrances d'une opération nécessaire au salut de celui qui a eu le courage de se faire extirper une tumeur cancereuse. Il est rare qu'une personne affectée de cette lésion, ait tous les viscères en bon état; & l'on sait combien il est dangereux d'exciter de l'irritation & du trouble dans des organes déja trop sensibles, & disposés à l'obstruction & à l'engorgement. M. *Pouteau*, très-circonspect dans la pratique, s'est toujours montré hardi dans ses ouvrages. L'avis dont il s'agit dans cette note, est du nombre de ceux qui ont besoin d'être mûrement réfléchis avant d'être mis à exécution. S'il peut quelquefois être utile, les cas de son application doivent être choisis avec la plus scrupuleuse exactitude, & son usage doit être modifié avec toute la prudence possible.

Note (9) *page* 136.

L'action des bains Russes est sur-tout très-avantageuse pour seconder l'effet des sudorifiques & des remedes salins mercuriels. Le sublimé corrosif, par exemple, réussit & n'expose à aucun danger dans le traitement des maladies vénériennes, lorsqu'il est secondé par ce moyen efficace. M. *Sanchès*, qui a donné un mémoire savant sur cet objet (Tom. IIIe des Mémoires de la Société Roy. de Médecine), en a exposé les procédés & les effets. Il seroit possible d'y suppléer par des étuves aussi faciles à

construire

conſtruire, qu'une ſalle de bain ordinaire; & il ſeroit à ſouhaiter que dans nos villes il y eût des bâtimens publics deſtinés à cet uſage. Dans les bains Ruſſes, on a peine à reſpirer, parce que l'on eſt tout-à-fait plongé dans les vapeurs, & que l'air ne circule point dans la ſalle. On pourroit éviter cet inconvénient dans une conſtruction nouvelle, & il ſeroit même poſſible, au moyen de machines fumigatoires particulieres, de n'expoſer que le corps à l'action de l'eau réduite en vapeurs, & de conſerver un courant d'air frais, dans lequel la tête du malade ſeroit placée toute entiere. Cet appareil ſeroit très-utile pour rétablir la tranſpiration, ſurtout dans le traitement des affections rhumatiſmales & cutanées.

Note (10) *page* 185.

L'abſorbtion des vapeurs aqueuſes n'eſt pas la ſeule preuve que l'on puiſſe apporter pour conſtater l'exiſtence des pores exhalans. L'action des topiques, & leur intus-ſuſception, démontrée par leurs effets, ne permet pas d'en douter. Certains purgatifs appliqués ſur le ventre, produiſent dans les inteſtins la même irritation que s'ils avoient été pris par la bouche. Le mercure excite la ſalivation, ſoit appliqué en frictions, ſoit donné intétieurement. Enfin, puiſque les extrémités artérielles ſont deſtinées à laiſſer échapper les fluides perſpirables, pourquoi les extrémités veineuſes ne le ſeroient-elles pas à pomper les fluides qui ſont à leur portée?

Note (11) *page* 216.

[M. *Pouteau* étant, parmi les modernes, celui qui a le plus vanté les effets de la cautériſation, il ne ſera peut-être pas hors de propos d'inſérer ici un court expoſé des opinions des plus célebres Médecins ſur cet objet important.

Hippocrate rapporte (1) que les Scythes ſe cautériſoient quelquefois certaines parties du corps pour en augmenter la force, & qu'il a vu ce moyen réuſſir pour diminuer le volume de la rate (2). *Euryphon*, contemporain d'*Hippocrate*, traitoit certains phtyſiques en formant avec les cauſtiques des eſcarres ſur les parties voiſines du thorax (3). *Thémiſon* a ſuivi le même procédé dans le traitement de certaines obſtructions du foie (4). *Arétée* a confirmé l'obſervation d'*Hippocrate* ſur l'utilité du feu appliqué dans la région de la rate, lorſque ce viſcère étoit engorgé (5). *Cælius Aurelianus* a dit la même choſe. *Archigenes* cautériſoit le long de l'épine ou ſur le *vertex* dans le cas où il avoit à combattre la paralyſie (6). *Antyllus* plaçoit des cauteres enveloppés d'une canule dans la bouche, le nez, l'urètre, &c. pour le traitement de diverſes maladies (7).

---

(1) *De aere, aquâ & locis.*

(2) *De locis in hom.*

(3) *Galen. VII. Aph.* 44.

(4) *Apud Cælium Tard. L. III.*

(5) *Diut. cur. L. I. cap.* 2.

(6) *Apud Aetium, L. X.*

(7) *Apud Actuar.*

Rhazès les a célébrés contre les affections des articles; *Guillaume Salius* & *Lanfranc* ont donné tous les détails qui sont relatifs à leur application. *Gui de Chauliac* (8) s'est plaint que de son tems on commençoit à les négliger beaucoup. *Antonius Fumanellus* s'en est servi avec avantage dans le traitement des maladies d1 poumon, & il appliquoit souvent le feu sur la tête. *Houlier* le faisoit aussi placer sur le même lieu, dans l'intention de diminuer les douleurs de cette partie(9). *Guillemeau* & *Paré* ont suivi la même route d'après les mêmes vues. Ce dernier a mis des cauteres sur la réunion supérieure des sutures du crâne & derriere l'oreille. *Jerôme Fabrice* en a placé dans le lieu où la suture lambdoïde se réunit à la sagittale (10). *Joannes Costæus* a vu la manie guérie par l'application du feu sur le *sinciput* (11). *Thomas Fienus* (12) expose les différences des cauteres faits avec divers métaux, avec la soie, le lin, &c. On trouve dans *Celse* & dans *Prosper Alpin* des remarques très-curieuses sur l'usage des cauteres en Égypte, & en général parmi les Africains. *Dominique Panaroli* a appliqué le feu à l'occiput pour combattre l'épilepsie (13); & *Do-*

(8) *Enchir. magn. pag. 56 edit. Venet. 1546.*
(9) *Lib. de morbis externis.*
(10) *In Pent.*
(11) *De igneis Medicinæ præsidiis. L. II.*
(12) *De cauteriis 1598.*
(13) *In intrologism.*

minique Galvani (14) a fait connoître la maniere de placer les cauteres ſur la tête. Les Médecins Italiens ont en général adopté & vanté cette méthode, contre laquelle s'eſt cependant élevé *Sanctorius-Sanctorius*, qui croyoit avec *Zecchius* (15) que l'application du feu ſur la ſuture coronale ou ſur le ſinciput expoſoit à des dangers, à la frénéſie, par exemple. *Herman Buſſchof* a parlé expreſſément de l'uſage des cônes faits avec le coton de l'armoiſe & allumés ſur une partie goutteuſe. M. *Beſſiere*, dans un Mémoire couronné par l'Académie de Chirurgie, a réuni un grand nombre d'autorités ſur les variétés & les uſages des cauteres. Enfin M. *Van-Doeveren* (16) a rappellé dans un diſcours les mauvais effets d'une cautériſation faite à Vienne ſur la tête d'un malade. Cet abrégé, en faiſant voir que le feu convenablement appliqué a produit de grands avantages, & que les Médecins les plus célebres l'ont recommandé, ne peut que mériter une plus grande confiance aux aſſertions de M. *Pouteau*.]

Note (12) *page* 313.

Suivant M. *Pouteau*, l'ulcération des poumons n'eſt bien caractériſée que dans les phtiſies précédées ou ſuivies d'inflammation. Nous obſerverons

---

(14) *Delle fontenelle.*

(15) *In conſultis medicis.*

(16) *De erroribus Medicorum utilitate non carentibus.*

cependant que certaines hémoptisies sont suivies d'ulceres, sans qu'il y ait eu d'inflammation marquée, autre que celle des bords de la solution de continuité ; phlogose qui est souvent légere, & qui se manifeste à peine dans quelques sujets.

Note (13) *page* 322.

M. *Morand*, Chirurgien, & depuis lui M. *Boullet*, Médecin de Beziers, ont bien développé la nécessité de cette pratique. Elle n'expose à aucun inconvénient. En supposant qu'on se trompe sur le diagnostic, il peut tout au plus s'ensuivre une légere blessure de la surface des poumons, qui ne peut avoir de suites fâcheuses ; & si on ne se trompe pas dans le diagnostic, on conserve la vie au malade, ou au moins on la prolonge d'une maniere marquée.

Note (14) *page* 383.

Nous croyons devoir remarquer 1°. que l'on ne doit jamais donner intérieurement les cantharides sans la plus grande circonspection ; 2°. que la dose indiquée est beaucoup trop forte.

Note (15) *page* 570.

L'assertion de M. *Pouteau* sur les corps à baleine, nous paroît mériter une discussion particuliere. Suivant lui, tout leur danger vient de ce que formant une cuirasse très-chaude dont on est revêtu pendant une partie de la journée, on est

exposé, lorsqu'on les quitte, aux impressions du froid; & de-là tous les fâcheux effets de la transpiration supprimée. On ne doit donc point, conclud l'Auteur, s'en prendre aux Tailleurs des difformités de la taille, d'autant plus que la coupe de ces corps, vu le procédé employé, est la même pour les deux côtés.

Nous convenons avec M. *Pouteau* que la transpiration peut se supprimer, lorsqu'après avoir ôté son corps à baleine, une femme ou un enfant s'expose au froid : mais ce sont les moindres dangers de cette espece de vêtement. On doit avoir égard 1°. aux dérangemens extérieurs, qui affectent le squelette; 2°. aux lésions internes.

1°. En-dehors les fausses côtes sont gênées & déprimées par l'action des corps à baleine : l'élévation de toutes les côtes en général devient plus difficile : la poitrine est rétrecie & allongée : les côtes pouvant être regardées comme des leviers qui agissent sur la colonne vertébrale par une de leurs extrémités, cette colonne n'a plus la liberté dont elle doit jouir dans ses mouvemens; ses courbures sont altérées: les muscles qui s'y inserent étant comprimés, perdent leur ressort, & ce défaut d'harmonie est toujours plus grand d'un côté que de l'autre, soit à cause du volume inégal des deux moitiés du corps humain, soit à cause des mouvemens que l'habitude rend plus énergiques & plus répétés, soit à droite, soit à gauche. Doit-on être surpris des difformités sans nombre qui en sont les effets?

2°. Les dérangemens internes dûs à la compression méchanique des corps à baleine, se manifestent dans la poitrine & dans le bas-ventre. Les poumons sont comprimés, & le cœur, dérangé dans sa direction, palpite souvent : le diaphragme n'a ni sa situation, ni ses contractions ordinaires : le foie & la rate sont abaissés & refoulés vers l'axe de la cavité abdominale : l'estomac devient plus oblique : l'arc du colon est gêné & refoulé vers les vertèbres : la matrice, lorsqu'elle se développe, se jette en devanr, ne pouvant s'étendre sur les côtés. Enfin, tous les nerfs, tous les plexus sont fortemenr resserrés ; ce qui donne lieu aux maladies nerveuses si opiniâtres auxquelles sont sujettes les femmes qui suivent ces dangereux usages, proscrirs depuis long-tems par tous les Médecins instruits.

M. *Pouteau* s'est donc trompé dans cet article de son ouvrage, & nous avons cru devoir relever son erreur.

Fin des Notes du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du premier Volume.



